

Quimper, le 18 Juillet 1915.

Mes chers Amis,

Il m'est de plus en plus difficile, de continuer à correspondre avec chacun de vous en particulier. Cette correspondance était cependant un vrai bonheur pour moi ; elle me permettait de donner à chacun de vous les avis et les encouragements que j'estimais utiles ; elle me donnait d'entrer davantage dans votre vie, elle créait, en un mot, entre nous, une véritable intimité d'âme. Mais tous mes instants ne suffisent plus à répondre aux lettres toujours plus nombreuses que je reçois de vous, et comme, cependant, je veux rester en relations constantes avec vous, je me suis résigné à vous adresser à tous une même lettre imprimée. Ce ne sera plus l'intimité des jours passés, ce sera toujours avec la même sincère et profonde affection que j'irai à vous. Je ne vous ferai pas de grands sermons, je sais que vous n'en avez pas besoin et que vous continuez, sur le front, dans les ambulances, dans les hôpitaux, dans vos casernes, à vivre la vie de foi, la vie de piété, la vie de vrais séminaristes qui doit être la vôtre. Je n'ai guère reçu de lettres de vous sans y trouver l'assurance que vous étiez fidèles, dans la mesure du possible, à vos exercices de piété du Séminaire. L'esprit de présence de Dieu, l'abandon à sa sainte volonté, le désir d'être toujours prêts à paraître devant Lui sont au fond de toutes vos âmes, et nombreux sont ceux-là qui m'écrivent consacrer leurs moments de loisir à lire et à méditer le saint Evangile et l'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je n'ai donc pas à vous recommander ce que vous faites déjà ; je n'ai qu'à remercier Dieu de vouloir bien garder dans vos âmes les bons sentiments qui sont les vôtres, je n'ai qu'à Lui demander de vous les conserver toujours, et cela je le fais, tous les jours, plusieurs fois par jour, de tout mon cœur.



Cette nouvelle manière de correspondre avec vous me permettra de vous donner, plus facilement, des nouvelles des confrères qui luttent comme vous sur un coin quelconque de cet immense champ de bataille qu'est actuellement notre chère France toute entière. Tous, sans aucune exception, m'écrivent, le grand nombre m'écrit souvent. Ils continueront à m'écrire, et, à mon tour, une fois le mois, je ferai savoir à leurs confrères ce qu'ils deviennent. Cette lettre imprimée sera donc un vrai trait d'union avec le Séminaire et entre tous, et notre correspondance gagnera peut-être en intérêt ce qu'elle perdra en intimité. Je commence de suite :

Depuis le début de la guerre, 9 de nos séminaristes sont tombés au champ d'honneur. Nous en avons une certitude officielle pour 7 d'entre eux : MM. *Moënnier Yves, Porsmoguer, Treussier, Talabardon, Tromeur Gustave, Troadec et Cozic* ; nous en avons la certitude morale pour les 2 autres, mais je m'abstiens de les nommer pour ne pas augmenter la douleur de leurs familles qui veulent encore conserver une dernière lueur d'espoir.

Nous sommes, depuis le 21 Août, sans aucune nouvelle de MM. *Pennarguéar, Gentric, Le Bras et Kérinec*, sans nouvelles vraies de M. *Scour*, depuis le 8 Septembre.

MM. *Noury, Le Moigne, Labbé Louis, Bihan Louis, Bihan Pierre, Burel, Messager et Rannou* sont prisonniers de guerre en Allemagne.

La liste des séminaristes qui ont été blessés serait trop longue à établir, et la plupart ont déjà repris leurs places dans les tranchées.

Sont encore cependant dans les hôpitaux : MM. *Moalic*, qui ne retrouve que bien lentement l'usage de ses jambes ; *Labbé Adolphe* (cité à l'ordre du jour du régiment), dont les plaies ne veulent pas se fermer ; *Le Ru*, qui eut le bras fracturé en deux endroits, et qui ne sait pas encore s'il en retrouvera l'usage complet ; *Sergent*, qui achève de se guérir d'une maladie plus ennuyeuse que dangereuse, et, enfin, *Riou Alain*. M. *Riou* avait reçu, voici quelques semaines, les galons de sous-lieutenant ; il a été blessé le 9 Juillet courant, et nous ignorons encore sur quel hôpital il a été dirigé.

Trois séminaristes sont rentrés dans leur famille, réformés n° 1 : M. *Lunven*, amputé de la jambe ; M. *Castric*, amputé du

bras gauche ; M. *Balbous*, infirme désormais du bras droit dont il n'aura plus que le demi-usage.

Six séminaristes nous sont revenus de l'armée, réformés n° 2 : MM. *Guillerm, Abaléa, Grall Albert, Fily, Galès, Cloatre Pierre et Guivarc'h Jean-François* ; ce dernier n'est que réformé temporaire.

Sont encore sous les drapeaux 83 confrères que vous avez connus au Grand Séminaire et 34 jeunes confrères qui auraient été nôtres depuis un an, si la guerre n'avait pas éclaté. Nous ne comptons pas dans ce nombre les jeunes prêtres de 1914.

Parmi les anciens ajournés, MM. *Derrien Paul, Abguillerm, Bosson, Gorgeu, Laot Joseph et Kerjean* ont été repris par les derniers conseils de révision et se préparent à entrer à la caserne.

J'ai les meilleures nouvelles des autres séminaristes soldats. Je ne nomme que ceux qui m'ont écrit, ces dernières semaines :

M. *Sparfel* a reçu les galons de sous-lieutenant ; j'en suis très heureux, et je le félicite sincèrement ;

M. *Quéau*, brancardier, a été cité à l'ordre du jour du service de santé « pour sa belle conduite pendant l'attaque » ; ses confrères, MM. *Kerlidou, Déniel, Madéo, Le Bot et Padinec* s'exposent vaillamment, comme lui, aux plus grands dangers, pour relever les blessés ; Dieu les a visiblement protégés jusqu'à ce jour.

MM. *Creignou, Jézégabel, Cloastre, Thépaut, Kerbrat, Péron, Moenner Nicolas, Loussouarn* m'écrivent du fond de leurs tranchées. Les obus ne leur font pas peur, mais la barbarie des Allemands soulève leur cœur d'indignation et de colère. M. *Creignou* m'annonce qu'il a été cité à l'ordre du jour de la brigade. J'en suis heureux et fier.

M. *Salaün* a une devise que je recommande à tous : *Semper lætare*. Il y est fidèle, même quand il m'écrit « au son du canon, assis sur deux briques, son képi pour pupitre et deux taubes au-dessus de sa tête qui lui jettent des bombes ».

MM. *Moullec et Marec* me racontent les terribles combats auxquels ils ont pris part. Dieu a préservé tous les séminaristes de Quimper, mais des 6 confrères de Saint-Brieuc qui marchaient avec eux à l'ennemi, aucun n'est revenu.

M. *Seznec* croyait partir pour les Dardanelles, et il a débarqué... dans les tranchées du Nord de la France.

MM. *Georgetin, Tanguy Jean-François, Bervas* viennent d'arriver au front.

MM. *Cann, Foricher et Le Goaziou* font de l'apostolat parmi leurs compagnons d'armes, et attendent qu'on ait besoin de leurs canons pour réduire Metz à merci.

MM. *Thomas Jean et Floc'h Clet* achèvent leur préparation militaire avant d'aller au feu.

Nouvelles du Séminaire. — M. *Auguste Guéguen* a été nommé par Monseigneur chanoine titulaire de la cathédrale, et, de plus, recteur de Loc-Maria, sur sa demande.

M. *de Kervénoaël* est infirmier militaire à Morlaix ; M. *Pérennès*, infirmier militaire à Belle-Isle ; M. *Guéguen J.-R.*, infirmier militaire à Brest ; M. *Querné*, élève officier à Saint-Maixent ; M. *Tanguy*, aumônier de l'*Armorique*, à Brest.

M. le chanoine *Bars* achève son année de vicariat à Loctudy ; M. *Léon*, son année de rectorat à Saint-Pabu.

Nous avons un hôpital auxiliaire chez nous depuis le commencement de la guerre, et nos classes comme aussi notre infirmerie sont pleines de blessés. Nous faisons excellent ménage avec ces vaillants, et aimons à les entendre raconter les exploits de nos soldats, leurs souffrances et leurs dangers aussi. Nous comprenons mieux, après les avoir entendus, que Dieu seul peut nous donner une victoire rapide, et nous trouvons dans leurs récits un nouvel élan pour la Lui demander de tout notre cœur.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

N° 3.

Quimper, le 22 Septembre 1915.

Mes chers Amis,

Je me dois et je vous dois, en commençant cette lettre, de vous apprendre le nouveau sacrifice que Dieu vient de nous demander. *René Thépaut*, séminariste tonsuré, de Saint-Méen, vient de tomber au champ d'honneur, tué par un éclat d'obus à la tête, dans la nuit du 9 au 10 Septembre courant.

René Thépaut était brancardier au 48^e d'infanterie. « Dès le 8 au matin, m'écrivait *Le Meur Maurice*, les Allemands nous attaquèrent. Pendant toute la journée, le combat fit rage, et mon ami *Thépaut*, en transportant les blessés, se trouva, plusieurs fois, ce jour-là, en danger de mort. Quoique exténué de fatigue, il était cependant bien gai le matin du 9 Septembre, lorsque je le rencontrai dans les tranchées pour la dernière fois. Dans la nuit du 9 au 10, le bombardement reprit et il fut effrayant. *René Thépaut* dut quitter son abri vers une heure du matin, et c'est à ce moment-là qu'il fut atteint à la tête d'un éclat d'obus qui le tua sur le coup. » M. l'Aumônier du 48^e nous écrit que notre cher confrère a été enterré le lendemain 11 Septembre.

Avec *René Thépaut*, c'est le douzième séminariste de Quimper qui tombe sur le champ de bataille, et pour navrés que soient nos cœurs, nous redisons cependant, encore et tou-

jours à Dieu : « Maître, que votre sainte et adorable volonté soit faite ».

Je ne vous dis pas de prier pour ce cher confrère, je suis sûr que tous vous le ferez et que tous vous le ferez du fond de vos âmes. Je ne veux pas davantage faire ici l'éloge de ce cher disparu, mais je veux dire cependant que *René Thépaut* a toujours été un excellent séminariste ; je veux ajouter qu'il a toujours su conserver, et à la caserne et sur les champs de bataille, les sentiments et les habitudes d'un véritable séminariste, et je crois fermement que Dieu l'aura bien reçu là-haut et que le sacrifice de sa vie comptera fortement dans la somme d'expiations que Dieu demande à la France avant de lui donner la victoire.

Et les autres séminaristes soldats ? Je n'ai que d'excellentes nouvelles à vous en donner. M'ont écrit du front, ce dernier mois : MM. *Cam J., Loussouarn, J. Salaun, Dénier J. L., Guéguen, Trégloze, Moënnier Nicolas, Léon, Le Quéau, Georgelin, Riou François, Le Goff Jean-François, Madéo, Jézégabel, Patinec, Kerbrat, Goaziou, Marrec, Riou J.-C., Cochou, Sparfel, Auffret, Le Duc, Seznec, Colin Joseph, Foricher, Courtet, Péron, Perhérin, Kerlidou, Cloastre, Bernard, Le Bot Louis, Le Meur, Blons Félix, Boucher.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Sévère, Floc'h Clet, Bosson, Le Gall René, Le Guen, Chuto, Thomas, Larnicol, Laumenech, Lapous, Calvez Paul, Moalic, Le Gall Jules, Guillou, Calvez Alain, Roudant, Floc'h François, Kermarec, Le Baul, Batany P., Laot Joseph, Le Pape, Labbé, Kérivel, Abguillerm.*

Plusieurs de mes chers correspondants commencent par me demander pardon de leur négligence à m'écrire assez régulièrement, et ce pardon, je le leur accorde de tout mon cœur, à tous et à chacun, aux « anciens » comme aux « nouveaux ». Ecoutez la demande de pardon de « l'ancien » :

Pardonnez à l'« ancien », Monsieur le Supérieur, car l'« ancien » est un être à part, il se respecte et il sait « qu'il ne faut pas s'en

faire ». Mais sous des allures un peu fantasques son cœur est inchangé. Pardonnez-lui, Monsieur le Supérieur, car il revient à résipiscence et il promet de mieux faire à l'avenir.

Il ne faut pas mettre la signature, n'est-ce pas ? Mais s'il était quelques anciens à ne s'être pas encore débarrassés de leur indolence, je leur demande de me prouver que leur cœur à eux aussi est inchangé.

Ecoutez maintenant le « nouveau » :

Je vous remercie de votre lettre mensuelle. Mon nom ne s'y trouvant pas, c'est tout juste si les anciens du 71^e ne m'ont pas mangé. Ils ont bien vu, allez, que mon nom n'y figurait pas et ils se sont bien chargés de me le rappeler. Pardonnez-moi donc, Monsieur le Supérieur.

Oui, oui, je pardonne, mais je dis : « Quels bons anciens il y a au 71^e » !

Voulez-vous savoir maintenant ce qui se passe, ce qui se passait du moins sur le front quand ces lettres me furent écrites ? Lisez :

Ici (secteur 128), c'est le calme relatif. Les actions d'infanterie sont devenues rares, et la canonnade, quoique toujours intense, se fait cependant de moins en moins vive. Je puis donc donner plus de temps à mes exercices religieux et assister presque tous les matins au Saint Sacrifice de la messe, et m'approcher de la sainte Table. — B.

Ailleurs (secteur 83), c'est la lutte terrible d'artillerie :

Nous venons de passer dix jours dans un véritable enfer, à 20 mètres des Boches. Bombes, grenades, obus n'ont pas cessé un instant de la journée de pleuvoir sur nos tranchées..... Ah ! qu'il est consolant de penser au milieu de tant de dangers que nous avons une Mère au Ciel qui nous protège, et qu'il est doux de réciter un *Ave Maria* du fond de son cœur. — L. D. J. F.

Ailleurs, enfin, c'est la vraie bataille (secteur 74) :

Je ne vous relaterai pas, bien cher Monsieur le Supérieur, les incidents tragiques de ces dernières journées. J'en suis incapable. Les Allemands nous ont violemment attaqués, mercredi dernier :

gaz asphyxiants, obus de petit, moyen et gros calibre, ivresse des soldats qui montèrent à l'assaut, ils ont tout mis en œuvre pour nous culbuter. Ils n'y sont pas parvenus grâce à des prodiges de valeur de tous les régiments de la division..... et ils ne passeront pas. — *J. P.*

Et quels sont les sentiments de nos chers confrères au milieu de tous ces dangers ? Tout d'abord, leur moral à tous est excellent.

On rit, on plaisante, même au milieu des balles, on crie à l'ennemi qu'on l'attend, car c'est pour Dieu et pour la France que l'on combat. — *M. F.*

C'est charmant sur le front. Les ennuis, pour nous au moins, ne comptent pas et les dangers sont minimisés..... L'autre jour, comme j'allais dire mon bréviaire, une balle m'a passé entre la tête et mon livre.

Danger minime, n'est-ce pas, mon cher *Désiré* ! Quelle mentalité sur le front !

Par ici, le meilleur entrain règne parmi les hommes, et tous nous sommes confiants dans le succès ! La lutte sera dure, on le sait, mais on s'y prépare, corps et âme..... On ne sera pas seul à affronter la mort, car on aura Jésus dans son cœur, et si la mort vient, elle ne viendra pas à l'improviste, on s'y prépare. — *K. J. L.*

Je suis de la première vague qui doit déferler sur l'ennemi. Je ferai mon devoir saintement et bravement. Je ne vous dis pas adieu, Monsieur le Supérieur. Je vous dis au revoir, et si ce n'est pas ici-bas, eh bien ce sera un jour au Ciel, auprès du bon Dieu. — *L. P.*

N'est-ce pas que de tels soldats font honneur à la France ? Eh bien, ces sentiments-là sont les sentiments de tous nos séminaristes.

Et non seulement ils sont calmes au milieu des dangers, mais ils désirent ardemment la marche en avant.

Ah ! la belle fête à laquelle nous allons assister sous peu, Monsieur le Supérieur. Ouverture par les canons de tous les calibres ; la nuit, feux d'artifice, et puis le concert terminé, marche en avant

au son des clairons et course à l'ennemi. Ce sera dur, mais il faut que ce soit le dernier coup asséné à l'envahisseur, et il faut qu'après cela la France soit délivrée de l'étreinte qui l'opprime depuis si longtemps. — *C. A.*

Le grand coup ! Quand l'aurons-nous ? On dit ici qu'il ne peut guère se faire attendre désormais. Qu'il vienne donc. Pour mon compte, je suis plein d'entrain, et les « poilus » du 64^e ont confiance dans le succès. Je ne demande pas au bon Dieu qu'il m'épargne, et je lui ferai volontiers le sacrifice de ma vie, mais je Lui demande de ne me prendre ni un bras, ni une jambe, car c'en serait fait de ma vocation sacerdotale et je veux être prêtre. — *G. A.*

C'est dans leur union avec Dieu, c'est dans la fidélité à leurs exercices de piété que nos chers séminaristes trouvent et cette sérénité d'âme et ce dédain du danger. Ce sont toutes vos lettres qu'il me faudrait transcrire ici pour bien montrer cette fidélité à la prière et ce souci de vos âmes qui sont les vôtres.

Je n'ai pas d'exploits à vous raconter, Monsieur le Supérieur, je n'ai pas encore la croix de guerre. Je ne connais pas d'autres luttes que celles que je mène contre l'ennemi intérieur ; contre lui il faut souvent monter à l'assaut, car lui aussi est tenace. Je garde mes positions. — *R. J. C.*

Je ne puis pas consacrer beaucoup de temps à la prière vocale, mais je peux cependant dire mon chapelet tous les jours et je fais par ailleurs ma méditation sur l'Evangile et l'Imitation. J'offre mon travail à Dieu aussi souvent que possible et j'espère que le Cœur de Jésus se contentera de ce que je puis lui offrir. — *A. J. M.*

Je peux tous les jours réciter mon petit office, mon chapelet, assister à la sainte messe et faire la sainte communion. — *P. P.*

Je puis tous les matins assister à la sainte messe et faire la sainte communion. Il est facile de « tenir » lorsque chaque matin on reçoit le pain des forts dans son cœur et qu'on fait cette communion comme si c'était la dernière. — *R. F.*

Encore une fois, c'est partout la même note, et vivant tous les jours, face à face avec la mort, nos Chers séminaristes ne

la redoutent cependant pas parce qu'ils s'appuient sur le Cœur de Jésus, sur le Cœur de la Sainte Vierge,

Mais je m'oublie un peu trop longtemps, sans doute, sur le front, et il me faut aussi dire un mot de ceux qui sont à l'arrière. Eux n'ont pas, disent-ils, des choses intéressantes à me raconter ; leur vie est bien monotone et cette vie leur pèse souvent lourdement. Ils envient leurs confrères des tranchées et ceux-là qui doivent partir un jour appellent de leurs vœux le moment du départ :

J'ai honte de moi, Monsieur le Supérieur, quand je compare mon sort à celui de mes camarades qui sont là-bas dans les tranchées. Je ne veux pas me laisser dépasser par eux en générosité et je serai enchanté de repartir. — *K. G.*

Je suis le 1^{er} du régiment à repartir et je ne suis pas fâché du tout de retourner au front ; au contraire. Je commence à avoir honte de rester si longtemps à l'arrière, alors que les camarades sont à leur poste de combat. Aussi sera-ce avec un réel plaisir que j'irai reprendre ma place parmi eux. — *C. L. G.*

Pour tromper notre impatience, on nous annonce tous les jours l'heureux départ et tous les jours il est retardé... Nous avons hâte de combattre à côté de nos frères et de nos amis, hâte de partager leurs dangers et leur gloire, assurés que la Vierge Marie protégera de son bras ses enfants encore tout petits. En elle j'ai mis toute ma confiance. — *C. J.*

Quant à ceux qui ne doivent pas partir, ils se mettent de tout cœur à la besogne qui leur est tracée ; ils travaillent à se faire estimer, à se faire respecter des camarades dont ils partagent la vie, ils s'efforcent de leur faire du bien, et ils ont parfois le bonheur d'en ramener quelques-uns à la pratique de la religion.

Et nos blessés !

M. *Adolphe Labbé* est remis de ses blessures et proposé pour la réforme.

M. *Floc'h François* est rentré au dépôt de son régiment à Guingamp, mais il ne peut, pour encore, faire aucun service

actif, sa blessure le faisant toujours souffrir, et il ne peut marcher qu'appuyé sur une canne.

M. *Moalic* ne se rétablit pas complètement ; ses blessures, pour fermées qu'elles soient, sont toujours douloureuses et il ne circule que « clopin clopant, appuyé sur deux bâtons ».

Et maintenant, je vais mettre la dernière main à la préparation de notre rentrée. Nous aurons de 65 à 70 séminaristes durant les premiers jours, de 50 à 55 après l'appel sous les drapeaux de la classe 1917. Parmi ces 50, il en est plusieurs qui sont des ajournés de la classe 1916. Eux aussi, sans doute, devront se représenter sans trop tarder devant un nouveau conseil de révision, et nous pouvons à bref délai n'avoir plus autour de nous qu'une quarantaine de séminaristes.

Tous, mes chers amis, nous prierons pour vous, tous les jours, tous nous prierons surtout durant ce beau mois d'Octobre, et nous demanderons à la Vierge Marie de vous garder, de vous protéger, de vous sanctifier.

Voulez-vous la pensée intime de mon cœur ? Faisons donc et faisons cette année encore, tous ensemble, le mois du Rosaire. Vous savez que nous nous réunissons tous les soirs à la chapelle, à 6 h. 3/4, pour réciter en commun le chapelet. Eh bien, à cette heure-là aussi, autant du moins que la chose vous sera possible, retirez-vous dans le silence, envoyez par la pensée votre cœur dans notre petite chapelle, et récitez vous-même votre chapelet en union avec nous. Est-ce impossible ? Il me semble que plus cette union de prières existerait entre nous, et plus Dieu nous écouterait et nous exaucerait. Ecoutez ce que m'écrit l'un d'entre vous :

Dans un mois, le Séminaire sera ouvert. Vous nous assurez du secours de vos prières ; nous vous serons unis par le même esprit, et aux prières nous répondrons par l'offrande quotidienne à Dieu de nos souffrances, de nos sacrifices, pour vous-même qui avez la

— 8 —

grave mission de former des cœurs de prêtres, des sauveurs d'âmes ; pour nos jeunes confrères, afin que, comprenant la nécessité de la préparation au sacerdoce, ils se mettent dès le premier jour de leur entrée dans cette sainte maison à l'œuvre de leur sanctification. — A. C.

Là voilà, l'union que je désire entre vous, et c'est pour la réaliser de plus en plus que je vous soumetts mon projet de récitation de notre chapelet presque en commun.

Que Dieu vous garde, mes chers amis. Moi je vous suis, dans le Cœur Sacré de Jésus, très cordialement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Vous savez, n'est-ce pas, les cruels deuils qui nous affligent. Durant ces dernières semaines, et presque en même temps, nos chers confrères MM. *Boulc'h, Foricher, L'Haridon* et *Georgelin* sont tombés au champ d'honneur. Combien ces nouvelles m'ont brisé, vous le comprenez assez, car ma douleur fut la vôtre, et tous nous aimions à plein cœur ces chers disparus. Ah ! mes chers Amis, comme il est bon, à des moments comme ceux-ci, d'avoir au fond de l'âme la Foi de Notre Seigneur Jésus-Christ, comme il est bon de se rappeler que la mort, pour les vrais disciples du Maître, n'est que le changement d'une vie pleine de misères en une autre vie meilleure, que ceux-là qu'elle nous a ravis n'ont fait que sortir des ténèbres et des douleurs d'ici-bas pour entrer dans la lumière, dans la paix et dans le repos éternel de Dieu ! Qu'il fait bon se rappeler, au milieu de ses larmes, que la mort ne nous sépare pas réellement de ceux que nous avons aimés, qu'elle les cache seulement à nos regards, mais qu'ils sont encore là près de nous, qu'ils nous voient, qu'ils nous entendent, qu'ils nous aiment comme autrefois, plus et mieux qu'autrefois, si du moins ils se sont endormis entre les bras et sur le cœur de Dieu !

Et c'est bien sur le cœur de Dieu que se sont endormis ces amis que nous pleurons. Tout nous l'assure, et la connaissance que nous avions nous-mêmes de leurs belles âmes, et les lettres qu'ils nous écrivaient avant de tomber sur le champ de bataille, et les détails qu'ils nous donnent sur leurs derniers moments.

« La mort, m'écrivait-on au sujet de M. *Boulc'h*, a ravi à mon affection et à notre diocèse un héros et un saint. Au point de vue chrétien, je ne regrette nullement la mort de M. *Boulc'h*, car je suis convaincu que le bon Dieu l'a déjà mis en possession du bonheur qu'une vie bien remplie lui a mérité. Depuis le début de la guerre, M. *Boulc'h* a été toujours et avant tout prêtre. Il possédait toutes les qualités du prêtre et il avait su se faire aimer et se faire estimer de tous... Je ne saurais assez vous dire ce qu'il a fait de bien au milieu des soldats du 19^e. La veille de l'attaque, c'est-à-dire le 24 Septembre, quelques heures avant sa mort, il chanta solennellement la

grand'messe pour le succès de nos armes, dans le camp où nous nous trouvions. Tout le reste de la journée, jusqu'à 11 heures du soir, il resta en oraison et en prières auprès du Saint-Sacrement, qu'il avait dans son gourbi. Puis, jusqu'à l'heure du départ, il reçut les confessions et distribua le Pain des forts. Je le vis le lendemain, à 9 h. 1/4. Il était calme et souriant et, quelques minutes après, il tombait sous les balles d'une mitrailleuse ennemie qui fauchait nos rangs, et qu'il voulait prendre. » — *Aug. Lés.*

« Les artilleurs paient leur rançon à la France, et quelle rançon, hélas ! M. Eugène Foricher est mort. Il est tombé, ce matin même (30 Septembre), d'un éclat d'obus au cœur.... L'ange du Seigneur a passé et il a cueilli le fruit mûr ; en d'autres termes, les bons s'en vont de plus en plus. Bon, il l'était ce cher Eugène, trop bon. Il allait offrir ses services aux divers postes de secours du village ; il sortait la nuit, pendant les bombardements, voir s'il y avait des victimes et les relever. C'était imprudent, et, avec d'autres, je le lui fis remarquer. « Oui, dit-il, c'est vrai, mais je ne changerai pas de conduite car je sais que cela fait du bien à mes hommes... » Dieu n'a pas voulu le prendre dans une de ces actions héroïques, mais Il lui a réservé tout de même une belle mort. Il venait, en effet, de dire la sainte messe quand il a été frappé, et il avait encore Jésus-Hostie dans son cœur. » — *J.-M. Le C.*

Le cher Eugène Foricher est mort... Après un mois et demi de front, il laisse après lui l'exemple d'un dévouement héroïque... Que de fois il s'est exposé, la nuit comme le jour, pour aller chercher les blessés !... Il en a relevé plusieurs sous les obus et il venait d'être cité à l'ordre du jour pour avoir, sous un bombardement, transporté un lieutenant blessé... Tous les hommes de sa batterie avaient pour lui l'admiration la plus profonde, l'affection la plus sincère. Cette affection était même si grande, que le capitaine d'Eugène n'a pas voulu le laisser enterrer dans la journée. « J'ai peur, a-t-il dit, que des émotions trop fortes soient mauvaises pour mes hommes dans les graves moments que nous traversons. » — *D. Le G.*

« M. Foricher était certainement l'une des plus belles fleurs du clergé finistérien. Et cecidit flos !... Tous les officiers, tous les hommes de sa batterie l'aimaient comme un frère, tous le vénéraient comme un saint... Arrivé sur le front, il mit sa batterie sous la protection de sainte Anne, et il demanda à Dieu d'être la première victime de sa batterie, afin d'épargner la vie d'un père de famille. Dieu l'a exaucé ; M. Foricher a été le premier tué, le seul même jusqu'ici, de sa batterie. » — *F. G.*

C'est M. Jean-Louis L'Haridon qui m'écrit, la veille même de sa mort. « Ce soir, à 10 heures, nous nous mettons en route pour les

tranchées ; demain matin, à 8 h. 30, nous en sortirons pour monter à l'assaut. Avant de partir, je veux vous envoyer ce petit mot pour vous dire combien je pense à vous et à mon Séminaire, dans ce dernier moment de demi-sécurité. Je me sens calme et plus décidé que jamais à faire tout mon devoir. (C'est M. L'Haridon qui souligne.) J'espère revenir de ce choc sain et sauf, mais si le contraire arrive, si dans quelques jours vous recevez la nouvelle de ma mort, dites-vous bien que je serai tombé en faisant le sacrifice de ma vie. Notre Seigneur s'est offert pour moi et pour le monde, moi je m'offre à Lui et pour mon pays et pour tous ceux qui me sont chers et qui resteront après moi. Uni au sacrifice de Jésus-Christ, mon sacrifice apportera, je l'espère, quelque chose dans la balance de la miséricorde divine. C'est ce que je désire, ce que j'ai toujours désiré depuis que je me suis décidé à marcher dans la voie où je me suis engagé. » — *L'Haridon J.-L.*

Vingt-quatre heures après, le sacrifice était consommé. « M. L'Haridon est mort ! Pauvre ami, heureux ami plutôt... La veille au soir, avant le départ, il était rayonnant de joie... Au signal de l'assaut, il sautait le premier hors de sa tranchée. Trois balles l'atteignirent avant qu'il arrivât à la première tranchée ennemie. Mais n'écoutant que son courage, il continua sa marche en avant et s'élança à la baïonnette sur les Allemands. C'est dans cette lutte à la baïonnette avec quatre Boches qu'il est tombé, mais il n'est tombé que sur leurs cadavres... Vous ne sauriez croire, Monsieur le Supérieur, combien il était aimé de ses soldats. Ses ordres étaient toujours exécutés, et il venait à bout des plus fortes têtes. Il y mettait sa peine et là où il y avait danger, plutôt que de hasarder la vie de ses hommes, il y allait lui-même. C'était aussi pour nous un modèle de piété... La Sainte Vierge sera venue au devant de son enfant qui l'aimait si tendrement, et son sacrifice nous aura porté bonheur ; j'en ai la ferme conviction. » — *J. Cl. et J. Cot.*

Comme M. L'Haridon, M. Georgelin m'écrivait quelques jours avant sa mort : « Nous allons ce soir en première ligne. Peu de coups de fusil, les Boches préfèrent les bombes, les grenades et les torpilles... C'est dans cette région-ci que mon frère fut blessé mortellement. Sa tombe est là tout près, j'ai eu la consolation de la voir deux ou trois fois, et j'y ai puisé un regain d'énergie, car je me suis rappelé qu'il donna sa vie à Dieu pour la victoire finale et pour le retour de la France à Jésus. Je veux faire comme lui... Je ne demande pas à Dieu qu'Il m'épargne, et je Lui fais volontiers le sacrifice de ma vie. » — *Georgelin A.*

Quelques jours après, on demandait des volontaires pour aller, sous la mitraille, faire une reconnaissance de première importance.

MM. *Georgelin* et *Guéguen* étaient là : ils s'offrent tous deux et ils partent. A peine ont-ils fait quelques mètres en rampant, que *Georgelin* s'arrête, il vient d'être frappé à mort. Dans un dernier sursaut d'énergie il se relève, il se met à genoux, pour renouveler sans doute à Dieu l'offrande de sa vie, sa pauvre tête se penche vers la terre et il reste là immobile. Son confrère l'appelle, pas de réponse ! Il essaie d'arriver jusqu'à lui, le feu de l'ennemi l'en empêche. Du reste, il serait sans doute arrivé trop tard, et l'âme de notre ami était déjà partie pour là-haut. (Résumé de la lettre de M. *Guéguen*, envoyée à Lannilis.)

Voilà comment sont morts nos chers confrères, et voici qu'en vous l'écrivant, ce n'est plus la tristesse, c'est la joie, c'est une noble fierté qui remplissent mon cœur. On ne pleure pas ces morts-là, on les envie, on en remercie Dieu, car ce sont des morts de héros et de saints. « J'ai appris, ces jours derniers, m'écrit M. K., la mort de nos amis *Boulch*, *Foricher*, *L'Haridon* et *Georgelin*... Autant d'âmes d'élite qui disparaissent de notre grande famille et que Dieu rappelle à Lui... Mais ce sont aussi autant de nouveaux protecteurs que nous allons avoir au Ciel... ils me serviront de modèles pour l'avenir. » Ce seront-là n'est-ce pas, mes chers Amis, nos sentiments à tous, et tout en regrettant la cruelle séparation de la mort, nous remercierons Dieu des grâces si belles qu'Il a accordées à nos chers disparus, nous prierons pour eux, et nous compterons sur eux aussi pour être, à leur exemple, fidèles au devoir, héroïquement fidèles quoi qu'il en coûte.

Et maintenant que nous nous sommes longuement entretenus de nos morts, allons ensemble faire une affectueuse visite aux chers confrères que les combats de ces dernières semaines ont jetés sur des lits d'hôpitaux.

Ce sont : MM. *Yvon Creignou*, blessé au bas-ventre, et soigné Hôp. aux. 252, boul^d des Invalides, 56, à Paris ;

Jean Cloarec, blessé au bras, soigné Hôp. temp. 34, Tulle (Corrèze) ;

Laurent Péron, blessé à la jambe, soigné Hôp. temp. 57, Saint-Amand-Montroud (Cher) ;

Jean-François Tanguy, blessé à la jambe, soigné Hôp. Guin, 2, rue des Bournaires, Clichy (Seine) ;

Augustin Grall, blessé au pied, soigné Hôp. temp. 37, salle 13, Riberac (Dordogne) ;

Auguste Cloastre, blessé au pied, soigné Hôp. temp. 38, Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire).

Eux aussi sont admirables d'énergie et de pitié. Je ne puis reproduire toutes leurs lettres. Ecoutez cependant parler quelques-uns d'entre eux.

C'est Y. C. qui m'écrit, le 24 Septembre : « L'heure est proche où nous marcherons à l'assaut, et un séminariste ne peut faire autre chose que renouveler le sacrifice de sa vie, je renouvelle le mien de tout mon cœur... »

Quelques jours après seulement : « J'ai été blessé le 24 Septembre... Le docteur espère que j'en réchapperai. J'ai beaucoup souffert et je souffre encore beaucoup, mais ce n'est rien à côté de tant d'autres blessés... et puis, en pensant à Jésus et à Marie la douleur est vite passée. Aidez-moi à les remercier, Monsieur le Supérieur, car c'est par un vrai miracle que j'ai échappé à la mort. »

« Je suis en route pour le Midi, m'écrit J. C., j'ai été blessé hier matin... L'affaire a été dure, mais nous avons fait une véritable hécatombe de Boches. » Puis, quelques jours après : « Je suis arrivé à Tulle. Vous aurez lu dans les journaux les détails de notre action en Champagne. Quelle fête, Monsieur le Supérieur, quelle ivresse de vaincre nous éprouvions ce jour-là ! Ah ! les Bretons ont mérité une fois de plus la réputation qui leur est faite, la charge était admirable... »

« J'ai été frappé d'un éclat d'obus à la jambe, au cours d'une charge à la baïonnette, devant Tahure. La veille, j'avais communiqué en viatique, nous étions prêts à mourir... Après avoir été blessé, je suis resté deux heures dans un trou de marmite attendant du secours. La Providence m'a envoyé deux Boches qui voulaient se constituer prisonniers et qui m'ont pris sur leur dos pour me porter à notre poste de secours !!! L'éclat d'obus m'a été extrait. L'opération fut douloureuse, mais souffrir n'est rien quand c'est pour le Bon Dieu et pour la Patrie. » — *Laur. Péron*.

Un dernier extrait : je l'emprunte à la lettre que m'écrit J.-F. *Le Goff*. Ce cher enfant est quelque part dans un dépôt d'éclopés dont il ne me donne pas l'adresse. Il a reçu, dit-il, quelques éclats d'obus dans la jambe gauche, mais ces éclats « ne le gênent pas trop », et il va demander à rejoindre son régiment. Ecoutez-le : « Je ne veux pas essayer de vous donner une description de ces journées de carnage, mon essai serait malheureux. Mais il faudrait, un jour à venir, pouvoir montrer la conduite héroïque, l'endurance, l'enthousiasme et la foi des soldats bretons. Quelles pages glorieuses pour la Bretagne et pour l'Eglise ! J'ai entendu moi-même le colonel du 19^e dire, après le dernier assaut donné par le régiment aux positions ennemies : « Quels hommes que ces Bretons ! Ils sont étonnants, et ils ont pour » jamais gagné mon cœur. Si j'arrive à la retraite, c'est au milieu » d'eux que je veux vivre mes derniers jours. » C'est cet éloge d'un chef que je veux retenir ; il rejaillit sur nous tous et nous pouvons en être fiers.

Faut-il parler maintenant de nos autres confrères ?

M'ont écrit du front : MM. *J.-M. Le Cann* ; *D. Le Goazion* ; *A. Lespagnol*, sous-lieutenant depuis le 10 Octobre courant ; il a bien mérité ses galons, et je l'en félicite ; *Alain Calvez*, que les médecins prétendent cousu de misères, mais bien à tort paraît-il ; *Perhélin* ; *Clet Floch* ; *Pelléter* ; *François Riou*, qui a trouvé moyen de faire, avec ses confrères, une retraite de quatre jours tout près de la ligne de feu ; *Maurice Le Meur*, que je viens de renvoyer de ma chambre pour continuer cette lettre déjà en retard ; ce bon *Maurice* est en permission ; *Paul Calvez*, qui comprend aujourd'hui mieux que jamais la nécessité de profiter de son Séminaire pour devenir un saint ; *Trégloze*, dont le secteur, au moment où il m'écrivait, était un véritable enfer ; *Patinec*, qui peut d'autant plus facilement s'unir à notre rosaire en commun, que les Boches, enragés toute la journée, se calment régulièrement quand vient le soir ; *J. Le Gall*, qui remercie Dieu d'être sorti vivant des sanglants combats auxquels il a pris part ; *Y. Salaün*, qui s'étonne d'être encore en vie après les dangers qu'il a courus ; mais il a bien « travaillé » et, sortis de leur tranchée le 25 Septembre, à 8 h. 30, ses camarades et lui ont, en 30 minutes, gagné deux tranchées ennemies, franchi 5 kilomètres, fait 10.000 prisonniers et pris 20 canons ; *J.-M. Auffret*, qui m'écrit assis sur sa pièce de canon, entre deux tirs ; *Jean Bellec*, qui ne veut pas que je raconte le douloureux accident qu'il me narre ; *Jean Bescond* ; *H. Madéo* ; *Al. Kérandel*, cité à l'ordre du jour et décoré de la croix de guerre ; j'en suis heureux pour lui et pour nous, mais j'aurais voulu savoir la cause de cette double distinction ; *N. Moënner* et *Le Duc*, qui remercient Dieu de les avoir si visiblement protégés ; *Le Roy*, encore sous le charme du magnifique assaut donné par son régiment ; *Goualc'h*, décoré de la croix de guerre et cité à l'ordre du jour en termes si élogieux qu'il ne veut pas m'en faire part ; je le regrette, car l'honneur est un peu aussi pour le Séminaire ; *Kerlidou* ; *Jean Cam* ; *Cadiou*, qui me prie de le considérer toujours comme séminariste ; c'est entendu, et nous l'aimons assez pour lui garder sa place au milieu de nous ; *Sévère* ; *J.-G. Riou*, qui consacre ses loisirs à s'imprégner de la doctrine de l'imitation ; il ne le dit pas, mais sa lettre le montre ; *Thomas* ; *Seznec* ; *Poupon*, qui n'a échappé à la mort que par miracle ; *Cotten*, qui raconte comment les Bretons se sont une fois de plus couverts de gloire ; les soldats du 118^e surtout ; nous n'oublions pas que lui-même est du 118^e ; *Loussouarn*, toujours sain et sauf ; *Moullec*, qui est actuellement au repos après un mois ; *Déniel*, qui fut pour son régiment bien cruel et bien meurtrier ; *Jézégabel* ; *Déniel*, qui m'envoie gracieusement sa photographie ; *Bervas*, qui vit comme les sauvages au fond des bois de l'Argonne ; mais dans l'Argonne les rats remplacent les animaux féroces ; *Droumaguet* ; *Emm.*

Le Breton ; *L. Soubigou* ; *M. Kerbrat* ; *J. Guéguen* ; *Joseph Colin* ; *Jean Allain*, qui habite en ce moment un endroit qui a nom en breton « Roue-al-Labousset » ; *R. Guillermin* ; *Y. Le Goff*.

M'ont écrit de l'arrière, MM. : *J.-F. Le Bloas*, qui se meurt d'ennui, mais qui espère être appelé sans tarder à jeter un pont sur le Rhin pour l'entrée des troupes françaises en Allemagne ; *Gourvez* et *Heurté*, qui s'en veulent de ne pas être encore retournés au front ; *Kermarrec* ; *Larnicol* ; *Favé* ; *Abiven*, qui vient de passer chez nous, se rendant en permission ; *Lapous* ; *Galès*, repris par le service militaire et « déclaré bon à garder les Boches, sa taille devant leur en imposer » ; la Providence lui a finalement confié un autre emploi ; *P. Derrien* ; *C. Le Guillou*, qui va commencer une nouvelle période comme instructeur ; *Bosson*, que l'on déclare toujours devoir réformer, mais que l'on ne réforme jamais ; *Léon Toulemont* ; *Gorgeu* ; *Jacques Blons* ; *Thivisiau Le Ber* ; *Jean Thomas* ; *Pouchard* ; *Moalic*, qui vient d'obtenir un nouveau congé de convalescence mais qui ne peut guère encore se servir de sa jambe ; *Alain Riou*, en convalescence, lui aussi, pour deux mois ; sa plaie est fermée, mais il n'a pas encore le complet usage de sa jambe ; *Ad. Labbé*, qui rentre au Séminaire, un de ces jours ; il ne peut, pour ainsi dire, plus se servir de sa main gauche.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Ereignou* ; *Péron* ; *Cloarec* ; *A. Cloastre* ; *Augustin Grall* ; *J.-F. Tanguy* ; *Le Goff*, dont nous avons déjà parlé ; *Amb. Le Ru*, qui subit opération sur opération au bras, mais sans se guérir ; *Félix Blons*, évacué à La Guerche pour « bronchite thoracique », disent les docteurs, pour fatigue générale, dit-il lui-même plus simplement.

M'a écrit d'Allemagne : *Al. Burel*, qui calme les ennuis de sa captivité en étudiant l'allemand.

Nos professeurs mobilisés ? *M. de Kervénoaël* est toujours infirmier à Morlaix ; *M. Pérennès*, à Belle-Isle ; les derniers prisonniers qu'il a reçus viennent de Champagne ; ils ont été littéralement abasourdis par notre artillerie, qu'ils appellent une artillerie de sauvages ! MM. *J.-R. Guéguen* et *J. Tanguy* sont toujours à Brest ; *M. G. Querné* est rentré au dépôt du 51^e, à Lambézellec ; il recevra, dans quelques jours, ses galons de sous-lieutenant et son affectation définitive à un régiment ; il a désiré la Légion étrangère, et comme il n'a pu l'obtenir, il a demandé, dans l'ordre de préférence, le 118^e, le 19^e ou le 116^e. Je désire pour lui le 118^e, parce que cela nous donnera de le posséder quelques jours avant son départ pour le front, parce que cela aussi lui permettra de retrouver là-bas quelques-uns de nos séminaristes, de les soutenir par ses paroles et par ses exemples.

Et notre Séminaire ? Il marche depuis le 5 Octobre, dans des

conditions, un peu particulières comme vous le savez, mais il marche. Nous avons rendu à leurs familles, dès le lendemain de la retraite, les jeunes gens de la classe 1917, pris bons pour le service, et nous n'avons plus autour de nous que 38 séminaristes ; 15 anciens et 23 nouveaux. Tous se sont mis à l'œuvre dès le premier jour, et la vie du Séminaire est parfaite. Nous prions souvent pour vous, nous pensons à vous toujours. Nous pensons à vous cependant d'une façon toute particulière en faisant notre mois du Rosaire. Nous savons qu'à ce moment, vous êtes tous de cœur avec nous, et cette pensée donne plus d'élan à notre prière, plus d'amour à nos cœurs, et nous demandons avec plus d'instance à Jésus et à Marie de vous conserver à notre affection et de vous protéger toujours. Restons unis, mes chers amis, dans cette récitation du chapelet, même après ce mois d'Octobre. Convenons ensemble que nous le réciterons en même temps encore pendant le mois de Novembre, et que nous le réciterons pour nos chers morts. Nous serons d'autant plus forts sur le cœur de Dieu que nous serons plus unis dans la prière, et notre union dans la prière sera la plus grande preuve d'affection que nous puissions encore donner à ceux-là que nous avons aimés ici bas et que Jésus a rappelés à Lui.

Je vous reste, mes chers Amis, dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie très cordialement dévoué.

P. MESSENGER,
Supérieur du Séminaire.

N° 6.

Quimper, le 20 Décembre 1915.

Mes chers Amis,

Cette lettre vous portera à tous et à chacun mes vœux et souhaits de bonne et sainte année, et je vous les adresse plus affectueusement, plus sincèrement que jamais si c'est possible. Vous êtes, en effet, depuis de longs mois déjà, au milieu de cruelles épreuves et entourés des plus terribles dangers. Je tremble pour votre vie, et je ne puis m'empêcher encore parfois de craindre un peu pour votre âme aussi. Oh ! je sais, sans doute, que vous voulez rester toujours de bons et fervents Séminaristes ; je sais que vous travaillez à conserver intact le trésor si précieux de votre vocation sacerdotale ; je sais que vous vous efforcez de réaliser cet idéal de vie surnaturelle, de vie d'union avec Dieu qui était le vôtre au Séminaire. Oui, je sais cela, et cependant — laissez-moi vous le dire bien simplement — j'ai un peu peur quand même.

Je sais, en effet, aussi, car vos lettres me le disent souvent, que le milieu qui est le vôtre est un milieu peu favorable au développement et à l'épanouissement de la vie surnaturelle. Je sais que vous devez beaucoup lutter, beaucoup combattre pour ne pas vous humaniser, pour ne pas descendre, et c'est avec tout mon cœur alors que je demande à Dieu de vous protéger, de vous donner ses lumières et ses forces, de verser sur vous ses grâces les plus abondantes. Vous avez résisté jusqu'ici à tous les ennemis que vous avez rencontrés sur votre chemin, vous avez surmonté vaillamment tous les dangers qui ont été les vôtres, vous avez repoussé énergiquement la fatigue, l'ennui,

cette lassitude dans la voie du bien qui s'attaque parfois aux âmes les mieux trempées elles-mêmes, et il faut que vous restiez vainqueurs jusqu'au bout. C'est ce que je demande à Dieu pour vous tous et pour chacun de vous.

Mais vous n'oubliez pas, n'est-ce pas ? la grande parole de saint Augustin : *Qui te creavit sine te non te salvabit sine te* : Dieu ne vous sauvera pas sans vous. Il ne vous gardera bons, fervents, qu'avec votre concours encore, et donc ce concours vous le Lui donnerez pleinement, généreusement. Pour garder intact votre idéal, vous le placerez sous la sauvegarde de vos exercices de piété ; de vos exercices de piété bien faits, régulièrement faits. Si vous saviez comme je suis heureux, quand je constate, en lisant vos lettres, que vous vous cramponnez à ces exercices de piété et que vous vous ingéniez à leur réserver toujours leur place dans le courant de votre journée ! Oui, j'en suis heureux, parce que je sais que Dieu garde dans son amour le séminariste fidèle à ses exercices de piété. Aussi, quand, au soir de votre journée, vous pouvez vous dire : « Je n'ai délaissé aujourd'hui par ma faute aucun de mes exercices », vous pouvez ajouter encore en toute simplicité et confiance que cette journée fut bonne et que Dieu est content de vous.

Je ne vous demande pas de vous agenouiller à la Sainte Table aussi souvent que vous le pourrez ; je sais que vous avez tous faim et soif de la sainte communion, que votre plus grande peine est d'en être privés parfois, et qu'au sortir des tranchées, votre première pensée est de courir à Jésus. Je remercie Dieu de ces sentiments de vos cœurs. Je L'en bénis et il me semble, qu'en se donnant à vous, le divin Sauveur vous redit sans cesse sa parole d'autrefois : « *Confidete ! ego vici mundum... non prævalebunt* ».

Vous ne comprendriez sans doute pas que, vous parlant comme je fais, je ne vous dise pas un mot de la Sainte Vierge Marie. Aimez-la bien, mes chers Amis, aimez-la de plus en plus tous les jours, et, aujourd'hui plus que jamais, recourez à elle avec un entier abandon et une confiance toute filiale. « *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde... Ipsam*

sequens non devias ; ipsam rogans non desperas ; ipsam cogitans non erras ; ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris. » Ce sont les belles paroles de saint Bernard, et, n'est-ce pas ? que vous ne les oublierez jamais.

Et me voilà loin de mes souhaits du début ! Mais aussi ce n'est pas une dissertation en forme que je vous adresse ; je vous écris comme je vous parlerais si vous étiez là près de moi, beaucoup plus avec mon cœur qu'avec ma tête, et si donc ma pauvre lettre manque un peu de suite, vous me le pardonnerez en vous disant que c'est une lettre toute d'affection que je vous écris.

Je m'étais proposé, il est vrai, d'en faire, cette fois, le premier chapitre du « Livre d'Or » de notre Séminaire. Je m'étais proposé d'y grouper toutes les distinctions que vous avez méritées depuis le début de la guerre. Mais, ou bien l'expression de mon désir ne vous est pas parvenu, ou bien votre modestie a été plus forte que ce désir, car je n'ai reçu qu'assez peu de réponses sur ce point et je sais de façon certaine qu'elles auraient pu être beaucoup plus nombreuses. Voici cependant les textes des ordres du jour qui m'ont été transmis.

A L'ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

Monsieur *Foricher* : « Ayant appris, à la nuit tombée, qu'un officier grièvement blessé gisait sans secours dans une tranchée, sans indication sur l'endroit où cet officier se trouvait, est parti à sa recherche sous un violent bombardement, a passé la nuit à le découvrir et l'a ramené au poste de secours. Tué le lendemain, en se rendant à son poste. »

Le général commandant la IV^e Armée : DE LANGLE DE CARY.
— Fin Septembre 1915.

A L'ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Monsieur *Alain Kérandel* a été cité une première fois à l'ordre du jour du régiment et décoré de la croix de guerre le 4 Octobre 1915.

Le 17 Novembre suivant, il fut cité à l'ordre du jour du 7^e Corps de la VI^e Armée, et cette distinction lui valait l'étoile en vermeil.

« Soldat infirmier *Kérandel* s'est porté au secours des blessés de première ligne sous un bombardement intense, au milieu des vagues de gaz asphyxiant, entraînant ses camarades et provoquant l'admiration de tous. »

A L'ORDRE DU JOUR DU XI^e CORPS D'ARMÉE

« Le soldat *Auguste Georgelin*, de la 12^e compagnie du 64^e, s'est proposé à son commandant de compagnie pour assurer la liaison entre des tranchées ennemies partiellement occupées et la première ligne française, est tombé glorieusement en accomplissant son devoir. »

Signé : BAUMGARTEN. — Fin Septembre 1915.

A L'ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

1^o Monsieur *Joseph Guéguen* : « S'étant proposé à son commandant de compagnie pour assurer la liaison entre des tranchées ennemies partiellement occupées et la première ligne française, a heureusement rempli cette mission. »

Fin Septembre 1915.

2^o Monsieur *Louis Le Bot* : « Désigné pour relever les blessés dans un village bombardé d'une façon intensive, a réussi, par son énergie et son intelligence, à évacuer 75 blessés couchés. »

Fin Septembre 1915.

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Monsieur *François Creignou* : « S'est particulièrement distingué, au cours de la campagne, par son courage, et notamment les 21, 22 et 23 Avril n'a pas hésité à s'avancer, avec deux de ses camarades, sur un terrain battu par les balles, et a ramené dans nos lignes les corps de 21 soldats tombés au cours des attaques précédentes et qu'il a ensuite ensevelis. »

Signé : Le colonel JACQUIER. — 6 Mai 1915.

A L'ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT.

1^o Monsieur *Jean-François Le Duc* : « Plein d'entrain et d'énergie, a rempli plusieurs missions périlleuses dans l'affaire Perthes-Tahure, le 25 Septembre 1915. »

Signé : GUÉNIN.

2^o Monsieur *Jean-Marie Goualc'h* : « Maréchal des logis *Goualc'h*, agent de liaison d'une grande audace. N'a pas hésité, le 30 Août 1914, à revenir dans un village évacué par nos troupes pour y chercher du matériel abandonné. »

3^o Monsieur *Yves Balbous*, sergent au 2^e zouaves : « Esprit de discipline et de sacrifice. A su inspirer à ses hommes les sentiments les plus élevés; a été grièvement blessé dans une reconnaissance en avant des lignes. »

Signé : Lieutenant-colonel DECHERF.

4^o Monsieur *Adolphe Labbé* : « S'est particulièrement fait remarquer par son courage et son dévouement lors de la reconnaissance des tranchées ennemies. Le lieutenant-colonel lui en exprime toute sa satisfaction, sa belle et courageuse conduite doit servir de modèle à tout le régiment »,

Signé : Lieutenant-colonel. — 29 Novembre 1914.

N'est-ce pas que nous n'avons pas le droit de laisser dans l'ombre de tels témoignages d'estime ? Le prêtre prêche le renoncement, le sacrifice, le dévouement ; ces éloges mérités ajoutent que ces vertus il les pratique d'abord lui-même, et l'honneur fait à quelques-uns de ses membres rejaillit sur le clergé tout entier.

Et maintenant, mes chers Amis, un mot des lettres que j'ai reçues de vous.

M'ont écrit du front : MM. *Le Bot, Bernard, Droumaguet, Joseph Colin, J. Thomas, Y. Bellec, Al. Calvez, Le Duc, Pouchard, Sévère, François-Léon Boucher, Cadiou, Kerbrat, Cam, Kérandel, Guillermin, Kerlidou, François Rion, Breton, Cotten, Patinec, Y. Salaün, Guéguen, Sparfel, Ponpon, Larnicol, Lapous, Auffret, Kérivel.*

Tous ces confrères se portent bien ; presque tous disent qu'un calme relatif règne depuis quelque temps dans leurs secteurs, mais plusieurs souffrent cependant beaucoup dans leurs tranchées. « La vie que nous menons depuis de longs jours déjà est pénible. Le temps est très mauvais et les nuits sont longues, noires, froides. On ne s'enfonce pas encore dans la boue jusqu'à la ceinture comme l'an dernier, mais on en a déjà jusqu'aux genoux et c'est un bon commencement. Et l'âme se fatigue de cette vie autant que le corps. Depuis la Toussaint, je n'ai pu assister qu'une fois au saint sacrifice de la messe, je n'ai pu communier qu'une fois. Priez pour nous. » Oui, certes nous le faisons, et c'est notre devoir à nous qui n'avons pas à porter de telles épreuves, c'est un devoir rigoureux de prier à plein cœur que Dieu accorde à ces chers confrères les grâces abondantes dont ils ont besoin.

On souffre dans les tranchées ! on y trouve cependant parfois des consolations dont on est privé ailleurs et qui les font regretter. « Je suis actuellement au repos pour quelques jours, et voici que j'ai ici presque la nostalgie des tranchées. J'y voyais plus d'amis, et j'avais, tous les matins, la sainte communion avec la sainte messe. Ici, je n'aurai plus de messe et je serai bien seul. »

Chez tous le moral reste excellent, soutenu qu'il est par les pensées de la foi. « Oui, sur la plaine on patauge dans la boue, et dans les boyaux j'ai de l'eau jusqu'aux genoux. Ah ! certes ! ce n'est pas gai, mais nous avons des grâces d'état pour supporter tout cela. Qu'importe la souffrance, pourvu que la France redevienne chrétienne et soit victorieuse. Quand le service est plus dur, qu'on est mouillé, trempé jusqu'aux os, je pense aux douleurs et aux souffrances de Notre Seigneur sur le chemin du Calvaire et je me trouve heureux. »

Voilà ce que sont nos confrères du front et, n'est-ce pas ? que leur exemple sera une lumière et une force pour nous.

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Sergent, Gorgeu, Allain, J.-L. Toulemont, Bescond, Larnicol, Jean Thomas, Félix Blons, Le Baut, Clet Floch, Chuto, Quillévéré, Abiven, Favé, Pelléter, Le Pape.*

Pour plusieurs de ces chers confrères, la vie est toujours la même, bien monotone ; pour d'autres, pour les jeunes, elle va complètement changer, et ils m'annoncent avec un cri de joie leur départ pour le front. « C'est fait, Monsieur le Supérieur, et nous allons partir... Quelle joie mêlée d'un peu d'orgueil dans nos cœurs... Ceux qui n'ont pas été désignés nous regardent d'un air jaloux. Plusieurs ont même demandé au capitaine de partir avec nous, mais impossible... J'espère, qu'avec la grâce de Dieu et la protection de la Sainte Vierge, nous saurons faire tout notre devoir et sacrifier même notre vie s'il le faut. » Oui, certes ! ils sauront faire tout leur devoir, et les jeunes seront dignes de leurs aînés.

C'est de pleine mer que M. *Bloas* m'écrit, en route pour Salonique. Il paraît que le voyage est superbe quand on n'a pas le mal de mer, mais notre cher confrère l'a eu en grand.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Laurent Péron*, à peu près rétabli, *Paul Derrien*, qu'une mauvaise fièvre a fortement secoué, mais qui va désormais beaucoup mieux, *Y. Creignou*, dont la rapide guérison fait l'étonnement de tous.

M'a écrit d'Allemagne : M. *Message*, qui consacre les longs loisirs de sa captivité à étudier la Théologie, sous la direction d'un habile et zélé professeur.

Sont passés au Séminaire, durant leur permission : MM. *Le Roy, Courtet, Lespagnol, Loussouarn, Heurté, Quillévéré, Rou-daut, Moënner, Le Pape, Jézégabel, J.-C. Riou*. Combien ces chers amis nous ont fait plaisir, ils le savent ! Nous les remercions encore une fois de cette preuve d'affection qu'ils nous ont donnée.

Que vous dire du Séminaire ? Nous avons eu, samedi dernier, 18 Décembre, une petite ordination. Dix ordinands : 5 du Séminaire Saint-Jacques, 5 de chez nous. MM. *Abaléa, Boézennec, Quentel* et *Trévidic* ont reçu le diaconat, M. *Albert Grall*, le sous-diaconat. Ces messieurs ont fait leur retraite à part pendant que la vie du Séminaire continuait son cours ordinaire. Quand donc reverrons-nous nos belles ordinations d'autrefois ? Quelle fête alors pour tous ! Nous appelons ce temps de tous nos vœux, mes chers Amis, et nous ne serons

vraiment heureux que lorsque nous vous aurons tous autour de nous.

On m'a demandé l'adresse exacte de M. Querné ! La voici : « Sous-lieutenant au 19^e d'infanterie, 3^e compagnie, secteur 83 ». C'est vous dire que M. Querné est au front, et il y est depuis plusieurs semaines déjà. Il a eu, m'écrit-il, la joie de rencontrer là-bas des amis et des élèves, et il pourra donc lui aussi « faire pays » de temps en temps. Ce doit être bien bon quand on est si loin de chez soi.

Vos autres professeurs mobilisés sont toujours : M. de Kervénoaël, à Morlaix ; M. Pérennès, à Belle-Isle ; MM. Guéguen et Tanguy, à Brest. Nous avons eu le bonheur de les voir tous au Séminaire, et tous supportent vaillamment les fatigues et les ennuis qui sont les leurs.

Allons, au revoir, et encore une fois, bonne et sainte année à chacun de vous, bonne et sainte année au nom de MM. vos Professeurs, au nom de vos condisciples du Séminaire et au mien. Nous demanderons tous et de tout notre cœur à Jésus de vous bénir, de vous protéger et de vous rendre à nous au plus tôt.

Je vous suis bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Quimper, le 20 Juin 1916.

Mes chers Amis,

J'aurais voulu commencer cette lettre par une vraie conférence spirituelle. Cela m'aurait donné l'illusion de me croire au milieu de vous comme autrefois, de causer cœur à cœur avec vous comme autrefois. Mais cela aussi me mènerait trop loin, et il me serait ensuite impossible de vous donner les nouvelles que vous attendez et que je vous dois.

Comme, cependant, j'aime vos âmes de tout mon cœur, comme je voudrais vous aider à rester d'excellents séminaristes, je vous propose ce sujet de méditation qui pourrait peut-être vous être de quelque utilité.

Nous sommes au mois du Cœur de Jésus, et ce mois nous rappelle à tous, nous rappelle d'une façon toute particulière, me semble-t-il, que nous devons être des *âmes réparatrices*.

Jésus, en effet, a été ici-bas « *victima peccatorum* » et c'est sous cette adorable qualité de *victime* que l'Eglise l'honore surtout dans son office du *Sacré Cœur*.

Mais, et, nous aussi, nous sommes et nous devons être de plus en plus d'autres Jésus dans le monde, et donc d'autres *victimæ peccatorum* avec Lui et comme Lui, y pensons-nous ?

C'est à nous, à nous surtout que Dieu adresse ces paroles de nos Saints Livres : « *Quæsi vi virum, qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam* » : Voudrions-nous qu'il Lui faille ajouter, aujourd'hui comme autrefois : « *et non inveni* » ?

C'est vers nous que Jésus se tourne surtout, et à nous qu'Il dit : « *Improperium expectavit cor meum et miseriam : et sustinui qui simul contristaretur..... et qui consolaretur.....* » Devra-t-Il ajouter, une fois encore, son désolant : « *et non fuit ! et non inveni* » ?

Non, n'est-ce pas ? et donc, tous, nous voulons être des *âmes réparatrices*. Il semble vraiment que la chose vous est facile aujourd'hui, à vous qui peinez, qui souffrez, qui faites si souvent à Dieu le sacrifice de votre vie.

Mais on ne répare vraiment que par Jésus, avec Jésus, en étant comme Jésus, autant du moins que la chose est possible : « *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* » ! On ne répare qu'à cette condition-là, et vous savez la parole : « *Si non places non placas* ».

N'oublions jamais cette vérité, mes chers Amis, et pour espérer pouvoir apaiser la juste colère de Dieu, pour avoir le bonheur de consoler le Cœur de Jésus, pour attirer sur notre pauvre et chère France les miséricordes de Dieu, commençons par nous sanctifier nous-mêmes et par prendre à la lettre cette recommandation de l'Apôtre : « *Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate, hæc agite et Deus pacis erit vobiscum* ».

C'est mon sujet de méditation ; je vous le livre en toute simplicité, et j'arrive de suite aux nouvelles que vous attendez de moi.

C'est, tout d'abord, un nouveau deuil que je vous annonce, et depuis ma dernière lettre la mort nous a ravi un de nos jeunes confrères de la classe 16, M. Félix Miliner, de l'Île de Sein. M. Félix Miliner est tombé dans les tranchées de Verdun, mortellement frappé par un obus, le 1^{er} Juin dernier. Relevé aussitôt, par les soins de M. Sparfel, qui me donne ces renseignements, et conduit au poste de secours, il n'a pas tardé à y rendre le dernier soupir. Je le recommande à vos bonnes prières.

Est-ce la seule perte que nous ayons à déplorer ? Je crains que non. Le bruit court, en effet, chez nous, qu'un autre séminariste de la classe 16 aurait été tué dans ce même terrible secteur ; mais comme je n'ai, pour le moment, aucune confirmation de ce bruit, je ne veux pas préciser davantage.

Vous savez, sans doute déjà, que M. Alfred Le Guellec a été blessé, et blessé *là-bas* encore ! Il me faisait écrire, le 28 Mai :

« J'ai été blessé devant D..., dans la journée du 23 Mai. Un éclat d'obus m'a brisé les deux os de l'avant-bras droit, à quelques centimètres au-dessous du coude. Je suis très heureux de m'en être tiré à si bon compte, et la Providence m'a visiblement protégé. J'espère pouvoir conserver mon bras », et, le 8 Juin, une seconde lettre me rassurait complètement en me disant : « Aujourd'hui, je suis sûr de pouvoir conserver mon bras. Quant aux suites, le médecin ne veut pas encore se prononcer, mais, en tout cas, elles ne seront pas graves ». *Deo gratias* !

M. Alfred Le Guellec est soigné à l'hôpital Tenon, salle Béhier, Paris, 20^e.

Ce sont les seules mauvaises nouvelles que j'ai reçues durant ces dernières semaines, mais mes craintes sont vives, car nous avons encore plusieurs de nos confrères engagés dans cette redoutable fournaise. « Tout ce que les journaux en disent, m'écrit le sous-lieutenant Sp., est bien au-dessous de la réalité. C'est un miracle que de pouvoir y vivre, sous un tel bombardement. Les tranchées n'ont de tranchées que le nom. Nous sommes terrés dans des petits trous creusés les uns par les hommes, la plupart par des marmites ». « Oh ! Monsieur le Supérieur, m'écrit Y. H., Il faudrait que tous les soldats passent par ici pour avoir une idée des effets terrifiants de la guerre. Pour moi, je n'ai rien vu de tel ! Pas un pouce de terrain qui ne soit retourné. Partout, des entonnoirs (trous d'obus) de tous les calibres, et toujours un bombardement effrayant, qui augmente encore d'intensité pendant la nuit. Où trouver un abri et un refuge ? Je le trouve uniquement dans mon chapelet et dans un abandon total à la sainte volonté de Dieu. » Malgré cela, le moral de ces chers amis est admirable. « Oui, m'écrit M. L. S., les marmites boches tombent toujours à profusion autour de nous, mais, de notre côté, nous leur faisons sentir aussi notre présence, et cela sérieusement. Je crois vraiment que nous pouvons dire avec confiance ce que me disait hier un de nos vaillants fantassins bretons : « *Ar Vretonet ne deui ket ar Bochet varn'ho* ».

En priant tous les uns pour les autres, vous priez, n'est-ce pas ? mes chers Amis, d'une façon particulière, pour ceux de vos confrères qui sont engagés dans cet enfer. Il semble bien, en effet, qu'ils sont plus exposés que tous les autres, quoique ailleurs aussi les dangers soient parfois extrêmes ; « Comment suis-je encore en

vie, m'écrivit M. P., je me le demande ? J'ai dû, hier soir, porter un pli secret à mon capitaine, qui se trouvait en première ligne, et cela sous un bombardement épouvantable. Autour de moi, les éclats d'obus tombaient par centaines, j'en étais comme encadré, et je ne pouvais ni avancer ni reculer. J'ai fait mon acte de contrition, et j'ai attendu la rafale qui devait m'expédier là-haut... Grâce à Dieu ! je suis sorti indemne après avoir rempli ma mission. » Et je n'en finirais, si je voulais transcrire ici toutes les terribles scènes que vous me décrivez.

Comment voulez-vous, après cela, que nous ne vous recommandions pas de tout notre cœur à Dieu ? Ah ! nous le faisons, certes, et tous ensemble. — C'est une chose entendue entre nous — ; nous vous consacrons, en son entier, notre chapelet de chaque jour, en plus de nos prières particulières à chacun. Nous continuons.

Tous, cependant ne sont pas, même sur le front, dans un danger actuel, et plusieurs m'écrivent, qu'à part certaines canonnades, ils jouissent d'une tranquillité assez grande dans leur secteur. Ils peuvent, pour la plupart, faire facilement tous leurs exercices de piété, avoir le saint sacrifice de la messe et communier. Leur sort matériel ne paraît pas non plus à plaindre, car écoutez l'un d'eux, L. C. : « Nous habitons de véritables maisons souterraines ; les unes en plein bois, les autres dans la plaine. Nous circulons librement du matin au soir, quand nous sommes à l'arrière, et nous jouons même au foot-ball quand vient la fraîcheur du soir. Que pouvons-nous désirer de mieux au front ? » — « Nous occupons un secteur bien calme, m'écrivit R. S., et je me trouve actuellement en réserve auprès d'une belle église très peu endommagée par les obus ennemis. J'ai toute facilité d'entendre la messe, tous les matins, et d'assister à tous les offices. Ce bonheur, je l'ai eu pendant tout le mois de Mai... » Voilà qui n'est pas très à plaindre, n'est-ce pas ? Aussi, ces chers confrères ne se plaignent-ils pas. Personne, du reste, ne se plaint parmi vous, ne se plaint de son sort, de ses dangers, de ses fatigues, mais il en est qui se plaignent de nous. « Je reviens de permission, m'écrivit L. B., et j'ai tristement constaté que le moral n'est pas, partout, aussi bon à l'arrière qu'à l'avant. Les soldats tiennent mieux que les civils... et je suis rentré dans mon poste un peu écœuré. » Que je dise à ce cher confrère qu'il a joué de malheur. Les civils qui ne tiennent pas sont rares, et nous

avons, presque tous, une foi entière dans la vaillance de nos soldats et dans le triomphe de notre cause.

Mais je pille vos lettres, et je ne vous ai pas encore donné les noms de mes correspondants. Les voici :

M'ont écrit du front, MM. *Dénier, Le Meur, Madéo, Sévère, Goualc'h, Seité, Perhérin, Rondaut, Larnicol, Soubigou, D'Hervais, Sparfel, Allain, N. Moënner, Boucher, Kérandel, Kerbrat, Trégloze, Derven, Ropars, Chato, Bernard, Croissant, J.-C. Riou, Y. Le Goff, Marrec, L. Bot, J. Laot, J. Blons, Péron, F. Blons, P. Calvez, R. Guillermin, L. Thomas, Gourvez, J.-F. Blons, Abguillermin, Breton, Heurté, Patinec, Y. Salaün, A. Calvez, Loussouarn, F. Riou, Gorgeu, I.-L. Kerlidou, Pouchard, J. Colin, Lapous, Le Cann, J. Guéguen, J. Cam, Léon, Cueff, P. Le Quéau, I. Bervas.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Favé, François Guivarc'h, Bars, Pelléter, Tréquier, Derrien, Le Baut, Le Pape, Y. Creignou, Née, A. Cloastre, Jaffrès, Ch. Corre, Mazé, Kerboul, Le Gélébart, F. Guiloux, Briand, Balcon, J.-P. Toulemont, J. Colin.*

Trois de ces confrères font leur stage d'élèves-officiers : M. *Briand*, à Saint-Maixent, 6^e C^{ie} ; M. *Kerboul*, à Saint-Maixent encore, 1^{re} C^{ie} ; M. *Cloastre*, à Joinville-le-Pont, 3^e C^{ie}.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Lespagnol, A. Riou, J.-F. Tanguy.*

M. *Lespagnol* se croit sur le chemin de la guérison, mais d'une guérison lente. « Ma jambe, dit-il, sortie de son plâtre, s'est resoudée, mais n'est guère encore forte pour le moment. Je me vois dans l'impossibilité de faire même quelques pas ».

M. *A. Riou* s'énervait d'être encore et toujours dans le même état, et il reprendrait avec joie sa place aux tranchées.

J.-F. Tanguy va mieux, sa jambe n'est pas encore cependant complètement guérie.

M'ont écrit de Salonique : MM. *Auffret, Bloas et Abiven.*

M. *Auffret* se voit de nouveau privé, depuis des semaines, de tout secours religieux. Aussi aspire-t-il à marcher de l'avant, « car plus près du front, j'aurai de grandes chances de trouver un prêtre ».

M. *Bloas* attend la grande offensive dont on parle depuis si longtemps. Il a pleine confiance dans le succès, s'abandonne entièrement à la sainte volonté de Dieu, mais voudrait pouvoir, avant

d'aller au danger, « savonner » très fortement M. *Abiven* pour m'avoir dénoncé sa vertu.

M. *Abiven* ne se doute pas de ce qui l'attend et se laisse captiver par la poésie de l'Orient. « Dehors, il fait un temps de rêve. La lune inonde les plaines du Vardar de ses rayons, pas le moindre vent ! Rien ne trouble la solitude... C'est bien la nuit d'Orient telle que l'ont décrite les poètes... »

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *L. Bihan*, *Burel* et *Cloarec*. Tous trois se portent bien, et M. *Cloarec* me dit : « Ch. *Le Guillou* et moi avons été faits prisonniers ensemble, le 17 Avril, devant Douaumont, et nous ne nous sommes pas quittés depuis. Nous sommes en parfaite santé et humainement traités. » Ch. *Le Guillou*, adjudant du 62^e, et *Cloarec*, caporal du 118^e, sont tous deux au camp de Dulmen, en Westphalie, 3^e groupe, 7^e Cie, mais M. *Guillou* est à la baraque 35 A, et M. *Cloarec* à la baraque 34 A.

Je suis bien en retard pour vous communiquer le texte de la citation de notre regretté M. *Querné* à l'ordre du jour du corps d'armée, et vous la connaissez sans doute déjà par les journaux ; mais cette citation aussi a sa place marquée dans cette circulaire et la voici :

ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

« Le sous-lieutenant *Guillaume Querné* : excellent officier sous tous les rapports, énergique et courageux, d'une très haute valeur morale et militaire. Tombé glorieusement, le 4 Avril 1916, à son poste de combat, en maintenant les hommes de sa section sous un bombardement extrêmement violent d'obus de gros calibre. »

A cette citation, j'ai le plaisir de pouvoir ajouter ces deux autres ordres du jour obtenus par vos deux confrères, MM. *Balbus* et *Labbé*.

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

« *Yves Balbus*, sergent au 2^e zouaves : Excellent sous-officier, énergique et consciencieux : s'est distingué dans plusieurs circonstances depuis le début de la campagne. Blessé très grièvement le 7 Novembre 1914, en allant reconnaître un poste ennemi, est venu lui-même rendre compte de sa mission. »

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

« *Adolphe Labbé* : Remarquable d'entrain et de bravoure. Parti comme volontaire sur le front, toujours prêt à marcher, s'offrant volontairement pour les patrouilles difficiles et particulièrement dangereuses. A été blessé grièvement le 28 Novembre 1914, en se portant à l'attaque des tranchées ennemies. Brillante conduite au cours de ce combat. Ankylose partielle du coude. Paralyse de la main gauche. »

Ces deux confrères étaient déjà décorés de la croix de guerre avec étoile en bronze ; ils portent maintenant tous deux la médaille militaire et la croix de guerre avec palme. Honneur à eux, et honneur aussi à notre Séminaire !

Notre Séminaire ! on y travaille dur, en ce moment surtout, mes chers Amis. Les compositions sont déjà commencées, les grandes compositions vont venir sans tarder, et à ma prochaine lettre-circulaire, si tant est que je puisse vous l'adresser comme à l'ordinaire, nous serons à la veille de l'ordination. Vous n'y prendrez pas part, hélas ! cette année encore, mais je suis sûr que vous prierez, cependant, de tout votre cœur pour les ordinands.

Huit de vos confrères, nous l'espérons, pourront recevoir la prêtrise : MM. *Abaléa*, *Boëzennec*, *Goïc*, *Henry*, *Martin*, *Quéau*, *Quentel* et *Trévidic*. Cinq autres recevront le diaconat, et trois autres le sous-diaconat. C'est bien peu pour un Séminaire comme le nôtre, c'est beaucoup trop peu pour les besoins toujours plus pressants de notre diocèse. Prions donc Dieu de tout notre cœur de mettre bientôt fin à cette cruelle guerre, et de nous accorder la paix dans le triomphe du droit et de la justice.

En attendant, le service militaire continue à nous prendre nos séminaristes, et huit d'entre eux nous quitteront, aux premiers jours d'Août, pour entrer à la caserne.

Nous avons eu le plaisir de voir, ces dernières semaines, tous nos professeurs mobilisés. M. *de Kervénoaël* a pu nous consacrer plusieurs jours, au début de sa convalescence, et il achève maintenant, dans sa famille, de se remettre complètement.

MM. *Pérennès* et *J.-R. Guéguen* sont toujours à Nantes, ne sachant guère s'ils partiront pour le front, ni quand ils partiront.

M. Tanguy continue à remplir avec le même zèle sa triple mission d'aumônier, de vicaire et de professeur.

Je m'arrête là. Aussi bien, vous ai-je donné toutes les nouvelles qui peuvent vous intéresser, et il ne me reste plus qu'à vous assurer de mon plus complet dévouement, et cela encore, je le fais de tout mon cœur.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Il y a huit grands jours que cette lettre aurait dû vous arriver, mais, hélas ! la guerre retarde tous les travaux, et la bonne volonté de notre imprimeur n'a pas pu, cette fois, suppléer à son manque d'ouvriers. J'ajoute donc ces quelques lignes.

Nous avons un nouveau blessé parmi nos jeunes confrères, *Jean Croissant*. Il a été frappé à Verdun, le lundi 12 Juin, si je ne me trompe, et il est soigné à Valence, dans la Drôme, hôpital complémentaire n° 8, 4^e division, salle 13. Sa blessure, m'écrit-il, est sans aucune gravité, et il espère être guéri assez rapidement.

M'ont écrit, depuis huit jours :

Du front : MM. *Pouliquen*, qui devient brancardier sur ordre de ses chefs ; *Colin Jean*, arrivé au front comme mitrailleur ; *Patinec*, qui vient de faire « 47 jours de tranchées, sans relève » ; *Gorgen*, *Seznec*, *Joseph Colin* qui sont au repos ; *François Riou*, qui me dit : « Je me demande parfois si je suis à la guerre ou en vacances, car il y a de ces jours si paisibles qu'ils n'ont rien de militaire. Je crois que de l'arrière on se figure difficilement une situation si agréable que la mienne en ce moment. » M. *Riou* ajoute cependant qu'il y a, pour les Séminaristes, « des ennemis plus dangereux que les Allemands. Heureusement, qu'à ce grand mal ils peuvent opposer deux grands remèdes : la prière et l'Eucharistie » ; il en use fortement.

M'ont écrit de l'arrière : M. *Quillévére*, qui est désormais bureaucrate, et M. *Sergent*, qui vient « de changer de secteur... ayant quitté Audierne pour Pont-l'Abbé ».

Encore une fois, mes chers Amis, que Dieu vous garde et
Tout affectueusement à vous.

P. M.

26 Juin 1916.

Quimper, impr. de Kerangal.

Quimper, le 22 Novembre 1916.

Mes chers Amis,

Les durs sacrifices que Dieu nous demande se font de plus en plus nombreux, et à peine une tombe s'est-elle refermée sur les restes aimés d'un de nos confrères, qu'une autre se creuse sous nos yeux, et que la mort y jette une nouvelle victime, qu'elle est encore venue prendre au milieu de nous. Je vous annonçais, dans ma dernière circulaire, la mort de M. *Patinec*, et j'ai le triste devoir de vous apprendre aujourd'hui que M. *Auguste Cloastre*, clerc tonsuré, de Saint-Pierre-Quilbignon, est tombé, lui aussi, au champ d'honneur. Il a été frappé, le 30 Octobre, vers les 9 heures du matin, d'un éclat d'obus au front. « La mort, m'écrit M. l'abbé *Le Foll*, aumônier du 118^e, a été instantanée. » Et M. *Le Foll* continue, en me donnant ces autres détails : « Hier soir, j'ai pu aller me rendre compte de l'endroit où notre ami était tombé, et j'avais l'intention de ramener son corps pour l'inhumer dans un cimetière de village. Mais les brancardiers sont exténués, et je serai donc contraint de lui donner la sépulture près de l'endroit où il est mort ; j'irai là-bas à la tombée de la nuit, impossible d'y aller pendant le jour... Pauvre *Auguste* ! il était parmi nous depuis quelques semaines seulement, et il avait eu à peine le temps de se faire connaître et apprécier de sa compagnie. Je perds en lui un aide dévoué. Chaque soir, au cantonnement de repos, il dirigeait nos chants, et, le matin, il nous servait la messe aussi souvent que possible. Son perpétuel entrain et sa constante belle humeur le faisaient aimer de tous, et il eût fait, à n'en pas douter, un chef excellent... Dimanche matin, quelques heures avant le départ pour V..., il avait communie, et je suis persuadé qu'il

avait offert le sacrifice de sa vie à Notre Seigneur. Son vœu aura été agréé, et il a été l'une des premières victimes du régiment. »

Ce sont là des assurances bien consolantes pour nous, mes chers Amis, et je remercie bien sincèrement M. l'abbé *Le Foll* de nous les avoir données. Oui, notre cher confrère s'en est allé à Dieu entre les bras et sur le Cœur de Jésus, et donc nous pouvons espérer, en toute confiance, que le Sauveur lui aura fait là-Haut un miséricordieux et tout paternel accueil. Que notre confiance n'arrête cependant pas notre prière, et, tous ensemble, prions, encore et quand même, pour lui, prions avec ferveur.

Nous le ferons, n'est-ce pas ? Et en priant pour ce cher disparu, nous prierons de tout notre cœur aussi pour son vaillant Aumônier. L'affectueux dévouement dont il entoure tous les nôtres nous en fait un devoir, et nous en fait un devoir aujourd'hui surtout, car, si je suis bien renseigné, ce dévouement a failli lui coûter la vie, et M. *Le Foll* a été blessé, quoique assez légèrement, cependant, en allant ensevelir le corps de M. *Cloastre*. Que Dieu le garde, et que Dieu garde aussi nos chers Séminaristes !

Comme vous allez souffrir, en effet, mes chers Amis, pendant ces longs et durs mois d'hiver ! comme plusieurs de vous souffrent même déjà ! « Ici, m'écrit l'un de vous, notre principal ennemi est la boue, et nous nous y enfonçons jusqu'à la ceinture. De nombreux pieds gelés sont constatés, tous les jours... » — « Je vous écris cette lettre, me dit un autre correspondant, d'un de ces immenses bourniers que, par habitude, l'on appelle des tranchées ! La pluie fait rage, et elle occasionne plus de peines et de fatigues que les voisins d'en face. » — « Nous couchons sous des baraques, m'écrit un troisième ; mais ces baraques sont plus ou moins bien construites, et plutôt moins que plus, car il pleut au dedans comme au dehors. »

J'ai le cœur navré en face de pareilles situations, et, pour un peu, je me laisserais aller à je ne sais quel découragement. Mais le puis-je donc, quand je vois avec quelle vaillance et quel surnaturel vous supportez vous-mêmes toutes ces cruelles souffrances ? « Qu'importe, dites-vous, la souffrance ! A la guerre comme à la guerre, et Dieu nous donnera la force de résister à toutes ces épreuves. » — « C'est Dieu qui fait naître l'épreuve, mais combien aussi Il nous aide à la supporter ! » — « Je me console, en pensant que les fatigues que j'endure répareront mes offenses et m'obtien-

dront une place au Ciel. Oui, c'est vraiment le temps favorable pour gagner le Ciel, et il est, tous les jours, à portée de notre main ! » — « Toutes ces souffrances sont bien douces, quand on pense que Dieu sait leur donner, quand on les Lui offre, un prix qui vaudra une éternité bienheureuse. »

Oui, certes, mes chers Amis, supportées de cette façon, vos souffrances sont vraiment pour vous la clef du Paradis, et au lieu d'en gémir, ce que vous ne voudriez pas, je vous félicite, et j'espère, de plus, qu'en attirant sur vous, dès aujourd'hui, les meilleures bénédictions du Ciel, vos douleurs sont encore le prix du rachat de la France et l'assurance de notre retour à Dieu.

Car vous n'oubliez pas la France non plus, et c'est de tous les côtés que je vous entends dire : « Si le Bon Dieu ne veut pas que je puisse revoir le Séminaire de Quimper, et qu'il faille mon sang et ma vie pour aider au rachat de la France et pour la rendre meilleure. *Fiat, et fiat* de tout mon cœur. » — « Nous partons pour V... L'attaque est commencée depuis quelques jours, et c'est à nous à l'achever. Je pars le cœur gai, prêt à accomplir tout mon devoir, et si Dieu le juge bon, c'est avec plaisir que je verserai mon sang pour le salut de la France. » — « La souffrance passe, et puis qu'importe ! pourvu que Dieu, notre Père de là-Haut, ne tarde pas à avoir pitié de la France ! » — « Nous ne tarderons pas à marcher de l'avant, et j'ai déjà fait à Dieu, de tout mon cœur, le sacrifice de ma vie pour le salut de la France. » Il n'est pas possible, mes chers Amis, que tous ces sacrifices restent inefficaces, et la bonté de Dieu ne le permettra pas.

« Il ne saurait périr, le fils de tant de larmes, » disait autrefois saint Ambroise à sainte Monique ; je redis aujourd'hui avec une égale confiance : « Il ne saurait périr, le pays pour lequel on sait si généreusement, si surnaturellement souffrir et se sacrifier ; non, il ne saurait périr ». Et ce que je dis, vous le dites avec moi.

« Oui, écrit l'un de vous, je garde en l'avenir une foi invincible, et au milieu de toutes les misères et de toutes les souffrances que nous endurons ; dans la durée de cette guerre qui a déjoué toutes nos prévisions si humaines, si superficielles, je vois le doigt de Dieu. Beaucoup, je le sais, n'ont plus confiance dans le pouvoir régénérateur de la guerre. « Où est, disent-ils, ce bel élan » des premiers jours, qui amenait les foules au pied des autels ? » feu de paille cet élan, feu de paille seulement ! » Que ceux qui

tiennent ce langage viennent donc aux tranchées, et s'ils ont la foi, ils ne pourront plus désespérer, quand ils auront vu la somme de souffrance que porte chaque soldat, et qui fait, comme on l'a dit, de chacun de ces soldats « un homme de douleurs ». Non, tout cela ne saurait être inutile et vain, et c'est faire injure à Dieu que de désespérer. Comment s'opérera le renouveau catholique en France ? Qui peut le dire ? Mais ce renouveau se fera. C'est le sang répandu, c'est le sacrifice consenti par nos frères qui opéreront l'œuvre de Dieu dans notre chère Patrie. »

Courage donc, mes chers Amis, courage encore et toujours ! C'est pour Dieu et pour la Patrie que vous souffrez ! *Evit Doue hag evit ar Vro !*

M'ont écrit du front : MM. Colin, Cotten, Le Bot, Trégloze, Droumaguet, J. Bellec, Soubigou, J.-F. Blons, Pelléler, J. Cam, Gourmelon, J.-M. Pape, Kérandel, Gorgeu, Derrien, Le Duc, Le Goaziou, D'Hervais, Larnicol, Briand, Jaffrès, Guivarc'h, J. Guéguen, J.-C. Riou, P. Calvez, Bars, Y. Léon, Bernard, A. Calvez, Chuto, F. Blons, L. Thomas, Kéritel, Ropars, Kerboul, Y. Salaün, Le Corre, Kerlidou, Galès et Péron.

Ce cher Laurent a déjà obtenu, voici plusieurs mois, une première citation ; il vient d'être mis, une seconde fois, à l'Ordre du Jour du Régiment, en ces termes :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT.

« Soldat très courageux. Pendant un violent bombardement auquel était soumis l'élément de tranchée qu'il venait d'occuper, a fait preuve d'un beau sang-froid. A été blessé, le 3 Août 1916, à son poste de combat. »

A été blessé le 3 Août ! C'est de l'histoire ancienne, et Laurent Péron m'écrivait, le 23 Octobre dernier, qu'il venait d'arriver au repos, après avoir passé 42 jours dans les tranchées ! C'est un vaillant, et je le félicite de tout mon cœur.

Tous les autres confrères du front se portent bien, malgré toutes les misères qu'ils doivent supporter. Je n'ai pas parlé des dangers qu'ils courent, mais plusieurs me redisent que, s'ils ont échappé encore une fois à la mort, et s'ils sont sortis sains et saufs des durs combats de ces dernières semaines, ils le doivent à une protection particulière de Dieu.

La protection de Dieu ! On y croit, d'une façon générale tout au moins, quand on est aux tranchées, témoin ce fait que me raconte une de vos lettres. « C'était le 2 Novembre. Nous nous sommes réunis dans une maison à moitié détruite par les obus, et un prêtre brancardier a célébré la sainte messe. L'artillerie ennemie bombardait le village, et les obus sifflaient autour de nous, mais aucun des assistants n'y faisait attention. Tous étaient persuadés, qu'à ce moment plus que jamais, Dieu veillait sur ses fidèles serviteurs. Jamais je n'oublierai ces messes célébrées sous les marmitages et presque en première ligne. »

M'ont écrit de l'arrière : MM. Billon, Brénéol, J.-L. Toulemont, Quillévéré, Nédellec, Née, Noury, Le Bot, Bosson, J. Laot, Croissant, Creignou.

Comme vous voyez, mes correspondants de l'arrière deviennent de moins en moins nombreux, et la raison en est que, de plus en plus, on les dirige sur le front. Parmi ces correspondants, M. Brénéol était, quand il m'écrivait la dernière fois, au dépôt des convalescents à Nantes. Certains docteurs voulaient le réformer, d'autres le placer dans le service armé !

M. Nédellec est à Saint-Maixent, comme élève officier.

M. J.-M. Le Bot attend son jour de départ pour l'avant.

M. Noury se repose, au sein de sa famille, de toutes les fatigues de sa captivité.

M. Née « est toujours dans un camp de prisonniers, non loin de Saint-Brieuc, et il est aussi prisonnier que les Allemands à la garde desquels il est préposé ».

M. J.-L. Toulemont est dans la paperasserie par-dessus la tête. « Paperasse sur paperasse ! J'en suis obsédé ! J'en rêve la nuit ! Que de papiers ! que de papiers ! et l'on parle encore d'une crise du papier ! Notre consigne à nous est de produire coûte que coûte, d'user, et voire même, d'abuser ; plus il y a de signatures, mieux ça vaut, etc., etc. » On sent que M. Toulemont n'est pas content. La raison en est qu'il voudrait partir pour l'avant et que son désir ne se réalise pas.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Floc'h, Tanguy, Goarnisson, Guellec, Bervas, Dorval, Falc'hun, Guillermin, Mazé et Tréguier.

M. Clet Floc'h nous est arrivé à Quimper depuis quelques jours. Il est désormais affecté à l'hôpital du Lycée de notre ville, et nous

le voyons régulièrement. Son état ne s'est guère amélioré, et il ne peut toujours pas se servir de son pied.

M. J.-F. Tanguy attend toujours, à Rennes, sa mise en réforme définitive... ou son passage dans l'auxiliaire. En attendant, on l'a chargé d'apprendre à lire à quelques Marocains. Ceux qui le voient à l'œuvre admirent sa patience... et l'obstination de ses élèves à ne rien apprendre.

M. Goarnisson va mieux, mais « un tout petit peu seulement, et combien doucement » ! Son pied suppure toujours, et la Religieuse qui le soigne ne lui a pas laissé ignorer qu'il en avait encore pour plusieurs semaines. Il avertit ses correspondants qu'il leur faut modifier son adresse, et mettre : *salle Loyseleur*, au lieu de : *salle Gronnard*.

M. Guellec a quitté l'hôpital Tenon, et est actuellement soigné à l'hôpital auxiliaire 150, 19, rue Crillon, Paris (IV^e). Son bras ne va guère mieux, et il me dit : « Depuis ma dernière lettre, j'ai subi plusieurs opérations. On m'a d'abord gratté deux fois le bras ; puis, les abcès se succédant presque sans interruption, on dut me faire une incision. Actuellement, j'ai le coude ankylosé. De plus, il subsiste une fistule osseuse, qui coule très peu, mais ne se comble pas. A la fin du mois, je dois de nouveau être opéré. »

M. Bervas peut désormais se lever « tous les soirs, et courir, aidé de ses béquilles, dans les jardins de la maison ».

M. Dorval m'écrit : « Je ne suis plus guère malade et je ne l'ai jamais été que légèrement. Mais quand on vient à l'hôpital pour une entérite, on y reste toujours deux ou trois mois. »

M. Falc'hun me dit : « Je vais désormais de mieux en mieux, depuis que l'on mis le pied et la jambe, jusqu'à mi-cuisse, dans le plâtre. Mon pied s'est désenflé, la plaie s'est déjà à moitié cicatrisée, je n'ai plus la moindre fièvre et j'ai bon appétit ». J'ai entendu dire que ce bon M. Falc'hun avait été cité à l'Ordre du Jour de la Brigade, mais je n'ai pas encore le texte de cette citation.

M. René Guillermin m'avait annoncé son arrivée, mais ses prévisions ne se sont pas réalisées, et il est toujours à l'hôpital. Il vient de passer, une fois encore, à la radiographie, et on a constaté qu'il gardait « dans la jambe une multitude d'éclats minuscules, assez disséminés. Il n'est pas question de les déranger, vu la difficulté qu'il y aurait à les extraire. »

M. Mazé, du 71^e d'Infanterie, est entré, voici déjà un long mois,

au dépôt d'éclopés de Bar-sur-Aube (Aube), pour une entérite. Son adresse : *Bureau de la place, Bar-sur-Aube*.

M. Tréguier achève de se guérir à Alençon.

M'ont écrit d'Allemagne :

MM. Le Moigne et Cloarec.

M. Le Moigne a passé le mois d'Août aux travaux de la moisson. Le travail fut dur, mais il en est revenu plus fort, et il retournera volontiers aux champs. Comme études, il travaille « tout juste une demi-heure par jour, et encore il est de ceux qui font le plus au camp ». M. Le Moigne me donne aussi des nouvelles de M. Louis Labbé, qui a passé cinq mois dans un camp de représailles, en Russie, et il me dit : « M. Labbé n'a rien perdu de sa gaieté ni de sa vigueur ».

M. Cloarec m'envoie sa photographie et celle de M. Guillou ; ni l'un ni l'autre ne paraissent ni déprimés ni changés.

M. Messenger m'écrit de Suisse, qu'il est désormais élève au Grand Séminaire de Fribourg ; il a repris la soutane, et s'est remis au travail avec ardeur.

M'ont écrit de Salonique : MM. Emm. Le Breton et Abiven. Tous deux étaient encore, quand ils m'écrivaient (21 et 25 Octobre) dans des secteurs relativement calmes, et en parfaite bonne santé.

Enfin, mes chers Amis, nous avons eu le bonheur de recevoir, au Grand Séminaire, durant ces dernières semaines : MM. Kerbrat, Jézégabel, Allain, Lespagnol, Kérivel, Goualc'h, Cotten, Sparfel, Le Pape, Le Baut, Brénéol, Kéromnès, Quillévé, Seznec, Larnicol et Le Meur. Je les remercie, encore une fois, du plaisir qu'ils nous ont procuré et de la marque d'affection qu'ils nous ont donnée.

Et au Séminaire, maintenant ? C'est toujours la même vie régulière que vous avez connue, sans aucun incident et sans aucun accident non plus. La maison n'est peut-être pas plongée dans le même silence qu'autrefois, car nous avons toujours nos blessés, et ces blessés ignorent l'article 38 du Règlement : « Hors des heures et des lieux de la récréation, il ne faut jamais parler sans nécessité, et si l'on est obligé de parler, il faut le faire tout bas et en peu de mots ». Mais ces blessés sont de bons enfants tout de même, et nous n'avons pas le droit de dire qu'ils nous gênent, ce ne serait pas vrai.

Et la fête du Séminaire ? Nous ne l'avons pas célébrée solennellement depuis le début de la guerre, nous ne la célébrerons pas solennellement avant votre retour. Une fête de famille ne se conçoit guère quand presque tous les enfants sont absents, quand plusieurs d'entre eux surtout sont exposés aux plus grands dangers et souffrent les plus lourdes fatigues. Le Séminaire est une véritable famille dont vous êtes les enfants aimés, et le Séminaire ne se réjouira vraiment que lorsque Dieu vous aura rendus à sa tendresse. Mais quand vous serez de retour, quelle belle fête nous célébrerons le, 21 Novembre ! Que Dieu nous donne de pouvoir la célébrer, l'an prochain !

Ceux d'entre vous qui lisent la *Semaine religieuse* savent déjà que Monseigneur l'Evêque vient de nous quitter pour son voyage *ad limina*. Avant son départ, Monseigneur a bien voulu m'assurer qu'il porterait votre souvenir à tous aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et qu'il solliciterait pour vous la bénédiction toute paternelle de S. S. Benoît XV. Je l'en ai remercié et lui ai promis que tous aussi nous prierions pour lui, que nous demanderions à Dieu de le protéger durant son pèlerinage, et de lui faire obtenir les faveurs particulières qu'il demandera pour nous au Successeur de Pierre. Je suis certain, mes chers Amis, que vous serez tous fidèles à cette promesse que j'ai faite en votre nom, et en vous quittant, je vous renouvelle l'assurance de mon affectueux dévouement.

P. MESSAGER,

Sup. Séminaire.

P.-S. — Je reçois, au dernier moment, de bien navrantes nouvelles : M. Laurent Breton, clerc minoré, de Plouguerneau, est tombé au champ d'honneur le 7 courant, et M. Yves Vasselet, jeune séminariste, de Lothey, le 13.

MM. Augustin Grall (ambulance 3/6, secteur 24) et Yves Le Goff (ambulance 2/35, secteur 24) ont été gravement blessés, et n'étaient pas encore évacués à l'intérieur, quand ils m'écrivaient.

M. Colin Joseph (ambulance 3/71, salle R, Bazoille-sur-Meuse (Vosges), a reçu un éclat d'obus dans le bras droit. M. Yves Heurté a été évacué du front, et est soigné à l'hôpital complémentaire n° 19, Hôtel Royal, chambre 258, Dieppe (Seine-Inférieure).

Impossible de vous donner aucun détail aujourd'hui, mais je recommande bien instamment tous ces chers confrères à vos plus ferventes prières.

Mes chers Amis,

Je ne vous écris, cette fois, qu'un mot bien court, et encore vous arrivera-t-il avec un long retard. Je ne me suis guère appartenu durant ces dernières semaines, et la maladie et la mort de ma mère, que Dieu vient de rappeler à Lui, m'ont retenu d'assez longs jours loin du Séminaire. Vous m'avez toujours témoigné une sincère affection, et je vous en remercie ; donnez-m'en, aujourd'hui, une nouvelle preuve, en demandant à Dieu de vouloir bien prendre, au plus tôt, près de Lui, dans son paradis, cette chère âme qui m'a quitté.

Je viens de relire, encore une fois, les nombreuses et si bonnes lettres que vous m'avez adressées, et cette lecture a rempli mon cœur d'une joie profonde, car elle m'a montré, une fois de plus, que vous restiez de vrais Séminaristes, et que vous continuiez tous à vous montrer dignes de la belle vocation que Dieu vous a donnée.

Il y aura trois ans, bientôt, que vous avez été violemment arrachés à votre Séminaire, et durant ces trois ans, la pensée de cette sainte demeure est restée vivace au fond de vos âmes. Le souvenir de la vie de piété, de travail, d'union à Dieu, qui était la vôtre dans cet asile, vous suit partout, et c'est ce souvenir qui vous soutient au milieu de toutes vos difficultés, qui vous protège contre les dangers que vous rencontrez, et qui vous garde dans le surnaturel. Lorsque vous constatez, à certains moments, que vous menacez de fléchir un peu, que vous allez « vous rouiller, que l'esprit de votre vocation semble diminuer en vous, que, pour un peu, vous ne parleriez plus, vous ne penseriez plus assez comme des prêtres », le souvenir de votre Séminaire vous revient, « vous faites un effort et vous voilà d'aplomb ».

C'est, qu'en effet, et c'est toujours vous qui le dites, vous voulez nous revenir avec les mêmes sentiments surnaturels qui étaient les vôtres à votre départ ; mieux encore, vous voulez nous revenir « plus forts, plus vertueux, plus ardents à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ». Voilà ce que je lis dans toutes vos lettres, et ce qui me procure une joie bien douce. L'apôtre saint Jean disait : « *Majorem horum non habeo gratiam quam ut audiam filios meos in veritate ambulare* ». Son bonheur est le mien, et je jouis, moi aussi, en constatant que vous marchez toujours vaillamment dans le chemin de la vertu.

Quand nous reviendrez-vous ? Une même espérance remplit vos âmes,

et vous me dites que ce sera pour la fin de cette année. Dieu vous entende ! Et puisse son infinie miséricorde mettre enfin un terme à ce cruel carnage, et nous donner la victoire. La victoire, vous la voyez certaine, et c'est un vrai réconfort pour nous, hommes de l'arrière, qui sommes si souvent tentés de nous plaindre et de nous attrister, de vous entendre nous dire l'excellent moral des soldats qui vous entourent. « Ce moral est toujours bon, est d'autant meilleur que le danger est plus grand. Cela pourra vous étonner peut-être, mais il en est pourtant ainsi... Avec les hommes, il suffit de se montrer brave, de n'avoir pas peur, et on obtient d'eux tout ce qu'on veut. » Et d'autres ajoutent : « Aussi, soyez certains que, cette année, nous les aurons ».

Eh oui, sans doute, cette victoire définitive exigera des efforts, de durs et sanglants sacrifices ! Vous le savez et vous dites : « Si Dieu nous demande encore d'autres victimes pour le rachat de la France, *Fiat !* Les Séminaristes bretons sont prêts ».

En attendant, vous vous préparez à la lutte par l'apostolat, et plusieurs m'écrivent qu'ils ont profité de ces mois d'hiver et de calme relatif, pour répandre autour d'eux la dévotion au « Rosaire vivant ». Ils ont la joie, pour la plupart, de voir leur zèle récompensé, et c'est en grand nombre que leurs camarades répondent à leur appel, et s'enrôlent sous la bannière de la Vierge Marie. La douce Reine du Ciel n'oubliera pas vos efforts, mes chers Amis, et Dieu vous bénira de tout ce que vous faites pour Lui gagner des âmes.

Je n'ai reçu, durant ces dernières semaines, aucune mauvaise nouvelle de nos Séminaristes soldats. Aucun nouveau deuil ne nous a attristés, aucun nouveau Séminariste n'a été blessé. Parmi vous, cependant, il en est plusieurs qui vont, sans tarder, se trouver dans une situation toute différente de celle qu'ils occupaient jusqu'ici, et, du service de santé, ils seront versés dans les unités combattantes. Ce changement ne les effraie pas, et « puisqu'il faut aller dans l'Infanterie, nous y allons joyeusement. Partout où seront vos Séminaristes, ils feront leur devoir, tout leur devoir, et, de plus, dans le nouveau milieu qui sera le leur, ils s'efforceront de travailler à la plus grande gloire de Dieu, et ainsi, de ce qui semblerait être un malheur, sortira certainement un grand bien. Nous ne demandons au Sacré Cœur de Jésus qu'une seule chose, la grâce de L'aimer nous-mêmes et de Le faire aimer toujours davantage. En Lui est toute notre confiance. »

Nos Blessés.

M. *Joseph Colin* est sorti de l'hôpital, complètement remis, et il retourne à son dépôt, après quelques jours de permission.

M. *Augustin Grall*, Châtel-Guyon, hôpital 68, et non pas 69, m'écrit que son voyage a été très douloureux, et que, par suite, son état de santé laisse beaucoup à désirer. « La pleurésie est passée, mais le cœur s'est un peu déplacé. »

M. *Yves Le Goff* m'écrivait, les derniers jours de Décembre : « Cela ne va plus, et je suis complètement épuisé par quinze jours de fièvre ». J'espère que l'état de notre cher malade s'est amélioré depuis lors ; mais je suis sans aucune nouvelle à ce sujet.

M. *Heurté* doit être toujours à Dieppe. « Mon état, écrit-il, n'offre, pour le moment, rien d'alarmant. » Et il ajoute : « Vous voudriez bien savoir, n'est-ce pas ? la cause de ce mal, au premier abord mystérieux. Eh bien ! c'est l'œuvre d'une mauvaise dent, la dent de sagesse, s'il vous plaît ! Irritée par les froids, elle alimente sans cesse une poche à pus sous la maxillaire. Le docteur me recommande toujours des pansements chauds, deux fois la journée, et promet de me gratifier, sans tarder, d'un nouveau coup de bistouri. »

M. *Bervas* « va de mieux en mieux, mais tout doucement ».

M. *Falc'hun* a demandé à être dirigé sur le centre de Brest, pour recevoir les soins qui lui sont nécessaires. Son pied, « dont toutes les plaies sont depuis longtemps cicatrisées, est toujours enflé et ankylosé ».

M. *J.-M. Pape* a dû entrer à l'hôpital, dans les derniers jours de Décembre, « pour un phlegmon de l'annulaire droit ». J'espère qu'il est aujourd'hui tout à fait rétabli.

M. *Jean Laot* m'écrit, le 23 Janvier : « On peut être blessé sans aller au front, et la preuve c'est que je viens de me casser le bras ! Résultat de la radiographie : fracture simple de l'humérus. » M. *Laot* espère que sa guérison sera rapide. Il est soigné à l'hôpital mixte, salle Saint-Nicolas, Vannes.

Nos Citations.

M. *Kérandel* me transmet le texte de cette citation dont il a été honoré ; c'est la troisième citation obtenue par ce cher Confrère :

ORDRE DE LA DIVISION

Alain Kérandel, brancardier au 216^e : « S'est fait remarquer, pendant les journées du 26 au 29 Octobre 1916, durant lesquelles il a recherché, en plein jour, sous le feu, et ramené au poste de secours ses camarades blessés ».

ORDRE DE LA BRIGADE

François Falc'hun : « Caporal d'une grande bravoure et d'un dévouement à toute épreuve. Blessé pour la deuxième fois, le 22 Septembre 1916. »

ORDRE DU RÉGIMENT

Jean-Louis Déniel, soldat infirmier : « A fait preuve de dévouement et de sang-froid, dans les circonstances les plus critiques, depuis le début de la campagne, et en particulier pendant les journées des 17 et 18 Septembre 1916, aux combats de Deniécourt. »

ORDRE DE LA BRIGADE

Eugène Marrec, sergent à la 11^e Cie du 71^e d'Infanterie : « Sous-officier de renseignements très brave, s'est exposé, le 25 Novembre 1916, sous un bombardement violent, pour repérer des batteries de tranchées, a reconnu tout seul un poste avancé, nivelé par les minenwerfer. Déjà cité. »

Et en me transmettant ce texte, M. *Sparfel* ajoute : « C'est la deuxième citation méritée par ce jeune Confrère, qui est d'une fidélité, je dirai excessive, au devoir. Il y a deux jours seulement, que son chef de bataillon lui conseillait d'avoir moins de mépris pour le danger. »

ORDRE DU RÉGIMENT

J.-M. Auffret, téléphoniste à S. E. M. de l'Artillerie du C. A. A. : « D'un dévouement et d'un courage à toute épreuve, toujours prêt pour les missions périlleuses. A rendu les meilleurs services dans l'organisation du réseau S. A. L., dans le camp retranché de Salonique et sur les fronts de Doiran et de Monastir. »

Que l'on dise, après cela, qu'il n'y a pas de « curés » au front, ou qu'ils savent se terrer au moment du danger !

M'ont écrit du front : MM. *Queffelec, Pouchard, P. Calvez, J.-P. Riou, Mazé, H. Gourmelon, Trégloze, Pelléter, Balcon, M. Le Meur, J.-L. Dénier, Kerboul, J. Le Bars, Treussard, F. Riou, Briand, Larnicol, Le Duc, Goualc'h, Pouliquen, E. Marrec, P. Le Quéau, P. Hervé, H. Billon, Kerivel, d'Hervais, Bescond, Seité, Droumaguet, J. Cam, Y. Bellec, Lapous, Abguillem, J. Cotten, Gorjeu, L. Péron, Sparfel, F. Blons, J. Blons, Chuto, F. Ropars, J.-F. Blons, J. Allain, A. Calvez, Goaziou, Soubigou, Cochou, J.-M. Cann, N. Moënnier, Kérandel, J. Laot, L. Le Bot, J. Roudaut, J.-L. Kerlidou, Madéo, Fêrec, Galès, Guéguen, Lérain, Y. Salaün, Person, Derrien, Favé, Cadiou, Courtet, Y. Léon, Guilloux, F. Guivarc'h.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Kerbrat, Queinnec, Tréguier, R. Guillerme, J. Quillévé, Sergent, Toulemont, F. Creignou, Dorval, Jézégabel, L. Bihan, Lespagnol, Noury, J. Colin, Jaffrès, Croissant, Bosson, J.-M. Auffret, Sui-gnard, Nédellec, H. Quillévé, Le Nours, Le Guellec.*

M'ont écrit de Salonique : MM. *Abiven, A. Batang, Bloas, Le Breton, J.-M. Auffret.*

M'ont écrit de l'Algérie : MM. *Boucher et Bernard.*

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Le Guillou et Rannou.*

M'a écrit en s'embarquant pour l'Indo-Chine : M. *Seznec.*

J'ai les meilleures nouvelles de tous vos Professeurs mobilisés.

Au Grand Séminaire, vos Confrères de la classe 18 continuent à se présenter au Conseil de révision.

Au moment où j'écris cette lettre, six ont déjà été révisés : trois ont été déclarés bons pour le service armé, trois autres ont été ajournés. Les uns et les autres acceptent joyeusement le sort qui leur est fait, et tous n'ont qu'un désir, accomplir aussi généreusement, aussi complètement que possible, la sainte volonté de Dieu.

Je vous suis, mes chers Amis, bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

N° 19.

Quimper, le 26 Février 1917.

Mes chers Amis,

En commençant cette lettre, je tiens à vous remercier, tout d'abord, des sentiments de sympathique condoléance que vous m'avez adressés, et des prières que vous avez bien voulu faire pour le repos éternel de l'âme de ma mère. Je savais bien, sans doute, que je pouvais compter sur votre affection, mais en recevoir cette nouvelle assurance m'a été très doux, et je vous en remercie de tout cœur.

Aujourd'hui, je viens encore vous demander le secours de vos meilleures prières pour une autre chère âme qui nous a quittés, et j'ai la douleur de vous apprendre la mort, au champ d'honneur, d'un de nos jeunes confrères, *Jean D'Hervais*, de Lennon. « *Jean D'Hervais*, m'écrit M. *Derven*, est tombé le 2 Février dernier, frappé d'un éclat au ventre et à la figure, et sa mort a été instantanée. »

Je n'ai pas eu le bonheur de connaître personnellement ce cher jeune homme, mais je le connaissais par sa correspondance, et toute cette correspondance est d'une âme vraiment surnaturelle, éprise de dévouement et de sacrifice, et complètement abandonnée à la sainte volonté de Dieu. En m'annonçant la mort de *Jean D'Hervais*, M. *Joseph Roudaut* ajoute : « Je perds en lui un ami véritable, et le Séminaire de Quimper perd un vrai Séminariste, un modèle, pieux, affable, modeste, d'humeur toujours égale. A ceux qui arrivaient à le connaître,

Jean révélaît un cœur plein de bonté et une âme exquise. Aussi, je suis convaincu que Dieu lui aura fait là-haut un accueil favorable. Quelque brutale qu'elle pût être, la mort ne pouvait pas le surprendre ; il s'y préparait chaque jour, et il la pressentait prochaine. »

Cette mort est venue prendre notre jeune confrère, le jour de la Présentation de Jésus au Temple de Jérusalem, et j'aime à penser qu'elle était la messagère du Sauveur béni qui voulait, ce jour-là encore, introduire dans le temple de la Jérusalem céleste une âme qui L'aimait ardemment, et qui n'avait d'autre désir ici-bas que de Lui appartenir sans retour.

Et la guerre continue toujours ! et tout autour de nous, nous entendons répéter ces paroles d'angoisse, qui prennent, sur certaines lèvres, un accent d'impatience et de murmure : « Mais quand donc ces horreurs finiront-elles ? Quand donc Dieu aura-t-Il enfin pitié de nous ? Quand nous accordera-t-Il cette victoire que nous appelons de tous nos vœux ? »

Quand Dieu fera-t-Il cela ? nous le savons bien, nous autres, n'est-ce pas ? mes chers Amis ! Dieu fera cela lorsque nous aurons assez prié, lorsque nous aurons expié, réparé assez.

Oh ! oui, sans doute, nous avons prié, vous avez prié et vous avez souffert, vous surtout, mes chers Amis ; et tous nous avons prié et nous avons souffert en esprit d'expiation et de réparation. Mais nous n'avons pas encore cependant assez prié, assez réparé, et voilà pourquoi la miséricorde divine ne s'est pas encore non plus définitivement prononcée en notre faveur. C'est à cette miséricorde, mes chers Amis, que nous devons faire violence, et c'est pourquoi je viens vous demander à tous de redoubler de prières et de sacrifices durant ce saint temps du Carême. Tout est sacrifice dans votre vie, tout peut y devenir prière, si vous le voulez. Veuillez-le donc, mes chers Amis, veuillez-le de tout votre cœur, et, durant cette sainte Quarantaine, efforcez-vous de rester plus intimement unis à Dieu, efforcez-vous de L'invoquer avec plus de ferveur, efforcez-vous de Lui offrir plus actuellement, plus affectueusement chacune de

vos si nombreuses souffrances. Oh ! si nous voulions ! si les catholiques de France voulaient ! comme les choses changeraient vite de face, et comme la victoire viendrait bientôt se ranger sous nos drapeaux !

On dit : « Vous oubliez que les Allemands sont bien forts encore ! » Goliath était bien fort aussi, quand il s'avancait contre David, et une toute petite pierre lancée par la main de l'enfant a suffi pour abattre le géant, parce que Dieu était avec cet enfant. Mettons donc, nous aussi, Dieu de notre côté, et le Christ, qui aime les Francs toujours et quand même, leur donnera un rapide triomphe sur leurs ennemis, aussi redoutables soient-ils !

Plusieurs souriraient, s'ils lisaient ces lignes, et diraient dédaigneusement : « Des phrases ! » Non, ce ne sont pas des phrases, mais c'est du surnaturel, et, au fond, il n'y a que le surnaturel qui compte, parce qu'il n'y a pour nous qu'un Sauveur : Dieu ! le Sacré Cœur de Jésus.

Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble n'avoir pas reçu de vous, durant ces dernières semaines, d'aussi nombreuses lettres que de coutume. Ce n'est, certes, pas oubli de votre part, ce n'est pas indifférence ! Mais plusieurs hésitent à m'écrire parce que, prétendent-ils, ils n'ont rien à me dire. Rien à me dire ! Sans doute, mes chers Amis, que tous les détails nouveaux que vous avez parfois à me donner sur votre vie, que tous les incidents un peu extraordinaires que vous avez à me raconter m'intéressent vivement ; mais je jouis encore, rien qu'en vous entendant dire que vous êtes toujours bien, et quand vous avez la simplicité de me révéler un peu les sentiments de votre âme, de m'apprendre ce que pense, ce que fait, ce que devient le Séminariste que vous êtes, j'en éprouve un vrai bonheur. C'est cela que je cherche surtout dans votre correspondance, et comme vous pouvez faire cela toujours, je vous demande bien instamment, bien affectueusement, à tous, de continuer à le faire bien régulièrement jusqu'à votre retour au milieu de nous. Vous et moi avons passé un contrat, et ce contrat, pour tacite qu'il soit, nous oblige tous, moi à vous

adresser tous les mois une lettre-circulaire, vous à m'en accuser réception et à me donner de vos nouvelles, que je les transmette à vos confrères.

M'ont écrit du front : MM. Bosson, Derrien, A. Calbez, J. Cam, Y. Léon, Chuto, Kérandel, J. Blons, J.-F. Blons, Madéo, Thomas, Queffélec, J^{ph} Colin, J.-C. Riou, Kerlidou, Le Meur, Courtet, Lapous, L. Le Bot, Mazé, F. Blons, F. Riou, Larnicol, N. Moënnier, Quinquis, Abguillerm, Le Duc, Billon, Le Goaziou, Le Corre, Allain, J. Bellec, Roudant, Derrien, P. Le Quéau, Guéguen, J^{ph} Laot, P. Hervé, J.-L. Dénier, Gourmelon, Salatin, Kerboul.

De ces chers confrères, MM. J. Cam, Madéo, Thomas, Kerlidou, L. Le Bot, F. Blons, F. Riou, Le Quéau, ont été versés dans l'Infanterie, durant ces dernières semaines. Ils se préparent actuellement à la vie nouvelle qui sera la leur, dans des centres d'instruction qui semblent disséminés ici et là à l'arrière du front. Tous me disent que l'apprentissage est dur, mais tous aussi acceptent sans plainte aucune et sans aucun murmure leur changement d'affectation.

En m'annonçant son passage dans l'Infanterie, M. Kerlidou a bien voulu me transmettre en même temps le texte de la citation à l'ordre du jour dont il a été honoré. La voici :

ORDRE DU SERVICE DE SANTÉ
Groupement D-E.

Kerlidou Jean-Louis : « Brancardier modèle, s'est montré comme toujours plein de courage et de sang-froid dans la relève des blessés, sans souci des bombardements, pendant la période du 15 Décembre 1916 au 3 Janvier 1917 ».

Que dire encore de ces confrères du front ? Tous ont vécu comme nous, plus que nous, des jours de froid intense. « Nous avons 11 degrés au-dessous de zéro, » m'écrivit l'un d'eux. — « Nous avons, ce matin, à 8 heures, 16 degrés au-dessous de zéro, » m'écrivit un autre. — « Nous avons eu jusqu'à 21 degrés au-dessous de zéro, » me dit un troisième. « Aussi tout est-il

gelé ! Les routes sont devenues de véritables glaciers, ce qui est peu compatible avec la position debout ! Le vin gèle dans les bidons ! Le pain est dur comme la pierre, et il faut le casser à la hachette. » Etc., etc.

Comment ces pauvres amis ont-ils supporté cette température crucifiante ? Très gaiement d'abord, et très surnaturellement. « On accepte gaiement ces petits désagréments, et, si peine il y a, on l'offre au Bon Dieu. » — « Ce sont là de bons sacrifices à offrir à Dieu, et je le fais de tout cœur. » — « On gèle, c'est vrai, mais cela aussi, c'est pour le Bon Dieu. »

Offrir ses souffrances à Dieu n'empêche cependant pas de prendre les moyens de les adoucir. « Nous faisons du feu quand nous pouvons, et ce n'est pas le bois qui nous fait défaut. Seulement, voilà, il n'y a pas de feu sans fumée, ici du moins, et la fumée se voit, et quand les Allemands l'aperçoivent, ils nous arrosent de leurs marmites. » — « Oui, il gèle, mais heureusement que nous avons, dans ce secteur, du charbon à discrétion. Tout près des premières lignes, sur l'Aisne, il y a des péniches abandonnées, pleines de charbon, et nous y puisons à discrétion. »

Quant au moral de ces chers confrères, inutile d'en parler et il reste excellent chez tous ; mais, à tous aussi il tarde de reprendre la vie de piété et d'études du Séminaire. « On dit généralement, m'écrivit l'un d'eux, que la guerre aura fait du bien à beaucoup d'âmes ! Je ne le sais. En tout cas, elle aura démontré aux Séminaristes la grandeur de leur vocation, et je crois pouvoir affirmer sans témérité, Monsieur le Supérieur, que vos Séminaristes les plus dociles et les plus obéissants, après la guerre, seront ceux qui auront participé à la grande épreuve, et cela, parce que, souvent privés des exercices qui leur étaient chers, ils en auront compris davantage l'importance et la nécessité. Ils sauront combien grande doit être leur sainteté, pour que leur apostolat soit fécond auprès des âmes. »

M'ont écrit de l'arrière : MM. Creignou, qui s'attend à être rappelé d'un jour à l'autre pour rejoindre la zone des armées ;

Noury, qui a dû, au moment où j'écris, rejoindre à Paris ses confrères rapatriés d'Allemagne ;

Kerbrat, pas encore assez guéri de sa terrible blessure pour rejoindre le front ;

Toulemont et Tréguier, qui attendent toujours leur départ pour l'avant ;

L. Péron, appelé auprès de sa mère, gravement malade.

Et c'est tout. Je ne sais quel confrère des premières lignes me disait que son encre se gelait sur sa table pendant la nuit ! L'encre a dû geler plus fortement encore à l'arrière, et elle reste gelée beaucoup plus longtemps.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Bervas, Dorval, J. Colin, Falchun, J.-M. Pape, Gélébart, Heurté, Y. Le Goff, Le Guellec.

MM. Bervas, J. Colin et Y. Le Goff vont mieux et espèrent avoir leur permission de convalescence sans trop tarder. M. Le Goff conservera cependant, dit-il, un « souvenir de la guerre », et il boitera légèrement ;

M. Le Pape est toujours à l'hôpital, et sa guérison, qu'il croyait prochaine, semble devoir tarder encore assez longtemps ;

M. Dorval traîne depuis sa mobilisation, d'hôpital en hôpital, la même maladie d'estomac ;

M. Falchun, hôpital maritime, salle 9, Brest, peut désormais marcher sans béquilles ;

M. Gélébart, évacué sur un hôpital de l'intérieur pour un érysipèle, m'annonçait, il y a quelques semaines, qu'il allait partir en convalescence d'un jour à l'autre ;

M. Raphaël Guillermin m'écrit, ces jours derniers : « Me voici de nouveau à l'hôpital. Des esquilles, qui restent encore dans le foyer de fracture de ma jambe droite, entretiennent toujours un peu de suppuration. Il est probable que j'aurai à subir une nouvelle opération. » M. Guillermin est soigné : hôpital complémentaire n° 105, salle 6, Rennes.

M. Le Guellec me dit : « Me voici de nouveau cloué au lit. J'ai, de nouveau, subi une opération au coude, la sixième, et, je crois, la plus douloureuse de toutes... Le chirurgien me promet l'usage complet de mon bras, mais au prix de quelles

souffrances ! J'offre ces souffrances à Dieu en expiation de mes fautes et aussi pour la France. »

M. Heurté, envoyé en convalescence par son docteur de Dieppe, a dû être recueilli par l'hôpital 20, à Quimper, et il y est soigné en ce moment.

M'ont écrit de l'Etranger :

De Malte : M. Batany Pierre, en route pour Salonique.

De Salonique : MM. Bloas et Croissant. Il paraît que, dans ce cher pays, l'hiver a été beaucoup moins dur que chez nous, beaucoup moins long aussi. Le printemps s'y fait même déjà sentir, et comme le dit M. Pérennès, Salonique, c'est encore le « filon ».

De Constantine : MM. Boucher et Bernard. Ces deux chers confrères sont séparés l'un de l'autre et ne se sont pas revus depuis quelques semaines ; mais tous deux se portent à merveille.

De Suisse : M. Messenger, qui continue ses études théologiques au Grand Séminaire de Fribourg, et qui espère recevoir le sous-diaconat à la fin de l'année.

D'Allemagne : MM. Le Burel et Poupon. Tous deux sont encore au camp d'Hameln. MM. Rannou et Paugam s'y trouvent avec eux, et tous quatre se portent aussi bien que possible.

Chez nous, les Conseils de révision de la classe 18 sont terminés. MM. Améry, Bothorel, Gourmelen, Guirriec, Laot, Le Friant, Loaëc, Masson, Méar et Moal ont été pris pour le service armé ; MM. Bellec, Guivarc'h, Hall, Hillion et Hourmant ont été ajournés.

Quatre autres Séminaristes auront à se présenter, dans quelques semaines, devant les Conseils de révision, comme exemptés d'avant-guerre. Ce sont : MM. Abolivier, Kérébel, Blaize et Guillou.

Nous n'avons actuellement que 31 Séminaristes. L'appel de la classe 18 en prend 10 ; l'appel des exemptés d'avant-guerre nous en prendra 2 ou 3 ; nous devons, de toute nécessité,

remplacer dans nos collèges les confrères que ces nouveaux Conseils appelleront à la caserne, et lorsque nous aurons fait tous ces sacrifices, combien nous restera-t-il de Séminaristes au Séminaire ?

Ajoutez que deux de nos professeurs, MM. *Léon* et *Cléach*, sont, eux aussi, soumis à ces nouveaux Conseils.

Notre cher Séminaire, qui a déjà tant souffert de la guerre, va donc en souffrir plus cruellement encore. Mais le Séminaire ne mourra pas, et nous « tiendrons », nous « tiendrons » quand même. Nous ne serons plus, sans doute, que quelques-uns ! Ces quelques-uns n'oublieront pas qu'ils doivent être surtout des priants, et c'est avec toute l'ardeur de leur âme que, tous les jours, ils conjureront le Sauveur Jésus et la très Sainte Vierge Marie de veiller sur vous et de vous protéger.

Veillez croire, mes chers Amis, à mon plus affectueux dévouement.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

La bonne Providence de Dieu nous a rendu, pour quelques semaines, un de nos anciens Séminaristes. Il se prépare, dans notre Quimper-Corentin, à devenir un des instructeurs de la classe 18, et comme il peut, tous les jours, passer quelques heures parmi nous et voir notre vie, je lui ai demandé de vous donner ses impressions sur le Séminaire. Les voici :

« MES CHERS AMIS,

» Après avoir parcouru les plaines de la Belgique et de la Marne, pris part aux batailles de la Somme, de Champagne et de Verdun, laissant toujours à Dieu le soin de diriger ma barque, je viens d'échouer dans le calme et paisible secteur du Grand Séminaire de Quimper.

» Cette maison, que nous avons quittée depuis bientôt trois ans, reste toujours un lieu de recueillement, de prière et d'étude. La guerre y a pourtant porté ses coups ! Que de changement ! Quel vide impressionnant ! A peine si un ancien peut s'y reconnaître !

» Dans la cour intérieure, quelques estropiés de la guerre, parmi lesquels un de nos confrères, tâchent d'oublier leurs misères en fumant placidement leur traditionnelle bouffarde, dernier souvenir du front, tandis que d'autres, plus valides, exercent leurs forces renaissantes sur un jeu de boules. Dans

les sombres et froids couloirs du rez-de-chaussée, quelques discrètes silhouettes d'infirmières vous font croire à la disparition de nos chères Sœurs. Ce n'est heureusement qu'une illusion fugitive ! Sur les portes, à la place des saintes devises qui nous étaient si familières, on lit : « Administration, Vestiaire, Pharmacie, Lingerie, Entrée interdite », que sais-je enfin ? La salle des exercices, où M. le Supérieur nourrissait nos âmes de sa parole substantielle, fruit de son expérience, est transformée en un lieu de réfection corporelle.

» Les cornues et autres appareils de la salle de physique et de chimie ont dû partager la place avec tout un attirail pharmaceutique qui n'a rien pour déplaire, j'en suis sûr, à nos braves infirmiers du front et des ambulances. A la salle de théologie, où nous nous exercions à approfondir les secrets du Dogme et de la Sacramentelle, à résoudre les cas de conscience suivant la morale chrétienne, à connaître la beauté liturgique de nos offices, à interpréter les Saintes Ecritures, à admirer le rôle de l'Eglise à travers les âges, nous sommes remplacés par de paisibles guerriers plus familiarisés avec les nouvelles méthodes de destruction qu'avec le Droit Canon ou la doctrine de saint Thomas, et qui préfèrent une bonne pipe aux récits de saint Jérôme ! Autres temps, autres mœurs !... C'est la guerre !... Qu'eût pensé notre regretté M. Querné d'un tel auditoire ? Expert dans l'art de scruter les âmes, il eût, j'en suis persuadé, trouvé le moyen d'intéresser ce milieu hétéroclite, par les contes de Daudet, auquel saint Jérôme eût cédé la place sans trop mauvaise grâce. Hélas ! nous ne reverrons plus apparaître à cette salle la sympathique silhouette de notre cher professeur de Sacramentelle, qui savait si bien rendre attrayantes les questions les plus arides, par une habile et éloquente exposition, et qui possédait à un rare degré les qualités du maître et du saint prêtre. Ce sera, sans doute, à notre retour, la disparition la plus douloureuse pour nous tous qui l'avons connu et aimé !

» Où sont donc nos professeurs et nos jeunes successeurs ? Ils sont si peu, que bientôt ils ne seront guère plus nombreux que les Apôtres ! A peine une trentaine de jeunes, au milieu desquels un seul diacre s'efforce de maintenir coûte que coûte les vénérables et antiques traditions des anciens ! Si nous tardons encore longtemps à venir à son secours, nous ne serons certainement pas maîtres de la position à notre retour....

» A la chapelle, où nous donnions tant d'éclat à nos cérémonies par notre nombre et nos voix exercées, le chant, malgré l'entraînement et la bonne volonté à toute épreuve de M. Bars, est loin d'atteindre l'ampleur et la finesse que lui donnait autrefois une imposante schola. Mais, ici, n'est-ce pas, la seule bonne volonté des exécutants compte, aussi les anciens maîtres de chœurs seront-ils très indulgents pour ces jeunes, qui n'ont pas la baguette magique de M. Tanguy ou de M. Guéguen pour les guider dans leur ascension vers l'idéal musical qu'il nous était permis d'entrevoir....

» Quelque ardents que soient nos jeunes confrères au travail comme à la prière, il ne faut pas croire à leur désintéressement de ce que font leurs aînés. Ils veulent connaître vos exploits, vos travaux, vos peines, votre gloire dans cette lutte gigantesque de la barbarie contre la civilisation, aussi vous ne vous étonnerez pas si vous rencontrez, au moment de la récréation, nos bons Séminaristes se promenant dans les jardins en faisant de la haute stratégie à l'ombre des remparts d'après lesquels ils se font, sans doute, une idée plus ou moins juste des fortifications allemandes autour de Metz. La lecture quotidienne des communiqués procure un aliment à l'ardeur combative de nos conscrits de demain, qui ne sont pas loin de craindre la fin de la guerre, de peur de ne pas voir les Boches. Ne sourions pas, car nous-mêmes avons le même enthousiasme, les mêmes craintes, les mêmes illusions, le jour de notre départ pour Berlin, en Août 1914 !

» Quoi qu'il en soit, ce « pusillus grex » soupire ardemment après le jour où il sera permis à leurs aînés de rentrer au bercail couverts de gloire, honorés de multiples distinctions, heureux d'avoir contribué de toutes les forces de leur être, au prix même de leur sang, à délivrer leur Patrie de la horde teutonne, et à rendre notre France plus libre, plus grande, plus belle et surtout plus chrétienne. Ils font tout leur possible, auprès du Divin Maître, pour que la victoire se hâte de couronner vos efforts de succès....

» Quel beau jour que celui du rassemblement des Séminaristes de Quimper, revenant des quatre coins du monde, après plusieurs mois de séparation !

» Bien cordialement à vous tous en Notre Seigneur. »

.....

Je n'ai rien à ajouter à ce tableau, il est exact, hélas ! et nous souffrons tous et en toutes choses de votre absence. Hâtez-vous donc de nous revenir, et daigne le Sauveur Jésus vous donner de remporter bientôt, sur le cruel ennemi que vous avez si vaillamment délogé des terriers dans lesquels il se cachait, une victoire éclatante et définitive.

Ce triomphe dernier n'ira pas sans grands efforts, sans grands dangers, et vous le savez mieux que nous. Mais vous êtes prêts à tout, et l'offensive n'avait pas encore commencé, que vous me disiez dans vos lettres : « Je sais que les grands jours vont venir, et je m'y prépare, et je prépare mon âme à la décision que Dieu voudra. Mon sacrifice est fait, et, avec l'aide du Ciel, je ferai mon devoir, tout mon devoir de Séminariste et de soldat. D'être ou de n'être plus ici-bas me préoccupe fort peu, et je m'abandonne tout entier aux mains de la Providence. » — « Nous allons, sans tarder, entrer dans la danse, et je crois qu'on a l'intention de nous y réserver une place d'honneur ; nous n'en sommes pas fâchés, et c'est de tout notre cœur que nous donnerons tous le bon coup de collier qu'on attend de nous. Je ne doute pas un seul instant que la Très Sainte Vierge Marie ne continue à me protéger jusqu'à la fin. » — « Nous approchons des premières lignes, en compagnie des zouaves, tirailleurs, spahis, chasseurs à pied ! C'est chose de bon augure, et ça va « barder ». Vivement, le coup de chien ! et que ce soit fini. Les Allemands ne semblent pas résister aux Anglais ; ils ne nous résisteront pas non plus, et, avec la grâce de Dieu, sur laquelle je compte, on en reviendra. »

Voilà quels étaient vos sentiments avant l'attaque, et la seule lettre qui me soit venue de l'avant, depuis que cette attaque s'est déclanchée, est comme un chant de triomphe : « Ça chauffe dur, Monsieur le Supérieur ! Oui, c'est bien nous qui « donnons », et les Boches auront certainement fort à faire, s'ils veulent nous reprendre le terrain que nous leur avons arraché. Tous les jours et toutes les nuits, quand ce n'est pas jour et nuit, nous faisons une partie, et, comme l'on dit chez nous : « Ça y va » ! Qu'en adviendra-t-il de moi ? A la sainte volonté de Dieu ! »

C'est donc de tout leur cœur, et vous le constatez, c'est avec élan, avec un abandon complet à la sainte volonté de Dieu, que nos chers confrères vont de l'avant. Que Dieu les garde ! que Dieu les protège ! Nous le Lui demandons de tout notre cœur, et nous le Lui demandons, ces jours-ci, plus instamment que jamais.

Il vous a protégés, ce Dieu, mes chers Amis, et, durant ces dernières semaines, aucun nouveau malheur n'est venu nous frapper. Un de vous, M. *Trégloze*, a cependant été blessé, mais si légèrement qu'on n'a pas eu à l'évacuer. Il m'écrit : « Les Allemands m'ont fait cadeau d'un éclat d'obus près de l'œil gauche. Grâce à Dieu, ma blessure a été très légère. Un deuxième éclat est venu frapper mon sac, et m'a enlevé mon bouteillon et ma gamelle... et c'est tout. »

Promotion.

J'ai la joie de vous annoncer que nous comptons parmi les nôtres un nouvel officier, et M. *Jean-Marie Goualc'h* a reçu, voici quelques semaines, les galons de sous-lieutenant. Il se propose de leur faire honneur à la première rencontre avec l'ennemi, et il n'aura certainement pas grand mal à tenir parole, il lui suffira de continuer à faire comme il a fait jusqu'à ce jour.

Citation.

J'aurais dû pouvoir vous donner, dans ma dernière lettre, la citation obtenue par M. *Augustin Grall*, mais la lettre qui me l'annonçait ne m'est pas parvenue. Sur mes instances, M. *Grall* vient de m'en communiquer le texte, et le voici :

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Le sergent *Augustin Grall* : « Très bon sous-officier, brave, dévoué. Blessé grièvement en s'assurant que ses hommes étaient à leur poste de combat, sous un violent bombardement, le 8 Novembre 1916. Déjà cité. »

Colonel BEUVELOT.

C'est, en effet, la seconde citation obtenue par M. *Grall*, et je l'en félicite bien sincèrement.

M'ont écrit du front : MM. *J. Blons, Favé, Tanguy, Sparfel, Déniel, Abguillerm, J.-M. Le Bot, Galès, Kérandel, Le Bars, Mazé, Lapous, Marrec, Derrien, J.-F. Blons, Lérans, Guéguen, Goualc'h, Pouchart, Péron, Bellec, Noury, Gorjeu, Trégloze, Quinquis, Moënner, Larnicol, J. Cam, Jézégabel, Jaffrès, Le Cam, Gélébart, Ropars, Soubigou, Allain, Colin, F. Riou.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Le Duc*, en permission à Henvic ; *J.-M. Abiven*, qui a quitté Salonique pour entrer, comme élève officier, à l'Ecole militaire de Fontainebleau ; *J. Colin, Toulemont, L. Bihan, J^h Brénéol, Keromnès, Creignou, Billon, Quillévéré, Nédellec, Queinnec, Née.*

M'ont écrit de Salonique : MM. *Croissant, Auffret, Le Breton.*

M'a écrit de Constantine : *M. Bernard.*

M'a écrit de Suisse : *M. Messenger.*

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Rannou et Cloarec.*

Il ne m'est pas possible d'entrer dans de longs détails sur le contenu de toutes ces lettres, mais ce qu'on remarque tout d'abord, en elles, c'est votre préoccupation constante de rester fidèles à votre vocation. Il en est parmi vous qui me confessent bien filialement avoir besoin de beaucoup d'efforts pour ne pas déchoir un peu. La vie qui est la leur leur pèse de plus en plus lourdement ; les exemples dont ils sont entourés sont comme un perpétuel danger pour leur vertu ; ils sont souvent privés de la sainte messe, et ils ne peuvent communier que le dimanche. Dans ces conditions-là, il leur semble qu'ils deviennent « tièdes au service du Bon Dieu ».

J'ai dit : il leur semble. Il n'en est rien, heureusement, et ces chers amis gardent toujours et quand même présent à leurs regards l'idéal de sainteté qui est le leur, et toujours aussi, ils font tous leurs efforts pour le réaliser, car ils savent bien, disent-ils, qu'« il faut être un saint pour aider à l'œuvre de la rédemption ».

Tous sont fidèles à leurs exercices de piété : il en est qui récitent « le rosaire tous les jours, et qui font tous les jours encore le Chemin de la Croix sur un petit Crucifix indulgencié à cette

fin ». D'autres aiment « à se grouper ensemble pour parler du Bon Dieu et pour réciter en commun le chapelet ». Beaucoup, si non tous, aiment « à lire et à méditer l'Evangile et l'*Imitation* ». Certes, n'est-ce pas ? ce ne sont pas là des signes de tiédeur, et je parle de ceux qui sont ordinairement privés de la messe et de la sainte communion.

Ceux-là, Dieu merci, sont le petit nombre, et d'une façon générale, nos chers mobilisés peuvent assister tous les jours au saint sacrifice et communier tous les jours. Ils le font avec bonheur, et Jésus les console, et Jésus les soutient. « *Quando Jesus adest*, dit l'un d'entre eux, rappelant la parole de l'*Imitation, totum bonum est, nec quidquam difficile videtur.* »

Voilà pour les confrères de France, et il en est ainsi encore de tous les autres. « Nous travaillons de notre mieux à rester de vrais séminaristes, m'écrit-on d'Allemagne. Nous avons tous nos exercices en commun comme au Séminaire. Le premier vendredi, retraite du mois, et tous les trois ou quatre mois, retraite de quatre jours, aussi scrupuleusement faite qu'autrefois. »

Et je pourrais continuer, car toutes vos lettres sont remplies des mêmes sentiments. J'en remercie Dieu de tout mon cœur et je vous remercie tous aussi, car vous savez bons, vous savez fidèles à votre vocation, vous sentez ardents à répandre autour de vous « la bonne odeur de Jésus-Christ », m'est une véritable joie et une bien grande consolation.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Jean Laot, Dorval, A. Grall, Guillermin, Goarnisson, Falc'hun, Pape, Guellec, Le Goff, Heurté.*

M. Le Goff m'écrit qu'il pourra désormais mourir en paix, car... il aura vu Carcassonne. Il y est soigné à l'hôpital n° 11.

M. Heurté a quitté Quimper pour l'hôpital 174 bis, de Quimperlé.

M. Dorval change si souvent d'hôpital, qu'il m'est presque impossible à moi-même d'arriver jusqu'à lui.

Tous ces chers confrères sont actuellement hors de danger.

MM. *Le Goff, Le Guellec, Laot, Guillermin et Le Pape* sont en bonne voie de guérison ; MM. *A. Grall, Goarnisson, Heurté,*

Dorval et Falc'hun ne constatent pas encore grande amélioration dans leur état, mais ils ont bon espoir, cependant, de se rétablir complètement.

MM. vos Professeurs mobilisés sont bien.

Au Grand Séminaire : Deux de nos professeurs, MM. *Léon* et *Cléach* ; quatre de nos séminaristes, MM. *Abolivier*, *Kérébel*, *Blaise* et *Guillou*, ont eu à se présenter, ces jours derniers, au Conseil de révision. Seuls, ont été pris, M. *Abolivier* pour l'auxiliaire, et M. *Guillou* pour le service armé.

Avec les jeunes confrères de la classe 18, c'est donc onze Séminaristes qui vont nous quitter dans quelques semaines. Monseigneur l'Evêque a eu la délicate bonté de leur adoucir le sacrifice qu'ils auront à faire en quittant le Séminaire, et il a décidé de leur conférer, avant leur départ, les ordres qu'ils auraient pu recevoir à la fin de l'année. C'est le lundi de Pâques qu'aura lieu cette ordination, et, ce jour-là, M. *Abolivier* recevra le sacerdoce, MM. *Bothorel*, *Guillou*, *Loaëc* et *Masson* recevront les ordres mineurs, et MM. *Améry*, *Gourmelen*, *Guirriec*, *Laot*, *Le Friant* seront tonsurés. Un de nos jeunes séminaristes a dû rentrer, malade, chez lui, et ne pourra pas prendre part à l'ordination.

Je recommande, mes chers Amis, tous ces chers confrères à vos bonnes prières, et je vous renouvelle l'assurance de mon plus affectueux dévouement.

P. MESSEGER,

Sup. Séminaire.

N° 21.

Quimper, le 30 Avril 1917.

Mes chers Amis,

Comme nous avons pensé à vous, comme nous pensons à vous, et comme nous prions pour vous, durant tous ces jours ! Nombreux sont, en effet, parmi vous, ceux qui se trouvent jetés de nouveau dans les plus terribles dangers, et si nous prions sans cesse pour vous, nous prions, cependant, pour vous, avec d'autant plus d'ardeur que nous vous savons plus exposés. Et avec quelle impatience encore nous attendons désormais l'arrivée du courrier ! Qu'allons-nous apprendre de vous ? Qu'êtes-vous devenus ? Dieu a-t-Il daigné écouter nos prières et vous préserver ? Et lorsque vos lettres se font attendre, c'est l'inquiétude au fond de nos cœurs ! Aussi, je vous en prie, ne tardez jamais à m'envoyer de vos nouvelles, aussitôt que vous le pourrez, après toutes les affaires dans lesquelles vous aurez été engagés. Je sais, qu'à ces moments-là, vous ne pouvez souvent écrire que quelques mots. Ces quelques mots ne satisferont pas toujours peut-être notre affectueuse curiosité, mais ils nous fixeront sur votre sort, et c'est l'important pour nous.

Depuis ma dernière lettre jusqu'au moment où je vous écris, aucun nouveau deuil ne nous a frappés, et nous en remercions Dieu de tout notre cœur. Trois de vos confrères ont cependant été blessés : MM. *Courtet*, *Joseph Colin* et *Mazé*.

M. *Courtet* a été sérieusement touché, et le diagnostic de son entrée à l'ambulance 2/73, secteur 164, porte : « Plaie péné-

trante fesse droite, plaie du bras droit par éclats d'obus ». C'est le 10 Avril courant, que ce cher ami a été frappé, et M. l'abbé *Arzel*, un des infirmiers de son ambulance, a eu la bonté de me raconter dans quelles circonstances. « Le mardi 10, vers 15 h. 1/2, on signalait au poste de secours qu'un artilleur venait d'être blessé dans les lignes. Aussitôt, l'abbé *Rimbaud*, du diocèse de Bourges, et le séminariste *Courtet* de se rendre à l'endroit indiqué. Ils cherchent en vain leur blessé et ils ne réussissent pas à le trouver. Ils s'adressent alors aux hommes de la pièce voisine, et c'est à ce moment qu'un obus, éclatant près d'eux, arracha la main droite à l'abbé *Rimbaud* et blessa M. *Courtet*. Il pouvait être 16 heures. » M. *Arzel* ajoute qu'au moment où il m'écrivit (18 Avril), « l'abbé *Courtet* va aussi bien que possible, et si aucune complication ne vient aggraver une blessure délicate, ce cher ami se remettra assez promptement ».

M. *Joseph Colin* m'écrivait, dans les derniers jours de Mars : « Je viens d'être blessé à la cuisse, par un éclat de grenade. Ma blessure n'est que superficielle, et le major m'a dit qu'au bout de trois ou quatre jours je serai complètement rétabli ». J'espère donc que M. *Colin* est déjà retourné à son poste de combat, mais je ne saurais l'affirmer.

M. *Mazé* m'écrit, le 21 Avril : « Le 16 Avril, premier jour de l'offensive, j'ai été blessé légèrement à la jambe, en faisant la liaison pour mon chef de section. Ma blessure est légère, puisque j'ai continué ma liaison, assez difficile cependant, pendant trois heures. Mais à la fin, n'en pouvant plus, j'ai dû me retirer, et me voici à Amiens (Somme), hôpital auxiliaire n° 1, salle 3. »

C'est tout ce que M. *Mazé* me dit de son état ; mais je ne résiste pas au plaisir de vous transcrire quelques autres passages de sa lettre : « Donc, me dit-il, mardi matin, à 6 heures, sous un bombardement infernal, nous sortons en hurlant de nos tranchées bouleversées. Nous nous précipitons dans les lignes ennemies ; je fouille les abris : personne ; je fouille encore, et voici un Boche qui s'élance vers moi en pleurant, les bras levés : « Kamarad, crie-t-il, Kamarad » ! Je ne lui ai fait aucun mal... Mais, Monsieur le Supérieur, il faut avoir

l'œil ouvert en faisant ce que nous faisons, car beaucoup d'abris sont truqués. Ainsi, j'ai vu, en deuxième ligne, dans la tranchée du Kronprinz, un abri obstrué par une branche. Si j'avais eu le malheur de toucher à cette branche, une explosion survenait qui nous aurait ensevelis, mes camarades et moi... Mais nous étions avertis. »

Citations.

Trois de nos Séminaristes ont été, durant ces dernières semaines encore, cités à l'ordre du jour. Je n'ai pas, aujourd'hui, le texte de la citation de M. *Courtet*, mais j'espère pouvoir vous le communiquer dans ma prochaine circulaire. Voici les ordres du jour de MM. *Joseph Guéguen* et *Joseph Colin*.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Joseph Guéguen, sergent de la classe 1914 ; 12^e compagnie : « A dirigé une reconnaissance avec beaucoup de sang-froid, dans la nuit du 30 au 31 Mars 1917 ; a pu prendre pied dans une tranchée ennemie, et permettre ainsi à ses compagnons de progresser ».

Signé : Lieutenant-Colonel DUCOUË,
commandant le 64^e d'Infanterie.

Joseph Guéguen a déjà été cité à l'ordre de la Division, en Septembre 1915.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Jean Colin : « Soldat courageux et dévoué. A montré beaucoup de sang-froid et d'énergie, en assurant des corvées de ravitaillement pénibles, sous de violents bombardements. Décembre 1916, Janvier 1917. »

Et en me donnant le texte de cet ordre du jour, M. *Jean Colin* ajoute : « Je n'ai pas accompli de brillants faits d'armes ; je n'ai fait que mon devoir tel qu'on nous l'a enseigné au Séminaire ». Notre Séminaire est très heureux d'être à l'honneur en même temps que ses enfants, à cause de ses enfants et par eux, et il est, à juste titre, fier d'eux.

.....

Et vos autres confrères ? Je disais que plusieurs étaient exposés, depuis plusieurs jours, à de terribles dangers. Ces dangers, ils les ont vus venir avec une émotion bien compréhensible : « Je ne puis m'empêcher d'éprouver comme une sorte d'angoisse, en pensant que cette lettre pourrait bien être la dernière que je vous écris. Je suis, en effet, à la veille de participer à une formidable affaire, et vous savez, aussi bien que moi, que beaucoup de ceux qui prennent part à ces choses-là ne reviennent plus. » Il faut donc se préparer à tout ce qui pourrait arriver, et ces chers amis le font. « Je me prépare, si Dieu le veut, à faire le suprême sacrifice : je m'y prépare par la prière. Je vais refaire, encore une fois, un nettoyage à fond de mon âme et, après cela, à la grâce de Dieu ! » — « Avant de rentrer dans la mêlée, et, cette fois, les combats seront plus durs que jamais, j'ai encore une fois et de tout cœur offert à Dieu le sacrifice de ma vie, trop heureux si ma mort pouvait aider à mettre un terme à cette cruelle guerre. Je me jette entre les bras de la Sainte Vierge et je me confie à elle. Jusqu'ici, elle m'a toujours protégé et défendu au milieu d'innombrables dangers, j'espère qu'elle me protégera encore, et je pars content, » etc., etc. Toutes les lettres de nos chers combattants donnent cette même note surnaturelle de recours à Dieu et d'abandon à sa sainte volonté. Mais cet abandon ne les empêche pas d'avoir au cœur la flamme de la plus authentique crânerie française. Ecoutez plutôt : « Nous marchons à l'ennemi ! Nous espérons que, sous la seule menace de nos canons et de nos baïonnettes, les Allemands vont déguerpir, cette fois, et nous laisser le champ libre ; et s'il faut, pour leur faire tourner les talons, leur faire sentir le poids de nos obus et l'effilé de nos baïonnettes, tant pis pour leur peau ! Ce sera un peu plus cher, mais ce sera bien plus intéressant aussi. »

Maintenant, l'offensive est commencée, le succès répond à nos efforts, et nos troupes vont de l'avant. C'est la joie dans tous les cœurs, mais c'est aussi, c'est surtout même, un sentiment d'horreur et de dégoût en face de toutes les destructions accumulées par les Vandales qui reculent. « Ma plume se refuse à décrire le spectacle navrant qui s'offre journellement à mes

yeux ; les journaux essaient de vous en donner une idée, mais, pour bien comprendre ces choses-là, il faut les voir de ses yeux. On a dit les Allemands organisateurs, on les a crus et on les croit encore très forts dans cet art, mais là où ils sont passés maîtres, c'est dans l'art de piller et de dévaster ; cet art est plus que « kolossal ». Cette dévastation, qui est complète, vous navre ; elle nous donne confiance aussi, car le Bon Dieu ne peut pas ne pas punir un peuple qui accumule derrière lui tant de ruines. » — « Le moral des troupes est « épatant », l'enthousiasme règne chez tous, et la vue des atrocités boches ne fait qu'accroître notre désir d'avancer. Jusqu'ici, je croyais et je répétais que ces Boches étaient des gens comme nous. Mais non, je suis revenu de mon erreur. Dans le peuple allemand, il y a un instinct de barbarie, de sauvagerie, de cruauté qui n'existe pas chez nous. Pour faire ce qu'ils ont fait, il faut être descendu au dernier degré du banditisme. »

J'ai essayé de vous donner les sentiments de ceux de vos Confrères qui combattent. Un mot aussi de ceux qui sont au repos ou qui sont maintenus à l'arrière. Il en est, parmi ces Confrères, qui n'ont d'autre vraie souffrance que d'être si longtemps éloignés de la vie qui devrait être la leur. Leurs camarades sont convenables, et ils ont toutes les facilités pour accomplir leurs exercices de pieux Séminaristes. Il en est d'autres aussi, hélas ! qui sont moins favorisés. « Si vous saviez, Monsieur le Supérieur, avec quels hommes je dois vivre ! quelle infâme conduite ils tiennent, quelles honteuses conversations sont les leurs ! Comment donc peut-on avilir ainsi sa dignité d'hommes ? et, suprême déshonneur ! beaucoup sont Bretons et, par conséquent, chrétiens. » — « Je me sens tout triste. Il y a bientôt deux mois que je n'ai pas pu communier ! Oui, je prie beaucoup, mais il me semble que ce n'est pas assez pour moi. Je désire avec ardeur recevoir Jésus dans mon cœur, et je ne le puis pas, je ne l'ai pas pu depuis deux mois ; est-ce donc que ce n'est pas assez pour être triste ? »

Heureusement que ces chers amis ne se laissent pas longtemps aller à ces sentiments de lassitude ! Ils se reprennent

vite, et ils disent : « Je sais bien que Dieu ne m'abandonnera pas. Je me suis donné à Lui depuis longtemps, pour être son prêtre ; Il me conservera ma vocation, j'en ai la douce confiance. »

Et ils travaillent eux-mêmes à garder et à raffermir en eux cette vocation, par leur énergie à être toujours fidèles à leurs exercices de piété : « Ah ! ce n'est pas toujours facile, car il y a de durs moments de baisse et de tiédeur. Mais, quand on se cramponne à l'oraison, office, chapelet, lecture spirituelle, d'autant plus fermement qu'on est plus tenté de les abandonner, on constate, au bout de quelque temps, que les nuages disparaissent pour faire place à la joie de vivre en union avec Jésus, qui rend tout facile par sa présence. »

Et il en est, parmi ces Confrères, qui ont le courage de consacrer au travail leurs moments de loisir : « Je tâche d'empêcher, autant que possible, mon esprit de se rouiller, en m'occupant de mon mieux. En ce moment, je travaille les *Pensées* de Pascal et les *Confessions* de saint Augustin. C'est un peu dur pour le milieu où je me trouve, mais cela impose à l'intelligence une gymnastique salutaire. »

M'ont écrit du front : A. Seité, Bosson, Joseph Colin, Le Goaziou, Tréguier, quelqu'un qui n'a signé qu'avec des initiales illisibles, Person, Kerivel, Boucher, Le Meur, J.-C. Riou, Dénier, Mazé, J.-F. Guivarc'h, J. Colin, Quinquis, P. Calvez, Moënnier, Trégloze, Lapous, Cam, Bernard, Guéguen, Hervé, Jaffrès, Cadiau, Pouchard, Kérandel, J.-F. Blons, Y. Léon, J. Blons, Noury, Allain, Cotten, Abguillerm, Gorjeu, Gourmelon, Le Bars, Kerlidou, Droumaguet, Le Duc, Sparfel, Ropars, Kéromnès, F. Riou.

M'ont écrit de l'arrière : MM. Bescond, L. Toulemont, J. Brénéol, Suignard, Née, J.-L. Toulemont, Creignou, Bothorel, Nédellec, qui va, sans tarder, sortir de Saint-Maixent, Abiven, qui semble avoir terminé son stage à Fontainebleau, Kerbrat, qui vient d'avoir un mois de convalescence avant de rejoindre son dépôt.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. A. Grall, J. Laot, Le Goff, Falc'hun, Bervas, Guillermin, Le Pape.

A part M. Grall, qui, lui aussi, va beaucoup mieux, tous ces chers Confrères sont à peu près rétablis.

M'ont écrit de Salonique : MM. Auffret, Bloas, Croissant, Le Breton, Le Clech.

Et que font-ils, là-bas ? Des choses très belles, paraît-il, mais dont la Censure ne permet de souffler mot. « Le marmitage est, cependant, loin de valoir celui qu'on subit en France. » Quant au climat, cela dépend de l'endroit où on se trouve, et il paraît que le meilleur ou le moins désagréable est celui de Salonique même.

Je n'ai pas à vous donner, cette fois, des nouvelles de Constantine, et, en lisant les noms de mes correspondants du front, vous avez pu remarquer que MM. Boucher et Bernard étaient revenus parmi nous, non sans courir, au retour, de sérieux dangers. « Nous avons été poursuivis, un bon moment, par un sous-marin, m'écrit M. Bernard, et si notre bateau a pu s'échapper, c'est que le sous-marin a rencontré, tout en nous poursuivant, un autre bâtiment, et c'est à ce dernier qu'il s'est attaqué. »

J'ai encore le plaisir de pouvoir vous donner les meilleures nouvelles de tous vos Professeurs mobilisés. Tous se portent très bien.

Au Séminaire.

Nous avons eu, comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, une Ordination toute intime, le lundi de Pâques, dans notre petite chapelle. La cérémonie fut très touchante dans sa simplicité, quoique un peu assombrie par l'impossibilité où nous nous sommes trouvés, au dernier moment, de présenter M. Abolivier à la consécration sacerdotale. Ce n'a été, heureusement, qu'un retard de quelques jours, et samedi dernier, 21 Avril, ce cher ami était ordonné prêtre, dans l'église de Saint-Martin de Brest, sa paroisse.

Beaucoup de ces nouveaux ordonnés sont déjà à la caserne ; les autres les y rejoindront dans quelques jours, et tous sont,

pour un temps que Dieu seul connaît, perdus pour notre Séminaire. Nous avons eu 34 Séminaristes autour de nous le semestre dernier, à peine s'il nous en restera une vingtaine pour la rentrée de Pâques, et encore ne sommes-nous pas assurés de pouvoir les conserver jusqu'à la fin de l'année. Quelques-uns de nos Confrères, employés dans nos collèges et nos écoles, ont, en effet, été pris par les derniers Conseils de révision, et si on n'obtenait pas pour eux quelques mois de sursis, nous nous verrions contraints de leur chercher des remplaçants parmi nos enfants.

Notre pauvre Séminaire va donc toujours en diminuant, et on ne pourra plus bientôt, si Dieu ne nous prend en pitié, trouver chez nous les prêtres dont notre diocèse a cependant tant besoin. Unissons-nous tous, mes chers Amis, pour demander au Cœur de Jésus, au Cœur de la Vierge Marie, la fin de cette si longue et si cruelle épreuve; demandons-Leur, de toute notre âme, que vous puissiez bientôt reprendre votre vie de travail, de recueillement, de piété, dans cette sainte maison où l'on a tant hâte de vous revoir.

C'est dans ces pensées-là que nous ferons, au Séminaire, notre Mois de Marie. Vous l'aimiez bien, autrefois, ce mois consacré à notre douce et bonne Mère de là-haut; vous l'aimez toujours, j'en suis sûr, et donc, cette année encore, vous voudrez le faire avec nous. Vous vous transporterez, tous les soirs, en esprit, dans notre petite chapelle, et tous ensemble, nous redirons à la Mère de Jésus que nous L'aimons, que nous avons confiance en Elle, et que nous la conjurons de nous obtenir enfin de son divin Fils la victoire et la paix.

Je vous reste toujours, mes chers amis, bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Un de vos confrères du Séminaire, mutilé de la guerre, médaillé militaire, vous invite à faire une petite promenade en sa compagnie; allez-y, et à votre retour, s'il nous reste encore quelques instants, je vous dirai, aussi rapidement que possible, ce que deviennent vos confrères mobilisés !

BIEN CHERS AMIS,

Vous fîtes, autrefois, ce me semble, une promenade à Kergadou, sous la conduite des « anciens », vieux Diacres d'alors, jeunes Prêtres d'aujourd'hui, aux prises, depuis déjà des mois, avec les difficultés du ministère paroissial. Il n'y a pas si longtemps, militairement, au pas cadencé, vous avez, à la suite d'un Séminariste-Officier, parcouru toute la maison et visité les salles où, maintenant, les notes sombres des soutanes ont fait place aux couleurs claires et riantes des blouses blanches d'infirmières ou des uniformes bleu horizon...

Voulez-vous qu'aujourd'hui nous fassions un tour de jardin?... Quittez donc, pour quelques instants et par la pensée, la tranchée que survole l'avion ennemi, messager de mort; le « gourbi » où l'on s'allonge avec délices après deux heures de guet aux créneaux; le bureau que surchargent d'ennuyeuses paperasses.

Quittez tout cela, et venez nous rejoindre. Dix heures sonnent; et le cours de Morale se termine. Un quart d'heure de liberté nous est offert avant la classe de Droit Canonique. S'il nous en faut davantage, M. le Supérieur nous autorisera généreusement à prolonger notre récréation, quand il apprendra que nous la consacrons aux « frères de l'avant ». Et M. Bars, dont nous connaissons tous la patience, attendra quelques minutes avant de nous entretenir du parchemin des Bulles et du vélin des Brefs...

Entrons à la chapelle d'abord. Nous avons conservé la pieuse coutume de rendre visite à Jésus, après chaque classe. Elle n'a guère changé, notre petite chapelle. C'est la même atmosphère de piété et de recueillement qu'au jour où vous l'avez quittée. Le Bon Maître est toujours là, dans le tabernacle en marbre blanc, muet pour qui ne sait le comprendre, mais combien éloquent pour qui demeure dans sa foi et son amour !...

Maintenant, allons-y ! et d'un pas rapide, traversons la cour centrale. La guerre nous l'a enlevée, et nous n'y avons plus qu'un droit de passage. Jadis, il vous en souvient encore, elle servait de théâtre aux évolutions des « jeunes » : que de partis de « barres » et de « drapeau » chaudement disputés ! Mais où sont les plus ardents d'entre eux ? Jopik Gorgeu, Auguste Cloastre, Georgelin, Jean Thomas ?... Leurs corps reposent quelque part là-bas, au coin d'un bois, à l'ombre d'un verger, dans la plaine nue, sous un tumulus élevé à la hâte, et où deux branches en croix surmontées d'un képi

portent un nom illisible, effacé par le temps. Dieu les a jugés dignes d'être victimes pour la rançon de la France. C'est bien d'eux que le poète disait :

« Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en Floréal !
Heureux qui meurt tout jeune avec son idéal :
Dieu lui fit grâce et le délivre ! »

On peut voir à présent, à l'ombre des baumiers feuillus, des blessés étendus sur des chaises longues, qui jouent une « manille », en grillant des cigarettes et en fredonnant, d'un air détaché, un couplet de caserne.

Le corridor franchi, nous voici au pied de l'antique escalier de pierre qui mène au jardin. Toujours le même, lui aussi, entre ses deux fusains, dans son uniforme gris cendre. Montons quelques-unes de ses marches qui s'obstinent à ne pas vouloir s'user : nous pourrions plus facilement jeter un coup d'œil sur la cour de droite, autrefois le « ground » préféré des joueurs de toupie. L'herbe y croît, silencieuse et morne. *Camik* est loin, et l'ami *Goachet* surveille les élèves de Saint-Vincent, en ébauchant un sourire qu'il s'efforce de rendre grave. De ce côté, le poulailler ! Voisinage plutôt fâcheux, vous ne pouvez l'avoir oublié, pour un vieux « Théologien » en train de disséquer une thèse de dogmatique, ou un jeune « Philosophe » occupé à extraire de ses prémisses une conclusion récalcitrante. Il a cependant son mérite, le poulailler, celui d'avoir exercé à la vertu de patience des générations de Séminaristes. Et puis, après tout, les glouglouissements et les cocoricos sont bien moins dangereux que le ronronnement d'un 420 ou le bourdonnement d'une bombe à ailettes...

Oh ! pardon. Il vous est parfaitement licite, entendez-le bien, de bourrer une pipe ou de rouler une cigarette. Je n'y songeais pas du tout : ce que c'est que d'avoir perdu l'habitude, et oublié toutes les délices que contiennent les volutes bleues d'une fumée de « caporal ordinaire » !

Et dans ce nuage odorant, nous visiterons le « jardin de devant ». On s'attend, arrivé sur le perron, à voir *Tin* et *N'olier*, récitant en commun leur bréviaire, « digne, attente ac devote ». *Benj.* est là, sans doute, avec *Zézé* et p'tit *Guéguen*, qui style de son mieux les « jeunes » du pays Quimperlois-Bigouden ? Non, personne. Mais toutes choses parlent d'eux, et le pommier moussu à qui ils venaient demander son ombre, et l'allée des rosiers où l'on se promenait lentement, en avançant de trois pas et en reculant de quatre. Elles sont toutes là, les roses, toutes, bien en rang, comme les élèves d'un pensionnat, une pointe de coquetterie dans leurs pétales grand ouverts. Aucune ne manque à l'appel : voici les roses mousse, les roses crème, les sanguinaires, et là-bas, tout à l'extrémité, les impériales. Tenez, penchez-vous, humez-moi le parfum de cette petite « bengali », là, à droite ! Exquis, mes amis, encore qu'une horrible chenille toute velue ait jugé à propos d'être domicile au fond de la corolle !...

« *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.* » Sur le conseil du bon Horace, joignons l'utile à l'agréable, et passons au « grand potager ». Pourquoi cet étonnement ?... Ah ! je devine. Vos yeux cherchent en vain le Christ du petit cimetière, qui ouvrirait largement à tous ses grands bras rédempteurs, et au pied duquel le bréviaire, l'office terminé, s'agenouillait dévotement pour réciter le *Sacrosanctæ*. Les vents tempétueux de l'autre automne ont eu raison du calvaire ; mais l'aspect de l'humble cimetière est le même. A l'entrée, les cyprès, en sentinelle double, montent la garde comme autrefois, et, comme autrefois, abritent les conciliabules des moineaux, dont les intentions à l'égard des fruits mûrissants ne sont pas équivoques. Les inscriptions tombales disparaissent sous les lichens roux et jaunes ; sous les dalles dorment en paix les filles de sainte Ursule, attendant l'heure du juste jugement, où les mérites latents seront manifestés au grand jour...

Contournons le vieux pigeonier. Ne vous fait-il pas l'impression, nonobstant son petit air inoffensif et bonhomme, d'un donjon moyenâgeux ? Doit-on y voir les derniers vestiges d'une antique tour de guet, où, aux temps reculés de *Gradlon*, le veilleur épiait, aux créneaux, les mouvements des hordes

ennemies dans la vallée de l'Odet ? Je me garderai d'opiner, et, déclinant toute compétence, je laisse à l'Archéologie le soin de résoudre le problème. — Nous allons prendre par la gauche et enfiler la rue des Remparts. C'est là, avant la guerre, qu'aux jours permis, se rassemblait Morlaix. Aujourd'hui, les machicoulis qu'envahissent les lierres touffus donnent asile à un ménage de roitelets. Seul, *Jean-François*, traînant sa jambe mutilée, y vient quelquefois rêver et songer au passé...

Jetez les yeux de ce côté : voici le « carré d'asperges ». Savez-vous qu'elles ont donné, cette année, les asperges ! Mais la Saint-Jean est passée, et elles se font rares désormais. En voilà pourtant deux ou trois attardées qui apparaissent encore, hésitantes, et qui dressent furtivement au-dessus du sol leur petite calotte de soie blanche que le soleil de Juin aura vite fait de teindre en violet... Que de ressources aussi dans les ondulations stratégiques du terrain pour le « poilu » permissionnaire en veine de narrer ses exploits ! Nous sommes à *Verdun* : ce sont les collines qui avoisinent la ville, ici le fort de *Vaux* ; plus loin *Douaumont*. C'est tout à fait le relief du plateau de Craonne. Remarquez le « Chemin des Dames » ; et cette taupinière figure le « fortin aux mitrailleuses » que notre division eut tant de peine à enlever... Et l'on croit voir, que dis-je, l'on voit de ses yeux l'avance en tirailleur sous les rafales du 77, et le nettoyage des boyaux à la grenade...

Pas le temps de nous arrêter à l'ombre des parasols que nous tendent le noyer du « pays Pagan » et le magnolia des péninsulaires Crozonnais-Camaretois. *Michelik* professe à Saint-Vincent, et *Jean Bescond* mène son « tank » au travers des réseaux de fils barbelés. Avant de nous engager sur le « boulevard des Brestois » planté de cyprès, évoquons, en frôlant, au passage, le châssis protecteur des semis sur couches, la gigantesque silhouette du « grand Galès ».

Halte ! Le chemin de ronde, vous le savez, nous est interdit. Nous y passerons au jour de la Saint-Etienne, quand nous serons du « cours », ou aux soirs des fêtes de Jeanne d'Arc, après la victoire... Sur son piédestal enguirlandé de jasmin, la Vierge couronnée se détache, souriante, dans le fond gris de la muraille : et la Madone qui présente aux abbés son Fils Jésus, leur frère et leur modèle, est vraiment la Reine des Clercs, « *Regina cleri* ». Otez votre képi, dépouillez votre casque, et agenouillons-nous. Je sens, amis très chers, que nos cœurs vont s'unir dans une même oraison. Faites, ô Marie, que ceux qui sont au loin ne perdent pas de vue, au contact des vulgarités et du prosaïsme d'une vie matérielle, l'étoile de leur vocation, qui brilla, lumineuse et pure, au ciel de leur adolescence ! Obtenez, pour ceux qui restent, que leur idéal ne s'estompe pas dans la brume des imperfections quotidiennes ! Car hors de vous, ô notre Mère, point de saine allégresse, point de bonheur substantiel : « *letantium omnium habitatio est in te* »...

Aucun changement dans la « Grande Allée », si bruyante autrefois. Les « William » et les « beurrés d'Amandise » ploient sous les fruits. Mais, attendez, je vais vous confier tout bas un secret. Vous apercevez ce plantureux poirier qui se chauffe au soleil, à gauche, dans l'espallier ? Eh ! bien, à l'une des maîtresses branches un merle a suspendu son nid. On peut y jeter un regard discret. Mais de l'attention ! La plate-bande est hérissée de laitues romaines alignées en ordre de bataille. Prenez-garde d'en écraser quelques-unes avec vos lourds brodequins : le « petit vieux » jardinier serait furieux, et *Sœur Azarie* trouverait que nous en prenons à notre aise avec les circulaires ministérielles qui prescrivent la parcimonie dans toutes les branches de la vie économique. C'est là. Un peu plus haut ! Vous y êtes. N'est-ce pas qu'ils sont gentils ces petits merles d'un jour avec leurs becs bordés de jaune et leurs ailerons duvetés ? Redescendez, avec précaution, de peur de laisser accrochée à un rameau en saillie votre croix de guerre ou votre fourragère.

La « venelle du pays de la Lune » nous conduira à la porte du « petit jardin ». De l'ombre enfin et de la fraîcheur. On respire, un air plus pur emplit les poumons. C'est là que les rayons brûlants d'un soleil estival ont chassé le petit noyau de Séminaristes qui animent encore la maison. Voici,

sous la « charmille des noisetiers » Saint-Pol, qui groupe sous sa bannière, en une synthèse bigarrée, des Léonards d'un peu partout. Voulez-vous un « éternutatoire » ? *Premel* vous tendra sûrement sa tabatière ; et si une partie de boules vous fait plaisir, « *Saïk* » et « *Manu* » seront de rudes adversaires. Plus loin, sur la pelouse, *Edmond, Baptiste Cann*, les épaves du pays brestois. Pénétrons dans le sous-bois des Quimpérois pour saluer rapidement les mobilisés : *Pelléter, René Chuto, Jean Cotten, Yvon Balbous*, et *Yannik*, deuxième du nom, que vous rencontrâtes, l'hiver dernier, à Kergadou, ont laissé la place à d'autres : *Gustave, Quéinnec, Pierre-Louis*. Vous ne vous remettez sans doute pas toutes ces jeunes têtes ; mais eux, ils vous connaissent déjà : nous leur avons si souvent parlé de vous ! Tendez-leur une main affectueuse, et racontez-leur la vie des tranchées : ils en seront heureux et fiers. Car ces imberbes souriants, ce sont les « poilus » de demain ; et puis, qui sait ?... cette diable de guerre aura tellement bouleversé les « cours » qu'il se peut que vous vous rencontriez sur les mêmes bancs, au Séminaire.

A la faveur du rideau impénétrable que forment au-dessus de nos têtes les marronniers et les tilleuls, poussons jusqu'à l'« avenue des Cyprès ». Là, vivaient jadis, aux confins du domaine, en marge presque du monde civilisé, Châtelinois et Carhaisiens : *Fanch Queffelec, Baptiste, Bosson*. Les uns après les autres, tous ils s'en sont allés. Pourtant, nous entrevoyons encore quelquefois *Héliou*, à la tête du peloton scolaire de Saint-Yves qui loge sous notre toit.

C'est fini. Je vois d'ailleurs *Isidore* consulter son chronomètre. Séparons-nous pour nous rendre là où le Bon Dieu nous appelle. Mais soyez certains que votre souvenir vivra en nous jusqu'à ce que nous réunisse le *Te Deum* triomphal de la victoire, à l'heure marquée par la divine Providence. Ce soir, quand les ombres commenceront à envelopper la terre, nous prions pour vous, en communion intime avec vos âmes, comme si vous étiez là, à nos côtés, sur ces bancs, répandant vos prières au pied de l'autel. Et lentement, gravement, comme dans un cœur alternant de moines, s'égrenera le chapelet, et monteront vers le Ciel, à la façon d'un encens de suave odeur, les invocations réparatrices : « *Cor Jesu, lancea perforatum... Cor Jesu, vita et resurrectio nostra...* » Si l'éclat du shrapnell ou la balle du mauser déchire notre chair et broie tous nos membres ; si l'angoisse des jours amers étreint notre âme, qu'importe ! Par votre Cœur sacré, ô Jésus, nous ressusciterons ; en votre Cœur, nous vivrons éternellement... »

Mais surtout, dans quelques semaines, alors que, vêtus de l'aube blanche et couchés sur les dalles du sanctuaire, nous ferons au Seigneur, sous la main bénissante du Pontife, le don complet de notre être, nous aurons une pensée pour les frères aimés qu'un sanglant devoir retient loin de vous.

Recevez-en l'assurance, avec le gage de notre affection toute fraternelle sous le regard de Jésus et de Marie.

VOS FRÈRES DU SÉMINAIRE.

N'est-ce pas ? que cette promenade vous a fait plaisir, vous a fait du bien ! qu'elle a ravivé vos souvenirs, et je n'en veux certes pas à votre confrère de vous avoir gardés, un peu longtemps, car je suis certain qu'après ce « bain de séminaire », vous voilà nôtres encore plus que jamais.

Nos Deuils.

En vous annonçant, dans ma dernière circulaire, la mort au champ d'honneur de *M. Paul Calvez*, clerc minoré, de Saint-Louis de Brest, j'espérais pouvoir vous donner, aujourd'hui, quelques détails sur les derniers moments de ce cher confrère. On me les avait promis, mais je ne les ai pas encore reçus, et je sais seulement que

M. Calvez est tombé « en accompagnant un blessé » qu'il était, sans doute, allé relever sur le champ de bataille. « Sa mort, disait *M. l'Aumônier* du 117^e, est de celles qui rachètent un peuple. » Consolante parole, sans doute, pour nous, mais qui nous fait plus ardemment désirer de plus amples renseignements, et regretter de n'en avoir pas encore.

Et que dire de ce cher confrère ? Je laisse la parole à l'un de ceux qui l'ont connu, et qui m'écrit : « J'avais eu le bonheur de le rencontrer plus d'une fois dans l'Oise, la Meuse et la Marne. Je le connaissais déjà avant 1914, mais mon estime et mon affection pour lui n'ont fait que s'accroître, au fur et à mesure qu'il m'a été donné de connaître davantage les beautés de son âme. Il était apôtre s'il en fut, et il n'avait d'autre ambition que de se donner pour attirer les âmes au Divin Maître. Il s'occupait beaucoup de l'après-guerre. Il a peut-être été un peu loin à certain moment, mais son enquête prouvait au moins la haute idée qu'il se faisait du prêtre, et l'immense désir qui l'animait de devenir un vrai ministre de Jésus-Christ, s'il lui était donné de pouvoir, un jour, monter à l'autel. Dieu ne l'a pas voulu, et Dieu nous l'a repris, que sa sainte volonté soit faite. *Paul* était prêt, j'en suis certain, et de là-haut, il obtiendra des grâces nombreuses pour tous ses frères, pour ceux-là surtout qui continuent à lutter sur les champs de bataille. »

Je m'associe pleinement à cet éloge de notre cher disparu, mais tout en espérant que Dieu l'a déjà fait entrer dans la joie du paradis, je le recommande cependant toujours à vos plus ferventes prières.

Nos Citations.

Après nos deuils, nos joies ! Et je suis très heureux d'avoir à vous transmettre, aujourd'hui, les nombreux ordres du jour que l'on a bien voulu me communiquer, ces dernières semaines. On parle beaucoup, aujourd'hui, à l'arrière, d'un certain fléchissement moral qui se serait produit parmi nos troupes. Je ne sais pas si ce fléchissement existe réellement, mais ce que je sais bien, c'est qu'aucun de vous n'en est atteint, et que tous vous êtes restés aussi courageux, aussi vaillants qu'au premier jour. Vos lettres m'en donnaient l'assurance, et ces ordres du jour que j'ai reçus ajoutent que vous êtes toujours, chacun de vous dans son milieu, des semeurs d'énergie, des apôtres de patriotique dévouement. « Nous ne nous plaignons pas, m'écrit l'un de vous ; ici, nous avons le moral bon, très bon. Nous tiendrons. Mais tous tiendront-ils comme nous ? C'est, je crois, la question à l'ordre du jour. » Eh bien ! cette question vous travaillez à la trancher, à la trancher à l'honneur de la France, et vous travaillez à la trancher par vos exemples plus encore que par vos paroles. J'espère que vous y réussirez, et, en tout cas, je suis sûr que vous aurez fait tout votre possible.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Le brancardier infirmier *Le Cann* : « Fait fonctions d'infirmier brancardier et remplit ces fonctions avec beaucoup de dévouement,

Au cours des nombreux bombardements subis par la batterie, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables, sortant aussitôt de son abri, dès qu'un coup paraissait être tombé dans la batterie, et s'assurant que personne n'était atteint. A diverses reprises, a porté secours, le premier, à des camarades et à des militaires de tous grades, blessés sur la route, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir. »

Le 29 Mai 1917. Général commandant la R. G. A. L., BUAT.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Sous-lieutenant *Sparfel* : Officier de valeur qui allie aux qualités de commandement celles de l'esprit et du cœur. S'est distingué à nouveau dans les combats du 30 Avril 1917, en entraînant jusqu'à la tranchée ennemie ses hommes, malgré les pertes subies et le feu intense des mitrailleuses ; s'est maintenu, avec sa seule section, à 500 mètres en avant de la ligne atteinte par son bataillon. » — 2^e citation.

Le Général commandant le 10^e Corps, VANDENBERG.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Le maréchal des logis *Soubigou Louis* : « A l'attaque du 30 Avril, faisant partie d'un détachement de liaison auprès de l'Infanterie, s'est spontanément emparé d'un fusil pour tirer, à découvert, sur une mitrailleuse qui gênait la progression de l'Infanterie. Pris à partie par cette mitrailleuse, dont une balle faisait sauter le cimier de son casque, n'en a pas moins continué à faire le coup de feu à découvert, excitant l'admiration de tous les hommes de la compagnie, par son courage et son absolu mépris du danger. » — 2^e citation.

Le 31 Mai 1917.

Le Général commandant le 10^e Corps, VANDENBERG.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Cotten Jean, sergent téléphoniste : « Est parti avec les premières troupes d'assaut, développant son fil téléphonique et réussissant, sous un feu meurtrier de mitrailleuses, à transmettre quelques renseignements. A fait l'admiration de tous par son calme et son sang-froid. » — 2^e citation.

Mai 1917.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Cotten Jean, sergent téléphoniste : « D'un dévouement absolu ; donnant dans les circonstances les plus difficiles l'exemple d'un grand courage. Vient de nouveau de se distinguer devant Vaux en assurant les liaisons téléphoniques de son bataillon malgré de violents bombardements. » — 3^e citation.

Novembre 1916.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Jézégabel Alphonse : « Sous-officier très brave ; s'est acquitté de missions dangereuses qui lui avaient été confiées, et a ainsi contribué à la bonne marche de l'attaque. » — 3^e citation.

Signé : Colonel DE VIAL.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Larnicol Corentin : « A fait preuve de beaucoup de courage pendant la période du 4 au 9 Mai 1917, en établissant la liaison avec les unités d'attaque sous de violents tirs de l'artillerie ennemie. » — 2^e citation.

N'est-ce pas ? que nous pouvons être fiers de nos Séminaristes, et j'en suis fier vraiment.

Je sais que *M. Jézégabel* a eu sa citation à l'Ordre de l'Armée, et qu'il a été décoré de la croix de guerre avec palme, mais je n'ai pas encore le texte de cette citation.

Je sais encore que MM. *Roudaut* et *Péron* ont aussi des citations, et j'espère que je pourrai vous les communiquer dans ma prochaine circulaire.

M'ont écrit du front : MM. *Sparfel, Allain, Dénier, Gélébart, Jézégabel, Guéguen, Y. Salaün, J.-M. Cann, Léon, Bernard, Goaziou, Marec, Kerbrat, F. Riou, Droumaguet, J.-F. Blons, Bars, Tréquier, Y. Cam, Nédellec, Derven, Le Meur, Treussard, Trégloze, F. Blons, Kerlidou, Larnicol, Noury, Kérandel, Mazé, Cadiou, Pouchart, Lapous, Moënner, J^e Laot, Person, J^e Colin, Roudaut, Le Duc, Hervé, Gourmelen, Thomas, Ropars, Goualc'h, Le Quéau, Brénéol, Péron.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Tanguy, Le Baut, Kéromnès, J.-L. Toulemont, Le Friant, Guellec, Guillou, Abolivier, Pape, Le Moal, Grall, J.-C. Riou, Le Bihan, Le Daré, J. Cam, Quinquis, Creignou, Améry, Le Goff, Née, Bothorel, Quilléveré.*

Très nombreux sont, parmi ces chers amis, ceux qui me racontent les touchantes manifestations en l'honneur du Cœur de Jésus dont ils ont été les témoins. On ne peut le nier, il y a aujourd'hui, dans toute la France catholique, un élan véritable vers le Sacré Cœur, et notre pauvre patrie commence à comprendre que seul le Sacré Cœur pourra lui donner la victoire et la paix. Puisse cet élan se fortifier, se développer et se répandre de plus en plus, en dépit de tous les efforts que l'on fait pour l'arrêter et le briser !

C'est le Sauveur Jésus Lui-même, je n'en doute pas. C'est « le Christ qui aime les Francs » encore, toujours et quand-même, qui a semé dans les âmes ce renouveau d'amour pour Lui, de confiance en Lui, et c'est sur vous qu'il compte, mes chers Amis, pour l'entretenir et le développer autour de vous. Je sais que vous y travaillez

déjà ; travaillez-y de plus en plus, et dites-vous bien qu'en ce faisant vous êtes les meilleurs ouvriers du salut de notre Pays.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. B. Courtet, Y. Laot, F. Guillermin, Heurté, Kérivel, Falc'hun, Cotten, Calvez, Bervas, Ch. Le Corre.

M. Cotten a dû être évacué à l'arrière pour une « lymphangite » (qui s'est déclarée au bras, à la suite d'une légère piqûre à la main droite). M. Cotten est actuellement soigné à l'hôpital auxiliaire 154, salle Saint-Jean, 92, rue Vaugirard, Paris (VI^e).

M. Courtet va mieux, et il espère que, dans quelques semaines, il pourra se lever.

Tous nos autres blessés sont presque entièrement rétablis, et MM. A. Grall, Calvez et Le Guellec sont déjà dans leurs familles.

M'ont écrit de Salonique : MM. Bloas, Auffret, Abiven, Croissant.

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Le Guillou, Cloarec, Poupon.

M'a écrit du Tonkin : M. Seznec.

J'aurais désiré pouvoir vous donner quelques extraits des lettres de ces bons confrères, mais ma circulaire se fait déjà déplorablement longue, et je dois me contenter de vous dire que tous se portent bien, et qu'ils sont tous encore et toujours d'esprit et de cœur avec nous.

Un dernier mot : j'ai été très touché des souhaits de fête que vous m'avez adressés, cette année encore, et je vous en remercie.

Je prie, tous les jours, pour vous, j'ai prié pour vous, le 25 Juillet, d'une façon toute particulière, et j'ai demandé à Dieu, par l'intercession de mon saint Patron, de vous garder bons, et de vous permettre de revenir, sans tarder, reprendre votre place dans notre Séminaire.

Daigne le Cœur Sacré de Jésus agréer ma prière et l'exaucer.

Votre cordialement dévoué,

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

N° 24.

Quimper, le 27 Juillet 1917.

Mes chers Amis,

Vos confrères du Séminaire viennent de partir joyeux en vacances, et je vous arrive dès aussitôt. Ce ne sont cependant pas les occupations qui nous manquent, et nous devons, sans perdre un instant, tout préparer, au Séminaire, pour recevoir nos confrères du ministère qui vont nous arriver, dans quelques jours, pour la retraite ecclésiastique. Mais c'est à vous, d'abord, que va mon cœur, et c'est à vous que je veux consacrer ces premières heures qui seront, parce que passées avec vous, de vraies heures de vacances pour moi.

Vous avez hâte, n'est-ce pas ? aujourd'hui surtout, de recevoir cette circulaire ! Vous avez vécu plus intimement encore de cœur avec nous, durant ces jours de retraite et d'ordination, et il vous tarde de savoir ce qu'ils ont été pour nous.

Ils ont été bons, très bons pour tous, ils ont été, j'en suis convaincu, très glorieux pour Dieu, très profitables pour les âmes.

Je ne veux pas vous faire l'éloge du R. P. Judéaux, le tout sympathique prédicateur de nos exercices, je veux faire mieux et vous donner la joie de le connaître, de l'écouter et de le goûter vous-mêmes. Je vous adresse donc le résumé de retraite que le bon Père a voulu faire lui-même à votre toute spéciale intention. Ce n'est qu'un résumé, sans doute, mais je suis assuré qu'il vous fera plaisir, qu'il vous fera du bien surtout, et que vous tiendrez à le méditer avec toute votre intelligence et tout votre cœur. Le voici :

« Vivre en dehors du réel, en contradiction avec le réel, c'est hallucination et folie. Ce désordre est plus commun qu'on ne pense. Il est le fait des hommes qui vivent dans la région des nuages, des sensations, des choses sensibles et qui, retenus par la fantasmagorie de cette « *figura mundi* », dont parle S. Paul, oublient les réalités latentes, les réalités invisibles, les réalités spirituelles et éternelles.

Etre en contact, en continuité avec ces réalités profondes est une nécessité vitale. C'est dans leur sens que nous devons orienter notre vie si nous ne voulons pas qu'à l'heure où la mort nous fera glisser du temporel à l'éternel, se manifeste une coupure désastreuse dont la conséquence sera la chute dans l'abîme.

Lutter contre nos distractions, nos hallucinations afin de reprendre contact avec les vraies réalités, réalités de la vie raisonnable qui contredisent la vie des sens, réalités surnaturelles qui dominent les faits humains et temporels : voilà l'œuvre périodiquement nécessaire de la méditation quotidienne et de la retraite annuelle.

* *

Nous sommes des hommes : et nous devons apprendre constamment cette réalité-là qui nous met en très haute place dans la création et nous impose de graves obligations.

Dieu nous a faits esprit et matière, ciel et terre comme disent les SS. Pères, et nous sommes ainsi au milieu, microcosmes résumant la création d'en haut et d'en bas.

Par notre corps, chef-d'œuvre que la dextre divine a pétri dans le limon terrestre, nous participons à toutes les formes d'être et d'activité de la matière, du végétal, de l'animal.

Par notre âme spirituelle, nous participons à la nature, à l'activité intelligente et libre des esprits.

Songons-nous à l'action de grâces pour tous ces dons de la vie naturelle qui, par une libre élection de l'amour créateur, se sont terminés à nous ?

Songons-nous au rôle que notre situation de créature-milieu, de médiateur nous impose ? Nous sommes la conscience et la voix de la création inférieure. Par nous doit monter l'hommage de l'adoration et du sacrifice. L'homme est dans le temple de l'Univers, prêtre de la création.

Songons-nous à cette grandeur humaine, aux exigences de notre condition de pontife-roi ? Dieu nous a faits à son image et à sa ressemblance et le texte sacré qui nous l'affirme : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* » ajoute « *et præsit... bestiis... universæque terræ, omnique reptili quod movetur super terram* ».

Præsit ! Voilà la formule royale de notre vie humaine. Commander à tout ce qui est de la terre, à tout ce qui rampe, hors de nous et en nous-mêmes.

Faire de notre intérieur un royaume énergiquement gouverné dont l'harmonie et la perfection chantent Dieu.

Notre perfection humaine doit être l'ostensoir de Dieu, l'ostensoir des vies plus hautes que nous possédons encore et dont la vertu est en effet surnaturelle.

* *

Car nous ne sommes pas seulement des hommes, mais nous sommes des chrétiens. En nous il n'y a pas seulement une vie humaine, mais très réellement une vie divine.

La grâce sanctifiante est comme une création nouvelle. Elle fait du baptisé, du régénéré un homme nouveau, *nova creatura*, un homme divinisé qui mérite dans la classification des vivants une place à part. Cet homme n'appartient pas seulement au règne humain, mais à ce règne divin, à ce « *regnum Dei* » dont nous parle si souvent le Sauveur, dans lequel on ne peut entrer qu'en vertu d'une seconde naissance « *oportet vos nasci denuo* », d'une régénération où nous est

communiquée une vie surnaturelle grâce à laquelle les baptisés deviennent « *consortes divinæ naturæ* ».

Ce n'est pas qu'en nous la nature humaine soit supprimée par la grâce, pas plus que la nature du fer n'est supprimée par l'action du feu qui le rend incandescent ; mais, sous la pénétrante action de l'Esprit Saint, notre nature et nos facultés subissent une telle refonte, s'illuminent et s'avivent de si célestes flammes qu'elles participent aux efficacités de la nature et des facultés divines elles-mêmes.

Lorsque sera complètement révélé et développé en nous l'être nouveau que nous portons ici-bas dans une obscure germination, alors nous apparaîtrons tels que nous sommes, semblables à notre Père, le connaissant comme il se connaît, l'aimant de l'amour dont Il s'aime, jouissant de sa propre béatitude, ne faisant qu'un avec Lui dans la plus indicible unité.

Aussi, dès maintenant, notre place est modifiée dans l'échelle des êtres. Nous ne sommes plus seulement des créatures, mais des fils, mais des héritiers du Père céleste, cohéritiers de Jésus, le Fils unique, des chrétiens *gens sancta, regale sacerdotium*. Ainsi notre pontificat humain devient d'un ordre plus sublime. Nous recevons, par l'action profonde de l'Esprit Saint, des onctions royales et des onctions sacerdotales qui nous initient aux dignités futures de l'Ordination. « *Omnes filii Ecclesiæ sacerdotes sunt* » (S. Ambroise).

La grâce sanctifiante fait d'ailleurs de nous les temples vivants de l'Esprit Saint. La Trinité Sainte réside en nous. Notre âme est toute investie de cette divine présence.

Pensons-nous à ces réalités surnaturelles ? Vivons-nous dans le recueillement et l'allégresse qui en sont la conséquence ? La dignité de notre vie, la perfection de nos démarches révèlent-elles aux autres la présence et la vertu secrètes de cette merveilleuse vie intérieure ? « *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam* » (S. Léon).

* *

L'homme est très haut dans la création. Le divinisé, le baptisé, incomparablement plus sublime. Que dire du prêtre parmi les divinisés ?

Séparé avec soin par des élections privilégiées, formé avec une sollicitude jalouse « *omnis pontifex ex hominibus assumptus* », le prêtre est établi en faveur des autres divinisés, « *pro hominibus constituitur* », médiateur de religion et de divinisation, « *in iis quæ sunt ad Deum* » (Hebr. 5¹).

Il est vrai : il n'y a qu'un seul médiateur dans toute la force du terme et c'est l'Être prodigieux qui est tout à la fois un Homme et un Dieu, *unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*. Il n'y a à vrai dire qu'un seul prêtre *in æternum*. Cependant, ce sacerdoce unique et éternel se multiplie dans l'espace et le temps. Restant unique et éternel, il s'incarne au cours des siècles dans la multiplicité successive des prêtres pour multiplier visiblement parmi les hommes ses fonctions et ses services.

Avec le Christ, ne faisant qu'une seule et même personne morale, *per ipsum, cum ipso, in ipso*, nous remplissons entre Dieu et les hommes les fonctions augustes de médiateurs, préposés au culte et propagateurs de vie divine, prêtres et pères.

Notre dignité est indicible : *Angelica, imo divina est dignitas sacerdotii, excedit omnem cogitationem.*

Cependant, ces grandeurs sont au service des âmes divinisées *tu præsis... ut serves ; « præsis ut prosis »* (S. Bernard).

Ego sum inter vos sicut qui ministrat.

Et le sacerdoce nous oblige à une sainteté en rapport avec notre fonction essentielle de médiateurs. Il faut être agréé de Dieu et donc sans péché. Il faut être modèle des âmes à qui nous devons être vers Dieu un chemin de sainteté. De nous doivent déborder sur les âmes les vertus sanctifiantes et divinifiantes.

Toutes nos grandeurs et toutes nos obligations sont résumées en ce mot de S. Grégoire le Grand : *« Deus erit aliosque deos efficiet ».*

Homo, cum in honore esset non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus. L'homme montre autant d'ardeur à descendre, à s'avilir que Dieu en met à l'élever et à le couronner de gloire.

Il regrette la couronne de sa royauté naturelle. Il abdique le gouvernement personnel et dans ce royaume intérieur, dont l'ordre et l'harmonie devaient révéler et glorifier le Créateur, il établit librement une honteuse anarchie et ploie ses plus hautes facultés à d'ignobles servitudes. Son désordre désordonne la création et fait blasphémer la Sagesse et la Puissance de Dieu.

Il regrette la couronne de sa royauté surnaturelle. Il profane les consécration solennelles qui faisaient de son âme le calice de la grâce, le sanctuaire vivant de l'Esprit Saint. Il méprise et rejette la vie divine, comme si elle était une chose de peu de valeur, comme si elle était une odieuse calamité, un fardeau dont il faut se débarrasser. Le péché tue le vivant divin dans les âmes comme il l'a tué jadis sur le Calvaire.

Il rejette et profane la couronne de sa royauté sacerdotale. Il devait dire aux fidèles : *« ego sum via, veritas, vita »*, et voici que son péché, que sa médiocrité propagent des influences pernicieuses qui déroutent, qui trompent, qui énervent la vie, qui tuent. *« Et nunc antechristi multi facti sunt »* (1 Joan, 2¹⁸).

Ainsi l'homme a riposté au don de Dieu par la plus révoltante des ingratitude. Alors, Dieu va riposter à l'ingratitude par le pardon. Et ce sera l'ineffable Pardon vivant qui est le Fils de Dieu incarné, le Sauveur, le Rédempteur, Jésus dont la douceur indulgente attire, ravit, pardonne les pécheurs, dont la perfection céleste devenue miraculeusement humaine nous devient un modèle accessible de vie toute divine. *« Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Erant autem appropinquantes ei publicani et peccatores, ut audirent illum »*. Il faut d'abord gagner les pécheurs. Jésus en fait sa compagnie ; il les défend contre ceux qui les méprisent et les jugent ; il les donne en exemple pour leur humilité et leurs généreuses réparations ; il mange avec eux ; il leur pardonne ; il en fait ses apôtres. Le Fils de l'homme est venu en effet chercher et sauver ce qui a péri. Il abandonne tout le reste pour retrouver la brebis perdue ; il boule-

verse tout l'ordre naturel de la maison pour retrouver la drachme perdue, marquée au coin de l'effigie divine ; il abdique sa dignité paternelle pour courir au devant du fils prodigue repentant.

Et de nouveau il rend à l'Humanité convertie sa première vocation d'amour et d'intimité : *« Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et in tota anima tua et in tota mente tua »*. Et c'est son premier et son plus grand commandement.

Et cette intimité céleste renouée, il veut que la famille humaine soit toute pénétrée d'amour et de charité réciproques. Le second commandement, semblable au premier, conclusion pratique du premier, nous dit d'aimer le prochain — et même nos ennemis — comme nous-mêmes : et c'est déjà une étrange perfection d'amour. Et ce n'est pas assez pour que la terre devienne un ciel anticipé. Aussi le Divin Maître ajoute : *« Filioli, mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem sicut dilexi vos »*. L'amour dont Il nous a aimés et les excès inimitables de cet amour : telle est la norme de notre amour fraternel. Et si ce programme est celui de tout chrétien, quelles seront donc les obligations du prêtre ? L'intimité divine : voilà sa vocation privilégiée : *manete in dilectione mea*. Cet amour pour le Fils de Dieu doit être dans le cœur du prêtre une flamme dévorante, purifiante, sanctifiante. Elle doit tout consacrer en lui. Elle doit tout enrichir autour de lui. Il est le feu jeté par le Seigneur sur cette terre.

Et son amour pour les âmes, son zèle apostolique doit n'être que la preuve de son amour pour le Christ. Emu de la pitié même qui provoqua en faveur de la détresse humaine la miséricordieuse condescendance de l'Incarnation, la vie, la mort de l'Homme-Dieu et les continuations mystiques de cette vie et de cette mort dans l'Eucharistie, le prêtre pleure sur les foules gisantes abandonnées sans pasteur : *misereor super turbam... operarii pauci...*, le prêtre pleure sur la grande pitié qui est pour lors au royaume de Dieu et il se dévoue corps et âme pour sauver l'intégrité du corps mystique du Christ, prévenir les déchirements, panser les plaies, raviver les membres morts ou desséchés, les ressouder au corps divin, étendre à travers le monde la mystérieuse croissance du Christ total *« in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi »*.

*« Vos amici estis si feceritis quæ ego præcipio vobis
Hæc mando vobis, ut diligatis invicem »* (Joan, 15¹²⁻¹⁷).

Et maintenant, disons du fond de notre cœur au Médiateur que nous continuons : *« Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté »*. Et rappelons-nous les libérales promesses du Maître généreux que nous servons : *« Nul ne laisse sa maison, sa famille, ses biens pour moi et mon œuvre évangélique propter me et Evangelium, qui ne reçoive des compensations au centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre »*. Qu'il en soit ainsi ! »

Voilà, mes chers Amis, les idées générales que le Révérend Père nous a développées durant notre retraite. Cette retraite, vous le savez,

est de quatre jours pleins, et commencée le vendredi soir, 20 Juillet, elle ne s'est terminée que le mercredi matin, 25.

Dès le mardi soir, cependant, nous avons eu le bonheur d'assister, dans la chapelle de notre Séminaire, à la cérémonie de la Tonsure. C'est là une touchante cérémonie pour tous, pour ceux-là, d'abord, qui font leur entrée dans le sanctuaire et qui déposent généreusement les livrées du monde pour revêtir la livrée de Jésus-Christ, pour ceux-là aussi qui, plus avancés dans la vie, sentent revivre délicieusement au fond de leur âme leurs douces émotions d'autrefois, et redisent avec un nouveau bonheur leur : « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* ».

Ils étaient neuf à s'agenouiller aux pieds de l'Evêque et à recevoir de ses mains la couronne royale et le blanc vêtement des clercs : MM. Autret, Bellec, Catherine, Croguennec, Hall, Jain, Poupon, Prémel-Cabie, Queinnee.

La cérémonie terminée, Monseigneur a adressé aux nouveaux tonsurés une allocution toute paternelle, pour leur rappeler à tous les privilèges qui étaient désormais les leurs, leur obligation plus stricte aussi de tendre désormais vers la sainteté avec une nouvelle générosité et une nouvelle ardeur.

Le lendemain, mercredi 25, les autres ordinands se trouvaient groupés dans le chœur de la cathédrale dès avant 7 heures du matin, et à 7 heures précises, la messe d'Ordination commençait. Je n'essaierai pas de vous décrire une cérémonie, que, pour le grand nombre, vous connaissez comme moi. Elle est toujours très émouvante et pour ceux qui ont à y prendre une part effective et pour ceux qui y assistent, et elle fut émouvante, cette année encore, avec je ne sais cependant quelle ombre de tristesse ! Le petit nombre de nos ordinands, les rares, très rares prêtres du ministère qui leur étaient venus, les quelques fidèles qui nous entouraient, tout nous rappelait la guerre et ses cruelles séparations !

Neuf de nos séminaristes reçurent, ce jour-là, les ordres mineurs : MM. Blaize, Guermeur, Guivarc'h, Hillion, Hourmant, Jaouen, Le Marec, Prémel et Tanguy.

Trois autres reçurent le sous-diaconat : MM. Labbé, Cloatre et Kérébel.

Trois autres furent ordonnés diacres : MM. Balbous, Brénéol et Goachet.

Quatre autres, enfin, furent ordonnés prêtres : MM. Néa, Gourvennec, Grall Albert et Héliou.

À la fin de la cérémonie, Monseigneur l'Evêque adressa à tous les nouveaux ordonnés quelques paroles ardentes, en leur commentant ces mots de Notre Seigneur Jésus-Christ : « *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* » !

La véritable amitié exige l'« *idem sentire* » et l'« *idem velle* », et tous doivent donc désormais, et jusqu'à leur dernier soupir, avoir au

fond du cœur les mêmes sentiments que Jésus, les mêmes pensées, les mêmes désirs et les mêmes vœux.

On sent que tous écoutent de toute leur âme, que tous viennent bien réellement de se donner à Dieu avec tout leur être, que tous sont prêts à tout faire, à tout accepter, à tout souffrir par amour pour Lui, que tous sont heureux de Lui appartenir à jamais, et c'est spontanément que leur montent aux lèvres les paroles du cantique des grandes joies et des grands remerciements : *Te Deum laudamus* !

Et j'arrive à vous maintenant. Je n'ai pas à vous annoncer des deuils certains, mais j'ai à vous faire part de nouvelles et bien douloureuses inquiétudes. J'apprends, en effet, que M. Jézégabel est porté disparu depuis le 19 Juillet. « Le 18 au soir, les Allemands attaquèrent nos lignes presque à l'improviste ! Notre contre-attaque ne tarda pas, mais Alphonse, qui était chef d'un petit poste, avait disparu. Est-il prisonnier ? étant donné son caractère, je crois qu'il aura résisté jusqu'au bout. » Et Alors ? Attendons et prions.

Ce cher ami venait d'être cité à l'Ordre de l'Armée dans les termes suivants :

ORDRE DE L'ARMÉE

Jézégabel Alphonse : « Sous-officier très énergique et très brave. Le 5 Mai 1917, son chef de section ayant été mortellement blessé, a pris spontanément le commandement de la troupe. Par son attitude et sa fermeté, il a atteint l'objectif fixé, après un combat acharné de près de deux heures. » — (4^e citation.)

Le général commandant la 21^e armée, Signé : MAISTRE.

Et puisque je vous donne ici cet Ordre du Jour, je veux vous communiquer immédiatement les autres citations obtenues par vos confrères.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION.

Floc'h François : « Excellent sous-officier, plein de zèle et de dévouement ; blessé grièvement dans la tranchée, le 5 Octobre 1914, en donnant un bel exemple de ténacité à ses hommes. »

Général comm^d la 19^e Division, signé : TROUCHARD.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT.

Péron Laurent : « Brancardier toujours volontaire pour toutes missions. S'est fait remarquer par son sang-froid et son dévouement pendant les journées des 5, 6 et 7 Mai 1917. » — (3^e citation.)

Mes félicitations à ces chers confrères. J'attends, pour féliciter MM. Férec et Roudaut, qu'ils m'aient adressé le texte des citations dont je sais qu'ils ont été l'objet.

M'ont écrit du front : MM. Sparfel, J.-F. Blons, Galès, Mazé, F. Blous, Auffret, Lèran, F. Floc'h, Jaffrès, Gourmelen, Boucher, Péron, Gourmelon, Billon, Le Bars, Madéo, Kérandel, Pape, Bernard, Briand, Favé, Soubigou, Noury, Le Meur, Graveran, Derrien, Cam,

Person, Nédellec, Jⁿ Colin, Jⁿ Laot, Goualc'h, Kerbrat, Hervé, Tré-gloze, J.-C. Riou, Bosson, Lapous, Pouchard, Férec, Roudaut, Allain, Déniel.

M'ont écrit de l'arrière : MM. Bervas, J.-L. Toulemont, Le Moal, Guillou, L. Bihan, Quinquis, Creignou, Salaün, Lespagnol, Masson, F. Guillerm, Jⁿ Le Bant, Kéromnès.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Heurté, Falc'hun, Kérivel, Le Goff, Cotten.

M'ont écrit de Salonique : MM. Croissant, Bloas, Auffret, P. Batany, A. Batany.

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Burel, A. Le Moigne, Le Guillou, Y. Bellec, Poupon.

M'a écrit de Suisse : M. Messenger.

M'a écrit du Tonkin : M. Seznec.

Et, cette fois encore, il m'est impossible, à moins d'allonger démesurément cette circulaire, de vous donner des nouvelles détaillées de ces chers confrères.

Tous nos malades sont en pleine voie de guérison, et MM. Bervas, F. Guillerm, Cotten, et sans doute aussi Kérivel sont déjà en convalescence. MM. Bervas et Guillerm ont voulu profiter de leurs jours de repos pour suivre les exercices de notre retraite d'Ordination. Nous avons constaté avec bonheur qu'ils n'ont eu aucune difficulté à reprendre complètement la vie du Séminaire. Ils se sont trouvés vraiment dans leur élément dès le premier jour, et ils ne nous ont quittés qu'avec un sincère et visible regret.

Nos prisonniers restent vaillants dans leur exil, mais se plaignent de n'avoir que de très loin en très loin des nouvelles du Séminaire. Et cependant !! Il est évident que, là-bas comme chez nous, la censure règne en maîtresse féroce.

Nos autres confrères du front, de l'étranger, et de l'arrière se portent bien, et chez tous le moral est parfait.

J'ai d'excellentes nouvelles de MM. Pérennès et J.-R. Guéguen. Nous avons eu le plaisir de recevoir, à l'occasion de l'Ordination, la visite de M. de Kervénoaël.

Que Dieu vous garde, mes chers Amis, et croyez bien toujours à mon affectueux et sincère dévouement !

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

J'ai la douleur de vous confirmer aujourd'hui le malheur que nous redoutions depuis plusieurs semaines déjà, et de recommander à vos bonnes prières l'âme de Jean Colin, clerc tonsuré, du Folgoët, mort au champ d'honneur. C'est le 10 Juin 1917 que M. Colin a été frappé, à Vailly, dans l'Aisne. Son décès, m'écrit M. le Recteur du Folgoët, a été constaté, le lendemain 11 Juin, sur le champ de bataille, et vient d'être officiellement annoncé à sa famille. Les anciens d'entre vous ont connu M. Colin, et ils savent qu'il a été, au Grand Séminaire, un Séminariste régulier, réservé, pieux. Je sais encore que ce cher confrère avait su conserver, dans les divers milieux par lesquels il avait passé depuis sa mobilisation, toutes les vertus de son Séminaire ; qu'il s'était fait grandement apprécier de ses chefs, et qu'il était estimé et respecté de ses camarades, auxquels il faisait le plus grand bien par ses paroles et par ses exemples. La Vierge Marie, dont le sanctuaire avait abrité ses premières années, et qu'il aimait à plein cœur, l'aura voulu là-Haut près de son trône, et désormais il unira sa prière à celles de tous nos confrères que cette cruelle guerre nous a déjà ravis, pour attirer sur nous toutes les grâces dont nous avons besoin ; qu'il nous obtienne surtout la grâce de rester toujours fidèles à notre vocation, la grâce aussi de travailler courageusement, dès aujourd'hui, à répandre autour de nous le règne de Dieu et à procurer sa gloire en lui gagnant des âmes !

.....

Je n'ai pas, depuis ma dernière circulaire, d'autre mauvaise nouvelle à vous annoncer. Assez nombreux sont, sans doute, les confrères qui ont pris part, depuis lors, à des combats acharnés, mais Dieu les a tous protégés, et aucun d'eux n'est tombé, aucun d'eux n'a même été sérieusement blessé. Seul, M. Briand a dû être transporté, au début du mois d'Août, dans une ambulance de l'arrière du front « pour une commotion violente, causée par un éclatement d'obus. Les majors assurent que ce n'est pas grave » et ce cher confrère bénit le Bon Dieu de l'avoir si visiblement protégé. « Pensez donc, m'écrit-il ! Une grosse marmite qui éclate tout près de moi, à 2 mètres environ, et qui se contente de me projeter à 3 ou 4 mètres, sans une seule égratignure. Oui, certes ! j'ai été violemment secoué, mais actuellement je vais beaucoup mieux, et j'espère être bientôt guéri. »

.....

Plusieurs d'entre vous me demandent si j'ai quelques renseignements sur le sort de M. Jézégabel. Je ne sais que ce que je vous en ai dit, le mois dernier, et aucune lettre d'Allemagne n'est encore venue me confirmer que ce cher ami n'est que prisonnier. C'est, cependant, la conviction de tous mes correspondants, que M. Jézégabel n'est pas resté sur le champ de bataille, et je veux donc espérer encore que des nouvelles bien sûres viendront, sans tarder, me rassurer entièrement sur son compte.

.....

J'ai reçu, depuis l'envoi de ma dernière circulaire, le texte des Ordres du Jour suivants, que je me fais un plaisir de vous transmettre, en offrant mes plus sincères félicitations aux confrères qui les ont mérités.

ORDRE DE LA DIVISION

Férec Jean, sergent au 219^e d'Infanterie : « Très bon sous-officier, très crâne au feu, sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve d'une énergie remarquable pendant les opérations de Mars-Avril 1917. S'est particulièrement distingué à la prise d'un village occupé par l'ennemi, en entraînant ses hommes à l'assaut. »

ORDRE DU RÉGIMENT

Boucher Louis, infirmier au 72^e d'Infanterie : « Prêtre brancardier, qui a fait preuve, depuis son arrivée au front, en Mars 1915, des plus belles qualités d'endurance, de sang-froid et de dévouement professionnel. S'est particulièrement distingué au cours des combats devant Bouchavesnes, en Octobre-Novembre 1916, et des opérations du 21 Juin au 2 Juillet 1917, où il n'a cessé de prodiguer les soins les plus dévoués et les secours de son ministère, tant en première ligne que dans des postes de secours exposés à des bombardements d'une grande violence. »

Le lieutenant-colonel comm^t le 72^e, signé : AUVERGNON.

.....

M'ont écrit du front : MM. *Derven, Trégloze, Francis Tanguy, Férec, Allain, Larnicol, F. Blons, Le Meur, Cotten, J.-F. Blons, Bars, Y. Cadiou, Ropars, Pouchart, Le Cann, J. Cam, Boucher, Y. Léon, Tréguier, Kerbrat, Kerlidou, Gélébart, Le Bot, P. Hervé, Le Corre, F. Riou, L. Thomas, Jⁿ Brénéol, Abguillerm, Jⁿ Blons, Jⁿ Colin, E. Marec, Perhérim.*

Vous remarquerez, peut-être, que mes correspondants — et je parle de ceux de l'arrière comme de ceux du front — ne sont pas, aujourd'hui, aussi nombreux que d'habitude. Gardez-vous, cependant, d'accuser de négligence aucun de ceux qui me laissent ignorer ce qu'ils deviennent. Ce serait mal à vous ! Non, mais vous vous direz tous avec moi que ces chers amis sont bien fatigués, et qu'ils ont voulu, en souvenir des bonnes vacances dont ils jouissaient autrefois à cette époque de l'année, prendre aussi quelques semaines de repos. Je suis sûr qu'ils voudront ces semaines assez courtes, et qu'ils vont nous revenir, sans tarder, avec le même cœur et le même abandon confiant que par le passé.

Quant aux confrères qui m'ont écrit, écoutez ce qu'ils disent, et jugez si la guerre leur a fait oublier qu'ils sont Séminaristes avant tout, et qu'ils doivent se préparer à être..... quand Dieu voudra, de vrais apôtres et de saints prêtres :

« Nous voilà donc à la quatrième année de guerre, et rien ne semble encore faire prévoir la fin d'un si terrible fléau. Dieu seul peut nous donner la paix que nous souhaitons tous si ardemment,

et c'est à Lui, c'est à la Vierge Marie que nous la demandons, tous les jours. Oh ! Puisse Jésus nous accorder de pouvoir rentrer bientôt dans ce cher Séminaire, qui est, depuis trois ans, presque vide de ses enfants, pour y travailler dans le silence, le recueillement et la prière à devenir de saints prêtres. »

« Comme je me rappelle avec bonheur mes jours d'ordination ! Je ne suis que minoré, mais j'ai cependant connu la joie du don entier de soi-même à Dieu, et dans la ferveur de la retraite, moi aussi j'ai subi la fascination de l'apostolat, j'ai éprouvé l'ambition de me sacrifier sans réserve à cette belle cause de Dieu et des âmes ! et la guerre est venue !... Que suis-je à l'heure actuelle ? Que deviendrai-je si la guerre se prolonge ! Je m'abandonne à Dieu, je me confie en Lui, et je tâche de me comporter en tout comme un vrai Séminariste. C'est ce que vous appelez, l'an dernier, « l'unique nécessaire ». Les devoirs de clerc ont généralement la priorité dans ma vie. Je dis : généralement, car j'avoue franchement qu'un journal a eu, quelquefois, les premiers moments libres de ma journée... Je me surveillerai sur ce point à l'avenir. »

« Nous venons de faire une retraite. Commencée le mercredi soir, elle s'est terminée le dimanche, 12 Août, par une demi-journée d'exposition du Saint-Sacrement, et par la rénovation des promesses cléricales. Je suis sorti enchanté de cette retraite, la seconde depuis que je suis en campagne. Ces trois jours de recueillement — recueillement bien relatif cependant — m'ont fait plus de bien moralement que toutes les permissions et tous les vins du Midi. On s'évertue à relever le moral des hommes avec des permissions et « du pinard », on ferait beaucoup mieux de confier cette tâche à nos aumôniers, et le résultat serait autrement plus solide. »

Voilà les chers confrères du front, voilà comme ils pensent et comme ils agissent.

M'ont écrit de l'arrière : J. Morvan, F. Creignou, J.-L. Toulemont, Mazé, F. Guillermin, J. Cam, Quinquis, Kérandel, Bothorel, L. Toulemont, J. Moal.

Et ici encore, je retrouve les mêmes sentiments, les mêmes aspirations, la même conduite que sur le front.

« Comme j'ai apprécié le résumé que le P. Judéaux nous a fait de sa retraite. Voilà déjà huit jours que je le médite morceau par morceau. Je le sais déjà par cœur, et j'y reviens, m'efforçant, avec la lumière de l'Esprit Saint, de l'approfondir, de le comprendre de mieux en mieux, et surtout d'en tirer des conclusions pratiques. Cette sorte de retraite que je fais ainsi, chaque matin, à mon oraison, me servira comme de préparation éloignée à celle que je me propose de faire pendant ma permission de huit jours... »

« Je m'efforce de rester un bon et vrai Séminariste. Être un vrai Séminariste est notre noblesse à nous, et « noblesse oblige ». Et puis je veux faire un peu de bien autour de moi, et l'expérience me dit que plus l'on est, plus l'on reste Séminariste, plus facile aussi est notre apostolat, plus sûre notre action, et mieux protégée encore notre vocation. Priez pour moi pour que je sois fidèle... »

M'ont écrit de Salonique : MM. Auffret, Bloas, Abiven, Croissant, Le Breton.

Ces chers amis n'ont pas tous, comme en France, le bonheur de rencontrer régulièrement l'aumônier militaire. Il en est qui sont assez souvent privés de la messe et de la communion, mais, soutenus par la grâce de Dieu, ils savent encore conserver dans leur première fraîcheur leurs sentiments d'autrefois.

« ... Hélas ! combien ne reverront plus cette maison bénie !... Puissions-nous du moins, nous qui avons été préservés jusqu'ici, vivre continuellement dans les sentiments qui étaient les leurs à la veille de leur sacrifice... J'aurai dû être diacre, à cette heure, Dieu a retardé l'heure de mes vœux pour me permettre d'être plus prêt. Le suis-je ? Oh ! quel regret de constater si peu de progrès dans la voie de la perfection. Mais aussi quelle résolution je prends de devenir meilleur, d'être davantage l'ami de Jésus... »

Voilà les chers confrères mobilisés, voilà comme ils pensent, comme ils agissent, où qu'ils soient. Et oui, sans doute, ils souffrent tous de cette si longue et si cruelle guerre, ils souffrent dans leur corps et dans leur âme. Mais si le corps succombe parfois sous le poids de la fatigue, l'âme reste toujours vaillante sur le chemin du devoir, et s'il lui arrive un jour ou l'autre — et à quelle

âme cela n'arrive-t-il pas ? — de se sentir attirée vers la terre, vers le naturel, vers l'humain, elle sait vite retrouver dans ses exercices de piété, dans la communion aussi fréquente que possible, de nouvelles forces et une nouvelle énergie pour reprendre, avec plus de générosité, sa marche en avant vers la vertu et la sainteté.

.....

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Courtet*, *Goarnisson*, *Briand*, *Falc'hun*, *J. Laot*.

MM. *Falc'hun* et *J. Laot* sont aussi bien rétablis que possible. M. *Laot* est actuellement à *Vannes*, hôpital n° 7, salle 11, et M. *Falc'hun* attend, dans sa famille, à être dirigé sur le « centre spécial » de *Quimper*.

M. *Courtet* m'écrit encore, « de son lit. La plaie s'améliore, mais n'est cependant pas encore fermée. » Il supporte son mal en toute patience, et, tout « en espérant faire, en ce moment, son purgatoire », il veut aussi « continuer à souffrir pour le salut de la France ».

M. *Goarnisson* est toujours à *Aire-sur-Adour*, dans les *Landes*, mais il a quitté l'hôpital militaire pour entrer à l'hôpital auxiliaire n° 128. Il m'écrit que « son pied ne demande plus de soins spéciaux, que la plaie en est à peu près cicatrisée, et qu'il peut, quoique timidement encore, faire quelques pas ». Ce bon confrère ajoute : « Mon dossier de réforme est prêt, et dès que ma guérison semblera définitive, je demanderai à être présenté devant la commission, afin de rentrer au plus tôt au Pays ».

.....

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Rannou* et *Jean Cloarec*. Ces chers amis sentent de plus en plus lourdement le poids de la captivité : « Pensez donc, me dit M. *Rannou*, trois ans de captivité ! quel fardeau. » De plus, sous prétexte de représailles, voici qu'on les empêche de toucher les colis qu'on leur adresse : « Mais, m'écrit M. *Cloarec*, on ne nous empêchera pas d'aimer le Bon Dieu, et nous voulons L'aimer de tout notre cœur : priez beaucoup, Monsieur le Supérieur, et faites prier pour les pauvres exilés. » Nous le faisons tous, n'est-ce pas ? mes chers Amis, et nous continuerons à le faire.

Enfin, m'a écrit du Tonkin M. *Seznec*. « Je suis, me dit-il, toujours au même bureau, sans changement notable par conséquent, si ce n'est que j'ai enfin réussi à obtenir la permission de sortir du camp, tous les matins, pour aller à la messe. Quelle consolation et quel réconfort de pouvoir communier, tous les jours, surtout dans le milieu qui est le mien ». Et M. *Seznec* me décrit ensuite la procession de la Fête-Dieu : « D'abord, on pavoise comme chez nous, mais avec des étoffes aux couleurs voyantes et criardes. A 5 h. 1/2, la procession sort. En tête, des jeunes gens avec des drapeaux annamites ! puis un groupe de fillettes, des femmes, les enfants de la maison de Dieu, c'est-à-dire les catéchistes et les futurs petits Séminaristes, les Pères annamites, les Pères français, et enfin Mgr *Gendreau* portant le Saint-Sacrement.

» Derrière le dais, quelques Européens, la nombreuse foule des fidèles et plusieurs païens.

» De chaque côté des rues étroites, par lesquelles passe la procession, la foule se bouscule et s'écrase. C'est très pittoresque, mais le recueillement manque.

» Le soir, à 8 heures, retraite aux flambeaux dirigée par les Pères : une vingtaine de lanternes, la musique de la Mission, et nous voilà partis !

» Le parcours est celui de la procession, avec arrêt et un morceau de musique devant les maisons le mieux pavoisées, et devant les deux reposoirs !

» Derrière la musique et tout le long des rues, une foule compacte que les Pères font danser, chanter, crier, hurler...

» Quand nous sommes rentrés, plus de quinze mille personnes nous suivaient en criant et en chantant... On verrait, en France, un prêtre diriger un tel charivari qu'on l'arrêterait immédiatement ! Mais ici la chose paraît toute naturelle....

» En résumé, une magnifique journée pour les Annamites ! Ils ont vu une jolie procession ; ils se sont bousculés et écrasés pour l'admirer de plus près ! Ils ont crié à la retraite aux flambeaux, hurlé à n'en pouvoir plus... Ils sont ravis. »

.....

Et chez nous ? Si les blessés de notre hôpital n'étaient pas là, ce serait le silence et la solitude. Nos Séminaristes achèvent en

effet, chez eux, leur premier mois de vacances, et je suis seul, pour le moment, au Séminaire avec M. le chanoine *Bars*. Jamais, peut-être, votre souvenir ne me fut plus présent, et il me semble que je pense à vous plus affectueusement, que je prie pour vous plus ardemment que jamais. Tout parle de vous autour de moi, tout souffre de votre absence, tout vous réclame. Que Dieu daigne donc vous permettre de nous revenir sans tarder, c'est la grande grâce que je Lui demande.....

J'allais m'arrêter là, quand j'ai appris la mort de M. le chanoine *Bourlé*, doyen du Chapitre de la cathédrale de Quimper, et je ne veux pas laisser partir ma circulaire sans le recommander à vos bonnes prières. M. le chanoine *Bourlé* était, vous le savez, un des amis les plus sincères de notre Grand Séminaire, et nous voudrions tous, j'en suis sûr, nous en souvenir aux pieds de Jésus, et conjurer le Sauveur béni de lui ouvrir au plus tôt les portes de son paradis.

Je vous suis, mes chers Amis, bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Je suis heureux de pouvoir vous rassurer, aujourd'hui, sur le sort de M. *Jézégabel*. Ce cher ami n'est que prisonnier, et il m'écrit d'Allemagne qu'il se porte bien et qu'il se recommande à nos bonnes prières. Si, parmi vous, quelques-uns désiraient lui envoyer un mot d'affection, voici son adresse : « *Alphonse Jézégabel*, sergent du 65^e d'Infanterie, 1^{re} compagnie, prisonnier de guerre à *Dülmen*, 39^e compagnie, groupe n° 3, Westphalie ».

J'ajoute, cependant, qu'il n'est pas certain que cette adresse soit exacte, au moment présent, car en m'écrivant, M. *Jézégabel* me disait ne pas savoir encore « ce qu'il allait devenir ».

.....

Je viens d'apprendre que M. *Jean Nédellec*, aspirant au 48^e d'Infanterie, a été blessé. « Ce matin, 19 Septembre, m'écrit M. *Le Meur*, la 2^e compagnie, dont une section était commandée par *Jean*, reçut l'ordre d'enlever un élément de tranchée où l'ennemi s'était accroché, et c'est au moment où elle s'apprêtait à sortir qu'un obus éclata près de *Jean*, l'atteignant à la poitrine, à l'épaule et à la tête..... Le cher blessé souffrait cruellement, mais se montrait résigné et plein de courage ». M. *Nédellec* a été immédiatement hospitalisé au centre hospitalier A, salle J, secteur 215, et un de ses infirmiers, M. l'abbé *Cléach*, m'écrit que « les multiples blessures à la tête, aux deux bras et au thorax sont légères. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter à son sujet, et, au dire du chirurgien, son état n'offre jusqu'à présent aucune gravité. »

Par ailleurs, le Bon Dieu vous a tous encore paternellement protégés durant ces dernières semaines, et si deux autres de vos confrères, MM. *Roudaut* et *Kerlidou* ont été touchés, ils ne l'ont été que très légèrement.

La blessure de M. *Roudaut* ne l'a pas empêché de jouir de sa permission, et M. *Kerlidou* ne semble pas avoir eu à quitter son poste de combat. Il m'écrit : « Je m'empresse de vous faire savoir que je suis du petit nombre de ceux qui sont sortis indemnes de l'attaque.... Je le dois à la protection spéciale du Sacré Cœur, dont je portais le fanion. Après avoir reçu un très gros éclat d'obus dans ma musette à grenades, éclat qui a broyé une grenade sans la faire éclater, j'ai encore reçu un autre petit éclat tout près de l'œil. Cet éclat est heureusement resté à fleur de peau et la blessure est insignifiante. »

Nos Citations.

ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

Désiré Le Goaziou : « Brigadier d'un dévouement et d'un courage exceptionnels, toujours prêt à faire plus que son devoir ; s'est plusieurs fois distingué dans des missions particulièrement dangereuses, notamment le 18 Juillet et le 20 Décembre 1916. Le 19 Mai 1917, s'est porté spontanément, et le premier, sur un terrain découvert et sous un violent bombardement, au secours d'un chef d'escadron grièvement blessé, l'a transporté dans un abri avec l'aide d'un brancardier, et l'a assisté dans ses derniers moments. Déjà cité à l'ordre de l'A. L. G. P., pour un fait antérieur à ceux relatés ci-dessus. »

Signé : Général DURION.

ORDRE DE LA DIVISION

Pierre Treussard, sous-lieutenant au 264^e d'infanterie : « Officier d'un courage et d'un sang-froid hors de pair, a su maintenir ses hommes sous un violent bombardement lors d'une attaque allemande, le 10 Août 1917. A immédiatement pris sous ses ordres une fraction d'un élément voisin séparée de tout chef. A fait maintenir intégralement sa position de 1^{re} ligne ». — 3^e citation.

Signé : MADELON.

Ces Ordres du Jour sont, sans conteste, des plus beaux que nous ayons enregistrés depuis le début de la guerre, et ils prouvent bien que nos confrères continuent toujours à faire tout leur devoir, « plus que leur devoir ». Leurs chefs le proclament hautement, et c'est là pour nous tous, n'est-ce pas ? une vraie joie et une très légitime fierté.

M'ont écrit du front : MM. *Briand*, *Salaün*, *L. Le Bot*, *Y. Bellec*, *Pouchart*, *Soubigou*, *Ch. Le Corre*, *J.-L. Gourmelen*, *Balcon*, *Favé*, *Derrien*, *Nédellec*, *J.-M. Pape*, *Goualc'h*, *Déniel*, *Jⁿ Laot*, *Le Nours*, *Péron*, *Trégloze*, *Le Meur*, *Abguillerm*, *J. Cam*, *Léran*, *Le Goaziou*, *F^s Guivarc'h*, *Kérandel*, *Gourmelon*, *Y. Léon*, *Bosson*, *Boucher*, *Seité*, *Y. Tanguy*, *F. Blons*, *Noury*, *Larnicol*, *Jⁿ Brénéol*, *Treussard*, *Droumaguet*, *Jⁿ Colin*, *Person*, *J.-F. Blons*, *Madéo*, *Lapous*, *Le Meur*, *J.-C. Rion*, *Kerlidou*, *Sparfel*, *F^s Riou*, *Jⁿ Guéguen*, *Quillévére*, *Tréguier*.

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Guillou*, *Lespagnol*, *A. Grall*, *Guermeur*, *Bervas*, *Bloas*, *Moal*, *Favennec*, *Mazé*, *Jain*, *Auffret*, *Morvan*, *J.-L. Toulemont*, *A. Calvez*, *L. Bihan*, *Quinquis*, *Friant*, *Kéromnès*, *Berthou*, *F. Guillermin*, *Creignou*.

Il y a peut-être, il y a certainement même un progrès, et mes correspondants sont plus nombreux ce mois-ci. Que de silencieux encore, cependant, parmi vous ! J'adresse ma circulaire mensuelle à plus de 150 mobilisés, et je n'ai jamais ou presque jamais à vous donner le nom de certains d'entre eux. Que deviennent-ils, ceux-là ? Je ne le sais pas, et j'en souffre. Oui, je sais que le soldat n'a pas toujours à sa disposition ce qu'il faut pour écrire, qu'il y a des semaines entières durant lesquelles il ne s'appartient pas, que que vous avez tous à satisfaire d'autres correspondants que moi ! Je sais tout cela, et cependant j'ai tant besoin de recevoir de vos nouvelles que je vous redemande, à tous, de m'en donner aussi régulièrement que possible, et de me prouver ainsi que vous restez toujours attachés à votre cher Séminaire des années passées.

C'est à leur Séminaire que pensent, en ce moment surtout, ceux-là qui m'ont écrit : « Dans quelques semaines, les portes de votre Séminaire vont s'ouvrir de nouveau pour quelques privilégiés, et je ne serai pas encore de leur nombre, malgré mon vif

désir d'en finir avec cette vie que je mène depuis déjà cinq ans. Tous vos Séminaristes, Monsieur le Supérieur, souffriront comme moi de ce nouveau retard, et nous aurons, plus que jamais, besoin du secours de Dieu pour bien supporter la continuation de notre si cruelle épreuve. » — « Plus cette guerre se prolonge, et plus s'éloigne mon Séminaire, plus je sens le besoin de retrouver cette vie de prière, d'étude et de paix qui était la nôtre en 1914. Plus je vais et moins je me sens dans ma voie. Oh ! vivement donc le jour où il me sera donné de déposer ce sabre et ce brillant uniforme pour reprendre ma noire soutane, signe de renoncement à toutes les vanités du monde... » — « Quatre ans, pour mon compte, que je suis exilé ! Quelle longue privation ! Mais plus je m'éloigne du temps de ma sortie du Séminaire, et plus je me persuade, qu'après la guerre, je me replongerai de nouveau tout entier dans cette vie de recueillement et de prière. » — « Dieu veut que notre épreuve se prolonge encore ! *Fiat*. Il sait mieux que nous ce qui nous est utile ! N'a-t-Il pas déjà pris les meilleurs d'entre nous ? et ceux qui restent encore dans l'exil, loin de leur cher Séminaire, n'ont-ils pas du moins l'heureuse occasion d'expier par les souffrances du présent tant de défaillances et d'infidélités ?... »

C'est l'humilité seule qui a dicté ces derniers mots à mon correspondant, et moi qui le connais, je sais qu'il n'y a pas, dans sa vie, de défaillances ! qu'il n'y a pas d'infidélités ! Mais c'est toujours la passion des âmes saintes de grossir ce qu'il y a eu de moins parfait dans leur passé, et d'en profiter pour se donner à Dieu avec une nouvelle ardeur.

C'est bien ce qu'il fait, lui ! c'est ce que font comme lui ses confrères mobilisés ; et au lieu de vous faire moi-même un sermon, je vais laisser parler quelques-uns d'entre eux. Vous verrez ce qu'ils font, et ce qu'ils sont, tant au front qu'à l'arrière, et je suis assuré que cette lecture vous édifiera et vous fera du bien.

Voici, d'abord, un jeune : « Je faisais, il y a quelques jours, le premier anniversaire de ma mobilisation, et j'ai voulu, à cette occasion, me rendre compte de ce que j'étais à ma sortie du Séminaire, de ce que je suis aujourd'hui ! En sortant du Séminaire, je voulais être l'homme de Dieu et l'homme des âmes ! Je voulais vivre de Dieu, me soumettre sans réserve à sa volonté sainte, être partout et toujours un bon Séminariste... J'ai souvent, hélas !

manqué à ces résolutions, et aujourd'hui, pour me ranimer, j'ai médité cette parole de l'Apocalypse : « *Scio opera tua... sed habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti* » ! Je veux la retrouver, Monsieur le Supérieur, cette première ferveur ! Je veux garder intacte dans mon cœur la sublime vocation que Dieu m'a donnée, je veux être un saint prêtre et donner Jésus aux âmes. Priez donc pour moi..... »

Voici un ancien, un ancien qui est au front depuis le début de la guerre. Il regrette de n'être pas encore de la prochaine rentrée au Séminaire, et il ajoute : « Après tout, le Bon Dieu a ses vues, et je m'y sou mets. La guerre finira quand sa sainte Providence le jugera bon, et d'ici là une seule chose doit me préoccuper, faire le plus de bien possible autour de moi et me sanctifier moi-même au milieu de toutes les peines qui sont chaque jour les miennes. De la sorte, si la guerre diminue les belles années de mon sacerdoce, j'aurai cependant fait œuvre utile à mon âme et agréable à Dieu ; et je me serai efforcé d'acquiescer ces vertus d'abnégation et de sacrifice dont la vie du prêtre doit être remplie... »

D'un ancien en permission dans sa famille. Lui aussi, il envie les heureux confrères qui vont nous venir dans quelques jours ; il passera du moins quelques heures au Séminaire ; il y renouvellera son âme, « et quand il faudra me lancer de nouveau dans la terrible mêlée, j'aurai la consolation d'aller toujours de l'avant, les yeux fixés sur l'autel où sont toutes mes espérances. Que si le sacrifice de ma vie m'est demandé comme à tant d'autres, je saurai, avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, l'accepter de tout mon cœur... En tout cas, en ce moment, je me replonge dans l'amour et dans l'intimité de Jésus, et je me dédommage ainsi des longues privations qui ont été les miennes... »

D'un ancien de l'arrière : « Au commencement de cette quatrième année de guerre, je redemande au divin Maître de faire de moi ce qu'il voudra, de m'immoler sur l'autel de la Patrie si mon sang peut un peu servir au rachat de la France ; mais je lui demande surtout d'être partout et toujours un bon Séminariste... Priez et faites prier pour nous ! Nous avons tant besoin de grâces pour rester fidèles à notre vocation, purs dans notre foi et dans nos mœurs, et aussi pour être des apôtres... »

Il est inutile que je continue, n'est-ce pas ? Les huit pages de

ma circulaire n'y suffiraient pas, et c'est presque à chacune de vos lettres que je devrais faire des emprunts semblables.

Et non seulement vous vous efforcez de rester vous-mêmes fidèles à Dieu, mais il en est parmi vous qui se servent de leur autorité pour être la providence des jeunes Séminaristes qui les entourent, Ecoutez plutôt parler l'un de vous : « Avant de terminer, je tiens à vous dire un mot des jeunes Séminaristes que j'ai à C. Tous les onze se montrent et se conduisent en vrais Séminaristes. Ils sont très fidèles à nos réunions, au cours desquelles, après les quelques observations et les quelques conseils pratiques qui leur sont dus de temps en temps, nous faisons une lecture spirituelle d'un quart d'heure dans « l'Ame de tout apostolat », puis on récite une dizaine de chapelet, souvent même le chapelet tout entier. Tous les dimanches, nous dinons en commun, et ces agapes fraternelles sont une vraie récréation physique et morale pour notre petite communauté..... » Je m'arrête là sur ce sujet, tout intéressant soit-il.

En parcourant les noms de mes correspondants de l'arrière, il en est quelques-uns surtout qui vous ont, sans doute, étonnés.

Ce sont d'abord les noms de MM. *Berthou* et *Jaïn*. Tous deux viennent d'être récemment appelés à la caserne.

Ce sont ensuite les noms de MM. *Auffret* et *Bloas*. Ces deux messieurs sont des permissionnaires de l'armée de Salonique, et il me semble qu'aucun d'eux ne retournera en Orient. A l'expiration de leur congé, chacun d'eux rejoindra son dépôt, et tous deux resteront en France jusqu'à la fin de la guerre.

Enfin, vous aurez remarqué que MM. *Bervas* et *Grall* ont rejoint leur régiment. M. *Grall* a été versé dans le service auxiliaire et déclaré inapte pour le front. M. *Bervas* est proposé « pour un changement d'arme » et sera sans doute versé dans l'artillerie lourde ou dans la défense contre avions.

M'ont écrit des hôpitaux : M. *Heurté*, dont l'état reste toujours à peu près stationnaire ;

M. *Guermeur*, qui souffre toujours d'une entérite aiguë ;

M. *Falc'hun*, qui attend, à Saint-Vincent, la décision de la commission de réforme.

M'ont écrit de Salonique : MM. *Abiven* et *Croissant*. M. *Abiven*, sans être très souffrant, se ressent encore cependant de sa crise de fièvre paludéenne ;

M. *Croissant* continue à se très bien porter : il ne se plaint que d'une seule chose : « C'est qu'ici les contre-ordres sont donnés aussitôt après les ordres, de sorte qu'il faut faire souvent le contraire de ce qui a été décidé ». Ce n'est pas ainsi chez nous, n'est-ce pas ?

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Jézégabel*, *Le Burel* et *Poupon*. MM. *Le Burel*, *Rannou* et *Paugam* sont toujours au camp d'Hameln ; M. *Le Poupon* a, de nouveau, été envoyé dans un « kommando » de culture. Tous ces chers amis sont aussi bien portants que possible, mais ils souffrent de plus en plus de la durée de leur captivité.

J'ai les meilleures nouvelles de MM. *Pérennès* et *J.-R. Guéguen*, et tous deux sont toujours en parfaite santé.

M. *de Kervénoaël* a été mis, ces jours derniers, en sursis d'appel comme professeur de notre Etablissement. J'ai demandé le même sursis pour M. *Pérennès*, mais je ne l'ai pas obtenu, et il m'a été répondu que « les instructions ministérielles ne permettaient pas de mettre ce militaire en sursis d'appel ». Les instructions ministérielles le permettaient, mais il y avait là une faveur qu'on n'a pas voulu nous accorder.

Et nous allons faire notre rentrée dans quelques jours. Pauvre rentrée que celle-là ! C'est à peine, en effet, si nous réussirons à grouper autour de nous deux douzaines de Séminaristes, et les deux douzaines ne seront même pas entières. Les besoins de nos Etablissements secondaires libres sont tels, que nous nous sommes vus contraints de leur envoyer, cette année encore, un grand

nombre de nos enfants. A l'heure actuelle, 8 seulement des Séminaristes de l'an dernier nous reviendront le 9 Octobre prochain ; nous comptons sur 14 ou 15 nouveaux, et ce sera tout. N'est-ce pas bien triste, bien angoissant pour nous ? Et plus cette terrible guerre se prolonge, plus aussi s'aggrave notre situation. En Juillet 1916, 8 Séminaristes seulement étaient ordonnés prêtres ; en Juillet 1917, ce nombre était encore exactement réduit de moitié ; et en Juillet prochain, si les choses restent ce qu'elles sont, nous n'aurons aucun nouveau prêtre à donner au diocèse. Comme il nous faut donc prier, et demander à Dieu de nous prendre en pitié !

Nous le ferons, n'est-ce pas ? Nous le ferons tous, et durant le prochain mois du Rosaire, nous nous agenouillerons tous les jours, et tous ensemble, aux pieds de la Vierge Marie, et nous la conjurerons de nous obtenir du Cœur Sacré de son Jésus les nouveaux et saints apôtres dont les âmes ont plus besoin que jamais.

Je vous suis, mes chers Amis, bien cordialement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Je vais consacrer, aujourd'hui, ma lettre circulaire à vous donner le résumé de la retraite que le R. P. *Hay* vient de prêcher à vos jeunes confrères du Séminaire. Aussi bien, n'ai-je à vous faire part d'aucune nouvelle sensationnelle du front ni de l'arrière. Plusieurs de vos confrères ont, sans doute, été exposés de nouveau, durant ces dernières semaines, à de terribles dangers ; ils ont vu tomber successivement autour d'eux presque tous leurs camarades, eux-mêmes ont beaucoup souffert, mais Dieu n'a pas permis qu'il leur arrivât malheur, et tous sont sortis, sans aucune blessure, des plus chaudes affaires.

D'un autre côté, je n'ai que d'excellentes nouvelles à vous donner de nos chers blessés. M. *Goarnisson* est rentré dans sa famille, où il achève de se remettre avant de rentrer au Séminaire ; M. *Falc'hun* est déjà des nôtres, et M. *Guermeur* espère pouvoir nous revenir sans tarder. Seul, M. *Nédellec* nous a donné de vives inquiétudes pendant quelques jours, mais lui-même m'écrit qu'il va mieux, et que, à moins de nouvelle complication, qu'on ne prévoit pas, sa guérison est désormais certaine.

Je tiens seulement, avant de laisser parler le Révérend Père, à vous communiquer l'ordre du jour suivant. C'est une nouvelle et belle page à ajouter « au Livre d'Or » de notre Séminaire, et je félicite de tout cœur le cher confrère qui nous donne de pouvoir l'y écrire.

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Kerlidou Jean-Louis : « Soldat énergique et brave, d'un moral très élevé. Blessé légèrement au cours de l'attaque du 20 Août 1917, et bien que déjà malade, a refusé de se faire évacuer. Bel exemple de courage et d'abnégation. Déjà cité. »

Signé : Colonel STEINNETZ.

Je cède maintenant la place au Révérend Père. Je n'ai pu lui offrir, hélas ! qu'un auditoire bien réduit, 23 Séminaristes. Cela ne l'a nullement découragé, et c'est avec tout son cœur qu'il a parlé à ces chers enfants. Sa parole, toute de clarté et de simplicité, a fait le plus grand bien à tous, elle vous fera le même bien à chacun, si vous voulez la lire religieusement et la méditer aux pieds de Notre Seigneur.

.....

LE DOMAINE DE DIEU

I^{er} P. — Dieu est mon maître légitime.

Il l'est à bien des titres... son titre de créateur suffit. Par là même qu'Il m'a donné, en me créant, tout ce que je suis et tout ce que j'ai ; par là même qu'Il me donne, en me conservant, tout ce que je suis et tout ce que j'ai, Il a sur moi des droits absolus d'auteur... Je lui appartiens complètement... Je n'existe que pour procurer sa gloire... que pour accomplir sa sainte volonté... par tout mon être... à tout instant. En un mot, la sainte volonté de Dieu est la loi de ma vie ! L'est-elle en fait ?

II^e P. — Dieu est mon maître unique.

1^o En dehors de Lui pas de maître, pas d'autorité... et en obéissant à mes supérieurs de la terre, c'est à Lui que j'obéis. Est-ce que j'y pense ?

2^o Contre Lui surtout pas de maître, c'est évident ! L'ai-je compris ?

Retour sur ma vie. J'ai peut-être obéi à tous les maîtres, Dieu seul excepté... à mes caprices... à mes intérêts... à mes passions... au qu'en dira-t-on... aussi ma vie est sans unité, sans suite... c'est une vie manquée...

Vais-je continuer ?

LE SALUT

Dieu n'est pas seulement mon maître, Il est mon Père, et Il nous a créés afin que nous sauvions notre âme.

I^{er} P. — Qu'est-ce que sauver son âme ?

Echapper à l'enfer éternel, conquérir le ciel éternel, conquérir la possession éternelle de Dieu, le bonheur sans fin...

II^e P. — Dois-je sauver mon âme ?

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patitur... C'est l'« *Unum necessarium* ».

III^e P. — Sauverai-je mon âme ?

Dieu veut que nous la sauvions... Tout ce qu'Il a fait et tout ce qu'Il fait est pour cela.

Il y aura beaucoup de damnés, cependant, le saint Evangile le dit !

Les Saints faisaient leur salut avec crainte et tremblement !

Unique chemin du ciel : Les Commandements. Pour avoir la force de les observer, il faut prier, et on ne prie pas !

IV^e P. — Qu'est-ce qui peut m'empêcher de sauver mon âme ?

Une affection déréglée à une créature quelconque... Pourquoi Judas s'est-il perdu ?

Si oculus tuus... si manus tua... abscide eam...

Sommes-nous décidés à faire ce sacrifice ? Se damne qui veut... Se sauve qui veut.

LE PÉCHÉ MORTEL

Ce que Dieu en pense.

Pas de vraie conversion sans un regret sincère d'avoir péché ; et pas de regret sincère d'avoir péché, si nous ne sommes pas convaincus de la malice du péché.

Pour nous convaincre de cette malice, considérons *ce que Dieu pense du péché*. Et nous voyons ce que Dieu en pense par la *manière dont il le punit* :

I^{er} P. — Chez les Anges rebelles :

1^o Les voir au Ciel, avant leur péché, beaux, aimant Dieu, etc. ;

2^o Les voir, après le péché, en enfer pour toujours, laids, méchants, etc. ;

3^o Double réflexion :

a) Dieu est juste et s'il punit ainsi un péché mortel d'orgueil, c'est qu'il mérite d'être ainsi puni ;

b) Et moi ! Que de péchés de ce genre j'ai commis !

Où me placer ? Où me cacher ?

II^e P. — Chez nos premiers parents :

1^o Les voir avant leur péché, dans le paradis terrestre. Leur bonheur. Leur destinée ;

2^o Les voir après leur péché, dans une vallée de larmes, pénitents, malheureux, etc. ;

3^o Double réflexion, comme plus haut.

III^e P. — Chez un damné qui n'a commis qu'un péché mortel. Imaginer son histoire.

Mêmes réflexions.

Conclusion : Me jeter au pied de la Croix ; y exprimer ma reconnaissance, mais aussi ma honte, ma confusion.

PÉNITENCES CORPORELLES

I^{er} P. — Pourquoi il faut s'en imposer :

1^o Moyen d'expiation ;

2^o Moyen de préservation ;

3^o Moyen d'impétration. Prière efficace pour obtenir les grâces divines ;

4^o Moyen de sanctification par la ressemblance avec N. S. qui, *proposito gaudio, sustinuit crucem*.

II^e P. — Comment pratiquer ces pénitences :

1^o Nous ne devons pas, en règle générale, vouloir faire ce que font les Ordres pénitents proprement dits, mais les admirer et prendre leur esprit ;

2^o Nous pouvons, sans nuire à notre santé et à nos travaux, faire plus que nous ne faisons ;

3^o Pour nous maintenir dans le surnaturel, nous imposer quelques pénitences quotidiennes. Les déterminer.

Observations : 1° Nous n'accepterons chrétiennement les pénitences que Dieu nous envoie, qu'à condition de nous être formés à l'esprit de pénitence par les pénitences volontaires ;

2° Dures au premier contact, les pénitences volontaires deviennent bientôt très aimables.

L'ENFER

Préambule : Raisons de méditer l'enfer :

Concevoir une grande horreur de la malice du péché ;
S'en préserver à l'avenir ; Crainte de Dieu ;
Reconnaître et bénir la miséricorde de Dieu ;
Apprendre à souffrir patiemment les maux de cette vie ;
Concevoir un grand désir de sauver les âmes.

Application des Sens.

La vue : Je vois l'habitation... les habitants... la place qui m'est réservée si je ne fais pas les sacrifices que Dieu me demande. Que vais-je faire ?

L'ouïe : J'entends les ricanements des démons ; les plaintes et les cris effrayants des hommes damnés... la flamme... la sentence. Et, si j'étais mort à un tel moment, voilà ce que je serais condamné à entendre toujours !

Le goût : Je goûte la faim enragée... la soif insatiable... le remords amer... Et, si j'étais mort à telle heure !...

L'odorat : Je respire cette infection qui s'exhale des sentines de l'enfer... Est-ce que je veux respirer cela durant l'éternité ?

Le toucher : Je touche de tous mes membres le feu d'enfer... je le sens passer en moi... je me sens enchaîné, étendu sur un brasier ardent, pour toujours. Un moment de plaisir, une éternité de malheur ! O justice de Dieu !

Conclure par un cri de reconnaissance. Résolutions.

LA MORT

I^{er} P. — Je mourrai *prochainement*. Je serai séparé :

1° De tous mes biens temporels... N'y pas tenir tant ;

2° De mon corps, qui deviendra cadavre, pourriture, poussière... Ne pas tant me préoccuper de lui ;

3° De l'affection et du souvenir des hommes... Ne pas y attacher tant d'importance.

« *Quod non æternum est NIHIL est,* » disait souvent S. Léonard de Port-Maurice.

Mais Dieu ne meurt pas.

II^e P. — Je mourrai *bientôt* et au moment où je n'y penserai pas.

Toute vie est courte. Il n'y a pas de vie réellement longue.

Il y a ce qu'on appelle une vie longue.

Et cette vie appelée longue, l'aurai-je ?

Est-ce que la maladie ne me mènera pas bientôt au tombeau ? Est-ce que les grandes catastrophes m'épargneront longtemps ? Et par ailleurs, il faut si peu de chose pour mourir !

« *Finis venit, venit finis* » (Ezéchiel).

« *Stulle, hanc nocte repetent animam tuam* » (N. S.).

Estote parati quia quâ horâ non putatis Filius hominis veniet.

Etes-vous prêts ? C'est-à-dire :

Etes-vous en grâce avec le Bon Dieu ?

Avez-vous en main un trésor de bonnes œuvres méritoires de la vie éternelle ?

III^e P. — Aussitôt mort, je serai jugé par Dieu, Juge infailible, Juge incorruptible, Juge qui appliquera lui-même la sentence, Juge sévère.

Pour n'avoir pas un jour à redouter ses jugements :

1° Me juger sévèrement moi-même ;

2° Traiter mon Juge comme mon meilleur ami.

O mors bonum est judicium tuum.

LA CONVERSION DE S. PIERRE

I^{er} P. — Cause de sa chute : sa présomption.

Nature généreuse, sensible, primesautière, mais présomptueuse. D'où, oubli de la règle. *Vigilate et orate*. Il n'a pas prié. Il n'a pas veillé sur ses fréquentations : *sedebat cum ministris* ; ni sur ses sens : *calefaciebat se*.

II^e P. — Profondeur de sa chute. C'est le reniement. Ce qui rend cette chute plus profonde, ce péché plus grave, c'est :

1° La dignité de Pierre ;

2° La faiblesse de la tentation ;

3° L'état affreux dans lequel se trouvait N. S.

III^e P. — Son relèvement.

1° Cause : la miséricorde de Dieu se traduisant par un regard où aussi se lisait un douloureux reproche. *Et conversus respexit Petrum*. Application pratique ;

2° Signes : a) Il fuit l'occasion, *egressus foras* ;

b) Il pleure sa faute, *flevit amare* ;

c) Il est devenu humble. Voir sa réponse à la demande de N. S. : « *Petre diligis me plus his* » ?

d) Il se dévoue jusqu'à la mort.

PURETÉ

Quelques conseils pour obtenir la victoire.

I^{er} P. — Avoir l'estime, la fierté passionnée d'une vertu :

1° Qui illumine l'intelligence, surtout dans les choses de Dieu. *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* ;

2° Qui fortifie la volonté, par les victoires que, pour rester purs, nous devons sans cesse remporter ;

3° Qui donne au cœur humain, en le débarrassant de tout ce qui est grossier et égoïste, un si grand besoin de dévouement et de sacrifice ;

4° Qui donne au corps lui-même un reflet de la beauté céleste.
Quam pulchra generatio cum claritate !

5° Qui est la vertu propre, l'honneur du sacerdoce catholique.

II^e P. — Veiller :

1° Sur son cœur. Toute affection amollissante est mauvaise : la fuir. Toute affection virilisante est bonne : remplir le cœur de nobles et saintes affections ;

2° Sur ses sens, le toucher surtout :

a) Règles de modestie ecclésiastique ;

b) Mortification volontaire des sens ;

c) Travail opiniâtre.

III^e P. — S'ouvrir à son confesseur. Le démon est *lucifuga bestia*.

Fidelis Deus qui non patietur vos tentari super id quod potestis.

CHARITÉ FRATERNELLE

I^{er} P. — Sa nécessité.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de charité fraternelle. Lire, en saint Jean, le discours après la cène... *Mandatum novum do vobis : In hoc cognoscent omnes.....*

II^e P. — Sa pratique :

1° Dans les pensées. Estimer nos frères, tous nos frères, d'une estime profonde et surnaturelle ;

Etre bienveillants à leur égard, et leur vouloir à tous le bien que Dieu leur veut ;

Pour réussir à cela, haïr l'envie, qui est un défaut honteux, un défaut déraisonnable, un défaut cruel ;

2° Dans les paroles :

Règle : Ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse à nous-mêmes... Détailler ;

3° Dans les actes :

Règle : Faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fasse à nous-mêmes. Etre bon, réellement bon pour tous, toujours.

Modèles de charité : Jésus et Marie, parcourir toute leur vie.

L'HUMILITÉ

Elle consiste à se connaître, à se mépriser, à se mettre par la pensée, en dessous des autres.

I^{er} P. — Sa nécessité :

1° C'est une vertu fondamentale, et sans elle aucune autre vertu ne sert de rien ;

2° C'est une vertu sanctifiante, car elle attire Dieu et sa grâce ;

3° C'est une vertu béatifiante. Les plus humbles sont toujours les plus heureux ;

4° C'est la vertu éminemment apostolique, car Dieu ne veut se servir, pour faire de grandes choses, que d'instruments humbles... exemples...

De plus, seuls les humbles sont toujours entreprenants, car ils ne comptent que sur Dieu, mais ils comptent toujours sur Lui et ne se découragent jamais.

II^e P. — Fondements de l'humilité :

1° Se connaître soi-même. Son néant. Ses péchés. Ses défauts ;

2° L'exemple de Jésus-Christ. Parcourir toute sa vie... Son incarnation... Sa naissance... Sa vie à Nazareth... Sa passion... Sa vie eucharistique...

O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre !

L'APOSTOLAT

I^{er} P. — Considérations générales.

Rien n'est beau comme de travailler avec Dieu à sauver des âmes...

Etre apôtre est la vocation du prêtre, sa raison d'être... qu'est-ce qu'un prêtre qui ne travaille pas à sauver des âmes ?

II^e P. — Le Séminariste doit être apôtre au Séminaire, et il doit l'être :

1° Par son exemple, sa régularité, sa piété, sa charité, son travail. *Exempla trahunt* ;

2° Par sa parole. Il doit oser parler le langage de sa profession, le langage de la foi, de la piété, du bon esprit... etc.

III^e P. — Le Séminariste doit se préparer, au Séminaire, à exercer l'apostolat dans le monde, et il s'y prépare :

1° En se sanctifiant lui-même. On ne donne que ce qu'on a... Il doit donc se remplir de Dieu pour Le donner aux foules ;

2° En faisant provision de science. « *Duo sunt maxime necessaria sacerdoti, splendor vitæ, splendorque doctrinæ* ». Il faut de la science, beaucoup de science pour enseigner comme il faut ; beaucoup de science pour diriger les âmes ; beaucoup de science pour acquérir sur le peuple une autorité qui nous permette de lui faire du bien.

Il faut donc beaucoup travailler à se sanctifier et à s'instruire.

M'ont écrit du front : MM. Y. Léon, Le Gélébart, Kerbrat, Y. Salain, Roudaut, Bosson, F. Riou, F. Floch, Péron, Ropars, Le Duc, Jⁿ Brénéol, Galès, L. Thomas, Noury, Soubigou, Sparfel, Kerboul, Larnicol, Moënnier, Derven, Marec, F. Tanguy, Trégloze, Lapous, Le Meur, Le Cann, Billon, Pelleier, Le Corre, Pouchart, Guéguen, Cotten, J. Blons, H. Gourmelon, J.-L. Dénier, P. Derrien, Séité.

M'ont écrit de l'arrière : MM. Bothorel, Quinquis, Creignou, Abolivier, Améry, Jain, R. Guillermin, Morvan, L. Bihan, Guirriec, E. Berthou, Favennec, Mazé, Guermeur, Le Moal, J.-L. Toulemon, Kéromnès, Bervas, Bloas, Auffret.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Nédellec, Y. Salaün, Le Guellec, Laot.

M'ont écrit de Salonique : MM. Abiven, Croissant.

M'a écrit d'Allemagne : M. Paugam.

M'a écrit de Suisse : M. Messenger.

Au Grand Séminaire ! — Que vous dire de nous ? Nous avons dû « mobiliser » nous-mêmes, et envoyer au secours de nos cinq collègues libres, 15 des Séminaristes, dont l'autorité militaire n'avait pas voulu, ou qu'elle nous avait rendus mutilés, et il nous reste exactement 21 Séminaristes au Séminaire : 1 sous-diacre, 2 mineurs, 5 tonsurés, 13 philosophes.

Sur ces 21 Séminaristes, 5 sont définitivement réformés, 2 sont réformés temporairement, 6 sont ajournés et 8 appartiennent à la classe 19 !

Si la guerre doit durer encore, et humainement on n'en voit pas la fin, il nous restera à peine une demi-douzaine de Séminaristes pour terminer l'année.

Nous pouvons donc dire, en toute vérité, nous aussi, qu'il y a, désormais, « grande pitié » au Séminaire de Quimper, et nous devons, de tout notre cœur, conjurer Dieu de nous venir en aide.

Nous le faisons, n'est-ce pas ? mes chers Amis, et, durant ce beau mois du Rosaire qui finit, nous avons tous demandé au Cœur Sacré de Jésus, par le Cœur Immaculé de la douce et puissante Vierge Marie, de mettre, enfin, un terme à cette cruelle épreuve, de nous accorder la paix et de vous permettre à tous de reprendre au plus tôt, avec vos chères études, cette vie de prière et de recueillement qui vous prépare à remplir dignement la divine mission qui doit être la vôtre.

Continuons à prier, mes chers Amis, à prier avec foi, avec confiance, de toute notre âme, et soyons certains que le Cœur aimant de Jésus se laissera fléchir par nos ardentes supplications.

Je vous suis, dans ce divin Cœur, tout affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Quimper, le 26 Novembre 1917.

bon chers amis
ici de notre bon
cette. Je prie pour
de tout mon cœur, et
demande à Dieu de vous
garder à lui et de vous
garder à nous.
P. M.

L'un de vous m'écrivait, ces jours derniers : « Le résumé des instructions de la Retraite que vous nous avez donné, dans votre dernière circulaire, me prépare à la grande cérémonie du 21 Novembre. Je n'aurai pas encore le bonheur d'y assister, mais, du front, je m'unirai à vous, et moi aussi je renouvellerai de tout mon cœur mes promesses cléricales. »

Nous n'avons pas fait, hélas ! chez nous, cette année, encore, « la grande cérémonie » dont parle ce cher confrère, et c'est seulement dans le secret de nos cœurs que nous avons, nous aussi, avec lui et comme lui, renouvelé nos engagements. Mais vous êtes-vous donc tous rappelé cette délicieuse fête d'autrefois ? Avez-vous revécu par la pensée cette touchante cérémonie du 21 Novembre, pendant laquelle vous montiez, deux à deux, les degrés de l'autel, pour redire à Dieu votre *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi* ? C'est de tout votre cœur, n'est-ce pas ? mes chers Amis, c'est avec toute votre âme que vous dictiez ces paroles à vos lèvres ! Eh bien, c'est de tout votre cœur, c'est avec toute votre âme qu'il vous sera bon de les redire aujourd'hui encore à Jésus, et c'est même plus affectueusement, plus profondément qu'autrefois qu'il vous faut Lui renouveler votre volonté de Lui appartenir à jamais. Aujourd'hui, en effet, mes chers Amis, toute sorte de dangers vous environnent, des ennemis vous pressent, qui voudraient vous écarter peu à peu du cœur aimant de ce Dieu si bon, qui voudraient même, s'ils le pouvaient, vous arracher complètement à Lui ! Est-ce que vous ne le sentez pas vous-mêmes ? Oh ! oui, vous le sentez, et pour plusieurs d'entre vous le présent est bien lourd, et s'ils ne se surveillaient énergiquement, ils ne feraient bientôt plus que traîner misérablement sur le chemin de la vertu. Et comment donc réagir contre tous ces dangers ? Comment triompher de tous ces ennemis ? Comment rester vaillants dans le devoir, et vous montrer toujours, partout et en tout, de bons Séminaristes ? Un

des meilleurs moyens, un des moyens les plus faciles aussi, c'est de vous rappeler vos engagements de jadis, de vous jeter et de vous rejeter souvent entre les bras et sur le cœur du Sauveur béni, en Le conjurant de vous garder à Lui, de se garder à vous, et en Lui redisant, avec l'intime de votre être : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*. Oui, faites cela, mes chers Amis, refaites cela souvent, très souvent, et Dieu vous donnera d'être toujours ce que vous étiez hier, ce que vous êtes aujourd'hui, des Séminaristes fidèles à tous leurs devoirs, à toutes leurs obligations. *Sursum corda!* En haut nos cœurs ! en haut vers le bien, vers le vrai, vers le bon, vers l'idéal, vers Dieu auquel seul ils appartiennent, auquel seul ils veulent être, et qui seul aussi est capable de les satisfaire assez complètement et à jamais.

Je n'ai, aujourd'hui encore, aucun nouveau deuil à vous annoncer, et la mort, qui a cruellement menacé certains d'entre vous, n'a pas osé les frapper ; Dieu était là veillant sur eux, et Dieu les a protégés. Nous Lui en dirons tous, n'est-ce pas ? un tout sincère et tout affectueux merci.

Deux nouveaux confrères ont, cependant, été évacués du front, ces jours derniers, MM. *Férec* et *J.-M. Le Bot*.

« J'ai quitté le Chemin des Dames, m'écrit M. *Férec*, pour venir échouer dans un hôpital, à Beauvais ; j'ai été intoxiqué par les gaz, ainsi que 22 hommes qui se trouvaient avec moi en corvée. Pas un seul, heureusement, n'a été gravement atteint, et j'espère qu'avant 15 jours, je serai moi-même complètement rétabli... » — « Me voilà arrivé à l'hôpital, à Beauvais, me dit M. *Le Bot*. Intoxiqué par les gaz, au Chemin des Dames, j'ai pu recevoir des soins immédiats, et j'espère donc que ce ne sera pas grave. C'est de tout mon cœur que je remercie la Sainte Vierge Marie de m'avoir protégé durant mon séjour dans ce secteur. Combien, hélas ! n'en sont pas revenus... » Nous avons encore vu, ces dernières semaines, au Séminaire, une autre victime de ces gaz empoisonnés, M. *Salaün*, de Plogonnec. M. *Salaün* paraît avoir été plus fortement touché que ses deux confrères, et il a été, durant quelques jours, aveugle et aphone. Il a recouvré la vue assez complètement, mais, à son passage chez nous, il était encore aphone, et il ne pouvait s'exprimer qu'à voix très basse. Nous espérons, cependant, que lui aussi se rétablira complètement, et nous le demandons à Dieu et à la Vierge Marie de tout notre cœur.

Notre « Livre d'Or » s'est encore enrichi, depuis l'envoi de ma dernière circulaire, et je puis y écrire l'obtention d'une médaille militaire et de trois nouvelles citations à l'ordre du jour.

La médaille militaire a été remise à M. *Jean Nédellec*, quelques jours après son entrée à l'hôpital. Il m'en avait prévenu, mais je voulais, en vous l'annonçant, pouvoir vous donner en même temps le texte de sa citation, et je ne l'avais pas. M. *Maurice Le Meur* vient de me le communiquer, et le voici :

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

« En vertu des pouvoirs qui lui sont conférés... le général commandant en chef a conféré, à la date du 24 Septembre 1917, la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent... »

Nédellec, Jean-Aristide-Marie, aspirant à la 2^e C^{ie} du 48^e : « Jeune aspirant qui a toujours été, pour sa section, un modèle de bravoure et d'entrain. A été grièvement blessé, le 19 Septembre 1917, en se préparant à l'attaque.

» Au g. q. g., le 22 Octobre 1917.

» Le général commandant en chef.

» P. o., *Le major général* : S. DEBENEY. »

Ce bon M. *Nédellec* n'a pas encore pu être évacué à l'intérieur, et il est toujours soigné au centre hospitalier A, salle J, secteur 215.

Il nous a même donné les plus vives inquiétudes, voici quelques jours, et nous nous sommes demandés si Dieu n'allait pas nous le reprendre. Nos craintes ne se sont, heureusement, pas réalisées, tout danger immédiat a disparu, et on m'écrit « qu'on espère qu'il s'en tirera encore cette fois ».

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Marec Eugène, sergent de renseignement au 3^e bataillon du 71^e d'Infanterie : « Sous-officier intelligent et brave. A secondé utilement le commandement pendant les journées du 18 au 21 Septembre 1917, en parcourant fréquemment les lignes, pour recueillir des renseignements et assurer la liaison. » — (Déjà cité deux fois.)

Et en me transmettant cet ordre du jour, M. *Sparfel* ajoute : « J'espère, qu'après tous ces actes de bravoure, M. *Marec* obtiendra bientôt son galon de sous-lieutenant. Ce n'est sans doute pas pour ces honneurs et ces distinctions que nous travaillons, mais ils font rejaillir un peu d'honneur sur l'Eglise et sur le clergé, et c'est pour cela que nous les acceptons. » C'est pour cela que nous aussi nous en sommes heureux et fiers.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Yves Léon, caporal à la 2^e C^{ie} du 4^e régiment d'Infanterie : « Belle conduite au cours des bombardements du 13 Septembre 1917. »

C'est de tout cœur que j'offre à ces chers confrères mes plus sincères félicitations.

Je vous ai déjà parlé de quelques-uns de nos blessés. M'ont encore écrit : MM. *Heurté, Courtet, Le Guellec* et *Y. Le Goff*.

M. *Heurté* est vraiment mieux. « La plaie du sternum ne suppure plus ; elle est recouverte d'une épaisse croûte, et le chirurgien prétend que c'est là un symptôme de guérison ! Puisse-t-elle venir, enfin ! cette guérison que je cherche, depuis un an, dans les hôpitaux... »

M. *Courtet* constate avec regret que l'amélioration de son état n'est guère sensible. Il a subi une nouvelle opération. « Le docteur, en ravivant les chairs, espérait que ma fistule allait se fermer plus vite. Jusqu'à présent le résultat désiré n'est pas obtenu... Je me résigne à la volonté de Dieu, et je suis prêt à accepter de grand cœur ce que sa divine Providence me réserve. »

M. *Guellec* a dû subir, lui aussi, une nouvelle et très douloureuse opération. Elle a heureusement réussi, « réussi au delà des espérances des majors, » et sa guérison, qui paraît certaine, se fera aussi assez rapidement.

M. *Y. Le Goff* nous avait privés de ses nouvelles depuis plusieurs semaines. Je commençais à être inquiet à son sujet, quand je reçus ces mots... de Plouguerneau : « C'est le cafard, Monsieur le Supérieur, qu'il faut accuser de mon silence. Je désespérais de ma guérison... et voilà que, tout d'un coup, après une quatrième opération, ma plaie s'est cicatrisée, et je viens d'arriver dans ma famille... » Ce cher M. *Le Goff* est même venu nous voir au Séminaire, et nous avons tous constaté avec bonheur que sa guérison était réelle, et... que tout « cafard » avait disparu.

Trois de nos confrères ont été réformés : MM. *Goarnisson*, de La Martyre, et *Y. Salaün*, de Douarnenez, définitivement ; M. *Guermeur*, du Bourg-Blanc, pour un an seulement. J'espère que ces chers Amis pourront nous venir sans tarder, et je demande au Cœur de Jésus que leurs blessures et leur état de santé ne les empêchent pas de suivre jusqu'au bout la belle vocation qu'il leur a donnée, et qu'ils continuent à aimer de toute leur âme.

M'ont écrit du front : MM. *Trégloze, Derrien, Félix Blons, Le Cann, F. Riou, F. Blons, Gourmelon, L. Péron, J.-F. Blons, Derven, J. Colin, Le Meur, L. Soubigou, Guivarc'h, Pouchart, J. Améry, Lapous, Tréguier, Kerbrat, Sparfel, Chuto, Hervé, Kérandel, F. Floch, Y. Léon, Larnicol, Treussard, L. Boucher, Briand, Abguillem, J. Cam, F. Tanguy, J. Laot, Noury, Bernard, Gourmelen, Dénier, Loaec, Bothorel, Graveran, Allain, Le Quéau, Les-*

pagnol, Le Daré, J.-M. Le Bot, F. Ropars, Kerboul, J.-C. Riou, Le Goaziou, Bosson, Le Pape.

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Laot Jean, P. Guillou, Y. Tanguy, Y. Salaün, Méar, Creignou, J.-L. Toulemont, E. Berthou, Le Moal, Le Friant, J. Cam, Guermeur, Suignard, A. Grall, Y. Le Goff, Bloas, F. Guillem, Le Baut, Mazé, J.-M. Auffret, Le Duc, Keromnès, Abolivier.*

Parmi ces confrères, il en est quatre, dont vous voyez, pour la première fois, les noms sur notre *Bulletin* : MM. *Loaec* et *Le Daré*, MM. *Laot Jean* et *Méar*. Mobilisés de la classe 18, et versés au 118^e d'Infanterie, ils étaient auprès de nous à Quimper, depuis leur entrée à la caserne. Ils viennent de nous quitter : MM. *Loaec* et *Le Daré*, pour l'arrière-front ; MM. *Laot* et *Méar*, pour un régiment territorial de Paris où ils ne doivent, semble-t-il, séjourner que peu de temps.

Tous mes autres correspondants du front et de l'arrière se portent aussi bien que possible.

Ceux-là qui ont pris part à la dernière offensive la racontent avec enthousiasme. « Nos hommes ont été admirables, et le succès a dépassé de beaucoup nos espérances... Personnellement, je m'en suis tiré avec peu de chose : simplement une forte commotion causée par un obus qui a explosé près de moi, et qui m'a rendu tout à fait sourd. Cette surdité ne sera, je crois, que passagère. Aussi n'ai-je pas cru devoir accepter l'évacuation qui m'était proposée, estimant que ma place est de demeurer près des blessés dont le nombre est toujours trop grand. » C'est beau, cela, n'est-ce pas ? mes chers Amis, et cela s'appelle tout simplement de l'héroïsme. « Les chasseurs à pied ont été merveilleux, m'écrit un autre de nos combattants. Jamais nous n'aurions cru, vu les difficultés du terrain, que le succès aurait été si complet. Il est vrai que la préparation d'artillerie a été fantastique et que l'aviation a été admirable... Et nous avons fait connaissance avec les fameuses « creutes » du Soissonnais... Elles sont à nous. »

C'est le cri de triomphe du vainqueur, et vraiment nous partageons tous sa joie et son allégresse. Mais ce n'est pas encore, hélas ! la victoire définitive, et cette victoire, il nous faut l'acheter, il nous faut l'obtenir à force de prières et de sacrifices. Nos vaillants confrères le savent, et ils souffrent, et ils prient :

« Le mauvais temps continue par ici, et les périodes des tranchées commencent à être très dures. La pluie et la boue nous rendent très malheureux. » — « J'ai parfois le « cafard », mais je le chasse, en me jetant dans les bras de Jésus et de Marie. Je Les prie de tout mon cœur, et j'espère qu'ils me donneront toujours la force d'accepter sans défaillir les sacrifices quotidiens. » —

« Les nuits sont désormais bien longues, et avec la pluie et le froid, les heures de garde sont de nouveau bien pénibles... Mais pendant ces gardes aussi, dans le silence de la nuit, il est facile de se recueillir, d'entrer en conversation avec le Divin Consolateur, et dans ce colloque intime, la grâce aidant, de se pénétrer de l'esprit du Maître lui-même sur le chemin du Calvaire. » — « Durant ces derniers jours, nous avons traîné notre misère de côté et d'autre, pataugé dans l'eau des boyaux... Mais je puis prier, communier surtout, et même communier sans être à jeun, et j'espère que Jésus me gardera à Lui, qu'Il gardera ma vocation et ma pureté, afin que je vive et que je meure en vrai Séminariste. » — « Existence de misère que la nôtre ! A longueur de journée, impossible de se montrer... Belle occasion de faire pénitence, et heureusement que nous savons la valeur du sacrifice. J'ai les moyens vraiment de satisfaire quelque peu à la justice divine pour moi et pour la France. »

C'est en particulier qu'ils prient ceux-là ; on ne peut faire autrement aux tranchées ; « mais quand on revient à l'arrière, l'âme, quelque peu endurcie là-haut, peut se retremper facilement dans de nombreux exercices de piété : messe, le matin, prières, chemin de croix, bénédiction du Saint-Sacrement... » — « Nos réunions de Séminaristes se font sous la présidence du sous-lieutenant G... Il nous commente actuellement « l'âme de tout apostolat ». — « Pour les réunions des Séminaristes, le vicaire général de P.... vient nous donner des instructions en moyenne trois fois la semaine... » En un mot, et le constater m'est un bonheur, nos Séminaristes s'efforcent partout de rester bons, de rester pieux, et d'être aussi fidèles que possible aux obligations de leur sainte vocation.

M'ont écrit de Salonique : MM. *Abiven*, *Croissant* et *Le Breton*.

« Je suis en bonne santé, m'écrit M. *Abiven*. Je tiens, car le moral est bon, mais le physique est un peu plus bas, et j'ai encore eu deux accès de fièvre. »

Se portent bien aussi, et sans avoir à lutter contre la fièvre, MM. *Croissant* et *Le Breton*. M. *Le Breton* m'annonce qu'il aura le bonheur de nous revenir sans tarder pour quelques jours.

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *J. Cloarec* et *Jézégabel*. Aucun changement dans leur situation, mais il y a dans les quelques mots que m'adresse M. *Jézégabel* un accent de profonde tristesse.

M'ont écrit : de Suisse, M. *Messenger* ; du Tonkin, M. *Seznec*.

M. *Messenger* poursuit avec ardeur ses cours de Théologie au Grand Séminaire de Fribourg.

M. *Seznec* est toujours à Nam-Dinh, et il pense y rester jus-

qu'à la fin de la guerre. Il me dit : « Vous pouvez être assuré, Monsieur le Supérieur, que je fais tout mon possible pour laisser ici un bon souvenir, en restant fidèle à mes exercices de piété, malgré le travail absorbant qui est le mien à certains moments. Je suis parfois astreint à dix heures de travail par jour, et cela va durer ainsi, dès aujourd'hui, et jusqu'à la fin de l'année. Je puis quand même, heureusement, assister à la sainte messe et faire la sainte communion avant l'ouverture des bureaux, faire ma visite au Saint-Sacrement de 5 h. 1/2 à 7 heures.

Vous remarquerez que je n'ai encore aucun correspondant en Italie. N'en aurai-je pas sans tarder ? Je ne sais, mais il me semble qu'un de nos séminaristes au moins, M. *Chuto*, s'en est allé là-bas avec toute son ambulance, attendons.

Nous ont fait le plaisir de passer au Séminaire depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. *Maurice Le Meur*, Y. *Salaün*, *Guirriec*, lieutenant *Pape*, *Goarnisson*, J. *Cam*, Y. *Léon*, *Jain*, *Suignard*, *Quinquis*, L. *Bihan*, *Madéo*, Y. *Le Goff*, J.-L. *Kerlidou*, *Favé*, *Bernard*, *Pelléter*, Y. *Laot*, J^e *Brénéol*, *Guillou*, L. *Soubigou*.

C'est bien sincèrement que je remercie ces chers messieurs de l'affectueuse sympathie qu'ils nous ont témoignée, et je veux espérer que vous pourrez tous les imiter sans trop tarder, et nous prouver que votre Séminaire reste toujours très cher à votre cœur.

Au Séminaire. — Nous avons eu la joie de recevoir, ces jours derniers, la visite de Monseigneur l'Evêque. Il nous a tous réunis dans cette pauvre petite salle d'étude, qui nous sert toujours de salle d'exercices, et dans une causerie toute paternelle, il a rappelé à nos Séminaristes quelles obligations étaient les leurs.

Avant tout ils doivent prier et prier de tout leur cœur pour vous, qui êtes exposés à tant de dangers, et qui êtes si menacés dans votre corps et dans votre âme. Qu'ils prient donc avec ferveur ! qu'ils demandent à Dieu et à la Vierge Marie de vous protéger, de vous accorder la grâce d'être toujours fidèles à votre vocation. Cette vocation est votre « étoile ». Que Dieu vous donne de ne jamais la perdre de vue ! qu'elle soit toujours le guide qui vous conduira sur le droit chemin...

Nos Séminaristes doivent prier pour vous ! Ils doivent aussi travailler avec joie, avec élan à devenir eux-mêmes les prêtres dont les âmes auront tant besoin demain... Ce travail de formation exige des efforts, impose des sacrifices... On entre au Séminaire pour lutter et pour souffrir. Le Séminaire n'est pas un paradis ! il n'y en a plus sur cette terre depuis la faute de nos premiers parents ; le Séminaire est un « purgatoire » où l'on prie, où l'on

peine, où l'on souffre, où l'on jouit aussi, parce que l'on y aime Dieu à plein cœur...

Et puis, le Séminariste n'est pas laissé à lui-même au Séminaire ! Il a ses confrères qui lui viennent en aide par leurs exemples et par leurs prières... Il a surtout son Directeur, qui est son ange gardien visible, qui l'aime, et qui se propose de le conduire comme par la main sur le chemin de la sainteté... Qu'il se confie donc à ce Directeur, mais qu'il se confie tout entier, sans aucune restriction, avec un abandon d'enfant...

Vous dire avec quelle affectueuse attention tous ces conseils étaient reçus est inutile, n'est-ce pas ? et vous vous en rendez bien compte vous-mêmes. Aussi, lorsque Monseigneur se retira après nous avoir donné sa bénédiction, nos Séminaristes rentrèrent dans leur cellule, heureux d'avoir entendu leur père, et plus résolus que jamais à se servir de tous les moyens de sainteté que Dieu leur donnait.

Vous nous y aiderez, n'est-ce pas ? mes chers Amis. Vous nous y aiderez par vos prières et par vos sacrifices, et de notre côté nous vous renouvelons de tout notre cœur la promesse sincère de ne jamais vous oublier aux pieds de Jésus et de Marie.

Tout cordialement à vous.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Quimper, le 24 Décembre 1917.

Mes chers Amis,

C'est la quatrième fois que je me vois contraint de vous offrir de loin mes vœux de bonne et sainte année. Je vous les offre, certes, de tout, tout mon cœur, mais de tout mon cœur aussi je demande à Dieu que ce soit la dernière fois pour moi de vous les offrir de cette façon. Et ce sera la dernière fois, mes chers Amis, je veux en avoir la ferme confiance. Oui, le Cœur sacré de Jésus, que nous invoquons avec tant d'instance, que la France, la vraie France appelle à son secours avec tant de larmes, le Cœur sacré de Jésus se laissera fléchir enfin, se laissera fléchir bientôt ; Il nous accordera le triomphe et la paix, et Il vous donnera de revenir, sans tarder, au milieu de nous.

Et vous nous reviendrez tous, n'est-ce pas ? mes chers Amis, avec les mêmes sentiments surnaturels qui étaient les vôtres au moment de votre départ pour la caserne. Vous avez lutté courageusement, depuis trois ans et plus déjà, pour les conserver intacts au fond de votre cœur, vous lutterez encore, et plus courageusement s'il le faut, pour les défendre contre tous les dangers et tous les ennemis qui les menacent. Oui, et je le sais parce que vous me le dites, la lutte se fait d'autant plus pénible qu'elle se prolonge davantage, et ces ennemis d'autant plus dangereux que vous les rencontrez plus habituellement sur votre chemin. Pour rester bons vous devez veiller, veiller beaucoup, et veiller en même temps et au dedans et au dehors de vous. Ce n'est pas seulement la France qui voit les traîtres de l'intérieur donner sournoisement, pour la perdre, la main à ses ennemis de l'extérieur : nous avons, chacun de nous, au fond de notre cœur, des instincts misérables qui sont toujours disposés à se liguier contre nous avec le monde et le démon, à se vendre à eux pour nous perdre. Pour ne pas sombrer dans un honteux esclavage, il nous faut donc combattre en même temps et Satan et nos propres passions ! Vous les combattez, mes chers Amis, vous les combattez avec toute la vigueur et l'énergie dont vous êtes capables. Vos lettres encore sont là qui me le disent, et en les parcourant, j'aime à me répéter souvent qu'aucun de vous ne mérite ce reproche que le Sauveur faisait adresser à l'ange de

l'Eglise d'Ephèse : « *Habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti...* »

« *Reliquisti !!* » Non, certes, aucun de vous n'a renoncé à être à Notre Seigneur ! aucun de vous n'a abandonné ses généreuses résolutions d'autrefois, aucun de vous n'a délaissé l'idéal de sainteté, de dévouement à Dieu et aux âmes qui était le sien. Quelques-uns, sans doute, et ils me le disent avec une simplicité touchante, ont parfois à regretter certaines faiblesses, certaines négligences, mais ces faiblesses et ces négligences ne sont jamais que passagères, et leur âme, qui a fléchi sous la poussée d'un « cafard » plus profond, se ressaisit vite avec le secours de la grâce de Dieu, et se remet en chemin avec un nouvel élan et une nouvelle générosité. Le « *reliquisti* » de l'Apocalypse ne les frappe donc pas ! Hé bien, ce que vous avez fait jusqu'à présent, il faut le faire jusqu'au bout, et n'est-ce pas ? que vous le ferez, et que vous resterez vraiment Séminaristes envers et contre tout. Oui, Dieu peut compter sur votre meilleure bonne volonté, et vous aussi vous pouvez compter sur les meilleures et les plus abondantes grâces de Dieu, à la seule condition que vous les Lui demanderez et que vous Le prierez !

Vous priez, mes chers Amis, vous priez Jésus, vous priez la Vierge Marie ! Vous communiez aussi souvent que possible, vous récitez, tous les jours au moins, votre chapelet, vous aimez à écouter Jésus, à vous entretenir avec Jésus le long de vos journées, et Jésus vous gardera à Lui et à nous, et Jésus vous protégera, et Jésus vous bénira. Vous savez sa parole : « *Qui vicerit et custodierit usque in finem opera mea dabo illi potestatem super gentes* ». Traduisez « *gentes* » par « âmes ». Votre plus cher désir à tous est de vous dévouer pour les âmes, votre plus grand bonheur serait de leur faire du bien ! Soyez fidèles à Jésus, et Jésus vous donnera puissance sur les âmes, et parce que vous aurez su lui rester unis dans l'épreuve, Il fera de vous plus tard d'irrésistibles apôtres.

Je me laisserais volontiers aller longtemps encore à ce cœur à cœur avec vous, mais je n'en ai pas le droit, et je ne dois pas oublier que ce *Bulletin* est fait surtout pour vous donner à tous des nouvelles de notre chère famille dispersée. J'y arrive, mais après vous avoir redit une dernière fois mes vœux, nos vœux à tous pour l'année qui va commencer : qu'elle soit bonne, et pour cela qu'elle soit sainte. Nous le demanderons tous pour vous, nous le demanderons de tout notre cœur au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie.

C'est un nouveau deuil que j'ai tout d'abord à vous annoncer, et notre Séminaire vient de perdre encore un de ses plus jeunes enfants : M. Jean-François Le Bars, de Landivisiau. M. Le Bars avait composé pour le Séminaire, en Juillet 1915, il avait pris

part à la retraite de rentrée d'Octobre suivant, et il était parti pour la caserne avec la classe 1917. Il est tombé au champ d'honneur le 22 Octobre dernier, et sa famille en a été avisée par une lettre de son aumônier militaire, lettre que me communique M. le Curé de Landivisiau, et que voici : « Je ne puis que vous confirmer la douloureuse nouvelle : votre fils est mort pour la France, frappé d'une balle au ventre, le 22 Octobre 1917. Son corps a été retrouvé et ramené en dehors de la ligne de feu par un prêtre brancardier du régiment, et je suis allé moi-même planter une croix qui porte son nom sûr sa pauvre tombe de soldat. Tant bien que mal, à cause des circonstances qui rendent très difficiles ces inhumations, nous avons fait notre possible pour rendre à votre pauvre enfant les derniers devoirs que vous ne pouviez lui rendre vous-même. J'espère que cette pauvre tombe où il repose avec quatre de ses camarades sera respectée par les obus qui continuent de tomber..... »

Je suis certain, mes chers Amis, que vous voudrez tous, et de tout votre cœur, prier pour le repos de l'âme de ce cher confrère.

M. l'Aumônier titulaire de l'ambulance 7/4, secteur 71, m'écrivait, le 6 Décembre dernier : « *François Guivarc'h*, du 124^e d'Infanterie, est entré à notre ambulance pour blessure de poitrine. Il n'oublie pas le Séminaire et se recommande à vos bonnes prières. D'ici quelques jours, il pourra vous écrire lui-même, car son état ne le met pas en danger. Il a cependant besoin de grâces particulières pour supporter ses pénibles souffrances ; il les supporte du reste courageusement. »

J'ai immédiatement écrit à notre cher blessé, le priant de me tenir ou de me faire tenir au courant de son état, et lui demandant quelques précisions sur sa blessure, mais mes lettres sont restées sans réponse, et ce silence n'est pas sans me causer une certaine inquiétude.

Je reçois, à l'instant, ce mot de M. Lapous : « Excusez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. J'ai été blessé, le 21 du mois dernier, d'un éclat d'obus à la hanche droite. L'éclat n'a touché aucun organe et la guérison se fait rapidement. La plaie est déjà cicatrisée et je marche très bien. J'ai été évacué à l'intérieur, et je suis, depuis quelques jours à Orléans, hôpital mixte, salle Saint-Laurent. »

Après nos tristesses, nos joies. J'ai le plaisir de pouvoir inscrire dans notre « Livre d'Or » quatre nouvelles citations à l'ordre du jour :

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Pierre Treussard, sous-lieutenant au 264^e d'Infanterie : « Chargé avec sa section d'opérer une reconnaissance dans les lignes enne-

mies, a franchi le canal de séparation sur une passerelle à peu près détruite, s'est enfoncé en pointe à 350 mètres au delà, dans un terrain difficile, sans liaison possible ni à droite ni à gauche. A été accueilli par des feux de mousqueterie. A ramené sa section, sans pertes. A fourni au commandement d'utiles indications. » — 4^e citation.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

François Ponchard, soldat brancardier au 248^e d'Infanterie : « Du 20 au 30 Octobre 1917, et en particulier le 29 Octobre, s'est distingué par son courage et son dévouement, n'hésitant pas à s'engager sous de violents tirs de barrage, et dépensant ses forces jusqu'à épuisement. S'est déjà fait remarquer au cours des actions du 10 au 14 Août 1917. » Lieutenant-colonel MARCHANT. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Yves Salaün, du 53^e colonial : « Soldat télégraphiste qui a fait preuve de la plus grande bravoure, en réparant ses antennes continuellement hachées par des bombardements d'une extrême violence. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Yves Le Goff, sergent au 19^e d'Infanterie : « Très bon sous-officier. Alors qu'il remplissait une mission très périlleuse, a été grièvement blessé, et n'a consenti à se faire panser qu'après avoir rendu compte à ses chefs du résultat de sa reconnaissance. » — 2^e citation.

Mes sincères félicitations à ces chers confrères pour la joie qu'ils nous causent, et l'honneur qu'ils nous font.

En m'adressant le texte de sa citation, M. *Yves Le Goff* ajoute : « J'aurais voulu que J. R. me donne aussi ses citations ; je vous les aurais transmises avec la mienne ; mais je n'ai pas été assez éloquent, car je n'ai rien pu obtenir ». Je le regrette vivement, et je suis sûr que vous le regretterez comme moi, car c'est pour l'honneur de notre Séminaire que je vous demande de vouloir bien me faire connaître toutes les distinctions dont vous pouvez être l'objet.

M'ont écrit du front : MM. *Larnicol, Cochou, Bescond, Kerbrat, Quinquis, Dénier, F. Blons, Quillévéré, Person, Seité, Le Bot, J. Guéguen, Kérandel, Y. Salaün, Le Meur, Ch. Cuff, Gourmelen, Bothorel, Tréguier, Le Dâré, Noury, Roudaut, J. Cam, Tanguy, E. Marrec, Galès, Trégloze, F. Floch, Sparfel, Cadiou, Pouchard, Treussard, Loacé, Gélébart, F. Riou.*

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Mazé, Moal, L. Toulemont, Morvan, Creignou, Guirriec, Y. Le Goff, Kériver, Bervas, Jean Laot, F. Guillermin, A. Grall, Bloas, Suignard.*

LETTRE - CIRCULAIRE

DE

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

à ses Prêtres et à ses Séminaristes soldats

A L'OCCASION DU NOUVEL AN

MES BIEN CHERS FILS,

A l'occasion du nouvel An, je vous apporte mes souhaits et ceux du Diocèse.

Je ne puis pas penser à vous sans évoquer la page de l'Evangile où Notre Seigneur compare ses Apôtres à des *serviteurs* qui attendent l'arrivée de leur maître (1).

Quelle attente fut jamais comparable à la nôtre, depuis trois ans et plus que, partagés entre l'espérance et l'angoisse, nous appelons de tous nos vœux le retour du Christ dans la Patrie éprouvée et la victoire de nos armes assurée par la puissance divine et par la vaillance française ! Et pour vous qui vivez sous les drapeaux, au milieu de fatigues et de dangers dont vous ne songez pas à vous plaindre, l'attente est plus douloureuse encore. C'est pourquoi nous prions le divin Maître de vous prodiguer sans compter les grâces promises à ses bons et fidèles serviteurs.

Serviteurs de Dieu, vous l'êtes, en effet, et vous devez l'être plus ardemment que jamais, même dans votre métier militaire, car, si ce noble métier, dans son acte essentiel, répugne évidemment à votre vocation, votre vocation doit pourtant s'adapter au genre de vie qu'il vous impose et vous aider à le sanctifier à fond. C'est votre devoir du moment. A la longue, quelques-uns pourraient être tentés de l'oublier. En l'oubliant ils courraient le risque de retarder la venue du Maître et l'achèvement de son œuvre. Une grâce négligée par vous ne serait-elle pas aussi une grâce perdue pour la France ?

(1) S. Luc, XII, 35 et suivants.

Vous attendez. Mais vous n'attendez pas comme des soldats ordinaires. Vous devez attendre en vrais prêtres et en vrais séminaristes. Méditez donc les leçons que vous adresse l'Evangile.

Il dit : « Vous porterez une ceinture autour des reins. *Sint lumbi vestri præcincti.* » C'est un rappel aux vertus de votre état. Vous vous êtes engagés à la vertu de chasteté, et vous devez la protéger en vous par la mortification. Les vertus qui coûtent le plus à la nature sont aussi celles qui montrent avec le plus de force notre amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, et qui assurent le mieux la dignité de notre vie, l'autorité de notre parole, et l'efficacité de notre ministère. Sans elles ni Dieu ni les hommes ne nous trouveraient dignes de notre état clérical.

« *Lucernæ ardentes in manibus vestris.* Vous porterez en mains des lampes allumées. » D'après l'interprétation des Pères de l'Eglise, ces *lampes allumées* sont le symbole de la foi qui doit animer tous vos actes, et le symbole de l'édification que doivent produire vos bonnes œuvres. Dans l'horaire de vos journées, tel qu'il est fixé par votre emploi, vous essaieriez donc de trouver place pour tous vos exercices de piété accoutumés, en les groupant le plus possible autour de la messe et du bréviaire, sans jamais négliger les devoirs professionnels que vous imposent les circonstances présentes. A défaut d'autre forme d'apostolat, votre fidélité minutieuse à bien suivre toutes les règles de votre double service agira puissamment sur les témoins de votre vie et fera taire sur bien des lèvres toutes les rumeurs infâmes que la calomnie ne cesse pas de lancer contre le clergé. Vous serez ainsi en mesure d'ouvrir plus facilement au divin Maître les portes des âmes qui l'attendent et celles de la France qui a tant besoin de Lui.

Peut-être vous faudra-t-il attendre longtemps encore. Dans bien des cas, le grand obstacle à son retour peut venir de la faiblesse des amis de Dieu plus que de la haine de ses ennemis. Cependant aucun retard ne doit vous décourager. Notre Seigneur a tout prévu, vos peines, vos besoins, vos mérites : tout réglé, la grâce qu'il vous faut et la récompense

qu'il vous destine : tout disposé providentiellement pour que la guerre aboutisse au relèvement national. En ce qui dépend de lui par conséquent, aucune de nos espérances ne peut être déçue. Fasse le Ciel que, en ce qui dépend de nous, chacun remplisse, à son poste, tout son devoir ! Ce sera le salut assuré.

Mais avez-vous remarqué combien peu d'hommes, même parmi les meilleurs, savent attendre Dieu comme il désire être attendu ? Ils l'attendent pour la victoire, et c'est bien leur droit. L'attendent-ils aussi, comme ce serait leur devoir, pour la réforme de leur vie, pour le repentir qu'il réclame, pour le jugement qu'il prépare ? Or, c'est pour cela d'abord qu'il vient. Comprenez-le et faites-le comprendre autour de vous. Les vertus militaires y gagneront autant que les vertus cléricales.

Veillez, dans toute la force du terme, non seulement d'une manière passive, par la présence fidèle au poste, mais d'une manière active, en observant. Etudiez les âmes. Voyez comment elles peuvent être éclairées, converties, soutenues. C'est à peu près le seul genre d'étude que vous puissiez faire avec fruit, en ce moment, pour former, aujourd'hui et demain, des chrétiens décidés à bien servir Dieu.

Veillez sans relâche. L'heure viendra sans doute où le serviteur vigilant (1) sera invité par le maître lui-même à s'asseoir pour être à son tour servi et récompensé, et c'est Dieu qui le servira. Jusque là il est debout, et il veille. S'il ne le faisait pas, il serait le complice des ennemis de Dieu, pareil au père de famille insouciant qui ne sait pas mettre sa maison à l'abri du voleur, ou au mauvais économe qui ne peut pas fournir en temps opportun la mesure de froment, ou même, hélas ! au serviteur qui profite de l'absence prolongée du maître pour s'abandonner à tous les excès, sans penser que Dieu arrivera brusquement et se fera justice (2). Quel est le prêtre à qui la lecture des paraboles n'offre pas un enseignement salutaire ?

(1) S. LUC, XII, 37.

(2) S. LUC, XII, 39-42, 45-46.

Quand Notre Seigneur Jésus-Christ réclamait, de ceux qui allaient le suivre, l'esprit de sacrifice, c'est au prêtre surtout qu'il pensait. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. » Par sa vocation, le prêtre n'est pas seulement appelé à se mortifier, mais à se sacrifier. Et vous savez jusqu'où peut aller son sacrifice. Dieu attend de nous plus que des fidèles le surcroît d'expiation nécessaire au salut de la France. Notre sacrifice ne doit faire qu'un avec celui du Sauveur. Nos victimes de la guerre nous en ont donné l'exemple. On a dit que le sacrifice national est aujourd'hui plus complet que jamais, parce que le sang des prêtres a été mêlé, jusque sur les champs de bataille, à celui de leurs frères baptisés. A la fois sacrificateurs et victimes, ils se sont offerts à la mort avec leur peuple, pour donner à l'immolation commune un caractère plus nettement chrétien. Ne croyez-vous pas que Dieu a aimé d'un amour de prédilection ceux qui sont morts avec de si hautes intentions ? Nous nous exciterons par leur exemple à pénétrer de la même pensée toute notre vie, afin de ne pas défailir dans le difficile apostolat du temps de paix, sans lequel les héroïques travaux du temps de guerre auraient manqué leur but.

Je supplie avec vous la Bienheureuse Mère de Dieu, Reine du clergé, de faire de nous tous des prêtres dévoués et vigilants. Ce sera le meilleur moyen de rendre bonne la rude année qui va s'ouvrir et de lui faire porter des fruits abondants de salut pour la France et pour nous.

Je vous bénis, mes bien chers Fils, en vous assurant de mes sentiments les plus affectueux en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Quimper, le 21 Décembre 1917, en la fête de S. Thomas, Apôtre.

† ADOLPHE,
Evêque de Quimper et de Léon.

Je dois vous dire que parmi ces chers Messieurs il en est qui sont presque mécontents de moi ! Ils m'en veulent de faire leurs éloges : « A vous lire, on me prendrait pour un héros », Mais oui, mon cher Ami, c'est bien ce que je veux dire, et ce que je pense au fin fond de moi. Je vous « prends » pour des héros, vous et tous vos confrères. Vous avez beau dire que « cette guerre est trop longue, qu'avec le temps le courage disparaît, qu'il arrive un moment où on n'en peut plus, » je ne vous crois pas, et vous-même, à la fin de votre lettre, vous me prouvez, sans vous en douter, que votre courage n'a pas disparu et que vous êtes loin de n'en pouvoir plus.

Et vos confrères restent vaillants comme vous, vaillants malgré les cruelles souffrances de l'hiver, vaillants malgré « les nuages précurseurs de la tempête » qu'ils voient monter sur l'horizon, vaillants malgré toutes les « vilenies » de l'arrière, et ils resteront vaillants toujours. « Oui, l'épreuve est longue, elle est dure, mais soyez certain, Monsieur le Supérieur, que nous la supporterons courageusement, et que nous ferons tout notre possible pour qu'en parlant de nous on puisse dire : « Ceux-là sont des Séminaristes » bretons ». Cela, à coup sûr, c'est de l'héroïsme, et j'ai donc le droit de penser et de dire que nos Séminaristes sont des héros !

Et j'ai le droit de dire aussi qu'ils ont conservé leur idéal surnaturel d'autrefois ! Eh oui, sans doute, il en est qui me disent : « Je m'accuse quelquefois de m'oublier à n'être pas assez l'enfant du Bon Dieu dans mes heures de misère. Peut-être que je ne tourne pas vers Lui mon cœur aussi souvent que le demanderait ma situation. » C'est l'humble confession, mais écoutez la suite : « Qu'Il me pardonne les moments où je ne pense pas assez à Lui. qu'il oublie les minutes où je suis tenté de murmurer contre la souffrance, pour ne se rappeler que ma volonté entière et sincère quand même de tout faire et de tout accepter pour sa gloire »... Trouvez-vous que cette âme ait fléchi ? qu'elle ne soit pas aussi complètement à Jésus aujourd'hui qu'autrefois ?

Et les sentiments de ce cher confrère sont les sentiments de tous, et c'est encore Jésus qui est le suprême objet de leurs pensées et de leur amour à tous. Leur plus grande souffrance est d'en être séparés. « Les journées des tranchées sont longues à cause du mauvais temps, longues surtout parce que, pendant ces jours, on ne peut pas s'agenouiller aux pieds du Maître dans son tabernacle. » Leur grande consolation est de s'unir à Lui par la communion. « Quel bonheur, quand, à la pointe du jour, masqués par un épais brouillard, nous pouvons nous éloigner des deuxièmes ou troisièmes lignes, pour aller dans une creute entendre la messe et recevoir la sainte communion. Quel réconfort ! Il n'y a que cela qui compte dans la vie que nous menons depuis une quarantaine de mois. » Leur joie la plus vive est de s'entretenir avec le doux Sauveur. « Le repos est une détente pour le corps et pour l'âme,

car au repos on peut goûter, tous les matins et tous les soirs, les douceurs des entretiens avec Jésus Hostie dans son tabernacle : qu'il est grand ce privilège, et comme on le sent bien au milieu de tous les sacrifices imposés par la guerre. » Leur grande résolution, enfin, est de garder autant que possible leurs exercices du Séminaire. « Chaque matin, je suis sur pied assez tôt pour faire un essai d'oraison et assister à la messe qui est dite à 6 h. 1/2 par un prêtre soldat... Chaque soir visite au Saint-Sacrement... Chaque vendredi, conférence spirituelle par un prêtre soldat. J'espère trouver le temps suffisant pour continuer à dire mon bréviaire tous les jours... » — « Pour rester bon séminariste et être autant que possible une âme de prière, je tâche de tenir surtout à trois exercices de piété : la lecture spirituelle, le chapelet, et l'examen de conscience, dont vous nous disiez l'importance dans vos conférences d'autrefois. »

C'en est assez, n'est-ce pas ? pour vous convaincre que je n'ai pas exagéré en disant que nos séminaristes s'efforcent de rester toujours fidèles à leur vocation.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Courtet, A. Calvez, Nédellec, Heurté.

M. Courtet est complètement guéri. « Je suis persuadé, m'écrit-il, que je le dois à la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, à qui je me suis recommandé et que j'ai invoquée dans une neuvaine de prières. »

M. A. Calvez, affecté au 3^e Colonial, à Brest, à l'expiration de sa convalescence, a dû entrer à l'hôpital de l'Arsenal, pour y subir une petite opération. Son état n'inspire aucune inquiétude.

M. Nédellec a été évacué sur un hôpital de l'intérieur. Il m'a écrit de Moulins : « Je vais mieux. On cherche, ici, à me « retaper », avant de me faire continuer mon voyage sur Cannes ou... ailleurs. »

M. Heurté « espère que l'Enfant-Jésus lui accordera, comme cadeau de Noël, la précieuse guérison qui volé au-dessus de sa tête, sans oser encore s'y poser. »

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Poupon, Rannou, Le Moigne, Le Guillou et Le Burel.

M. Poupon continue à faire de la culture : sa santé est excellente, son moral aussi.

M. Le Moigne n'a droit d'écrire que deux lettres par mois. Il se porte très bien tout comme son confrère Ebrouhall.

M. Le Guillou « voyage depuis plusieurs mois à travers la Westphalie et le Hanovre ». Il est chargé, en l'absence de tout prêtre, de présider aux prières, et de faire « le curé ». Mais il a hâte d'être « brûlé », c'est-à-dire de baisser en dignité, et de redevenir simple Séminariste. Sa santé est très bonne.

M. Le Burel est chargé, avec M. Paugam, de la chapelle du

camp. Tous deux vivent avec deux autres Séminaristes, et un Frère convers Bénédictin, et suivent, à peu près, le même règlement qu'au Séminaire.

M. Rannou a quitté le camp d'Hameln pour raison de santé. Il se trouve provisoirement chez un paysan et travaille aux champs. Il va déjà « bien mieux ».

M'ont écrit de Salonique : MM. Pierre Babin, des H. M. Batana, vic. Le passage en mois à l'hôpital et le mois au « pays des éclopés ». Il est aujourd'hui complètement remis et il a repris ses fonctions d'infirmier. Il me dit : « Tous les matins, je puis célébrer la sainte messe dans l'église orthodoxe abandonnée. Les peintures des murs me rappellent un peu, par leur naïveté et les légendes qu'elles représentent, les verrières bretonnes. En face de notre autel, un grand saint Christophor avec une tête de monstre ! La légende macédonienne rapporte que ce Saint, en butte aux tentations que lui attirait la beauté de son visage, demanda à Dieu de lui donner en échange une tête de bête ! »

M. Croissant m'a écrit de l'arrière : « Je jouis en ce moment d'un repos à peu près complet... L'hiver nous a encore surpris sur cette terre de Macédoine, et il s'annonce comme devant être dur. Nous n'avons, pour nous mettre à l'abri, que nos toiles de tente, et en plein air on ne peut plus résister au vent et à la pluie. »

M'a écrit d'Italie : M. Abguillerm. « Nous finissons de nous installer, après huit grands jours de voyage à travers la France... L'inconvénient, voyez-vous, c'est de ne pas avoir le don des langues, d'où il nous faut nous escrimer pour nous faire comprendre. Cela viendra, et chaque poilu sait déjà demander du « vino negro ou blanco ».

M'a écrit du Tonkin : M. Seznec. M. Seznec me raconte le voyage qu'il a fait jusqu'à Kéro pour aller « visiter la cathédrale de Mgr Puginier, le grand évêque du Tonkin ». Ce cher confrère se porte toujours très bien.

J'ai les meilleures nouvelles de MM. Pérennès et J.-R. Guéguen, vos professeurs mobilisés.

M. Pérennès continue ses fatigantes fonctions d'infirmier à l'hôpital de Samli. Sa santé reste bonne, mais son esprit et son cœur s'envolent souvent vers son vieux Séminaire, « et je me prends à redire les paroles du Psalmiste : « *Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est ! habitavi cum habitantibus Cedar, multum incolatus fuit anima mea* ». Cependant, je me garde d'oublier qu'au moment où écloront les primevères, nous aurons la joie de chanter :

Mes chers Amis,

L'un de vous m'écrivait, le 21 Novembre 1917 : « Ne pourriez-vous donc pas communiquer, dans votre prochaine lettre-circulaire, le nom de tous les Séminaristes morts au champ d'honneur ou décédés des suites de la guerre ? Ce petit memento nous permettrait de fixer davantage nos intentions. »

Je n'ai pas pu, sur le moment, donner satisfaction à mon charitable correspondant, mais je n'ai pas voulu, non plus, oublier la pensée de ceux qui nous ont quittés. Je vous envoie donc, en donnant la liste des confrères que nous avons perdus, depuis le début de la guerre, l'ajouterais à cette liste les noms de ceux qui ont été portés « disparus » et dont nous sommes restés sans aucune nouvelle. Nous pouvons désormais, sans doute, les considérer, eux aussi, comme morts au champ d'honneur.

Nos Morts.

Breton, Laurent, clerc minore, de Plouguerneau, tué à l'ennemi le 7 Novembre 1916 ;

Calvez, Paul, clerc minore de Saint-Louis de Brest, tué à l'ennemi le 22 Mai 1917 ;

Caroff, François, clerc minore, de Saint-Marc, tué à l'ennemi le 9 Août 1914 ;

Cloastre, Auguste, clerc tonsuré, de Saint-Pierre-Quilbignon, tué à l'ennemi le 30 Octobre 1916 ;

Colin, Jean, clerc tonsuré du Folgoët, tué à l'ennemi le 10 Juin 1917 ;

Cozic, Jean, jeune séminariste, de Saint-Goazec, blessé le 17 Juin 1915, mort des suites de ses blessures le 20 Juin de la même année ;

D'Hervais, Jean, jeune séminariste, de Lennon, tué à l'ennemi le 2 Février 1917 ;

Dorval, Marc, jeune séminariste, de Kerfeunteun, blessé le 4 Août 1915 et mort le lendemain ;

Georgelin, Auguste, clerc tonsuré, de Lannilis, tué à l'ennemi le 25 Septembre 1915 ;

Georgelin, Joseph, jeune séminariste, de Lannilis, blessé le 24 Février 1915, et mort le lendemain ;

Le Bars, Jean-François, jeune séminariste de Landivisiau, tué à l'ennemi le 22 Octobre 1917 ;

Le Gall, Jules, jeune séminariste, de Douarnenez, blessé le 24 Octobre 1915 et mort le lendemain ;

Le Gall, René, jeune séminariste, de Kerfeunteun, tué à l'ennemi le 5 Juin 1916 ;

Harnay, Yves, sous-diacre, de Plouvorn, tué à l'ennemi le 24 Août 1914 ;

L'Haridon, Jean-Louis, clerc minoré, de Plonévez-du-Faou, tué à l'ennemi le 25 Septembre 1915 ;

Migadel, Jean, jeune séminariste, du Pilier-Rouge, tué à l'ennemi le 28 Août 1916 ;

Miliner, Félix, jeune séminariste, de l'Ile-de-Sein, tué à l'ennemi le 1^{er} Juin 1916 ;

Moënner, Yves, clerc minoré, d'Elliant, tué à l'ennemi le 26 Août 1914 ;

Patinec, François, clerc minoré, de Plouider, tué à l'ennemi le 4 Septembre 1916 ;

Porsmoguer, Jean-François, clerc minoré, de l'Ile-de-Sein, tué à l'ennemi le 8 Septembre 1914 ;

Roy (Le), Jean-Marie, clerc minoré, de Langolen, tué à l'ennemi le 25 Février 1916 ;

Sévère, René, clerc minoré, de Plougoulm, tué à l'ennemi le 4 Septembre 1916 ;

Talabardon, Jean-Pierre, clerc minoré, de Saint-Thégonnec, tué à l'ennemi en Décembre 1914 ;

Thépaut, René, clerc tonsuré, de Saint-Méen, tué à l'ennemi le 10 Septembre 1915 ;

Thomas, Jean, clerc tonsuré, de Scaër, tué à l'ennemi le 6 Avril 1916 ;

Treussier, Joseph, clerc minoré, de Saint-Corentin, Quimper, tué à l'ennemi le 10 Septembre 1914 ;

Troadec, Jean-Marie, jeune séminariste, de Gouesnou, blessé le 6 Mai 1915, mort des suites de ses blessures, le 28 Juin suivant ;

Tromeur, Gustave, jeune séminariste, du Pilier-Rouge, tué à l'ennemi le 28 Décembre 1914 ;

Vasselet, Yves, jeune séminariste, de Lothey, tué à l'ennemi le 13 Novembre 1916.

Nos Disparus.

Bras (Le), Alain, clerc minoré, de Bodilis, disparu depuis le 21 Août 1914 ;

Gentric, Noël, clerc minoré, de Saint-Mathieu de Quimper, disparu depuis le 21 Août 1914 ;

Gourvez, Jean-Louis, clerc tonsuré, de Dirinon, disparu depuis le 15 Juillet 1916 ;

Kérinec, Jules, clerc tonsuré, de Crozon, disparu depuis le 21 Août 1914 ;

Pennarguëar, Henri, clerc minoré, de Trégarantec, disparu depuis le 21 Août 1914 ;

Postec, Joseph, jeune séminariste, de Saint-Michel, Brest, disparu depuis Septembre 1915 ;

Scour, Albert, clerc minoré, de Landerneau, disparu depuis le 8 Septembre 1914.

C'est donc 36 séminaristes que cette terrible guerre nous a déjà ravis, et tous sont tombés, en faisant héroïquement le sacrifice de leur vie pour la France. Ayons la ferme confiance que Dieu aura écouté l'éloquente voix de leur sang, et qu'Il nous accordera bientôt la victoire et la paix. Continuons aussi à prier pour ces chères âmes, conjurons le Seigneur Jésus de les prendre, sans plus tarder, près de Lui dans son béni royaume s'Il ne l'a déjà fait, et soyons assurés que, de là-Haut, ces âmes intercéderont pour nous avec amour, et nous obtiendront toutes les grâces dont nous avons besoin pour rester, comme elles, constamment et généreusement fidèles à notre devoir de séminaristes et de soldats.

Aucun nouveau deuil n'a frappé notre Séminaire depuis le début de cette année, et j'ai les meilleures nouvelles de nos confrères hospitalisés !

Hospitalisé, *M. Jacques Blons* l'a été, après une nouvelle blessure ; mais il s'est guéri en quinze jours, et après dix jours de convalescence il a rejoint son dépôt, où il attend son tour de monter au régiment !

C'est pour une chute sur la route glacée, que *M. F. Le Bloas* est entré à l'hôpital mixte d'Angers. Rien de cassé, mais une « belle luxation à l'épaule qui a été réduite en quelques minutes peu agréables ». C'est le 5 Janvier que *M. Bloas* a été victime de cet accident, et il doit être aujourd'hui entièrement rétabli.

M. François Guivarc'h a quitté l'ambulance du front, et est actuellement soigné à l'hôpital Corbineau, 5^e division, Châlons-sur-Marne, Marne. « J'ai toujours, me disait-il, dans une première lettre, mon éclat de bombe à ailettes dans la gouttière vertébrale. J'ai l'omoplate fracturée, et deux côtes coupées. Malgré tout mon état est très satisfaisant, et je refais petit à petit le sang qui a si abondamment coulé le jour de ma blessure. » « Je me lève tous

les jours, me dit-il, dans une seconde lettre, et je commence à reprendre des forces. Je ne sais si le chirurgien voudra m'extraire l'éclat que j'ai toujours dans la poitrine, mais je crois qu'il s'en abstiendra. Cet éclat ne me gêne pas. »

M. *Nédellec* ne devait faire à *Moulins*, hôpital n° 30, qu'une halte rapide ; il s'y trouve encore, et il se demande s'il ne s'y « éternisera » pas. M. *Nédellec* va beaucoup mieux. Il aurait désiré la Bretagne pour se remettre complètement ! refusé ! On lui a parlé de la Côte d'Azur, et il attend.

M. *Le Guellec* ne reprend ses forces que bien lentement ; il espère cependant « être réformé vers Pâques, et pouvoir reprendre la vie du Séminaire à la prochaine rentrée, après une interruption de six ans ».

M. *Lapous* m'annonçait, le 7 Janvier, qu'il était « à peu près guéri » et qu'il allait partir en convalescence.

J'ai le plaisir de vous présenter un nouveau lieutenant, M. *Auguste Lespagnol*. En m'annonçant sa promotion, M. *Lespagnol* disait : « Ce deuxième galon ne m'attachera pas plus que le premier aux vanités des choses de ce monde ». J'en suis bien convaincu, mais ce deuxième galon lui donnera une plus grande autorité et une plus grande facilité pour faire le bien et c'est pourquoi je lui adresse mes plus sincères félicitations.

Avons-nous aussi, parmi les nôtres, un nouveau médaillé militaire ? En me donnant des nouvelles de M. *Guivarc'h*, M. *Kerboul*, aspirant au 124^e d'Infanterie, ajoute : « *Guivarc'h* est décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme ». Quelques précisions plus grandes me feraient plaisir, et je les aurai sans doute reçues pour ma prochaine circulaire.

Nous pouvons enregistrer, aujourd'hui encore, six nouvelles citations à l'ordre du jour.

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Roudaut, Joseph, caporal : « Agent de liaison très courageux et dévoué. Au bois des Caurières a assuré avec le plus grand mépris du danger la liaison entre le bataillon et la compagnie, quels que fussent la violence du bombardement et l'état du terrain. S'est déjà acquitté parfaitement de plusieurs missions dangereuses. » — (2^e Citation.) — 27 Janvier 1917.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Roudaut, Joseph, caporal : « Caporal agent de liaison auprès du commandant. De haute valeur morale, a exercé la plus heureuse influence sur tous ses camarades par son courage, son dévouement et sa bonne humeur, pendant toute la période du 30 Avril au 8 Mai 1917. Dans la seule matinée du 5 Mai, au cours de ses difficiles missions pendant l'attaque, n'écoulant que son

courage, a trouvé le moyen, malgré le tir des mitrailleuses et malgré le barrage ennemi, de transporter à lui seul sept blessés. » — (3^e Citation.) — 25 Mai 1917.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Roudaut, Joseph : « Excellent sous-officier, qui possède à un degré élevé le sentiment du devoir. Blessé à son poste de combat au cours d'une contre-attaque allemande le 24 Août 1917. » — (4^e Citation.) — Le 15 Septembre 1917.

G^l *Dauvin*, C^t la 21^e Division.

En m'adressant ces citations, M. *Roudaut* écrit : « Je veux obéir à la demande que vous m'avez adressée dans votre dernière lettre. En général, les citations ne veulent rien dire, et c'est pourquoi je ne vous les avais pas communiquées. » Je ne sais pas ce qu'on pense, au front, des citations : elles nous font plaisir à nous, et c'est pourquoi j'insiste pour les recevoir et je remercie M. *Roudaut* de m'avoir envoyé celles qu'il a obtenues et qui sont magnifiques.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Dénier, Jean-Louis, caporal infirmier : « Le 23 Octobre 1917, à l'attaque du Chemin des Dames, est parti avec les vagues d'assaut du bataillon de tête, a pansé, sous le feu, un grand nombre de blessés. Renversé par l'explosion d'un gros obus, qui l'a laissé un moment sans connaissance, a refusé de se laisser évacuer, et a continué son service : modèle d'élévation morale. » — 25 Décembre 1917.

Général DEGOUTTE.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Cadiou, Yves, sergent au 232^e d'Infanterie : « Au cours d'un engagement avec une patrouille ennemie, s'est distingué en attaquant à la baïonnette plusieurs ennemis qu'il a mis en déroute ».

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Graveran, Joseph, infirmier au 35^e d'Artillerie : « Infirmier très dévoué. S'est déjà signalé à Verdun, en Avril 1916, en portant secours à un de ses camarades sous un bombardement violent. A aidé avec le plus grand calme à soigner les blessés pendant la nuit du 19 au 20 Octobre, alors que le groupe était soumis à un bombardement par obus toxiques. »

Après avoir transcrit ces citations, je fais miennes encore ces paroles de l'un de vous : « Je suis fier de ces distinctions, et je le suis surtout pour notre chère Maison qui pourra prouver, un jour, que tous ses enfants ont su accomplir tout leur devoir, malgré les calomnies lancées contre eux. »

M'ont écrit du front : MM. F. Riou, Trégloze, L. Péron, Le Meur, Derrien, Lespagnol, Loac, Y. Roudaut, Pouchart, Gourmelon, J^h Cam, P. Le Quéau, Le Gélébart, Le Duc, Goualch, Pouliquen, Le Moal, Bervas, Kérbrat, Kérandel, Lérans, Le Goaziou, Le Friant, Kerboul, Cadiou, Creignou, L. Le Bot, Madéo, J^h Laot, Person, Fèrec, Gra-veran, Le Daré, J. Blons, J. Bellec, Favé, J.-L. Dénier, F. Blons, Hervé, Cotten, J.-F. Blons, Bescond, Masson, E. Marec, Balcon, Derven, Colin, Pelléter, L. Boucher, Bernard, Soubigou, Y. Léon, Cochou, J.-M. Auffret, Ropars, Briand, Le Corre, Brénéol, Moënnier, Y. Salaün, Kertidou, Larnicol, Le Cann, Quinquis, Améry, Galès, J. Le Guen, Sparfel, J^h Guéguen, Allain, J.-M. Auffret (jeune), J.-M. Le Bot, Gourmelen.

M'ont écrit de l'arrière : MM. H. Quilléveré, F. Guillerm, J.-L. Toulemont, P. Le Saux, P. Le Bihan, A. Grall, Mazé, Bothorel, Laot, Quilléveré J^h, Méar, A. Calvez, Guillou, Berthou, Y. Le Goff, Jain, Bosson, L. Toulemont, E. Le Breton, Kérivel, Morvan, Y. Tanguy, Le Pape, L. Bihan, Favennec, Keromnès.

« Il fait froid, il fait grand froid, il fait un froid épouvantable. » — « Il pleut, il vente, il fait une véritable tempête. » — « Le terrain n'est plus qu'une mare de boue, les chemins sont impraticables. Ce sont les plaintes de l'avant, et si, dans certains endroits, il est possible d'avoir un « poêle et du bon bois à discrétion », dans certains autres on ne peut opposer qu'une héroïque patience à la rigueur de la saison.

Heureusement que, un peu partout, « le secteur est calme, » — « le secteur est beaucoup plus calme, » — « le secteur est silencieux. »

On profite de ce calme pour travailler « à creuser des boyaux, des tranchées, des trous, des sapes... à mettre des réseaux de fils barbelés... » car on veut être prêt à recevoir la grande offensive annoncée par l'ennemi.

Mais, en fait, se produira-t-elle donc ? Il en est, parmi mes correspondants, qui semblent en douter, d'autres qui assurent, qu'en tout cas elle n'aura pas lieu de si tôt ; d'autres, enfin, qui la croient prochaine et qui l'attendent sans peur aucune. L'avenir prononcera....

L'arrière n'a pas ces grandes souffrances ; l'arrière en a d'autres plus amères, qu'après quarante mois de guerre le front ne connaît plus. Je veux parler de « toutes ces mesquineries, de toutes ces tracasseries les plus viles et les plus basses », dont certains confrères sont victimes « à cause de leur seul titre de séminariste » ! et dire que ce sont des chefs qui descendent à ces vilénies !

Ce sont là, cependant, des faits isolés, et je le reconnais volontiers. D'une façon générale, nos confrères de l'arrière ont toute facilité pour accorder leurs devoirs religieux avec leurs obligations militaires.

Rien de bien saillant dans la vie d'aucun d'entre eux.

M'ont écrit d'Italie : MM. C. Le Nours, Abguillerm, Drouma-guet, Chuto.

Tous sont enchantés « de la première partie de leur campagne, qui n'a été qu'un long voyage d'agrément dans un pays extrêmement riche, et à la fois extrêmement pittoresque ». M. Chuto « a débarqué sur les bords du lac de Garde, où il a fait une villégiature de dix jours dans le plus beau décor qui se puisse imaginer ». Puis il a rejoint le front par petites étapes : « Inutile de vous dire le charme de ces marches qui deviennent de délicieuses promenades quand on a pu déposer son sac dans le fourgon d'un conducteur complaisant. Non contents de faire l'étape du matin, nous repartions encore le soir par petits groupes... On nous a fait partout un honnête accueil. Dans les grandes villes, Turin, Milan, Vérone, les Italiens daignaient même afficher un brin d'enthousiasme... Maintenant, finis les voyages, nous avons remplacé les Italiens... Les premiers jours ont été durs mais on a vite tout organisé, et je crois que, dans ce coin-là, les ennemis ne passeront pas. »

M. Droumaquet a visité les grandes villes de l'Italie du Nord, et à la fin de Décembre, « il était momentanément détaché dans un observatoire, établi au sommet d'une montagne. De ce point on découvre d'immenses plaines et on voit au loin Venise et l'Adriatique... »

M'ont écrit de Salonique MM. Abiven, Croissant, Le Clech, A. Batany, P. Batany.

Tous ces chers messieurs se portent bien... pour le moment.

M. Le Clech a beaucoup souffert d'un « accès de dysenterie ». Il en est présentement remis et il compte, pour affermir et compléter sa guérison, sur son rapatriement très prochain.

M. Abiven se porte à merveille : « Mine superbe et moral *ad hoc* ! » Les deux photographies qui accompagnent la lettre confirment cette affirmation.

M. Croissant continue à rester au repos, et « alors comment voulez-vous que le moral ne soit pas bon ! »

Rien de changé dans la situation de MM. P. et A. Batany, et tous deux sont bien portants.

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Le Poupon, Le Burel, Jézégabel.

M. Poupon est « toujours dans la culture et dans la même ferme. La santé continue à être bonne, quoique le travail soit dur par ce mauvais temps. »

MM. Le Burel et Paugam sont « bien, et toujours ensemble au même emploi ».

M. Jézégabel se plaint de ne pas pouvoir écrire, et il dit : « Le temps me paraît long ! les mois sont pour moi des années... Je n'ai le bonheur d'assister à la messe qu'une fois par mois... »

M'ont écrit : de Suisse : M. Messenger ; du Tonkin : M. Seznec.

Au Séminaire.

M. *Pérennès* est nôtre depuis quelques jours, retour de Salonique, où il a fait 18 mois de campagne. Le climat de l'Orient n'a aucunement nui à sa santé, et quant au moral, il est toujours superbe. M. *Pérennès* retournera-t-il là-bas, après son mois de permission ? Il ne le pense pas, et ne semble pas le désirer.

Notre Maison se remplit... peu à peu, et nous avons reçu, au début de Janvier, trois nouveaux Séminaristes, réformés tous trois : MM. *Jean Guerneur*, *Jean Laot* et *Auguste Prigent*. Un quatrième Séminariste, M. *Yves Le Goff*, nous arrive ces jours-ci. M. *Yves Le Goff* a « déjà son congé illimité en poche », et il espère la réforme n° 1 ; il l'attendra au Séminaire.

Nous sont venus dans le courant de Janvier : MM. *Seité*, *Le Baut*, *Heurté*, *R. Guillermin*, *Thomas Treussard*, *Courtet*, *Kerivel*, *Kéromnès*, *J.-M. Le Pape*, *J.-L. Toulemont*, *Suignard*, *Y. Salaün*, de Douarnenez, et *A. Calvez*.

Yves Salaün est réformé n° 1, mais il est encore un peu fatigué, et au lieu d'entrer immédiatement au Grand Séminaire, il prend des vacances qu'il a bien méritées.

A. Calvez est au centre de réforme de Quimper depuis quelques jours ; il est proposé pour la réforme temporaire.

Rien de particulier dans la vie intime de notre Maison, et après les fêtes de Noël et du premier de l'An, après le congé que Monseigneur l'Evêque nous a accordé quand il est venu nous porter sa bénédiction, au début de l'année, tous se sont remis avec une nouvelle énergie au travail de leur formation sacerdotale !

Vous nous y aiderez, n'est-ce pas ? mes chers amis, vous nous y aiderez en priant pour nous, et nous vous promettons aussi de vous confier souvent, très souvent au Cœur sacré de Jésus, de demander, tous les jours, au Sauveur béni et à sa très sainte Mère de vous garder et de vous protéger.

Je vous suis bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

En vous donnant, dans ma dernière circulaire, la liste de nos morts au champ d'honneur, j'ai commis une erreur regrettable que je me hâte de réparer. Ce n'est pas 36, c'est 38 victimes que la guerre a déjà prises dans notre Séminaire, et aux noms déjà cités nous devons ajouter les noms de :

Gorjeu, Joseph, clerc tonsuré, de Douarnenez, tué à l'ennemi le 2 Mai 1917 ;

Et de *Jaffrès, François-Marie*, jeune Séminariste de Lampaul-Guimiliau, tué à l'ennemi le 14 Juillet 1917.

Certes, vous avez déjà prié aussi pour ces deux confrères, et je vous ai annoncé leur mort dès que la douloureuse nouvelle en est arrivée jusqu'à moi, mais ils ont encore le droit de voir conserver leurs noms dans notre nécrologe, et c'est pourquoi je vous les redonne aujourd'hui.

Aucun nouveau deuil n'est venu nous attrister, depuis l'envoi de ma dernière circulaire, et j'espère qu'aucun de nos Séminaristes n'a été blessé durant ces dernières semaines. Je suis, cependant, sans nouvelle aucune d'un certain nombre d'entre eux, et vous le constaterez vous-mêmes. Faut-il dire aussi de ces chers confrères : pas de nouvelles, bonnes nouvelles ? J'aime à le penser. Mais je ne puis oublier que nous sommes en guerre, que vous êtes exposés, tous les jours, à de réels dangers, et quelques mots pour me rassurer me feraient plaisir et feraient plaisir à tous.

Je suis heureux de pouvoir vous communiquer les deux ordres du jour suivants :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Riou, Jean-Claude, sergent du 251^e d'Infanterie : « Très bon sous-officier, d'un courage et d'un dévouement absolus. S'est par-

ticulièrement distingué au cours de la période du 29 Août au 23 Septembre 1917. »

Signé : MOMENTEAU.

ORDRE DU JOUR DE ???

Guivarc'h, François, sergent du 124^e d'Infanterie : « Sous-officier d'un courage admirable, ayant une haute idée du devoir. A été grièvement blessé, le 4 Décembre 1917, à son poste de combat, donnant à sa section, sous un violent bombardement, un bel exemple de ténacité. »

Cet ordre du jour comporte l'octroi de la médaille militaire :

Ces deux ordres du jour sont très beaux, ils honorent nos chers confrères, ils honorent aussi notre Séminaire, et je remercie MM. *Riou* et *Guivarc'h* de me les avoir communiqués, comme je les félicite bien sincèrement de les avoir mérités.

M'ont écrit du front : *Loaëc, Moal, L. Toulemont, Pouchart, N. Moënnner, Y. Léon, J.-M. Auffret, Person, Trégloze, Thomas, Hervé, Boucher, Tréguier, Noury, Galès, Le Guen, Le Daré, Kerbrat, Kérandel, Larnicol, F. Blons, Bernard, Brénéol, Y. Salaün, J.-C. Riou, Le Bot, J. Guéguen, Gourmelon, Creignou, Ropars, Lespagnol, Morvan, Dénier, Briand, L. Péron, J.-L. Gourmelen, L. Le Bot, J. Cadiou.*

Loaëc, Toulemont, Le Guen, Le Daré et *Morvan* sont des jeunes. Ils n'ont pas encore vu les tranchées, mais ils en approchent, et déjà « ils entendent le bruit du canon ». Encore donc un peu de temps, et ils recevront « le baptême du feu ». En attendant, ils jouissent « d'une assez grande liberté » et le moral est excellent. Au dire de M. *Lespagnol*, qui s'est particulièrement occupé de la classe 18, ce moral est même « superbe et ces jeunes gens feront bonne figure devant l'ennemi ».

Le Moal est aussi un jeune de la classe 18. Aspirant d'artillerie, il est au front depuis quelques semaines. Actuellement, il vit dans les bois « comme un nouveau troglodyte... et jouit d'un certain repos, car le secteur est calme ». Ce qui le soutient, « c'est la pensée du Séminaire et de se sentir uni à nous ».

F. Pouchart est toujours au service de l'infirmerie, et « le travail n'est pas tuant ». Il m'écrit d'un « agréable patelin », pendant que ses camarades sont occupés « à des travaux de défense, en vue de la grande offensive allemande ».

N. Moënnner « se prélassait dans le calme plat d'un secteur superbement organisé, et c'est avec regrets qu'il se verra contraint de transporter ses pénates ailleurs ».

Y. Léon a beaucoup voyagé, ces temps derniers, mais c'était pour arriver enfin « dans un gentil pays, où l'on ne craint guère les obus ni les bombes d'avions ». Il a la messe tous les matins, et la bénédiction du Saint-Sacrement tous les soirs.

J.-M. Auffret n'a pas encore revu le vrai front de France depuis son retour de Salonique, et ses « modestes galons » le garderont un certain temps encore sans doute au dépôt divisionnaire. « Au point de vue religieux, il se trouve on ne peut mieux. »

F. Person est « très bien installé dans un secteur très calme. Electricité jour et nuit. L'abri peut contenir 1.000 hommes et, dans un coin, le colonel a fait aménager une petite chambre où l'on peut, tous les matins, assister à la sainte messe et communier. »

J. Trégloze, jouit d'être brancardier, car pendant que « les pauvres camarades nagent dans la boue », lui se trouve au poste de secours avec le médecin. Tous les matins aussi il peut entendre la sainte messe et communier.

L. Thomas n'a guère un seul « moment de repos, mais les camarades sont gentils et la santé très bonne ».

P. Hervé ne quitte pas l'Alsace. Il ne s'en plaint d'ailleurs pas, « car tout y est encore très calme. Avec cela, le temps est superbe, le pittoresque abonde de tous les côtés, et la pensée monte naturellement vers le Créateur, qui a fait de si belles choses pour nous. »

L. Boucher a, jusqu'à présent, vaillamment résisté, mais aujourd'hui, il se sent « plus fatigué, plus courbaturé que d'habitude ». Il est, cependant, « assez solide encore pour continuer la guerre... jusqu'au bout. Le temps est mauvais, les boyaux sont pleins d'eau, les misères plus grandes... Jésus Hostie soutient le courage. »

A. Tréguier et *J. Brénéol* n'ont pas grand chose à faire et se reposent doucement. Ils ont toute facilité pour leurs exercices de piété.

F. Galès est repris par ses misères d'autrefois. Mais ses camarades sont gentils et font presque toute la besogne.

A. Kérandel est « à 5 kilomètres du front, dans des baraques très bien aménagées : couchettes, paillasses, poêles, etc. » Tous les matins, il peut « répondre une messe ou deux, et faire la sainte communion ».

M. Kerbrat m'écrit « de première ligne, dans un secteur des plus remués dans le temps, mais d'une tranquillité relative dans le moment ». Il a été privé « durant tout un mois, de tout secours religieux, et c'est dur, surtout dans un milieu qui n'est pas toujours irréprochable ».

C. Larnicol m'écrit aussi « du fond de sa sape en première ligne ». Sa santé « est parfaite, Dieu merci, et quant au moral, il est très bon ».

P. Bernard vient, encore une fois, d'échapper à la mort, et « par un vrai miracle ». Un obus est tombé « à moins d'un mètre » de lui, et il n'a pas eu la moindre égratignure. Ses camarades n'en revenaient pas, « tellement la chose leur a paru extraordinaire ». Lui, il appelle cela un miracle, et il remercie de tout son cœur le Sauveur Jésus de l'avoir « si visiblement préservé ».

J. Guéguen finira, dit-il, « par passer par à peu près tous les emplois que peut avoir un poilu ». Il a été successivement « bureaucrate, agent de liaison, chef d'escouade, caporal d'ordinaire, — et ça c'était le filon — fusilier-mitrailleur, grenadier, observateur », et actuellement, le voilà « interprète du bataillon auprès des Américains. Ces Américains sont, en général, très gentils, et pleins de bonne volonté. »

J.-M. Le Bot a élu domicile « au fond d'une creute. On dirait une véritable ville, et l'on peut se perdre des heures entières dans ses interminables galeries. On y est à l'abri des marmites, mais l'air y est infect et il faut sortir fréquemment, pour n'être pas malade. Heureusement que le secteur est calme. »

Y. Salaün a passé 4 mois 1/2 aux tranchées, et on en a récompensé le régiment en lui accordant « six pauvres jours de repos, mais d'un tel repos qu'on aurait encore préféré les tranchées. Avec cela, le régiment n'a plus d'aumônier, plus même aucun prêtre-soldat, et donc plus de messe, plus de communion. C'est dur ! »

H. Gourmelon reste fidèlement attaché à son hôpital d'évacuation. Il a « tout le temps et toute la liberté de faire ses exercices de piété ». Quant à ses occupations, elles sont toujours « celles d'un manœuvre dans un chantier de construction ».

Y. Creignon a « remarqué, avec une petite pointe de fierté », qu'il était rangé désormais au nombre des Séminaristes du front. A vrai dire, il se trouve « dans une zone très calme, à 10 kilomètres des lignes, à quelques kilomètres à gauche de la célèbre ville de V. » Ses fonctions « ne sont pas fatigantes, mais elles comportent tant d'occupations que, « de 6 heures du matin à 9 ou 10 heures du soir, les loisirs sont très rares ». Ce cher ami « arrive, cependant, au prix de mille peines, à trouver assez de temps pour dire, tous les jours, son bréviaire ».

J.-L. Déniel est aux tranchées « depuis le 15 Janvier, et il est probable qu'il n'en descendra pas avant les premiers jours de

Mars ». Mais le secteur est calme, si calme que l'on souhaite y demeurer le plus longtemps possible. M. Déniel peut dire, lui aussi, son bréviaire bien régulièrement, et il occupe encore ses loisirs « à préparer quelques sermons pour plus tard ».

F. Ropars n'a pas encore quitté le cours de chefs de section, il s'y trouve avec plusieurs autres Séminaristes, et s'il est très occupé, il n'y est pas malheureux et se porte très bien.

L. Péron, J.-L. Noury et F. Briand sont aussi en parfaite santé.

J.-L. Gourmelen est « toujours occupé à faire des positions de repli. On y est très bien, à tous les points de vue, et il peut remplir très facilement tous ses exercices de piété ». Mais, ajoutez-il, « je ne vivrai plus longtemps cette vie, car, d'après les ordres du colonel, je dois partir, sans tarder, pour Salonique... »

L. Le Bot est « actuellement devenu tirailleur. En effet, le corps d'armée a reçu un régiment d'indigènes de l'Algérie, et il faut les initier aux nouvelles méthodes de combat. Ce n'est pas une petite tâche, car il est très difficile de se faire comprendre de gens qui ne savent pas un mot de français... »

J. Cadiou me dit : « Nous sommes toujours dans l'expectative de cette ruée allemande qui s'annonce toujours et ne se déclanche jamais... Nous gardons tous une absolue confiance. Il est très possible que l'ennemi nous prenne quelques kilomètres carrés de terrain, mais il y mettra le prix, et il ne faudra pas conclure à notre faillite... Les moyens de défense se multiplient, et les garnisons s'augmentent. Dieu ne permettra pas le triomphe de l'injustice... Priez pendant que nous lutterons. Votre arme est encore plus puissante que toutes les nôtres, et c'est d'elle surtout que dépend la victoire. »

M'ont écrit de l'arrière : MM. Bosson, Le Saux, Laot, J.-L. Toulemont, Marec, Guirriec, E. Berthon, Mazé, Bervas, L. Bihan.

E. Bosson me raconte ses belles promenades en Touraine, « sous un ciel tout rayonnant de soleil printanier ». Le pays est rempli de souvenirs historiques qu'il est heureux de voir de près. Tout cela, cependant, ne vaut pas le Séminaire, et avec quel plaisir il y reviendrait !

P. Le Saux et L. Bihan continuent leur petite vie tranquille, dans leur hôpital de Fréjus. L. Bihan a été tout surpris de trouver son nom dans le dernier numéro, alors qu'il ne m'avait pas écrit, et il m'accuse d'avoir commis « un petit mensonge ». Il se trompe, et ce n'était qu'une erreur.

J. Laot, jeune soldat de la classe 18, m'écrit, de chez lui,

qu'il va partir en renfort pour le front, et il ajoute : « C'est bien aussi notre tour de goûter les misères de l'avant ».

J.-L. Toulemont a son domicile fixe à Cherbourg. Il s'y trouve très bien, du reste, et en remerciant Dieu de ses faveurs, il travaille à Lui en témoigner sa reconnaissance, « en menant une vie aussi sérieuse et aussi sainte que possible ».

E. Marec a quitté l'infanterie, au moment où il allait recevoir son galon de lieutenant, pour entrer dans l'aviation !! Il fait, à Dijon, ses cours d'élève pilote, et il appelle de tous ses vœux le moment où il pourra se mesurer avec l'ennemi. Que Dieu le garde !

E. Berthou est aussi dans l'aviation, mais à titre de mécanicien, et il est très probable qu'il n'aura jamais à quitter la terre ferme.

J.-M. Mazé est aspirant mitrailleur, et il s'exerce, au Mans, avant de monter en ligne.

H. Guirriec s'est aussi rapproché du front, et le voilà dans l'Oise. Ses fonctions de secrétaire ne l'enthousiasment pas, car elles sont absorbantes « et l'assistance à la messe est très difficile, même le dimanche ».

J. Bervas va rejoindre le front sans tarder. Il ne s'en plaint pas, car, dit-il, « la Providence m'a bien gâté en m'accordant un repos de dix-huit mois, à l'arrière, tandis que d'autres confrères souffrent depuis aux tranchées ».

M'ont écrit de Salonique : MM. *Croissant, Abiven, Perhélin*.

J. Croissant est « toujours au repos, aussi n'y a-t-il rien de particulier à signaler, le travail n'est pas dur et le danger n'existe pas ».

J.-M. Abiven « est en parfaite santé... les Bulgares ne bombardent jamais, et nous le leur rendons bien. Personne ne tire ! »

J. Perhélin me raconte son voyage « à travers la Provence, l'Italie et la Grèce ». Il est aujourd'hui « riverain du lac Prala, où, volontiers, on oublierait qu'il y a la guerre ». C'est bien volontairement qu'il a « déserté le front français pour les secteurs d'Orient..., où il retrouve la guerre avec son lamentable cortège de misères de toutes sortes, physiques et morales, mais morales surtout ».

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Heurté, Guivarch, Courtet*.

Y. Heurté m'annonce qu'il est guéri, mais il n'ose pas ajouter : complètement.

P. Courtet est déjà en convalescence de deux mois, dans son cher Arzano. Il rêve d'une réforme définitive, et ce lui est un vrai

bonheur de penser qu'il pourrait, sans tarder, reprendre la soutane et sa vie de Séminariste.

F. Guivarch a quitté Châlons pour l'hôpital 101, annexe 1, Jarnac (Charente). Il se croit « en bonne voie de convalescence ».

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Guillou et Cloarec*.

G. Le Guillou se plaint, hélas ! de ne pas recevoir de réponse aux lettres qu'il m'écrit. Je lui réponds, cependant, bien régulièrement, et qui donc empêche ces réponses d'arriver à destination?... La situation de *M. Guillou*, quoique bien dure encore, s'est, dit-il, un peu améliorée, ces temps derniers. Au point de vue spirituel, il peut avoir désormais la messe, tous les quinze jours. Sa santé reste bonne et le moral est excellent.

J. Cloarec se porte très bien, lui aussi. Il voudrait étudier sa théologie, mais « des occupations étrangères » lui enlèvent toute possibilité de le faire. Il vit « par la pensée seulement, il est vrai, mais bien réellement, cependant, au milieu de nous tous » et sa plus grande joie est de prier pour nous.

Je n'ai, cette fois, aucune nouvelle de nos confrères d'Italie, mais je veux croire que rien de fâcheux n'est arrivé à aucun d'eux.

Nous ont fait le plaisir de venir nous saluer ces dernières semaines : MM. *Chuto, P. Bihan, F. Blons, J.-F. Blons, P. Guillou, J^e Le Baut, A. Grall, Allain, Sparfel, E. Berthou, F. Bloas, Y. Salaün, Y. Tanguy, Lespagnol*.

Au Séminaire. — Plusieurs de nos Séminaristes se sont déjà présentés devant les Conseils de révision de la classe 19, et voici les résultats de ces divers examens :

M. Calvez, ajourné de la classe 18, a été pris pour le service armé ;

MM. *Bellec, Combet, F^s Guivarch, Hillion, Jaouen, Le Marec, Poupon*, ajournés de la classe 18, ont été maintenus dans l'ajournement ;

M. Croguennec, de la classe 19, a été ajourné ;

MM. *Jaffré, Monfort et Thomas*, de la classe 19, ont été pris pour le service armé.

Trois jeunes Séminaristes de la classe 19, et quatre autres, ajournés de la classe 18, ont encore à se présenter devant les mêmes Conseils.

Il ne faudrait pas croire, mes chers Amis, que ces voyages au dehors soient une cause de trouble pour la vie ordinaire du Séminaire. Il n'en est rien, et la vérité est que l'on ne s'en aperçoit pour ainsi dire pas, qu'on n'y pense guère, qu'on en parle très peu. Les Conseils de révision se sont tellement multipliés depuis la guerre, qu'ils ne causent plus grande émotion. On s'y présente et on s'y représente sans anxiété et sans enthousiasme, et la décision reçue, on se remet, sans aucun effort, à sa tâche journalière.

Cette tâche est présentement plus lourde, et le travail du Séminaire se fait, vous le savez bien, plus absorbant à cette époque de l'année, car les grandes compositions semestrielles vont venir, et il faut les préparer plus particulièrement. Mais Dieu sera là, et Dieu, je l'espère, donnera à chacun les forces qui lui seront nécessaires.

Il nous a, jusqu'à présent, miséricordieusement protégés, et nous n'avons eu aucun vrai malade durant tout le semestre, aucune indisposition sérieuse. A peine quelques petites anicroches de ci, de là, et c'est tout. Et, cependant, il est parmi nous des santés bien délicates, mais elles tiennent, et nous espérons qu'elles tiendront vaillamment jusqu'au dernier jour.

Vous prierez pour nous, n'est-ce pas ? mes chers Amis ? Nous prions tous les jours pour vous, nous nous efforçons de prier pour vous avec plus de ferveur encore depuis l'ouverture du saint Temps du Carême, et nous demandons à Dieu que vous sachiez profiter de mieux en mieux, pour votre sanctification personnelle et votre formation sacerdotale, de tous les sacrifices que vous rencontrez à chaque pas sur votre chemin.

M. Pérennès, dont je vous annonçais l'arrivée dans ma dernière circulaire, est toujours parmi nous, et M. J.-R. Guéguen vient de nous arriver en permission régulière de dix jours. Ces deux chers messieurs sont aussi bien que possible.

Que Dieu vous garde et vous protège, mes chers Amis, je le lui demande de tout mon cœur en vous renouvelant l'assurance de mon tout cordial dévouement.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

J'espère que ces mots vous arriveront vers Pâques, et Pâques c'est l'heure de la Résurrection, c'est l'heure du triomphe de Notre Seigneur Jésus-Christ sur tous ses ennemis, et c'est, pour nous tous qui aimons le Sauveur béni, l'heure de la joie profonde, de la confiance sans bornes, l'heure aussi d'un nouvel élan vers le ciel, d'une nouvelle générosité dans le service et l'amour de Dieu.

Oui, peut-être, avons-nous, quelques-uns de nous, certaines faiblesses à nous reprocher, certaines défaillances à déplorer, certaines lâchetés à réparer ! Peut-être, en nous sentant si froids, si peu généreux au chemin de la vertu, éprouvons-nous comme une noire tristesse et un vilain découragement au fond de nos âmes... Mais voici paraître Jésus, Jésus ressuscité, et Jésus ne demande qu'à nous arracher à toutes nos misères ; qu'à nous redonner la paix, la joie et la confiance, comme Il les donna autrefois à ses Apôtres.

Sachons comprendre, mes chers amis, cet ardent désir du Cœur de Jésus, sachons y répondre, et, avec le secours de sa grâce, sortons de notre torpeur, s'il en est besoin, brisons avec le laisser aller et la routine, si nous leur avons un peu livré la direction de notre vie, ressuscitons, en un mot, nous aussi, et, avec Jésus et comme Jésus, ressuscitons vraiment : *surrexit Dominus vere*.

Ressusciter, ressusciter chaque jour est le devoir de tout chrétien, de tout séminariste et de tout prêtre surtout, et nous le savons bien. Soyons, aujourd'hui, plus courageusement que jamais, fidèles à ce devoir, et ces fêtes de Pâques seront en toute vérité de vraies fêtes pour Jésus, de vraies fêtes pour nous.

Aucune mauvaise nouvelle encore de nos chers mobilisés, et si M. L. Soubigou m'annonce qu'il a été évacué à l'ambulance 8/5, secteur 229, il m'apprend aussi qu'il est déjà beaucoup mieux et

qu'il ne tardera plus à nous venir en convalescence. « C'était le 26 Février dernier, m'écrivit-il : un obus est venu éclater à trois mètres de moi. Le déplacement d'air m'a projeté à terre, et la terre soulevée par l'éclatement de l'obus m'est retombée sur la tête, de sorte que j'ai été enterré vivant. C'est un petit jeu pas très amusant. Heureusement que les camarades se sont précipités à mon secours et m'ont vite ramené à la lumière du soleil. Résultat : aucune blessure : une commotion nerveuse seulement, qui a porté surtout dans le dos et dans les jambes. Presque rien par conséquent, si l'on pense surtout que, des deux camarades qui se trouvaient à mes côtés, l'un a été tué net et l'autre affreusement blessé. Quel merci je me suis hâté de dire à la Sainte Vierge... Aujourd'hui, je me lève dans l'après-midi, et à l'aide d'un bâton, je réussis à me traîner jusqu'au jardin. Le médecin-major affirme que quelques semaines suffiront à mon complet rétablissement. »
Deo gratias !

Je n'ai pas à transcrire, cette fois, des citations à l'ordre du jour. Je sais, cependant, que M. *Félix Blons* a été l'objet de cette distinction et que, de plus, il a été fait sergent et décoré de la croix de guerre avec palme et de la *médaillon militaire* pour sa brillante conduite dans un récent coup de main. Naturellement, ce cher confrère estime-t-il que « c'est trop, beaucoup trop ». Mais tous ses compagnons affirment que la « médaille a été bien gagnée » et je suis convaincu que vous croirez, comme moi, que ce sont les camarades qui ont raison. En somme, de la lettre que m'écrivit M. *Blons*, il ressort qu'il est « rentré avec dix-sept Allemands prisonniers et une mitrailleuse ». Au cours de ce coup de main, M. *Blons* a d'abord forcé un Allemand qui avait tiré sur lui « à faire camarade, à déposer ses armes et à se rendre ». Resté seul, pendant qu'on mettait ce prisonnier en lieu sûr, il s'est emparé d'un « fonctionnaire officier » et il l'a conduit « revolver sous le nez » rejoindre le premier captif. Ce n'est déjà pas si mal, et cependant ce n'est que le commencement. Revenu avec du renfort « à la sape ennemie », notre confrère « oblige d'abord le felwebel à en sortir », le force ensuite, « toujours sous la menace du revolver, à appeler ses hommes. Il en sort un, deux... sept, huit... » Quand tout le monde est sorti, « le Génie fait sauter l'abri, et, sur un signal donné, nous regagnons nos lignes : ce que notre commandant était content !... » Nous comprenons ce contentement, n'est-ce pas ? Nous le partageons, et avec lui nous félicitons M. *Blons* de son admirable sang-froid et de sa brillante conduite.

M'ont écrit du front : MM. *Queffelec*, *Guillerm*, *J. Laot*, *Treussard*, *Goualc'h*, *Guirriec*, *Kerbrat*, *J^h Colin*, *J^h Laot*, *J^h Cam*, *J.-M. Auffret*, *Larnicol*, *F. Riou*, *Améry*, *Kerlidou*, *Roudaut*, *Noury*, *Le Pape*, *F. Tanguy*, *Kérandel*, *Quinquis*, *J.-C. Riou*, *Allain*, *Mazé*, *Trégloze*, *C. Cueff*, *F. Blons*, *Galès*, *Pouchart*, *Morvan*, *J^h Bothorel*, *Sparfel*, *Gourmelon*, *Méar*, *Creignou*, *Le Moal*.

Pour vous dire ce que deviennent ces chers confrères, je vais me contenter de les laisser encore parler eux-mêmes. On a bien voulu me dire que c'était le plus sûr moyen de vous faire plaisir, et je veux vous faire plaisir.

M. *Queffelec*, « évacué en Novembre dernier pour phlébite de la jambe droite et périostite, est de nouveau au front, au C. I. D. de la Division, à quelques kilomètres de la ligne de feu ». Il s'y occupe du service religieux, et il en est heureux. « Tous les mercredis il y a une allocution, et le vendredi le Chemin de Croix, et les offices sont bien suivis. » Il voit « assez régulièrement les Séminaristes de la Division » et il fait mention en particulier du « vaillant M. *Pouchart* qui, depuis Verdun, se porte de mieux en mieux chaque jour ».

M. *Guillerm* a, lui aussi, été de longs mois à l'arrière, mais il y a conquis son galon d'aspirant, et il est « retourné au front avec autant d'entrain et moins d'appréhension qu'en 1914 ». Son secteur est calme, et il attend les événements.

M. *Laot*, de la classe 18, est ravi de se trouver, enfin, dans la zone des armées. « Le travail que nous faisons n'est pas dur, et je vous dirai même que c'est une distraction. La nourriture est bien meilleure qu'à Paris, seul le logement n'est pas des plus confortables... mais j'ai pu obtenir quatre couvertures, et si cela continue, je pourrai tenir... La nuit, lorsque tout est calme, nous entendons le roulement lointain du canon, et, pour encore, cela ne nous épouvante pas... » Ces jeunes !

M. *Treussard* a le bonheur de retrouver au front, « dans des régiments voisins du sien, plusieurs confrères du Séminaire, et ensemble on se rappelle la bonne vie d'autrefois ». Il n'a pas, hélas ! « les mêmes facilités que beaucoup d'autres pour assister à la messe, mais il ne veut pas trop s'en plaindre. Dieu suppléera à ce qui lui manque ».

M. *Goualc'h* vient de quitter le secteur de Lorraine : « J'y suis resté plusieurs semaines prenant part à tous les coups de main qui s'y sont faits... Nous sommes actuellement aux environs de T..., prêts à être embarqués pour parer à la fameuse offensive allemande si elle veut bien se déclencher, ce dont nous doutons un peu... » On n'en doute plus, n'est-ce pas ?

M. Kerbrat est au repos. « On y reprend l'instruction de la troupe et on la prépare à affronter de durs combats. Pour moi, j'ai le bonheur de pouvoir me retremper dans mes exercices de piété, et si, chaque matin, je ne puis assister à la messe à cause du service, je puis du moins communier chaque jour. Hélas ! peu de soldats demeurent fidèles à la ferveur des premiers temps de la guerre... »

M. Larnicol, toujours aux premières lignes, vit « actuellement dans une grotte souterraine, sous les ruines d'une ferme d'avant guerre. Pauvre ferme ! il n'en reste plus rien debout ! » L'ennemi n'est pas loin et si « un canal nous en sépare, ce canal n'empêche pas de fréquents coups-de-main, aussi bien d'un côté que de l'autre. »

M. Améry « goûte, en ce moment, les douceurs du repos, mais ces douceurs sont bien peu comparables aux délices de Capoue. Tout le jour, il faut travailler très dur à creuser des sapes et à organiser des abris. Du village où nous sommes, il ne reste plus que des ruines, et la pauvre église elle-même est toute trouée, croulante... C'est une vraie pitié, et tout cela crie vengeance à Dieu. »

M. Kerlidou s'excuse de ne pas m'écrire assez souvent. « Mais je suis dans un secteur parfaitement calme, et je suis tenté de croire, à cause de cela, que personne ne devrait avoir d'inquiétude à mon sujet, puisque moi-même n'en ai point... Ici, nos périodes de ligne ne sont ni longues ni pénibles, et c'est toujours à regret que nous descendons au repos. Pendant le repos, en effet, nous travaillons tous les jours et parfois la nuit, en prévision de cette kolossale offensive pour laquelle les Allemands font une réclame si retentissante. Qu'ils y viennent donc, et ils retrouveront encore devant eux les poilus de Verdun... »

M. J. Roudaut n'a plus guère conscience du temps qui passe ; son genre de vie en est cause. « Depuis trois mois nous avons vécu en sauvages, sans remarquer que les dimanches succédaient aux dimanches. Depuis Décembre, je n'ai pu assister à la messe qu'une seule fois... »

M. Roudaut me parle, ensuite, des Italiens qui sont employés, « à 20 kilomètres à l'arrière, à couper du bois pour faire les piquets de nos réseaux de fils de fer » ; mais je n'ose pas transcrire son jugement sur « nos chers alliés »...

M. J.-M. Le Pape a été « vexé, en voyant que le dernier *Bulletin* le reléguait à l'arrière ! Que vont dire les camarades ? Ils se demanderont, peut-être, si je ne me suis pas fait embusquer à Brest ou à Quimper ». Je ne voudrais pas être cause d'un soupçon aussi injurieux, et je rends M. Le Pape au front.

M. Quinquis est, « pour le moment, le plus heureux des hommes. J'ai comme commandant de compagnie un prêtre lieutenant, et j'ai le bonheur de lui répondre la messe tous les matins. De plus, je suis au repos le plus complet, et ma seule occupation est de chercher, au jour le jour, un lieu de promenade plus agréable que celui de la veille. » Cela a sans doute changé !

M. J.-C. Riou envie le sort des confrères présents au Séminaire : « Ce sont des privilégiés qui peuvent encore, de nos jours, se livrer aux spéculations paisibles de la Théologie. Nous autres aussi, nous nous préparons, non pas aux examens de Pâques, mais à recevoir dignement les Allemands le jour où ils se décideront à sortir de leurs trous... »

M. Pouchart est, « de nouveau, en secteur, mais l'on y mène une vie aussi calme que dans les villages de l'arrière... Se déclanchera-t-elle donc, enfin, cette grande offensive dont parlent tant les gens qui sont loin du front ? Attendons avec patience, avec confiance, et préparons-nous... »

M. Galès est de plus en plus repris par ses vieilles misères. « J'ai eu une deuxième crise de rhumatisme qui m'a porté atteinte au cœur. Les syncopes devenant tous les jours plus nombreuses, l'on m'envoya à un spécialiste de Troyes... C'est bizarre : tous les majors, et ils étaient six, me déclarèrent extraordinaire, et cela toujours pour ma haute taille. Le spécialiste décréta même que je reviendrai sous peu pour lui servir de sujet d'étude à cause de mon acromégalie !! » M. Galès espère bien que tout cela se terminera par une réforme, et par une réforme prochaine.

M. Sparfel est depuis quelques jours au repos. « Mais avant de quitter notre secteur, il nous tenait à cœur de donner une leçon aux Allemands, et vous en avez lu le récit dans les journaux. Nous avons pris cent vingt et quelques prisonniers, ramené plusieurs mitrailleuses et causé de lourdes pertes à l'ennemi... »

M. Gourmelon ne fait plus, dans son hôpital, le métier de manœuvre, et il n'est plus infirmier de nom seulement, mais bel et bien infirmier de fait. Le médecin-chef a cité, ces jours derniers, au rapport, les hommes les plus méritants, ceux qui ont le plus travaillé. Ce n'est pas une citation pour une action d'éclat que j'ai donc obtenue, mais un témoignage de satisfaction. » Nous enregistrons ce témoignage de satisfaction avec plaisir, car il prouve que nos Séminaristes savent être partout consciencieusement fidèles à leur devoir.

M. Le Moal vit au milieu de ruines abandonnées par presque tous les civils. « D'ailleurs, pour rester ici, il faut être rudement

obstiné à mourir chez soi. Hier, au moment d'un sérieux arrosage, un officier, conseillant à une vieille dame de s'abriter un peu, s'est attiré cette réponse cinglante : « Monsieur, il n'y a que » les civils qui ont du cran ! »

M'ont écrit de l'arrière : MM. *Kérivel, Kéromnès, E. Berthou, Bloas, Le Duc, J.-L. Toulemont, A. Calvez.*

M. *Kérivel* s'accuse de devenir « de plus en plus paresseux depuis son arrivée à Cherbourg, et cependant, Monsieur le Supérieur, je ne puis pas alléguer l'excès de travail, car ma principale occupation consiste à ne rien faire ou à ne faire que des riens... Le chirurgien du secteur, m'ayant jugé incapable de monter à cheval, veut m'expédier aux tracteurs ! Me voyez-vous revenir au Séminaire avec un superbe brevet de conducteur d'autos ! Après tout, ce brevet me servira peut-être plus tard dans mon ministère paroissial ! ! »

M. *Kéromnès* me raconte le raid d'avions sur Paris : « Figurez-vous, qu'en s'en retournant, un de ces avions s'est avisé de bombarder notre demeure. Il nous a lancé deux bombes qui sont tombées à vingt-cinq mètres de la maison, creusant deux profonds entonnoirs et brisant toutes les vitres d'un côté du bâtiment. Et dire que cela ne nous a nullement dérangés dans notre sommeil, ni M. Quillévéry, ni moi !... »

M. *Bloas*, complètement rétabli après son mois de convalescence, est « retourné au dépôt avec un peu de cafard, mais courageusement quand même. Peut-être mon départ pour le front ne va-t-il plus tarder ! Comme Dieu voudra ! Je m'y rendrai de tout cœur, prêt à faire tout ce qu'on demandera de moi, et à me montrer un vrai Séminariste. »

M'ont écrit des hôpitaux : MM. *Heurté, Nédellec, Soubigou*, et, du centre de réforme de Limoges, M. *F. Guivarc'h*.

M. *Heurté* a été présenté au Conseil de réforme de Quimper, qui n'a pas encore pris de décision à son sujet.

M. *Nédellec* a quitté Moulins pour l'hôpital 64, à *Issoire, Puy-de-Dôme*. Il est sans doute un peu mieux, mais guère vaillant, car « après six mois de soins, je ne suis pas encore capable de faire 150 mètres sans le secours d'un bras charitable ». Les médecins déclarent que la convalescence sera longue, très longue !

M. *F. Guivarc'h* est au centre de réforme, et a été proposé pour l'auxiliaire. Il attend les événements.

M'ont écrit de Salonique : MM. *Abiven, Le Breton, Croissant*.

M. *Abiven* est toujours « en bonne santé, au physique comme au moral. Le secteur est toujours très calme. On parle vaguement d'attaques allemandes et bulgares, mais nous sommes prêts à recevoir ces Messieurs avec tous les honneurs qui leur sont dus. Je crois avoir le droit d'être relevé de S. A. O., mais j'aurais honte de partir d'ici, si je n'avais pas tiré, auparavant, au moins un coup de canon sur les amis d'en face... Je vais donc demander à rester quelque temps encore. »

M. *Croissant* n'a presque plus rien à faire depuis que les « Grecs révoltés » ont été mis à la raison. « Quelques reconnaissances dans les villages, un peu d'exercice, et c'est tout. »

M. *Le Breton* s'éternise à Marseille depuis son retour de permission. « Je suis en instance continuelle de départ, mais je ne pars pas et je ne sais quand on se décidera à nous expédier là-bas. J'en ai hâte, car toute ma correspondance m'y attend, et ici je suis sans nouvelle aucune... »

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Jézégabel, Bellec, Paugam, Poupon*.

M. *Jézégabel* se plaint encore de n'avoir reçu aucune nouvelle de nous depuis Décembre dernier. C'est donc un vrai parti-pris de supprimer les lettres qu'on lui adresse ! Si vous essayiez cependant, d'arriver jusqu'à lui ! *Sergent du 65^e d'Infanterie, Soltau Z, 3006, baraque 16, Hanovre.*

M. *Bellec* doit, sans doute aussi, espacer ses lettres, mais lui du moins il reçoit les nôtres, et elles lui sont « bien précieuses, parce qu'elles lui donnent des nouvelles des amis dispersés ». La captivité lui pèse lourdement, et il essaie « d'apprendre d'elle la grande leçon du renoncement à toutes les choses terrestres ». Il peut dire la messe tous les jours, et faire, tous les soirs, sa visite au Saint-Sacrement.

M. *Paugam* me dit : « Voici qu'on fait rentrer au camp tous les Séminaristes qui étaient au travail. Nos chambres sont surchargées... *Rannou* semble enchanté de son séjour en kommando et regrette de nous revenir... — *Le Poupon* n'est pas encore rentré, mais il ne tardera pas... — *Le Burel* est très bien, et va recommencer à donner des leçons de latin à un futur Séminariste... »

M. *Poupon* ne reçoit plus nos lettres aussi régulièrement. Il est « toujours bouvier et toujours en excellente santé ».

M'a écrit du Tonkin : M. *Seznec*. « Je ne passe pas un jour

sans penser à mon cher Séminaire, et ce souvenir est aujourd'hui aussi vivace que le jour où je l'ai quitté... Souvent, quand je suis seul dans ma chambre, je me transporte au milieu de vous, et je vous vois à la chapelle, à la salle des exercices, un peu partout, et il faut que le clairon, en m'arrachant à ma rêverie, me fasse reprendre conscience que je suis exilé loin du pays... Je ne me plains, cependant, pas, car la vie qui est la mienne n'est pas comparable à la vie de privations et de dangers qui est celle de mes confrères du front... » Et M. Seznec me parle ensuite avec admiration de la vie des missionnaires qu'il voit à l'œuvre autour de lui : « Ce sont des héros inconnus des hommes et de véritables martyrs de la cause du Christ ».

Nous avons reçu au Séminaire, depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. *Derrien, Kérandel, Abguillem, Bernard, Le Friant, Quillévéré, Cochou, Brénéol, Larnicol, Calvez, Le Cann, L. Bihan, Le Quéau, Kerbrat*.

Au Séminaire. — Les Conseils de révision de la classe 19 sont terminés :

S'y présentaient : 14 Séminaristes, ajournés des classes 13 à 18.

Ont été pris : M. *Calvez*, ajourné de la classe 18, et M. *J.-B. Guivarc'h*, ajourné de la classe 13. C'était pour M. *Guivarc'h* son neuvième Conseil de révision ! Il avait été ajourné huit fois déjà, nous pensions qu'il allait être ajourné une neuvième fois ! Nous nous sommes trompés, et le Conseil l'a pris pour le service armé !

Tous les autres confrères ont été maintenus ajournés.

Se présentaient encore aux Conseils de révision : 7 Séminaristes de la classe 19, actuellement présents au Séminaire. Ont été pris pour le service armé : MM. *Graveran, Guillou, Jaffré, Montfort et Thomas*. Ont été ajournés : MM. *Croguennec et L'Hour*.

Et maintenant, nous voici aux derniers jours de notre semestre ! Nous nous efforçons de les passer dans un recueillement plus profond, de nous unir davantage à Jésus souffrant et mourant pour nous, et nous le conjurons, avec tout notre cœur, d'avoir pitié de la France. Nous avons confiance, une confiance absolue dans son amour pour nous, et nous croyons fermement que notre confiance ne sera pas déçue. Mais prions, prions de toute notre âme.

Je vous suis bien cordialement dévoué.

P. MESSAGER,
Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Vous attendez, n'est-ce pas ? avec une impatience un peu anxieuse, ma circulaire d'aujourd'hui. Ne va-t-elle pas vous annoncer de nouveaux deuils, vous apprendre que Dieu a demandé de nouvelles victimes à notre cher Séminaire ? Non, mes chers Amis, non, que je sache ; et à l'exception de M. A. *Tréguier*, qui a dû quitter le champ de bataille, victime des gaz, je veux espérer que tous vos confrères ont échappé, une fois encore, aux terribles dangers dont ils sont entourés. Il en est, sans doute, parmi eux, dont le silence m'inquiète ; mais j'aime à penser qu'ils sont dans l'impossibilité de m'écrire, ou qu'une censure soupçonneuse empêche leurs lettres d'arriver jusqu'à moi.

Je ne vous dis pas que nous avons prié pour vous au Séminaire, que nous avons prié de tout notre cœur depuis le début de la formidable ruée allemande, surtout ; vous n'en doutez pas, car vous savez comme nous vous aimons. Nous continuerons à prier pour vous, et vous-mêmes, n'est-ce pas ? vous prierez, vous prierez avec plus d'élan, avec plus d'ardeur s'il est possible, et vous prierez les uns pour les autres. Vous prierez surtout pour ceux de vos confrères qui sont ou qui seront appelés à faire de leurs poitrines un rempart au barbare envahisseur. Que Dieu les garde, que Dieu les soutienne et que Dieu les protège !

Je suis heureux d'avoir à vous donner, encore aujourd'hui, les textes des belles citations à l'Ordre du Jour que j'ai recueillies durant ces dernières semaines.

C'est, d'abord, celle de M. F. *Blons*, que je vous annonçais dans ma circulaire de Mars :

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

« Le général commandant en chef confère la Médaille militaire au militaire dont le nom suit :

» *Blons Félix*, caporal au 265^e d'Infanterie : Gradé d'une haute valeur morale et militaire, exerçant sur ses hommes un très grand ascendant par sa bravoure, son sang-froid et son énergie. A brillamment entraîné le groupe qu'il commandait à l'assaut d'un poste ennemi, au delà d'un canal, et a contribué personnellement, par une lutte corps à corps, à la capture de trois prisonniers et d'une mitrailleuse. »

En m'adressant ce texte, M. F. Blons ajoute qu'il ne donne pas les choses assez exactement, « on a retranché, on a ajouté ». La vérité nous la connaissons, et je vous l'ai dite dans ma dernière circulaire.

NOUVELLE MÉDAILLE MILITAIRE

M. Yves Léon m'écrivait, le 2 Avril dernier : « Je suis heureux de vous annoncer que l'on a, hier, épinglé sur ma poitrine la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme. Cette récompense m'a surpris ; mais j'en remercie le Sacré Cœur et ma bonne Mère du Ciel, si l'honneur qui m'est fait peut rejaillir sur notre Séminaire. »

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

Yves Léon, caporal au 4^e régiment d'Infanterie : « Modèle de bravoure et de sang-froid. Le 24 Mars 1918, au péril de sa vie, s'est porté en avant par deux fois, en terrain découvert, sous un tir violent de mitrailleuses, pour sauver des camarades blessés. Prenant lui-même un fusil-mitrailleur, a contribué à arrêter net deux attaques de l'ennemi, en lui infligeant des pertes sévères. Alors que son poste était déjà cerné, a résisté jusqu'au dernier moment, épuisant toutes ses munitions. » — (2^e citation.)

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

M. Pierre Kerboul, aspirant au 124^e régiment d'Infanterie : « Le 28 Décembre 1918, sous un violent bombardement par obus toxiques, a, par son initiative personnelle, sauvé la vie à plusieurs hommes placés sous ses ordres. »

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Pierre Kerboul, aspirant au 124^e régiment d'Infanterie : « Chef de section très brave, agissant avec calme et sang-froid, sachant très bien conduire ses hommes et leur donnant l'exemple par son attitude courageuse et résolue. Le 10 et 11 Avril 1918, sa tranchée étant soumise à un violent bombardement, n'a cessé de parcourir ses lignes et ses postes avancés. Attaqué deux fois par un ennemi très supérieur en nombre, a réussi bravement à le repousser. » — (2^e citation.)

M. Kerboul est, de plus, proposé pour le grade de sous-lieutenant.

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Marcel Kerbrat, sous-lieutenant au 120^e régiment d'Infanterie : « S'est dépensé avec beaucoup de zèle dans la préparation d'un coup de main, en exécutant de nombreuses reconnaissances. A donné un bel exemple d'entrain et de courage en engageant le combat avec un petit poste ennemi. — 5 Février 1918. » — (3^e citation.) Signé : colonel VALLIER.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

J.-M. Abiven, sous-lieutenant à la 121^e batterie du 14^e d'Artillerie : « Jeune officier consciencieux et brave. A montré de grandes qualités d'organisation dans l'installation des pièces de sa section. Dans la préparation du 5 Mars, a observé et dirigé le tir d'une de ses pièces, et a rempli d'une façon parfaite la mission qui lui avait été confiée. »

C'est une nouvelle et magnifique page que ces chers Amis viennent d'ajouter au Livre d'or de notre Séminaire, et c'est de tout mon cœur que je les en remercie et que je les félicite. Depuis le début de la guerre, j'ai déjà inscrit quatre-vingts citations obtenues par nos Séminaristes, et je reste convaincu que tous n'ont pas consenti à me faire part des distinctions dont ils ont été l'objet. Pour eux, disent-ils : « Cela est sans importance ». Je ne suis pas de cet avis, et « cela » me fait grand plaisir, et j'en suis fier.

M'ont écrit du front : MM. Y. Favé, L. Thomas, L. Boucker, Le Meur, J. Le Bot, Jean François ?, Mazé, J. Le Guen, Goualc'h, Derven, Poucart, J.-C. Riou, Morvan, Bervas, Lérans, J. Cam-Péron, Mear, J. Le Goff, Larnicol, F. Riou, Marrec, P. Hervé, Trégloze, Lespagnol, Gourmelen, F. Blons, J^h Brénéol, Kerlidou, J. Colin, Le Pape, Cotten, J. Blons, Moënner, Creignou, Masson, Le Friant, Bothorel, M. Kerbrat, Y. Léon, Derrien, Guirriec, Ropars, Kerboul, Fêrec, Tréguier, F. Guillermin, Le Moal, Quinquis, Loaec, Salaün, Kerandel, J.-M. Le Bot, Sparfel, Gourmelon, J.-L. Dénier, Améry, Le Daré, J^h Guéguen.

Il m'est, hélas ! impossible de reproduire tout ce que ces chers correspondants me racontent d'intéressant ou me disent d'édifiant et de consolant. Je me contenterai donc de prendre quelques mots dans les lettres de ceux-là qui semblaient être plus particulièrement dans la « fournaise » au moment où ils m'écrivaient. C'est, du reste, à ceux-là surtout, que vont nos pensées, n'est-ce pas ? C'est ce qu'ils deviennent que nous voulons surtout savoir.

C'est en pleine lutte encore que M. Séité m'adressait ces quelques mots, le 29 Mars dernier : « Que je vous dise seulement que je suis encore debout. Voilà huit jours que nous sommes accourus au secours des Anglais, et nous commençons à être bien fatigués et bien éprouvés. J'espère qu'on ne tardera pas à nous rappeler à l'arrière. » Ces prévisions se réalisèrent, et quelques jours après M. Cotten m'écrivait : « Le régiment a lutté pendant toute une semaine contre des ennemis très supérieurs en nombre. Il fallut se replier et ce fut pénible. Je rends grâce à Dieu de m'avoir, une fois de plus, arraché à la mort et à la captivité. En ce moment, nous sommes dans l'Aisne... »

« Notre mission, m'écrit M. Goualc'h, est d'empêcher les Allemands d'avancer sur Amiens, et nous y réussissons assez bien. Depuis que nous sommes ici, ils n'ont guère avancé. Ils attaquent comme toujours en masses serrées, et nous leur causons des per-

tes épouvantables. Le moral de tous est très bon, mais, nous aussi nous avons déjà beaucoup de pertes... depuis quinze jours je n'ai pas dormi quatre heures de rang... C'est pour Dieu et pour la France. »

« Je suis, depuis quelques jours, où vous devinez, dit M. F. Guillemin. Avant de partir j'ai pu faire, une dernière fois, la sainte communion, et avec Jésus dans le cœur on est plus fort. Mais nous sommes au milieu des plus cruelles épreuves qu'un homme puisse supporter... Comme on se sent tout petit dans cette situation où la mort nous menace à chaque seconde, et comme on sent bien mieux aussi le besoin de chercher un refuge et une consolation dans la prière et sur le cœur de Dieu. Ah ! je vous assure que je serre plus fortement les grains de mon chapelet... Priez pour moi. »

« Le Bon Dieu m'a protégé jusqu'ici, écrit M. Sparfel, et grâce au secours de vos bonnes prières, j'espère sortir sain et sauf des durs combats dans lesquels je suis engagé... Comme par le passé, je mets toute ma confiance dans le Bon Dieu, et avec cette force, les mauvais jours pèsent beaucoup moins lourd. »

M. Moënner est furieux d'avoir eu à reculer devant l'ennemi, et il rappelle tristement « qu'en Mars 1917, nous étions dans les mêmes parages, mais marchant de l'avant en criant : « Victoire » ! tandis qu'en Mars 1918... La santé est excellente, et j'espère qu'un bon repos, bien mérité d'ailleurs, va nous permettre de refaire notre physique et notre moral. »

M. J. Le Boi m'annonçait son départ « pour la grande bataille. Nous faisons hâtivement tous nos préparatifs, et dans quelques jours, nous y serons. C'est notre tour. La ruée allemande est farouche, dit-on, la résistance française sera ce qu'elle fut à Verdun. Les sacrifices qui nous seront demandés seront peut-être nombreux, mais puisque c'est Dieu et la France qui nous les demandent, personne ne refusera de les faire. »

Je n'ai pas d'autres lettres du champ de bataille auquel nous pensons tous. Mais, depuis qu'ils m'ont écrit, beaucoup, sans doute, ont été jetés dans la sanglante mêlée. Plusieurs y pensaient en m'écrivant, et tous étaient résolus à faire leur devoir jusqu'au bout. Mais, de plus en plus, ils déplorent amèrement la funeste obstination de la France officielle à ne pas avoir recours à Dieu. « Hélas ! on songe à toute autre chose qu'à prier et à faire pénitence. » — « C'est en vain que Dieu nous appelle, on ne l'écoute pas, et on ne veut pas l'écouter. » — « Pauvre France ! qui se fait si cruellement meurtrir, alors que le salut et la victoire seraient si proches, si elle voulait seulement s'abandonner au Sacré Cœur. » — « En France, nous faisons tous nos efforts pour avoir beaucoup d'alliés, et c'est sage ; mais pourquoi donc ne tenir aucun compte de Celui qui seul peut nous donner la victoire ! »

Ces plaintes, hélas ! ne sont que trop justifiées, mais il ne servirait à rien de les laisser s'exhaler de nos cœurs et de nos lèvres, si nous en restions là, et il nous faut arriver tous à cette conclusion que j'emprunte encore à votre correspondance : « Il nous appartient à nous d'expier pour cet oubli coupable, et d'attirer

sur la France les miséricordes du Sacré Cœur en acceptant joyeusement dans ce but les plus grands sacrifices. »

M'ont écrit de l'arrière : A. Grall, Quillévère, Marrec, J^e Le Baut, Y. Tanguy, Kérivel, Y. Bellec, Y. Cadiou, Guillou, J.-L. Toulemont, Em. Berthou.

Il est un nom, celui de Y. Bellec, que vous serez, sans doute, étonnés de trouver dans cette liste. Ce cher ami nous est revenu d'Allemagne, voici quelques semaines, et il a été affecté, comme infirmier, à la section coloniale, Fréjus, Var. Il parle avec horreur des « repréailles subies à l'arrière du front, des vilaines mesquineries qu'il a dû endurer, du régime de famine qui lui a été imposé. » Sa santé a résisté assez vaillamment, cependant, à toutes ces souffrances, et c'est joyeusement qu'il a repris sa place dans l'armée française.

E. Marrec m'écrit : « Je viens d'être affecté à une nouvelle école de pilotage, la division Nieuport (Miramas). L'on me fait débiter sur un avion de chasse à double commandes... Depuis mon arrivée je m'exerce sur « rouleurs » au sol. Tout marche à merveille, et j'espère que cette chance me suivra dans les airs... »

A. Grall est désormais « auxiliaire définitif et fixé à demeure à l'arrière ».

M. Kérivel, qui a passé de l'Infanterie dans l'Artillerie, apprend son nouveau métier à la Roche-sur-Yon. Il dit : « Je dois suivre un cours pendant trois mois au moins, et si je suis enchanté de pouvoir me mettre au courant de mes nouvelles fonctions, il me plaît moins d'être encore « embusqué », à un moment où le besoin de renfort est si grand. La vie de garnison ne me va pas du tout, et je préfère de beaucoup la vie des tranchées, elle est autrement intéressante. »

Y. Cadiou se trouvait sur le champ de bataille de la Somme, lorsque ordre lui fut donné de se rendre à Issoudun, suivre un cours d'élèves aspirants : « C'est avec regret que je suis parti, car j'aimais bien mes petits patrouilleurs, toujours si gais et si alertes. Ils auront été au danger sans moi, et combien en retrouverai-je, à mon retour au régiment ? »

Les autres confrères qui m'ont écrit occupent toujours les mêmes situations et se portent bien.

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Nédellec et Soubigou.

M. Nédellec continue à se remettre, mais très lentement.

M. Soubigou est allé compléter sa guérison à l'hôpital annexe n° 42, Montlieu, Charente-Inférieure. Il m'apprend qu'il a reçu, depuis son évacuation, sa « feuille d'affectation à l'artillerie d'assaut au 81^e régiment d'Artillerie lourde ».

En m'annonçant qu'il était évacué, M. Tréguier ne savait pas encore sur quel hôpital il serait dirigé.

M'ont écrit de Salonique : MM. *Batany Auguste, Abiven, Perhé-
rén, Croissant, Quinquis, Le Nours*.

M. *Batany* me confirme sa nomination de lieutenant ; mais, ajoute-t-il, « cette nomination remonte presque à la nuit des temps. La lettre que j'ai reçue de mon dépôt porte, en effet : « Est promu » au grade de lieutenant, pour prendre rang à compter du 29 Décembre 1917 ».

M. *Le Nours* est nouvellement arrivé à Salonique, et il y attend « l'heure du départ vers les montagnes où on se bat ».

M. *Perhéren* est arrivé « à la suite de son régiment, après plusieurs journées d'une marche très pénible, sous la neige qui tombait sans discontinuer, et par des sentiers à peine frayés, jusqu'au cœur de l'Albanie. Le spectacle incomparable qui s'offre au regard quand, après avoir escaladé la montagne jusqu'à dix-huit cents mètres d'altitude, vous découvrez cette immense nappe d'eau du lac Ochrida, si calme au milieu de ce décor sauvage qui l'enserme, vous dédommage largement des fatigues de l'ascension. Et les paroles du Psalmiste vous viennent tout naturellement à l'esprit : « Que tout bénissé le Seigneur ! et la montagne et la vallée, les fleuves et la mer... » Oui, l'Albanie est vraiment belle, belle par elle-même, la main de l'homme n'y a pas ajouté d'artifices... C'est tellement peu la guerre chez nous, que, de mémoire de soldat, il n'est jamais tombé un obus dans ce secteur que les Français occupent depuis six mois. Où est l'ennemi ? nous l'ignorons absolument. Sont-ce des Bulgares, des Autrichiens, des Turcs ou des Allemands que nous avons devant nous ? Nul ne saurait le dire, et j'aime à penser que ceux qui nous font face ne savent pas davantage ni où nous sommes, ni qui nous sommes. Dans ces conditions, il nous sera aisé de tenir tout le temps qu'il faudra pour assurer la victoire de nos armes. Et cependant, vous l'avouerez-je ? sincèrement, j'ai la nostalgie des champs de bataille de France... »

M'ont écrit d'Italie : MM. *Abguillerm et Chuto*.

Ces deux confrères se portent bien, et tous deux déclarent qu'ils ont beaucoup moins de dangers à courir que leurs confrères de France.

M'a écrit de Suisse : M. *Messageur*.

« Je suis diacre ! quel bonheur, et comment en remercier assez le Cœur de Jésus et ma bonne Mère du Ciel ! Oh ! que l'Esprit de Force, qui m'a été communiqué, daigne m'aider à marcher désormais de plus en plus courageusement vers cet idéal auquel doit aspirer toute âme chrétienne et, *a fortiori*, toute âme d'apôtre : la sainteté. Cela, je le désire, oh ! oui, je le désire de tout mon cœur... »

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Le Burel, Le Poupon, Rannou, Cloarec, Jézégabel*.

M. *Jézégabel* m'adresse un mot, un seul : « Remerciements » ! MM. *Le Burel, Rannou et Le Poupon* m'écrivent tous trois du

camp d'Hameln ! Leur situation est toujours la même. « Notre vie se rapproche, autant que possible, de la vie du Séminaire, au point de vue spirituel comme au point de vue temporel. Si nous avions des professeurs, ce serait l'idéal pour la vie du prisonnier. A défaut de professeur, chacun dispose de son temps libre comme il l'entend, et le consacre aux études dont il espère profiter davantage... La longueur de notre captivité se fait de plus en plus pesante et nous aspirons de tous nos vœux à retrouver notre Patrie et notre Séminaire... Dites aux amis toute notre admiration pour leur conduite héroïque. Plus tard, nous serons heureux de marcher à côté d'eux, parce que un peu de leur gloire rejaillira aussi sur nous. Nous sommes, nous autres, voués à l'inaction, ils n'oublieront pas que c'est parfois bien dur... »

M. *Cloarec* m'écrit une carte, très consciencieusement et très fortement noircie par la censure allemande. Il a quitté Minden et se trouve actuellement au camp de Limburg a/L, n° 106.752, baraque 7, Nassau.

Au Grand Séminaire. — Que je vous annonce tout d'abord une grande joie ! Nous avons reçu, pour notre Séminaire, une bénédiction toute spéciale de Sa Sainteté le Pape Benoît XV. Nous la devons à M. l'abbé C. *Le Grand*, notre professeur de Théologie dogmatique, qui vient de passer quelques semaines à Rome, et qui a eu le grand honneur et le grand bonheur d'être reçu en audience privée, pour lui tout seul ! par le Souverain Pontife. Je vous transcris le récit qu'il m'en fait.

« Dès que le Saint-Père me vit : « Ah ! venez, mon ami ». Je fais les trois génuflexions d'usage, lui baise la mule. Le Pape avance doucement le pied. Benoît XV s'assoit, tire une planchette à gauche de son bureau, pour s'appuyer, et me fait asseoir aussi... Après m'avoir interrogé sur Monseigneur l'Evêque de Quimper, le Pape me fait parler du Séminaire, du Dogme, de mes élèves, des Bretons, « vrais serviteurs du Pape ». Je lui dis notre dévotion au Saint-Siège, notre culte de l'autorité et notre attachement aux directions pontificales, particulièrement en ce qui concerne saint Thomas. Je lui dis aussi l'amour avec lequel nos élèves étudient saint Thomas — le texte lui-même — l'intérêt qu'ils y portent, les encouragements reçus, la veille, de Son Eminence le cardinal Billot ; combien précieuses seraient, particulièrement, les bénédictions de Sa Sainteté, surtout si elles parvenaient aux Séminaristes d'une manière sensible. « Car, très Saint Père, j'ai en » poche une photographie... » Il comprit mon désir, sourit avec bienveillance et tendit la main pour recevoir le portrait. Mais c'était un rouleau, et je ne pouvais enlever la ficelle. Le Pape vint à mon aide, s'empara de petits ciseaux et dut s'y prendre à plusieurs reprises. Et dépliant la carte, il rit d'un bon rire : « Ah ! vous » avez voulu mon image semblable à celle de saint Thomas ! » et il rit de nouveau. « De fait, ajouta-t-il, je ressemble un peu au » vieux Docteur avec ma *camaurum*. Oui, j'inscrirai une bénédic- » tion pour votre Supérieur, les Professeurs et les Elèves du Sémi-

» naire, afin qu'ils demeurent fidèles à saint Thomas, et vous la
» ferai remettre à Santa Chiara... » Voici le texte de cette bénédiction :

« *Dum vota paterno animo concipimus, ut, in sacro Seminario
» Corisopitensi, philosophiæ ac theologiæ studia, Angelico Doctore
» præeunte, floreant, studiorumque comes pietas singulos doceat
» Eum moribus ac mente referre qui mitis fuit et humilis corde,
» moderatoribus, magistris, alumni apostolicam benedictionem
» amantissima voluntate impertimus.*

» *Ex ædibus vaticanis die octava Aprilis, anno 1918.*

» *BENEDICTUS P. P. XV.* »

C'est avec la plus profonde reconnaissance que nous conserverons tous, n'est-ce pas ? cette toute affectueuse bénédiction du Souverain Pontife, et c'est aussi de tout notre cœur que nous nous efforcerons de marcher dans la voie de la science et de la piété qu'il nous indique.

Nous avons terminé notre rentrée de Pâques, et c'est, hélas ! la rentrée la plus faible que nous ayons jamais eue ! 16 Séminaristes, dont 8 en Théologie et 8 en Philosophie.

Nos Séminaristes de la classe 19. sont définitivement entrés à la caserne, et seul, M. Calvez a été mobilisé à Quimper, au 118^e. Ses autres confrères ont été dirigés sur Brest, Lorient, Sainte-Anne.

MM. A. Calvez et Y. Le Goff viennent d'être mis en réforme temporaire d'un an. M. Le Goff continuera son année de Séminaire, M. Calvez n'est pas encore assez remis pour pouvoir reprendre ses études.

Durant ces dernières semaines, nous n'avons reçu au Séminaire que deux de nos Séminaristes mobilisés : MM. Pelléter et J.-F. Le Goff. Nous savons que seul le retrait des permissions en est cause, mais nous avons grande hâte de vous revoir et vous ne l'oublierez pas.

Un seul mot pour terminer cette circulaire, déjà trop longue. Une fois encore, unissons-nous pour faire ensemble, et de tout notre cœur, le Mois de Marie. Conjurons la Mère de Jésus d'obtenir du Cœur très aimant de son divin Fils la fin de cette cruelle épreuve. Demandons-lui de nous garder courageusement fidèles à notre surnaturelle vocation, et efforçons-nous de mériter ses grâces et le secours de sa maternelle tendresse par une plus scrupuleuse fidélité à tous les devoirs qui feront de nous, dès aujourd'hui, de vrais apôtres de Jésus.

Je vous suis très cordialement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer, qu'à ma connaissance, nous n'avons eu parmi les nôtres, ni tué ni blessé durant les terribles combats des semaines dernières. Trois de nos confrères sont, cependant, tombés aux mains de l'ennemi et sont prisonniers en Allemagne. Ce sont : M. Cotten, d'Elliant, M. Derrien, de Plouescat, et M. F. Riou, de Saint-Marc. Aucun d'eux ne m'a encore donné de ses nouvelles, mais j'espère que tous trois ils sauront supporter le lourd fardeau de la captivité aussi vaillamment qu'ils ont supporté, pendant de longs mois, les fatigues extrêmes de la vie militaire. J'ai confiance que cette captivité ne sera pas de longue durée, et que le Cœur Sacré de Jésus nous les rendra bientôt en accordant, sans beaucoup tarder, la victoire à nos armes.

*
*

Ma dernière circulaire vous a appris la mort au champ d'honneur de M. François Nicol, séminariste tonsuré, de Scaër. Il a été frappé, en première ligne, le 28 Avril dernier. Aussitôt touché, il a fait appeler l'aumônier brancardier de son bataillon, mais la mort a été si rapide, que le prêtre n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à lui avant son dernier soupir. Je suis certain que vous avez tous prié déjà pour le repos de son âme, et que vous continuerez à prier pour lui.

Nature excessivement timide et un peu fermée, M. Nicol n'entretenait aucune correspondance épistolaire avec personne. Mais je sais que ses sentiments étaient restés bons, que son amour pour son Séminaire était sincère, qu'il aspirait à retrouver au milieu de nous sa vie de piété et de travail, et je crois fermement que l'appel de Dieu l'aura trouvé prêt, et que nous aurons là-haut, en lui, un intercesseur et un protecteur de plus.

Ces dernières semaines encore, nous avons reçu la confirmation

de la mort de M. Noël Gentric, séminariste minoré de Saint-Mathieu de Quimper, et de M. Kérinec, clerc tonsuré de Crozon. Ces deux chers confrères avaient été portés disparus le 21 Août 1914, et aucun renseignement n'était venu depuis lors nous rassurer sur leur sort. Nous avions peu à peu perdu toute espérance de les revoir ici-bas, et c'est sans grande surprise que nous avons reçu la nouvelle de leur mort au champ d'honneur. Le Comité de la Croix-Rouge de Genève nous transmet, en ces termes, les renseignements recueillis sur M. Gentric : « Gentric Noël, 71^e R. I., cl. 1911, Quimper, est décédé les 21/22 Août 1914, et a été inhumé d'abord à Arsimont (Belgique), tombé n° 11, puis a été exhumé le 12 Février 1918, pour être inhumé au cimetière d'honneur d'Auvelais (Belgique).

Nous continuerons, n'est-ce pas ? mes chers Amis, à prier pour eux.

* *

M. Yves Léon m'écrit : « Je suis heureux de pouvoir vous faire part d'une nouvelle citation. Je l'ai obtenue le 2 Juin dernier, et en voici le texte » :

Yves Léon, sergent du 4^e R. I., 2^e C^{ie} : « Exemple parfait de bravoure et de dévouement. Le 1^{er} Juin 1918, a superbement enlevé ses hommes à l'assaut des lignes ennemies. A ensuite ramené plusieurs blessés sous un tir de barrage d'une extrême violence. » — (3^e citation.)

Le général commandant la 9^e D. I.
signé : GAMELIN.

M. Léon a beau ajouter que, « naturellement, il y a exagération dans le motif de cette citation », je ne le crois pas, et je suis certain qu'il a bien mérité la distinction dont il a été l'objet. Mais je crois, avec lui, qu'auprès des personnes de bonne foi, « cette citation, ajoutée à tant d'autres obtenues par les confrères, aidera à démentir les allégations mensongères de l'embusqué Barbusse, et prouvera que les curés de France savent, même au péril de leur vie, faire leur devoir, tout leur devoir ».

* *

M'ont écrit du front : MM. Guéguen, Péron, Thomas, Brénéol, Mazé, J.-F. Blons, Nourry, Kerlidou, J. Cam, Creignou, Sparfel, Séité, Tréglouze, F. Blons, J.-M. Le Bot, Y. Léon, Améry, Kerbrat, Hervé, Allain, Le Cann, Morvan, Pouchart, Berthou, Guirriec, A. Lespagnol, Y. Salaün, Masson, Le Pape, J.-M. Auffret, Tréguier, Friant, Briand, Queffélec, Kérandel.

Plusieurs de ces chers confrères ont pris part aux luttes angoissantes des jours derniers.

« Depuis la fin du mois de Mai, je suis engagé dans la grande bataille... Devant nous, l'ennemi a subi des pertes importantes. Nous le dominons nettement, ne lui cédant du terrain que pour éviter des mouvements débordants... Le Boche n'est terrible qu'à celui qui le croit tel, et ce n'est pas le cas de mon régiment, qui vient de se distinguer dans des circonstances très difficiles. » — Sparfel.

« C'est la grande bataille ! J'y suis depuis plusieurs jours. Les premiers moments ont été très durs ! nous étions partout débordés, submergés partout... Actuellement, il n'en est plus de même, et notre artillerie a arrêté la ruée ennemie... La Division a souffert, mais mon bataillon n'a eu que peu de pertes... » — Kerbrat.

« Je suis dans la fournaise depuis 10 jours. Arrivés ici, l'ennemi occupait la ville, nous l'en avons chassé, et depuis, nous le maintenons en respect. La T. S. F. a permis de correspondre avec les voisins et de sauver la situation... Nous avons très peu de pertes ! De 20 à 25 morts dans tout le régiment. Les Allemands, au contraire, ont laissé beaucoup de cadavres sur le terrain ! Ah ! cette chasse à l'ennemi dans les rues ! ces charges à la baïonnette ! c'était impressionnant et lugubre... » — Y. Salaün.

Sans avoir été mêlés aux mêmes affaires, d'autres n'en ont pas moins couru les plus grands dangers.

« Ma batterie a été très éprouvée durant ce mois. De ma section, moi seul suis indemne ! Mes 22 camarades ont été pris par les gaz ! Nos brancardiers ont été tués ou intoxiqués, et j'ai dû les ramasser moi-même... Avant-hier, marmitage au milieu de la nuit. Après avoir ramassé, transporté et soigné les blessés, j'ai dû quitter la position, comme les camarades, et errer toute la nuit, nus pieds, à travers champs et routes... » — Guirriec.

« Nous ne pouvons guère dormir, et nous mangeons toujours froid !... Dès qu'il voit un peu de fumée, qu'il entend le bruit de la pelle ou de la pioche, l'ennemi nous envoie tout de suite force obus, et il faut se réfugier dans des semblants de gourbis, où nous restons accroupis comme des marabouts en prière... » — Améry.

« J'ai quitté le secteur de la bataille, huit jours exactement avant la ruée ennemie !... Nous sommes restés deux jours en gare pour l'embarquement ; les avions sont venus y jeter leurs torpilles, mais ils ont manqué leur but. Ils nous ont ensuite poursuivis, ils ont mitraillé notre train, et essayé d'y placer des bombes. Ce fut une forte émotion, mais ça été tout. » — Le Cann.

Parmi mes autres correspondants, les uns me disaient marcher à l'ennemi. Les autres, au contraire, me demandaient d'être sans aucune inquiétude à leur sujet, leur secteur restant « bien calme », « calme », « relativement calme », « assez calme », « ce qu'on est convenu d'appeler calme », « d'un calme complet » !!

Faut-il ajouter qu'aucun de ces chers Amis n'oublie qu'il est Séminariste, et que tous s'efforcent de rester fervents en restant fidèles à leurs exercices de piété ?

Plusieurs en ont toute facilité. « Je puis assister à la messe tous les matins, et avec Jésus-Hostie il est assez facile de résister aux tentations qui nous entourent et au cafard qui nous guette. » — *Morvan*.

« Au point de vue spirituel, ce mois est le meilleur que j'ai passé depuis que je suis dans la zone des armées. Je puis avoir la sainte messe et communier... Nous avons des exercices religieux tous les soirs. » — *Friant*.

« Je puis servir deux messes tous les matins, et j'ai toute facilité pour réciter mon bréviaire. » — *Le Pape*.

« Je peux assister à la sainte messe et communier tous les matins. C'est une grande consolation pour moi et une grande force... » — *Auffret*.

D'autres ne sont pas aussi favorisés. « Mais l'essentiel, n'est-ce pas ? c'est d'offrir toutes ses misères, toutes ses privations à Dieu, et je les Lui offre, mes privations spirituelles surtout, pour le succès de nos armes. » — *Creignou*.

« Je manque bien souvent la sainte messe désormais... Les jours où j'en suis privé, je récite un chapelet ou deux de plus. » — *Allain*.

« Nous passons les 2/3 de nos journées en ligne, sans pouvoir entendre la messe, ni communier. C'est une désolation ! Quand donc retrouverons-nous notre Séminaire et sa petite chapelle... » — *Le Bot*.

« Voilà bientôt un mois 1/2 que je n'ai pas revu M. l'Aumônier... Heureusement, que la prière me reste ! J'y ai recours, et c'est là seulement que je trouve joie, consolation, tranquillité... » — *Améry*.

Et ces chers Amis ne se contentent pas de penser à leur âme seule, ils s'efforcent aussi de faire du bien à l'âme de leurs camarades. Ici, c'est le « rosaire vivant » qu'ils établissent ; là, « c'est une garde d'honneur par bataillon » qu'ils aident à former pour honorer le Cœur Sacré de Jésus ; ailleurs, c'est à l'apostolat individuel qu'ils ont recours, « et que l'on est heureux de pouvoir ainsi redonner des âmes à Dieu. »

Se dévouer pour les âmes n'empêche pas de se dévouer pour les corps, témoin M. Mazé, qui m'écrit : « Vous serez heureux d'apprendre que je viens, cet après-midi, en sortant des vêpres, de faire un nouveau sauvetage (mon quatrième), en retirant de l'Aube un mécanicien de l'école. Un bain forcé, quoi ! quitte à faire, après cela, 4 kilomètres tout mouillé et à se changer comme on peut, en empruntant tel vêtement à tel camarade, et tel autre à tel autre. »

Nous n'avons pas encore de médaillé pour sauvetage, mais j'espère que cela ne tardera pas.

*
**

M'ont écrit de l'arrière : MM. F. Guivarch, Montfort, L. Boucher, Marec, J.-M. Laot, Abgrall, Roudaut, G. Lespagnol, Guillou, A. Grall, Bloas, J.-L. Toulemont, Kérautret, Jaffré, R. Thomas, Nédellec, A. Calvez, J^h Le Baüd.

M. L. Boucher a été évacué du front pour « bronchite des sommets avec amaigrissement ». Quelques jours d'hôpital l'ont à peu près rétabli, et nous avons pu constater, par nous-mêmes, que son état général est aussi satisfaisant que possible.

M. Nédellec est rentré dans sa famille, pour une convalescence de 45 jours. Il a été maintenu dans le service armé, et c'est assez dire que sa santé s'est beaucoup raffermie, ces temps derniers.

De mes autres correspondants, les jeunes de la classe 19 s'aguerrissent. « Leur instruction, disent-ils, se pousse très rapidement, ils font déjà des marches, sac au dos, et les exercices de tir vont commencer sans tarder. »

Notre aviateur E. Marrec « fait d'assez rapides progrès en aviation. Le baptême de l'air, me dit-il, fut assez pénible, et outre l'envie de rejeter occasionnée par la descente rapide de l'appareil, je me demandais comment j'arriverais jamais à conduire moi-même un avion. Cela vint, cependant, et au bout du cinquante-et-unième vol, je fus reconnu apte à voler seul. Je partis ! Il n'y eut pas de casse, et mon moniteur affirma même que je m'étais bien débrouillé là-haut. Je ne m'en suis pas rendu compte, mais ce que je sais bien, c'est que je m'étais instamment recommandé à la bonne Vierge... »

M. Roudaut continue son stage d'élève aspirant à Saint-Maixent. « L'esprit y est excellent, et à part quelques instituteurs, très rares d'ailleurs, presque tous les élèves pratiquent et font même la communion fréquente... »

M. Grall « ne se ressent plus de la blessure qui lui a valu d'être classé dans l'auxiliaire ».

M. Bloas a été « versé, par son docteur, dans la section paludéenne, nouvellement formée à la caserne du Génie. Nous y sommes 17, dit-il, vivant une vie de tout repos et de vraie liberté. Deux fois par semaine, on nous fait des prises de sang, et, tous les soirs, nous pouvons sortir. Je couche au Grand Séminaire... »

Vous le voyez, aucun de ces chers Amis n'est trop à plaindre, et aucun ne se plaint. Tous pensent aux confrères du front et tous prient pour eux.

* *

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Soubigou, Galès et Graveran. Rien d'inquiétant dans leur état. Mais ce qui nous peine profondément, c'est la lettre suivante, que je reçois de M. J.-F. Cabioch, ambulance 239, secteur 223, et qui nous apprend la grave maladie de Jean-Claude Riou :

« M. Riou est gravement atteint de pneumonie, et ce matin, 17 Juin, j'ai cru prudent de l'administrer. Il a accepté les derniers sacrements avec un grand esprit de foi, et a profondément édifié tous ceux qui l'entouraient. Il me demande de le recommander à vos bonnes prières, et aux prières de tous ses condisciples. Le docteur désirerait beaucoup le tirer de ce mauvais pas, mais il a déclaré que ce serait difficile... » Je n'ai pas besoin de recommander ce cher Ami à vos ferventes prières, et je suis assuré que vous conjurerez le Bon Dieu de nous le conserver.

* *

M'ont écrit de Salonique : MM. Le Breton et P. Batany.

« Rien de nouveau par ici, m'écrit M. Le Breton. Les grandes chaleurs commencent, mais heureusement que nous commençons aussi à nous y habituer et à les supporter plus facilement. »

M. Batany m'annonçait son arrivée en permission, et nous l'avons, en effet, reçu au Séminaire, ces jours derniers. Lui aussi a souffert du « paludisme », et souffert de se trouver loin de la France. Aussi a-t-il résolu de ne plus retourner en Orient. Il aime mieux affronter les dangers du front de France que les fièvres traîtresses de Salonique.

M'a écrit d'Italie : M. Abguillerm.

M. Abguillerm était encore au repos quand il m'écrivait. Il prend, sans doute, part, en ce moment, à la grande bataille ; mais je n'ai rien reçu de lui depuis le 1^{er} Juin.

M. Seznec est toujours au Tonkin. Il n'ose pas encore envisager l'époque de son retour en France, mais ce retour, il le désire, et il ajoute : « Nous vous reviendrons après ces cruelles épreuves,

et ce dur apprentissage du ministère sacerdotal, avec une idée plus exacte de la mission qui sera la nôtre, parce que nous aurons vécu au milieu de ces pauvres gens que nous serons appelés à diriger ou à ramener au Bon Dieu. »

M. Messenger, interné au Grand Séminaire de Fribourg, m'annonçait, le 15 Mai dernier, son prochain retour au milieu de nous. « Le premier convoi, disait-il, partira mardi 21 Mai. Les autres suivront de près, et c'est pourquoi je fixe la mi-Juin comme date extrême de mon arrivée dans ma chère France ! » Hélas ! l'espoir de ce cher Ami a été déçu, et il m'écrivait le 10 courant : « Notre départ est sans cesse retardé, et nous ne savons plus au juste quelle date fixer... »

M. Ch. Le Guillou est toujours à Soltau, en Allemagne. Il reçoit bien les lettres qu'on lui adresse, mais pas « le Bulletin imprimé ».

* *

La résolution que nous avons prise de vous demander une retraite de deux jours au Séminaire, si la guerre devait se prolonger encore, a été bien accueillie de tous, parce que tous vous vous sentez le besoin de ces quelques heures de recueillement plus profond.

« Oui, ce sera avec plaisir que nous la ferons, car nous en avons bien besoin, et ce n'est pas seulement deux jours que nous voudrions passer au Séminaire, nous voudrions y rester définitivement. »

« Je me ferai un devoir et un plaisir d'acquiescer au désir que vous nous exprimez dans votre dernière circulaire. Il y a de longs mois déjà que mon âme ne connaît plus ni le silence ni le recueillement. »

« Je souscris de tout mon cœur à votre proposition de retraite, et, dès ma première permission, je vole vers mon Séminaire. »

« Quant aux deux jours de retraite dont vous nous parlez, oui, il me sera doux de les prendre sur ma permission, et je sens trop le besoin que j'ai de cette retraite pour regretter le sacrifice de ces deux jours. »

« Pour ce qui est de la retraite au Séminaire, je crois qu'on en a besoin et j'en suis absolument partisan. Seulement, si vous ne me la demandiez pas, je crois bien que je n'aurais pas le courage de me l'imposer à moi-même. »

Voilà donc qui est entendu, et ces retraites commenceront dès Octobre prochain, à moins que — ce que je veux espérer encore, malgré toutes les apparences contraires — le Cœur Sacré de Jésus ne soit venu d'ici là mettre un terme à la présente calamité, en nous donnant la victoire et la paix.

Une retraite demande un directeur, et c'est pourquoi vous aurez à vous entendre avec le vôtre sur la date à prendre pour lui venir. Je veux espérer que tous, que ceux d'entre vous qui ont passé quelque temps au Séminaire, sont toujours fideles à la correspondance mensuelle avec le guide de leur âme. Ils savent que c'est la règle, et cette règle s'impose à eux, dans les circonstances actuelles, plus gravement que jamais. C'est surtout au milieu de la tempête et quand il vogue dans des parages dangereux qu'un habile pilote est nécessaire au navire.

Je sais, cependant, qu'en nous venant, plusieurs ne trouveront plus leur Directeur au Séminaire et ce sera là un véritable sacrifice pour eux. Ils pourront librement choisir parmi MM. les Directeurs présents à qui ouvrir leur âme, et s'ils désiraient même s'adresser à un prêtre du dehors, je leur en accorderai très volontiers l'autorisation. Nous voulons votre bien, en effet, mes chers Amis, nous ne voulons que votre bien, et nous ferons tout notre possible pour vous aider à rester bons et à vous sanctifier encore davantage.

* *

Au moment de terminer cette lettre, je reçois un mot de M. Félix Blons, qui me transmet le texte de la nouvelle citation dont il vient d'être l'objet ; je vous le donne dès aujourd'hui :

ORDRE DE L'INFANTERIE DIVISIONNAIRE

Félix Blons, sergent au 265^e R. I., 23^e C^e : « Sous-officier ayant montré, une fois de plus, ses qualités de combattant d'élite et de chef ayant ascendant sur ses hommes, dans tous les combats du 27 au 30 Mai 1918. » — (2^e citation.)

M. *Blons* ajoute : « Je pense que notre ami *J. Férec* vous aura annoncé sa médaille militaire vaillamment gagnée dans les journées du 27 au 30 Mai. »

Non, M. *Férec* ne m'a pas encore fait part de cette bonne nouvelle, mais j'espère que je pourrai, dans ma prochaine circulaire, vous raconter les détails — qu'il ne voudra pas refuser de me donner — sur les faits qui lui ont valu cette brillante distinction.

Je vous reste toujours, mes chers Amis, bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Quimper, impr. de Kerangal.

N^o 36.

Quimper, le 23 Juillet 1918.

Mes chers Amis,

C'est un nouveau deuil que je vous annonce, et pour prévu qu'il soit de vous tous, depuis ma dernière circulaire, il ne vous en sera pas moins douloureux. M. *Jean-Claude Riou* est mort. Le 24 Juin, au matin, M. *Cabioc'h* m'écrivait que l'état de ce cher ami était désespéré, et, ajoutait-il : « *Jean-Claude* sera sans doute déjà parti pour une vie meilleure quand vous recevrez ces quelques mots. Je viens de le voir, il y a quelques instants, et je lui ai donné une dernière absolution. Il a supporté son mal avec un grand courage, et il s'est toujours montré bien résigné à la sainte volonté de Dieu. » M. *Cabioc'h* ne se trompait pas, hélas ! et sa lettre était à peine écrite que notre cher Ami rendait son âme à Dieu.

Vous seriez heureux, je le sais, d'avoir quelques détails sur cette mort, et j'aurais été heureux moi-même de pouvoir vous les donner. Mais, je ne sais rien de plus que ce que je viens de vous dire, et mes correspondants n'ont pas cru devoir nous raconter les derniers jours de celui que nous pleurons.

Je ne veux pas davantage faire ici son éloge — je me suis fait une loi d'être très réservé en parlant de nos morts —, mais je puis et je dois dire, cependant, qu'avec M. *Riou* c'est encore un de nos excellents Séminaristes que nous perdons, et que sa mort laissera un vide bien douloureux au milieu

Une retraite demande un directeur, et c'est pourquoi vous aurez à vous entendre avec le vôtre sur la date à prendre pour lui venir. Je veux espérer que tous, que ceux d'entre vous qui ont passé quelque temps au Séminaire, sont toujours fidèles à la correspondance mensuelle avec le guide de leur âme. Ils savent que c'est la règle, et cette règle s'impose à eux, dans les circonstances actuelles, plus gravement que jamais. C'est surtout au milieu de la tempête et quand il vogue dans des parages dangereux qu'un habile pilote est nécessaire au navire.

Je sais, cependant, qu'en nous venant, plusieurs ne trouveront plus leur Directeur au Séminaire et ce sera là un véritable sacrifice pour eux. Ils pourront librement choisir parmi MM. les Directeurs présents à qui ouvrir leur âme, et s'ils désiraient même s'adresser à un prêtre du dehors, je leur en accorderai très volontiers l'autorisation. Nous voulons votre bien, en effet, mes chers Amis, nous ne voulons que votre bien, et nous ferons tout notre possible pour vous aider à rester bons et à vous sanctifier encore davantage.

*
* *

Au moment de terminer cette lettre, je reçois un mot de M. *Félix Blons*, qui me transmet le texte de la nouvelle citation dont il vient d'être l'objet ; je vous le donne dès aujourd'hui :

ORDRE DE L'INFANTERIE DIVISIONNAIRE

Félix Blons, sergent au 265^e R. I., 23^e C^{ie} : « Sous-officier ayant montré, une fois de plus, ses qualités de combattant d'élite et de chef ayant ascendant sur ses hommes, dans tous les combats du 27 au 30 Mai 1918. » — (2^e citation.)

M. *Blons* ajoute : « Je pense que notre ami *J. Férec* vous aura annoncé sa médaille militaire vaillamment gagnée dans les journées du 27 au 30 Mai. »

Non, M. *Férec* ne m'a pas encore fait part de cette bonne nouvelle, mais j'espère que je pourrai, dans ma prochaine circulaire, vous raconter les détails — qu'il ne voudra pas refuser de me donner — sur les faits qui lui ont valu cette brillante distinction.

Je vous reste toujours, mes chers Amis, bien affectueusement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Quimper, impr. de Kerangal.

N^o 36.

Quimper, le 23 Juillet 1918.

Mes chers Amis,

C'est un nouveau deuil que je vous annonce, et pour prévu qu'il soit de vous tous, depuis ma dernière circulaire, il ne vous en sera pas moins douloureux. M. *Jean-Claude Riou* est mort. Le 24 Juin, au matin, M. *Cabioc'h* m'écrivait que l'état de ce cher ami était désespéré, et, ajoutait-il : « *Jean-Claude* sera sans doute déjà parti pour une vie meilleure quand vous recevrez ces quelques mots. Je viens de le voir, il y a quelques instants, et je lui ai donné une dernière absolution. Il a supporté son mal avec un grand courage, et il s'est toujours montré bien résigné à la sainte volonté de Dieu. » M. *Cabioc'h* ne se trompait pas, hélas ! et sa lettre était à peine écrite que notre cher Ami rendait son âme à Dieu.

Vous seriez heureux, je le sais, d'avoir quelques détails sur cette mort, et j'aurais été heureux moi-même de pouvoir vous les donner. Mais, je ne sais rien de plus que ce que je viens de vous dire, et mes correspondants n'ont pas cru devoir nous raconter les derniers jours de celui que nous pleurons.

Je ne veux pas davantage faire ici son éloge — je me suis fait une loi d'être très réservé en parlant de nos morts —, mais je puis et je dois dire, cependant, qu'avec M. *Riou* c'est encore un de nos excellents Séminaristes que nous perdons, et que sa mort laissera un vide bien douloureux au milieu

de nous. « Si Dieu nous l'a pris, m'écrit un de ses amis qui l'aimait plus particulièrement, c'est qu'Il l'a trouvé mûr pour le sacrifice et la récompense éternelle. J'ai confiance qu'il ne tardera pas à entrer au Ciel, et à y devenir un protecteur de plus pour les confrères qui reviendront de cette guerre. Il nous faut donc imposer silence aux plaintes de la nature, dire notre « *Fiat* », et bénir encore et toujours la sainte volonté de Dieu. »

Ce « *Fiat* », nous le dirons tous, n'est-ce pas ? mes chers Amis, et tous encore nous conjurerons le Sauveur Jésus de prendre, sans retard, cette âme avec Lui dans son beau paradis.

* *

M. Laurent Péron m'écrit : « J'ai été fortement intoxiqué par les gaz. Mon état, tout en étant encore sérieux, rassure les personnes qui me soignent... J'ai la vue bien faible et suis bien fatigué. » M. Péron est soigné à l'hôpital 86, *Santenay-les-Bains (Côte-d'Or)*.

MM. François Person, Joseph Blons et Abguillerm ont été blessés, mais assez légèrement. J'espère qu'ils sont même déjà complètement rétablis, et c'est pourquoi je ne crois pas utile de vous donner leur adresse.

On me dit que M. Jean-Louis Kerlidou serait prisonnier et blessé, que M. J. Daré serait aussi prisonnier.

* *

Comme je vous l'annonçais, dans ma dernière circulaire, M. Férec a bien été décoré de la médaille militaire pour sa brillante conduite au « Chemin-des-Dames », et de plus, il a été nommé adjudant.

Voici le texte de l'Ordre du Jour dont il a été l'objet :

« Sous-officier d'une grande valeur morale et militaire. Le, son groupe de combat bousculé par un ennemi supé-

rieur en nombre, a réussi à regagner nos lignes en combattant, après avoir abattu deux Allemands qui le sommaient de se rendre. »

A cet Ordre du Jour, j'ai le plaisir de pouvoir ajouter cette autre citation à l'Ordre de l'Armée obtenue par M. Lespagnol, lieutenant du 369^e R. I. :

« A l'attaque du 11 Juin, a brillamment enlevé sa section et atteint tous ses objectifs. A fait prisonnier un sergent-major ennemi. »

Signé : HUMBERT.

* *

M'ont écrit du front : MM. Creignou, Méar, Trégloze, Jean Laot, Lérain, Férec, Mazé, Bescond, Le Meur, J.-F. Blons, Lespagnol, Morvan, Améry, Derven, Ropars, Le Guen, Jacques Blons, Bernard, Berthou, Madéo, Quinquis, Le Cann, Brénéol, Keromnés, Le Goazion, Moënnier, Le Quéau, Quillévéré, Le Moal, Goualc'h, Bervas, Maïsson, Favé, Gourmelen, Pelléter, J.-M. Autret, Le Gélébart, Jⁿ Colin, Gourmelon, Sparfel, Loäëc, Balcon, F. Blons, H. Quillévéré.

M'ont écrit de l'arrière : MM. Marec, Kerautret, Thomas, Abgrall, G. Lespagnol, L. Toulemont, Nédellec, Montfort, Roudaut, Corbin, Jⁿ Laot, Bosson, Tanguy, Guillou, L. Bihan, P. Guillou, Kerbrat, Briand.

M'ont écrit de Salonique : MM. Abiven et Croissant.

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Poupon, Rannou, Le Burel, Derrien.

Je ne dirai rien, aujourd'hui, de la correspondance de ces chers Amis, et je veux, cette fois encore, céder la parole à M. Le Grand, qui a bien voulu, sur ma demande, vous raconter son voyage à Rome.

* *

✱

Je remets ces pages aux mains de l'imprimeur, au moment où vos confrères du Séminaire viennent d'entrer en retraite. Ce n'est pas, hélas ! une vraie retraite d'ordination, et nous n'aurons, cette année, ni tonsurés, ni sous-diacres, ni diacres, ni prêtres. C'est la guerre, et ce sont aussi les prescriptions du nouveau Droit canonique.

Un dernier mot. C'est de tout mon cœur que je remercie tous ceux d'entre vous — et ils sont trop nombreux pour que je puisse leur répondre personnellement — qui ont bien voulu, cette année encore, m'offrir leurs souhaits de fête. Leur souvenir m'a profondément touché, et je ne m'attendais certes pas à voir la Saint-Prosper si peu oubliée après ces quatre ans de guerre. Merci à tous et à chacun, merci très sincèrement !

Que Dieu vous garde, mes chers Amis, au milieu des nouveaux et terribles dangers qui sont les vôtres, et qu'il ait pitié de notre pauvre France !

Bien cordialement à vous.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Quimper, impr. de Kerangal.

Que la sainte et adorable volonté de Dieu soit faite ! Disons-le tous, disons-le du plus profond de notre cœur, et recevons bien généreusement les nouvelles et douloureuses croix que notre Père de là-haut nous envoie.

Durant ces dernières semaines, quatre des nôtres sont tombés au champ d'honneur : MM. *Pierre Hervé*, de Saint-Goazec ; *Gabriel Méar*, de Lampaul-Guimiliau ; *Maurice Le Meur*, de Concarneau ; et *Corentin Cochou*, de Loctudy.

M. *Pierre Hervé*, de la classe 17, n'avait fait que passer par le Séminaire, en Octobre 1915, mais il avait conservé la ferme intention de nous revenir après la guerre, et il m'écrivait régulièrement. M. l'Aumônier du 170^e écrit à son sujet à M. le Recteur de Saint-Goazec : « Pierre a été grièvement blessé à la poitrine le 22 Juillet, dans la soirée. Je l'ai vu à son passage au poste de secours, où on lui a fait le premier pansement, et j'ai eu, dès aussitôt, l'impression très nette que le pauvre petit était perdu. Je lui dis de se recommander à Dieu pour supporter courageusement les fatigues de l'évacuation, et il me répondit ces simples mots : « Je n'en reviendrai pas ». Il reçut avec piété l'absolution et l'Extrême-Onction. Il ne semblait pas beaucoup souffrir, mais il était très faible. On l'évacua, dès aussitôt, sur un hôpital, et le cher enfant y est mort le 26 Juillet.

» Je regrette beaucoup ce petit Pierre, que tous aimaient au régiment. Il était resté le jeune homme chrétien que vous avez connu, et, depuis quelques mois surtout, sa première timidité étant passée, il s'approchait souvent de la Sainte Table. Je l'avais communiqué peu de temps avant sa mort, et je suis convaincu que Dieu lui a déjà donné sa récompense. »

• • •

M. Gabriel Méar était entré au Séminaire en Octobre 1916. Sa santé ne lui avait pas permis de rester avec nous jusqu'à la fin de l'année, et quand survint la révision de la classe 18, à laquelle il appartenait, nous étions tous convaincus qu'il serait ajourné. Il fut pris, il fut maintenu sous les drapeaux, et aux premiers jours

du printemps de 1918, il prenait, avec ses camarades, la direction du front. Quelques semaines après, il était en ligne, et il vient de tomber au champ d'honneur, le 27 Juillet dernier. Le 26, il écrivait à M. le Recteur de Plomodiern, son oncle : « Demain, nous bondissons par-dessus le parapet ; nous attaquons. Qu'en adviendra-t-il de moi ? Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Il y a un aumônier au bataillon, et je suis prêt à tout événement. » C'est au début de cette attaque dont il parlait, que M. *Meur* a été frappé par la mort. Il était prêt à la recevoir, lui-même le dit.

*
* *

M. *Maurice Le Meur* était un de nos anciens. Mobilisé depuis le début de la guerre, il en avait vaillamment supporté toutes les fatigues, et était toujours sorti sain et sauf des nombreux et terribles combats auxquels il avait pris part. Dans les premiers jours du mois d'Août dernier, le bruit courut parmi nous que ce cher Maurice avait été grièvement blessé, mais aucun détail ne nous était donné. Inquiet de ne rien recevoir directement de lui, alors qu'il était si exact à m'écrire, je pressentais un malheur, et je ne me trompais, hélas ! pas. Le 11 Août, l'Aumônier du 48^e écrivait à M. le Curé de Concarneau : « C'est le cœur navré que je vous écris ce mot. Je viens d'apprendre la mort de notre cher ami, *Maurice Le Meur*, secrétaire au bureau du colonel du 48^e. Cette nouvelle nous a tous consternés. Ce cher Maurice, blessé le 1^{er} Août, a rendu sa belle âme à Dieu, ce même jour, dans une ambulance que je ne puis vous indiquer, faute de renseignements... Je ne crains pas de le dire, c'est un deuil pour tout le régiment, car le cher Maurice y avait l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Blessé, il a édifié tous ceux qui l'ont vu, y compris le colonel, par ses sentiments de foi et de résignation. Les prêtres et les séminaristes du 48^e sont particulièrement touchés par cette disparition ; aussi nous garderons-nous bien d'oublier dans nos prières celui que nous pleurons, mais qui jouit déjà au Ciel, nous en sommes bien persuadés, de l'éternelle récompense. Il était si bon, si pieux ! » Et en me transmettant cette lettre, M. le Curé de Concarneau ajoute : « Nous perdons en Maurice un Séminariste pieux autant qu'aimable. Il faisait nos délices, et il promettait d'être pour l'Eglise un prêtre fervent et dévoué. Dieu en a décidé autrement. Nous avons l'espérance que l'âme de Maurice est au Ciel. A nos prières, s'il n'y était pas encore, de lui en hâter au plus tôt l'entrée. »

*
* *

M. *Cochou* avait été ordonné prêtre en Juillet 1914, mais il était resté de cœur avec nous, et depuis les premiers jours de la mobilisation, j'ai eu souvent le bonheur de le compter au nombre de mes correspondants. Lui aussi vient de tomber, et voici les

détails que donne sur ses derniers moments, le prêtre qui l'a administré. « M. *Cochou* était en ligne, du samedi 10 Août, au dimanche, quand les Allemands déclenchèrent un terrible bombardement à gaz par obus à projecteur. Les effets ne furent pas immédiats, et la plupart se croyaient indemnes. Je causais longtemps avec M. *Cochou* qui, lui-même, ne sentait à peine qu'un petit malaise. Ce ne fut que vers les 7 ou 8 heures que le mal apparut terrible, et les victimes ne devinrent que trop nombreuses. C'est à peine si on avait le temps de les transporter du fort Pombelle au poste de secours, où, malgré tous les soins, plusieurs succombèrent. M. *Cochou* fut de ce nombre. Il a montré, dans ses souffrances, les plus magnifiques sentiments de foi et de résignation. Je lui ai donné les derniers sacrements. Il a conservé son entière connaissance jusqu'à ses derniers instants. Non seulement sa compagnie, mais tous les soldats du bataillon, qui l'ont connu, l'estimaient et le vénéraient. A son contact, on sentait des vertus qui ne se rencontrent pas chez des hommes ordinaires. »

Je n'ajouterai rien à tous ces détails sur nos chers morts. Vous qui les avez connus comme moi, qui les avez aimés, estimés, appréciés comme moi, savez assez ce que nous perdons en les perdant, et combien est douloureux le sacrifice que Dieu nous demande. Encore une fois, que sa sainte volonté soit faite ! Le coup est terrible, mais, pour brisés que nous soyons, nous répétons quand même, avec le saint patriarche Job : « *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum*. »

*
* *

Deux autres de nos Séminaristes ont été sérieusement blessés : MM. *Aug. Lespagnol*, de Lanvéoc, et *Jean Trégloze*, de Plougasnou, ce dernier beaucoup plus gravement.

M. *Trégloze* m'écrivait, en effet, le 26 Juillet dernier : « Je viens d'être blessé dans un grand combat. Deux camarades, à mes côtés, ont été enlevés par un obus, et moi j'ai eu la jambe droite très endommagée par un éclat. *On a dû l'amputer à mi-cuisse*. Bénissons le bon Dieu et prions-Le bien. » Quelques jours après, il ajoutait : « Je me guéris très rapidement, et tout le monde autour de moi est étonné de voir combien vite je me rétablis. Prions la Sainte Vierge et la bonne sainte Anne pour que mon état continue à s'améliorer. »

La seule inquiétude de ce pauvre enfant consiste à se demander « s'il pourra encore être prêtre, avec son infirmité présente ». Je lui ai répondu que Monseigneur l'Evêque ferait tout son possible pour obtenir de Rome la dispense qui lui sera désormais nécessaire, et que nous espérons une décision favorable.

Au dernier moment, M. *Trégloze* m'écrit cette troisième carte : « Je suis déjà presque convalescent. Désormais, on ne me fait le pansement que de loin en loin, tous les trois ou quatre jours. Remerciez avec moi le bon Dieu et Notre Dame de Kernitron d'une

guérison si rapide et de tant de grâces. Pensez donc que j'ai eu le bonheur de faire la sainte communion, le 15 Août. Je me suis levé, et à l'aide d'une chaise roulante, j'ai pu aller à une petite chapelle, à 20 mètres de la salle..... Je ne vous ai pas dit que mon moignon est long de 10 centimètres à peine, et je crois qu'il me sera très difficile de marcher avec une jambe articulée. Mais sur ce point encore, je m'en remets aux mains de la Sainte Providence. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

M. Jean Trégloze est soigné à l'hôpital aux^{re} n° 1, salle 205, Marmontier, Sainte-Radegonde (Indre-et-Loire).

M. Aug. Lespagnol m'écrivait, le 16 Août : « J'ai été blessé, le 11 courant, par éclat d'obus au bras droit. Je l'ai échappé belle. Grâce à une intervention chirurgicale rapide, ma blessure n'offre plus aucune inquiétude. » Je veux espérer que l'état de ce cher ami continue à être aussi bon que possible, et que nous ne tarderons pas à apprendre, une fois de plus, qu'il s'est complètement rétabli.

M. Aug. Lespagnol est soigné à l'hôpital n° 90, Perros-Guirec, près Lannion (Côtes-du-Nord).

* * *

Je continue à recevoir, quoique trop lentement à mon gré, des nouvelles de ceux de nos confrères qui ont été portés disparus depuis le 27 Mai.

MM. Joseph Graveran, Paul Derrien, Guéguen Joseph m'ont écrit du camp de Cassel. Tous trois sont en bonne santé et supportent vaillamment les rigueurs et les ennuis de la captivité. Leur situation n'est pas encore définitive, me disent-ils, et l'autorité allemande ajoute au cachet : « Avant de répondre, attendre une nouvelle adresse ».

M. Cotten m'écrit du camp de Giessen, comp^{ie} 1^B, baraque A. Lui aussi se porte aussi bien que possible, et « Dieu l'aide à supporter chrétiennement les tristesses de la captivité ».

M. Corentin Larnicol est au Lazaret de Darmstadt, et il me dit : « Une balle m'a traversé la cuisse droite, mais n'a pas, heureusement, atteint l'os. Je remercie de tout cœur le Bon Dieu de m'avoir protégé. Il n'a pas même permis que ma blessure me fasse beaucoup souffrir. Actuellement, je me lève déjà, et je marche à l'aide d'une canne. Le moral reste bon. Je peux communier chaque jour. »

Je sais que MM. Joseph Cam, François Riou, Jean Le Daré, Louis Dénier sont prisonniers, mais je suis toujours sans aucune nouvelle de Raphaël Guillerm et de J.-L. Kerlidou.

Nos Citations.

C'est de l'hôpital 86, Santenay-les-Bains (Côte-d'Or), que M. Laurent Péron m'adresse le texte de l'Ordre du Jour dont il a été l'objet. Intoxiqué par les gaz, le 18 Juin dernier, ce cher ami a beau-

coup souffert, et a même craint de rester aveugle. Heureusement qu'il n'en est rien. La vue est revenue, et son état général s'améliore de plus en plus. Voici le texte de sa citation :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Laurent Péron : « Brancardier d'un dévouement absolu. Au cours de l'attaque du 1^{er} Juin 1918, n'a pas hésité à assurer, pendant tout le combat, l'évacuation des blessés, en terrain découvert, et malgré les feux ennemis. » — (4^e citation.)

M. Jean-Marie Le Bot fait « l'instruction de nos amis d'outre-mer, et ce n'est pas toujours chose facile, vu que très peu d'entre eux savent le français et que très peu d'entre nous savent l'anglais ». M. Le Bot a participé, voici quelques semaines, « à des combats très durs, dont il est sorti indemne, par miracle ». C'est dans ces combats qu'il a mérité la citation suivante :

ORDRE DU JOUR

Jean-Marie Le Bot : « Le 27 Mai, alors que l'ennemi était à proximité du central téléphonique du groupe, est allé prendre du matériel indispensable. Du 25 Mai au 5 Juin, a placé et réparé, de nombreuses fois, des lignes téléphoniques, sous un violent bombardement. »

M. Le Duc n'est qu'un « pauvre embusqué du front » et s'il a une citation, il ne veut pas que je l'en félicite, car il ne l'a « nullement méritée ». Elle nous fera, cependant, j'en suis sûr, plaisir à tous, et quant à juger si elle est méritée ou pas, nous préférons, sans doute, l'avis de ses chefs au sien :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Jean-François Le Duc : « Sous-officier s'étant fait remarquer par son courage et son sang-froid, sous un violent bombardement par obus à gaz et de gros calibre (nuit du 26 au 17 Mai 1918). (Le 28 Mai 1918, se trouvant dans un village cerné par les patrouilles ennemies, a réussi à s'échapper sous le feu de l'infanterie allemande, sauvant ainsi la comptabilité de la compagnie. » — (2^e citation.)

C'est sur le front italien que M. René Abguillerm a mérité la citation dont il me fait communiquer le texte :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

René Abguillerm : « Très bon sous-officier, énergique et brave. Le 6 Juillet 1918, au cours d'un coup de main, a continué à combattre bien que blessé au bras, et n'a été évacué qu'en arrivant au cantonnement. »

Et M. Abguillerm ajoute : « On a oublié le principal : de faire mention du prisonnier que j'ai ramené ». Ce prisonnier était « un brave Autrichien de la classe 18 » que notre confrère « a saisi au

col, avec lequel il a parcouru deux kilomètres à découvert, et qu'il a remis au colonel ».

M. Bescond me raconte qu'il a pris part à une attaque avec son tank. « Nous avons débouché sous un feu d'artillerie boche formidable. Les Allemands fuyaient, éperdus, devant nos appareils. Nous les avons poursuivis l'espace de 2 kilomètres, et nous allions réussir complètement, quand j'ai été tiré par un canon caché dans les blés, à cinquante ou cent mètres. L'obus m'a passé à une trentaine de centimètres de la figure, a tout démoli à l'intérieur de mon appareil, et blessé légèrement tout l'équipage. C'est le Sacré Cœur qui nous a sauvés, le Sacré Cœur dont j'avais placé le fanion à l'extérieur de ma machine. Ne pouvant plus me servir de mon tank, je suis remonté dans un autre, et j'ai continué l'attaque. A mon retour, j'ai eu cette citation :

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Jean Bescond : « Commandant une section à l'attaque du....., a fait preuve d'une bravoure toute particulière. Son char ayant été atteint par un obus, a fait installer ses mitrailleuses en batterie sur le terrain, est lui-même remonté dans un autre appareil, et bien que atteint par les gaz, a continué l'attaque. Véritable entraîneur d'hommes, pour lesquels il est constamment un superbe exemple. »

Honneur à tous ces braves, et honneur à notre Séminaire !

* *

M'ont écrit du front : MM. L. Le Bot, Guirriec, Allain, Person, Noury, Brénéol, Bernard, F. Blons, Salaün, J.-M. Auffret, Kerivel, Pouchard, Thomas, Cadiou, Jⁿ Colin, Le Duc, R. Thomas, Jaffré, J.-M. Le Bot, E. Berthou, Gourmelon, Sparfel, Seité, L. Soubigou, Creignon, Chuto, Le Cann, Tréquier, Kerbrat, Quinquis, Bervas, Mazé, Jⁿ Blons, Le Moal, Kerandel, Bescond, Le Pape, Masson, Gourmelon.

Tous ces chers Amis n'ont pas, ou, du moins, n'avaient pas encore pris part, quand ils m'écrivaient, aux durs combats de ces dernières semaines. Mais plusieurs d'entre eux ont, de nouveau, affronté les plus terribles dangers. Ils ont vu leurs camarades tomber nombreux autour d'eux, et ils ont senti, à différentes reprises, la mort les frôler au passage. Dieu n'a pas voulu qu'elle les frappe, et c'est de tout cœur qu'ils lui en disent merci. Le moral de tous reste bon, la santé aussi, mais les fatigues de beaucoup sont extrêmes. Et ce qui les peine le plus, c'est que « si la guerre de mouvement vous procure par ses succès de vraies satisfactions patriotiques, cette guerre ne ménage pas grande facilité pour les devoirs religieux. » Je constate, cependant, avec bonheur, que les âmes de ces chers confrères restent unies à Dieu, et que tous s'efforcent, par des prières ardentes, et la réception aussi fréquente que

possible de la Sainte Communion, de conserver et d'entretenir en eux l'esprit de leur vocation.

* *

M'ont écrit de l'arrière : MM. E. Marrec, Bloas, J.-L. Toulemon, A. Grall, Guillou, Graveran, Y. Tanguy, Roudaut, Le Baut, Saignard, Laot, Calvez, Kerautret.

M. Jean Laot, jeune soldat de la classe 18, m'écrit de Plouider, où il est en convalescence : « Je ne vous ai pas annoncé ma blessure, car à peine étais-je entré à l'hôpital, que l'on me portait sortant. C'est vous dire que je n'ai presque rien eu : un petit éclat m'a frappé à la jambe droite, mais sans y entrer et une de mes boîtes à masque, qui me pendait au côté droit, a été brisée en mille morceaux. Le camarade qui était à côté de moi a été tué net. C'est la bonne sainte Anne, que j'avais invoquée, qui m'a miraculeusement préservé. »

* *

M'ont écrit de Salonique : MM. Croissant, Perhérim, Le Nours.

M. Croissant a ressenti plusieurs accès de paludisme, mais se porte, cependant, assez bien. MM. Perhérim et Le Nours sont bien, mais M. Perhérim ne sera pas « tenté de renouveler un second bail pour l'Armée d'Orient, quels que soient les immenses avantages du séjour là-bas, au point de vue sécurité ».

* *

M'ont écrit : de Suisse, M. Messenger ; d'Italie, M. Abguillerm ; du Tonkin, M. Seznec.

M. Messenger m'annonce, une fois de plus, son arrivée en France !! Il a eu le bonheur de rencontrer, à Fribourg, M. Etienne Rannou, qui a été évacué d'Allemagne dans la dernière quinzaine de Juillet.

M. Seznec me raconte la permission qu'il vient de passer chez le R. P. Abgrall, et il vante la vie des missionnaires, toute faite d'abnégation et de dévouement.

* *

M'ont écrit des hôpitaux : MM. L. Péron, Y. Léon, Trégloze, Favé, Lespagnol, R. Thomas.

M. Yves Léon a été évacué du front pour « intoxication par gaz ». Quelques jours de soins l'ont à peu près rétabli.

M. Favé s'est coupé le doigt avec du grillage. Un panaris s'est déclaré et il a été évacué sur un hôpital de la zone. Tout est fini.

M. Thomas est entré à l'hôpital, pour « un bel abcès à la gorge. L'abcès ne s'est percé qu'après treize jours de terribles souffrances. » Aujourd'hui, il se rétablit peu à peu et il espère partir sans tarder en convalescence.

* *

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Cotten, Le Poupon, Jézégabel, Cloarec, Jⁿ Graveran, Larnicol, Derrien, Guéguen, Louis Labbé.

MM. Labbé, Le Poupon et Cloarec sont toujours au camp de Limbourg. Ils se portent bien, et continuent leurs études cléricales, sous la direction de quelques prêtres français, prisonniers comme eux.

M. Jézégabel est encore à Soltau. Il ne me parle pas de sa santé, mais il se plaint de ne recevoir aucune nouvelle de ses anciens confrères du Séminaire. Je leur redonne donc son adresse : Soltau-Z, 3035, Baracke N R 1, Hannover (Allemagne).

*
* *

Un dernier mot. Quelques questions m'ont été posées au sujet de la retraite au Séminaire dont je vous ai parlé. J'y réponds brièvement.

Nous en faisons une obligation à tous nos Séminaristes mobilisés qui ont déjà passé par le Séminaire, et nous désirons vivement que tous ceux qui ont composé pour le Séminaire s'en fassent une obligation pour eux-mêmes. Ce sera la meilleure manière de nous prouver qu'ils sont vraiment des nôtres.

Nous demandons une retraite annuelle, et nous laissons chacun de nos Séminaristes libre de choisir lui-même l'époque à laquelle il nous viendra. Qu'il s'arrange pour cela avec son directeur.

Plusieurs de nos retraitants n'auront pas encore, ou n'auront plus de directeur au Séminaire. Ces messieurs pourront, à leur gré, ou s'adresser à l'un de nos professeurs actuellement présents dans la maison, ou choisir leur confesseur en ville.

C'est uniquement le bien de vos âmes que nous cherchons, mes chers Amis, en portant cette règle. Je sais que vous l'avez compris, et je suis sûr que, parmi vous, personne ne refusera de profiter de la grâce que le Bon Dieu lui propose.

Je vous reste bien cordialement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Tous les cœurs français tressaillent, en ce moment, d'une joyeuse espérance. La victoire sourit, enfin, à nos drapeaux, et l'on assure autour de nous, qu'elle ne tardera plus à consacrer définitivement le triomphe du droit et de la justice. Que Dieu en soit béni !

Il aura fallu de cruels sacrifices pour arriver à ce triomphe. Les nôtres étaient déjà et bien nombreux et bien douloureux, et voici que l'adorable Providence de Dieu nous a demandé, ces jours derniers, une nouvelle victime, et nous avons eu la douleur de perdre M. Félix Blons, clerc tonsuré, de Ploudaniel, tombé au champ d'honneur le 1^{er} Octobre 1918.

M. Félix Blons m'écrivait, le 27 Septembre : « Un mot seulement avant le combat. A notre tour, nous allons être lancés sur l'ennemi, pour contribuer à l'abattre. Le Cœur Sacré de Jésus sur ma poitrine, et son amour plus fort encore dans mon cœur, je vais confiant là où nos chefs nous conduisent. A la grâce de Dieu, et vive la France ! Je crois au succès. Tout vôtre pour cette vie et au delà... »

Tout l'homme est dans ces quelques lignes, et son âme ardente, généreuse, confiante, pieuse et aimante s'y montre, une dernière fois, dans toute sa simplicité, avant de dire un définitif adieu à la terre.

En allant au combat, en effet, M. Félix Blons allait à la mort, et, le 2 Octobre, son confrère, M. Fêrec, m'adressait la lettre suivante : « Je dois vous apprendre qu'un nouveau deuil vient de frapper votre cher Séminaire. M. Félix Blons est tombé hier, mortellement blessé, en se portant à l'assaut des positions ennemies. Cette mort sera aussi cruelle pour le régiment que pour vous, car, ici, Félix avait l'estime et l'admiration de tous, surtout de ses chefs. J'espère que Dieu l'a pris auprès de Lui. La veille de sa mort, j'ai reçu sa confession, et c'est dans les dispositions les plus surnaturelles qu'il nous a quittés. Les dernières paroles qu'il m'a dites ont été celles-ci : « Nous devons prêcher d'exemple et être plus braves » que les autres devant la mort. »

Quelques jours après, M. Jean-François Blons m'annonçait aussi le malheur qui le frappait : « Mon frère Félix est tombé... »

Je sais que vous prierez pour lui, priez aussi pour nous que cette épreuve brise si cruellement... Vous connaissiez *Félix*, et vous savez qu'il a fait joyeusement le sacrifice de sa vie pour le seul idéal qu'il eut dans ce monde : son Dieu et sa Patrie. »

La mort n'a rien de redoutable pour de telles âmes, et quand elle se présente, elle ne fait que permettre de consommer, dans un acte d'amour suprême, le sacrifice héroïque qu'elles ont déjà si souvent renouvelé. *Félix Blons* est mort en faisant cet acte d'amour, et c'est pourquoi nous croyons avoir désormais là-haut, en lui, un protecteur de plus. Que cette confiance ne nous empêche cependant pas de prier pour lui, et nous le ferons tous, n'est-ce pas ? mes chers Amis, de tout notre cœur.

* *

Trois de nos confrères ont été blessés, durant ces dernières semaines : MM. *Madéo*, *Pierre Le Quéau* et *L. Thomas* ; trois autres sont tombés malades : MM. *Pouchart*, *J.-L. Gourmelen* et *Favé*.

M. *Madéo* écrit, le 9 Octobre, à son directeur, M. *Le Grand* : « J'ai été blessé le 28 Septembre, à 3 heures du matin, à l'attaque d'une tranchée, par des éclats de grenade. J'ai cru y rester. J'ai été bien touché à l'avant-bras, au pied droit, et à moitié assommé par l'explosion. J'ai eu le côté droit de la figure abîmé, et, sur le coup, j'ai vomi le sang à pleine bouche. C'est avec peine que j'ai pu rejoindre les camarades, à travers les fils de fer, où je dus laisser capote, musette, etc... Aussi suis-je pauvre comme Job, mais heureux quand même, d'autant plus heureux que je repose dans de beaux draps blancs... J'ai été opéré : cinq plaies au bras, deux à la cuisse, une à la cheville, mais rien de grave. Dans quelques jours, je serai évacué à l'intérieur... »

M. *Louis Thomas* m'écrivait, le 1^{er} Octobre : « Depuis le 27 Septembre, je ne suis plus au 170^e. A l'attaque de....., à 6 heures du soir, j'ai réussi à récolter une balle dans l'épaule droite. Il n'y a rien de cassé et tout va bien. Je suis soigné à l'hôpital *bénévole 4 bis*, 1, rue de Presbourg, Paris VIII^e. »

M. *Pierre Le Quéau* a été blessé à l'avant-bras droit, à la main et à l'index. Il écrit que « ça ne va pas trop mal », et fait, par conséquent, espérer que ses blessures sont sans réelle gravité. M. *Pierre Le Quéau* est soigné à l'hôpital temporaire anglais, *salle Joffre*, Arc-en-Barrois (Haute-Marne).

M. *Pouchart* avait passé « de dures journées à la poursuite de l'ennemi... il avait eu de rudes moments, surtout au passage de certains canaux, illustrés par les communiqués. Mais ces journées d'épreuve avaient été de bonnes journées pour le paradis. » Il descend, enfin, des lignes pour prendre un repos bien mérité, et pas du tout, il est « frappé d'une congestion pulmonaire » et dirigé d'urgence sur une ambulance du front. Aujourd'hui, tout danger

est écarté, et ce cher Ami se dit « en bonne voie de guérison ». Voici son adresse : ambulance 10/4, B 4, salle 4, secteur 164.

MM. *J.-L. Gourmelen* et *Yves Favé* ont été évacués « pour grippe ». M. *Favé* est déjà à peu près rétabli. Je suis sans nouvelles directes de M. *Gourmelen*. Je sais, seulement, par un confrère, que son état des premiers jours était assez sérieux. M. *Gourmelen* a dû être évacué à l'intérieur sur un hôpital dont je n'ai pas encore l'adresse.

* *

J'ai le plaisir de pouvoir vous communiquer le texte des belles citations obtenues par MM. *Sparfel*, *Droumaguet* et *Mazé*.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Pierre Sparfel, officier de renseignements au 71^e R. I. : « Au cours des combats du 29 Mai au 22 Juillet 1918, est allé lui-même chercher et contrôler, sous les feux les plus violents, des renseignements sur l'ennemi. A été pour le commandement un auxiliaire précieux, pour la troupe, qui sait les services qu'il rend, un exemple vivant de devoir et de bravoure. » — (3^e citation.)

ORDRE DE LA DIVISION

Edouard Droumaguet, caporal au 8^e régiment du Génie, compagnie télégraphique du 31^e C. A. : « Travailleur modeste, dévoué, brave et courageux. A assuré la réparation des lignes téléphoniques sous un feu violent d'artillerie, durant notre dernière offensive victorieuse, et notamment dans les journées des 13, 14 et 15 Août. »

ORDRE DE L'ESCADRE DE BOMBARDEMENT N° 12

Jean-Marie Mazé, aspirant observateur à l'escadrille B. R. III : « Jeune mitrailleur du plus beau dévouement et d'une haute conscience ; cachant sous la plus grande modestie le courage et le sang-froid dont il avait déjà témoigné dans l'Infanterie. En deux mois d'escadrille, a pu, grâce à son travail et à son énergie, devenir un excellent mitrailleur et exécuter avec succès treize bombardements de champ de bataille, malgré le tir de l'artillerie et les attaques des avions ennemis. »

Bravoure, devoir, conscience, modestie, dévouement, ce sont les traits distinctifs qu'on relève dans la conduite de nos Séminaristes, et quels éloges peut-on en faire qui soient plus glorieux que ceux-là ? Oh ! je sais bien, qu'en me communiquant leurs citations, ils n'ont nullement en vue « de faire valoir leur mérite personnel », qu'ils ne veulent « que prouver que les curés ont fait en tout et partout leur devoir pendant cette guerre » ; mais cette preuve, ils la font éclatante, et c'est pourquoi nous avons tous le droit d'être fiers de nos trois confrères, et de les féliciter de tout cœur.

M'ont écrit du front : MM. *Léran, Tanguy, Gourmelon, Montfort, Guillou, Ropars, Allain, Le Moal, Sparfel, Kerbrat, Le Cann, Kéripel, Graveran, Berthou, Galès, Férec, Person, Creignou, J.-F. Blons, Morvan, Tréguier, Nourry, Boucher, Kérandel, J. Laot, J.-M. Auffret, Guirriec, Améry, Pouchart, J^h Laot, Le Goaziou, J.-M. Le Bot, Pelléter, Tanguy, Marrec, J^h Colin, Y. Léon.*

Plusieurs de ces chers correspondants ont dû profiter, pour m'écrire, d'un court répit de la bataille.

« Au milieu des durs combats que nous livrons à l'ennemi, je suis encore en bonne santé. J'espère que la Sainte-Vierge continuera à me protéger. » — *Kerbrat.*

« Nous sommes engagés de nouveau et le combat est dur, mais nous avançons quand même, et avec beaucoup moins de pertes que par le passé. » — *Tréguier.*

« Nous sommes en pleine offensive, et les communiqués vous disent le magnifique travail de notre armée. Mais les fatigues sont grandes. Que de ruines sur notre chemin ! Il y a des sous-préfectures dont pas une seule maison n'est intacte ! Grande activité des avions, et en particulier, contre « les saucisses ». La nôtre vient, encore une fois, de mourir en beauté, à 300 mètres. » — *Creignou.*

« Tous ces jours, je marche, nuit et jour, pour relever les blessés, enterrer les morts. J'ai, plusieurs fois, couru de graves dangers, et j'ai dû, à diverses reprises, m'étendre tout de mon long, dans les marais, sous les rafales des mitrailleuses. Grâce à Dieu, je m'en suis tiré sain et sauf. » — *Gourmelon.*

« Je vous écris au milieu du fracas des canons. L'ennemi s'en va grand train, et, pour accélérer sa marche en arrière, nous lui envoyons des obus par milliers. » — *Guirriec.*

« L'ennemi est culbuté partout et je suis de la fête. Tout va bien, et les prières qui montent si nombreuses à Dieu par la Vierge Marie, durant ce mois d'Octobre, vont encore, je l'espère, hâter la fin. » — *J.-M. Auffret.*

« Je n'ai pas encore trouvé le moyen de vous écrire. Mon régiment a été engagé, ces dernières semaines, dans la poursuite de l'ennemi, et mes moments de loisir ont été si restreints qu'il m'a été impossible de vous donner signe de vie. » — *J^h Colin.*

Vous avez entendu ceux des nôtres qui combattent. Les autres m'écrivent dans le calme. Leur secteur est paisible ; ils y oublient les dangers qu'ils ont courus, et ils s'y préparent aussi à les affronter de nouveau.

« Je descends des lignes... Ici, j'ai le bonheur de pouvoir me reposer à proximité de l'église, et j'ai la messe, tous les jours. » — *Léran.*

« C'est de loin que j'arrive goûter un peu de repos. Je vous écris d'un petit patelin assez paisible. Tout y est détruit, c'est vrai, mais le poilu se plaît partout où « ça ne barde pas »... *Queffelec*

est avec moi, et je puis avoir la messe tous les jours. » — *J^h Laot.*

« Je viens de descendre au repos, ce matin. Je ne puis, hélas ! pas avoir la messe, mais je fais la communion spirituelle, tous les matins, je dis mon chapelet, et je m'efforce d'être fidèle à ma méditation quotidienne. » — *Améry.*

« Quelques jours d'un repos bien mérité me permettent d'avoir la sainte messe tous les jours. J'en jouis, mais hélas ! cela ne doit pas durer longtemps, et dans quelques jours nous remontons en ligne. » — *Person.*

« Nous avons quitté Paris, le 2 Octobre, appelés d'urgence au front. Nous y sommes arrivés trop tard. Le matin même où nous débarquions, l'ennemi décollait d'en face, et faisait un recul... stratégique important. Nous attendons qu'il résiste encore quelque part, et qu'il faille un petit coup de marteau pour l'aider à décoller. L'artillerie à pied ne peut désormais servir qu'à cela. » — *Le Moal, sous-lieutenant.*

« Je ne suis pas à la bataille, mais au dépôt divisionnaire en réserve de commandement. Je puis, désormais, faire, chaque matin, ma méditation en bonne et due forme. Est-elle meilleure et plus efficace que la méditation hachée, écourtée de la tranchée ? Dieu seul le sait, et moi je Lui donne ma bonne volonté. » — *Ropars.*

« J'ai, désormais, l'honneur de faire partie de l'escadrille spad 94. Cette escadrille fait partie de la division aérienne qui prend part à toutes les grandes offensives. Le travail ne manquera donc pas ! A bientôt, je l'espère, le bonheur de venger les amis ! » — *E. Marrec.*

« Il semble que l'on n'a plus besoin de nous, puisqu'il y a bientôt un an que nous n'avons rien fait !... En attendant que l'on nous appelle, je fais du ministère... Je me suis occupé des enfants d'une paroisse qui n'avait pas eu de première communion depuis la guerre, et cela m'a permis de constater que, même dans ces pays, d'apparence si mauvaise, la foi n'est pas encore éteinte... Les enfants m'ont suivi avec beaucoup d'attention, et les parents se sont montrés très touchés des soins que je donnais à leurs gamins. » — *Le Goaziou.*

« Après ma permission, j'ai trouvé ma batterie en ligne... L'attente ne fut pas longue, et au bout de quelques jours, l'attaque se déclencha. Elle continue, mais nous — trop lourds —, nous n'avons pas pu suivre le mouvement. Nous ne pouvons pas davantage nous en aller à l'arrière, car toutes les voies de communication sont affectées aux combattants... Nous attendons. » — *Le Cann.*

*
* *

M'ont écrit de l'arrière : *G. Lespagnol, Le Gélébart, Bellec, Calvez, Nédellec, J.-L. Toulemont, L. Le Bihan, L. Toulemont, Briand, P. Bihan, Abolivier, Quinquis, J.-M. Abgrall, Bloas, Courtet, Suignard.*

Rien de bien nouveau dans la vie de tous ces confrères, et tous se portent aussi bien que possible.

M. Briand a presque terminé son apprentissage d'aviateur, et ne tardera pas à monter au front.

M. Quinquis est en route pour Salonique. L'Orient ne l'attire guère, et il n'y va qu'un peu à contre-cœur.

M. Courtet est toujours en instance de réforme. Il attend, au milieu des siens, que toutes les pièces de son dossier soient enfin réunies.

* *

M. Trégloze a été dirigé, le 1^{er} Octobre, sur le centre d'appareillage de Rennes, et si ses espérances se sont réalisées, il doit être aujourd'hui dans sa famille, pour une convalescence de deux mois.

J'ai su que M. L. Péron avait quitté l'hôpital de Santhenay, et qu'il est actuellement soigné à l'hôpital auxiliaire 19, salle 8, Caluire (Rhône). Il se porte assez bien.

* *

M'ont écrit de Salonique : MM. Croissant, Abiven, Le Breton.

M. Croissant me raconte la poursuite des Bulgares, commencée le 22 Septembre. Le 18 et le 19 avaient eu lieu de durs combats sans résultats appréciables. « Mais voici que, le 22 au matin, on nous apprend que l'ennemi s'est sauvé pendant la nuit, et qu'il faut le poursuivre ! Nous voilà partis. Sur notre chemin, du matériel et des munitions en quantité ! des jardins potagers bien garnis aussi, qui ont permis d'améliorer l'ordinaire. Le soir venu, nous recevons quelques obus, mais c'est vraiment insignifiant, et on n'y fait pas attention. Le lendemain, on se remet en route. Nous avons une plaine à franchir, et, cette fois, les artilleurs bulgares, postés sur les montagnes en face de nous, nous ont copieusement arrosés ! Il a fallu les débusquer... Je suis aujourd'hui en territoire bulgare. »

M. Abiven m'écrivait, le 17 Septembre : « Je suis en plein secteur serbe. Le 15, les Français et les Serbes ont attaqué à 5 h. 30 du matin, et enlevé leurs objectifs en un rien de temps... Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers, pris des canons et des mitrailleuses. C'est une magnifique victoire... Nos gros mortiers ont tiré pendant 24 heures, et je vous assure qu'ils ont fait du bon travail... Nous n'avons pas pu suivre le mouvement en avant, car notre matériel ne se déplace que difficilement. »

* *

M'ont écrit :

D'Italie, M. Abguillerm, qui se porte toujours bien ;

De Suisse, M. Rannou, qui vient d'entrer au Grand Séminaire de Fribourg ;

Du Tonkin, M. Seznec, qui « regrette de ne pouvoir être du nombre de ceux qui viennent se retremper au Séminaire, dans une atmosphère tout imprégnée d'amour de Dieu et de surnaturel ».

* *

M'ont écrit d'Allemagne : MM. Le Moigne, Rouallec, Le Guillou, Cloarec, Paugam, Larnicol, Jézégabel.

M. Le Moigne ne m'avait pas donné de ses nouvelles depuis assez longtemps, ou mieux, ses lettres ne m'étaient pas parvenues. Il est, depuis le mois de Mai, au camp d'Heilsberg, et il « continue à manier la fourche et le râteau sans trop de tristesse ». Il ajoute : « Je suis dans une ferme, depuis le mois de Juillet. Travail, du matin au soir, et le soir pas de lumière. Impossible d'acheter bougies ou pétrole... Le travail est cependant supportable, maintenant que la moisson est ramassée ; mais le temps est déjà bien froid... » Ce qui peine ce cher confrère, c'est surtout le manque de tout secours religieux, et il n'a pu « assister que deux fois à la messe, cette année. »

M. Roualec est interné au camp de Langensalza. « La vie, dit-il, n'y est pas trop pénible. J'ai eu le bonheur de rencontrer ici mon frère, prisonnier depuis le début de la campagne, quelques confrères aussi : MM. Pellican et Le Roux, et, enfin, trois compagnons que vous connaissez bien : Naoun, Guelien et C'houden. » Ce cher confrère a le bonheur de pouvoir dire la messe, tous les matins.

M. Le Guillou est, depuis quelques mois, au camp d'Alsdamn, et sur la demande de l'aumônier allemand, il fait « tous les quinze jours une instruction, à ses compatriotes prisonniers, sur l'Evangile du jour. C'est une préparation pour plus tard. »

Nos autres confrères d'Allemagne sont toujours dans les mêmes conditions que par le passé, et se portent aussi bien que possible.

* *

Je ne serais pas complet, si je ne vous annonçais, avant de terminer, la mort de M. l'abbé Sergent, jeune prêtre de Beuzec-Cap-Sizun.

M. Sergent avait été réformé temporairement, voici plus d'un an. Après lui avoir laissé quelques jours de repos, Monseigneur le nomma auxiliaire de M. le recteur de Plouvorn, et il resta à son poste jusqu'au mois d'Août dernier. Quelques semaines après, il eut à se présenter au Conseil de révision. Simple formalité, disions-nous, et on ne pourra que confirmer la réforme ! Il fut déclaré bon pour le service, et rentra au dépôt du 118^e à Quimper. Il vient de mourir à l'hôpital, victime de la grippe, victime surtout des fatigues d'une vie qui n'était pas faite pour lui. Je recommande ce cher confrère à vos bonnes prières.

Au Séminaire. — La grippe retient toujours nos enfants loin de nous, et nous ne pouvons pas savoir encore quand nous les retrouverons. On dit bien que les établissements scolaires pourront s'ouvrir, chez nous, dans les premiers jours de Novembre, mais il n'y a rien d'officiel dans ces « on dit », et au fond, personne n'en sait rien.

Et ce ne sont pas seulement nos enfants non mobilisés que nous ne pouvons pas recevoir, le département tout entier restant encore consigné aux troupes, nous n'avons presque plus le plaisir de voir nos Séminaristes-Soldats !

Seuls, nous sont venus durant ces dernières semaines : MM. Bellec, A. Lespagnol, Guirriec, qui ont fait leur retraite au Séminaire, et MM. Aug. Batany, Nédellec et Galès, qui nous ont fait une affectueuse visite.

Quand cette lettre vous parviendra, nous serons à quelques jours du mois de Novembre, et le mois de Novembre est le mois des âmes du purgatoire. Depuis le commencement de cette guerre, 46 Séminaristes et 43 prêtres du diocèse sont tombés au champ d'honneur ; des liens d'une étroite amitié nous liaient à plusieurs de ces chers disparus, les liens de la charité fraternelle et sacerdotale les rattachent tous à chacun de nous. Ne les oublions donc pas. Nous espérons, sans doute, que Dieu les a déjà pris, près de Lui, dans son paradis, mais nous n'en avons pas la certitude, et notre devoir est de prier pour eux. Ce devoir, nous le remplirons, n'est-ce pas ? mes chers Amis, et nous nous rappellerons encore que, le mois de Novembre étant consacré par l'Eglise aux âmes du purgatoire, c'est pendant ce mois surtout que nous devons penser à elles, prier pour elles, expier et réparer pour elles ! Ce sont ces âmes elles-mêmes qui nous le demandent : « *Miseremini mei, saltem vos amici mei* » !

Bien cordialement vôtre.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

P. S. — Je reçois, au dernier moment, et après correction des épreuves de cette circulaire, des nouvelles de MM. Kéromnès, Derven, Jacques Blons, Kerboul, J.-M. Le Pape, Madéo, Galès, Bescond et P. Guillou.

Impossible de rendre compte de ces lettres, bien intéressantes, cependant. M. Bescond a été « blessé par un éclat d'obus au-dessous du genou. L'articulation est sauve, mais la blessure est assez sérieuse. » Adresse : *hôpital complémentaire 21, Guingamp.*

M. Galès a failli être emporté par la grippe. Il pense, qu'aujourd'hui, « tout péril est conjuré ». Adresse : *hôpital mixte, salle T-I, Saint-Dizier (Haute-Marne).*

M. Madéo ne peut pas encore se servir de sa main droite, et sa blessure au pied l'empêche de se lever. Adresse : *hôpital auxiliaire 8, salle D, Montauban (Tarn-et-Garonne).*

Je serais heureux de recevoir, pour le 20 de chaque mois, au plus tard, les lettres que vous voulez bien m'écrire.

P. M.

Mes chers Amis,

Il n'y a donc pas sur cette pauvre terre, de joie sans mélange, et il faut que l'aiguillon de la douleur vienne toujours meurtrir des cœurs qui ne demandent qu'à s'abandonner tout entiers à l'allégresse. Heureux, nous le sommes, certes, nous aussi, heureux avec vous tous, avec chacun de vous, avec la France entière, et c'est de tout notre cœur que nous avons chanté à notre Père de là-haut le *Te Deum* de notre reconnaissance, pour le magnifique triomphe qu'Il a accordé à notre chère Patrie. Mais c'est sur le bord de la tombe de deux de nos confrères que nous avons célébré la victoire, et ces nouveaux deuils qui nous frappent ont assombri notre joie et attristé notre bonheur.

Nous avons eu la douleur de perdre MM. Pierre Goarnisson, clerc minoré, de La Martyre, et Pierre Cloatre, sous-diacre, de Plouarzel.

M. Goarnisson est mort au milieu des siens, victime de la grippe, le 5 Novembre courant ; M. Cloatre est mort au Séminaire, le 10 du même mois, emporté en quelques heures par une congestion pulmonaire.

M. Goarnisson achevait son service militaire et se préparait à rentrer au Séminaire, quand la guerre éclata. C'était un retard imprévu dans ses études, et il en souffrit douloureusement ; mais il s'y résigna courageusement aussi, et il partit pour les champs de bataille, en s'abandonnant amoureusement à la sainte volonté de Dieu. Le 29 Août 1916, il tombait, dangereusement blessé, et il dut traîner dans les hôpitaux jusqu'au mois de Septembre 1917. Quand, enfin, il rentra dans sa famille, il n'était plus qu'un pauvre mutilé. Gravement blessé au pied, la marche lui était extrêmement pénible ; gravement blessé à la tête, et gardant encore dans le crâne un éclat d'obus qu'il eût été trop dangereux d'en extraire, il ne pouvait s'appliquer à l'étude qu'avec de grands ménagements. Mais il avait un tel désir d'être prêtre, il avait si pleinement donné satisfaction à ses maîtres, que Monseigneur l'Evêque lui permit de continuer sa préparation au sacerdoce. Sa joie fut bien vive, et l'année 1917-1918, qu'il passa au Séminaire, fut pour lui, il aimait à le redire, l'une des plus heureuses de sa vie. Il devait y revenir en Novembre 1918, et se préparer au sous-diaconat, au diaconat, et à la prêtrise, mais Dieu en avait décidé autrement.

Le 4 Novembre, veille de la rentrée, M. le Recteur de La Martyre m'écrivait : « M. Goarnisson est atteint d'une pneumonie grippe, compliquée peut-être d'une fièvre typhoïde », et, quelques jours après, il ajoutait : « M. Goarnisson est décédé. En vous annonçant, lundi, la maladie de ce cher Pierre, j'espérais encore qu'il se rétablirait. Je me suis trompé. L'après-midi de ce même jour, on me rappelait près de lui. En quelques heures, la grippe infectieuse l'avait tellement abattu, que je lui proposai les derniers sacrements. Il eut un sursaut de surprise, mais il se résigna tout de suite, et je lui administrai l'Extrême-Onction. Dès ce moment, il ne se fit plus d'illusion sur son état. Lorsque, le soir, je pris congé de lui, il me répondit par un bon sourire, dans lequel il semblait mettre tout son cœur pour me remercier et me dire un dernier adieu. Le lendemain, mardi, il lui restait cependant assez de forces pour une dernière journée. Il a conservé sa connaissance jusqu'à sa mort, survenue vers les 6 h. 12 du soir. Je ne pourrais pas vous dire s'il a peu ou beaucoup souffert, car il ne savait pas se plaindre... »

*
*
*

M. Cloatre avait été mobilisé dans l'auxiliaire, dès le début de la guerre, et attaché au service des hôpitaux. Sa santé, déjà délicate, ne résista pas à la vie de fatigue qui fut la sienne, et au bout de quelques mois seulement, l'autorité militaire le rendait à sa famille complètement tuberculeux. Des soins intelligents et dévoués lui rendirent quelques forces, et il put retourner au Séminaire en Octobre 1916. Son énergie et les ménagements dont il fut l'objet lui permirent d'y rester ces deux dernières années. Mais son mal ne cédait pas, et ce cher enfant ne se faisait aucune illusion sur son état : « Que je sois prêtre, seulement, disait-il, que je puisse dire ma première messe, et je mourrai content. » Il rentra avec tous ses confrères, le 5 Novembre dernier. Le voyage l'avait beaucoup fatigué, sans que rien, cependant, ne révélât un danger plus grand. La retraite s'ouvrait le lendemain, mercredi ; il en suivit tous les exercices jusqu'au samedi soir. Alors seulement, il s'avoua fatigué et il se coucha assez oppressé. La nuit fut pénible, et l'oppression s'aggrava d'heure en heure. « C'est la fin, disait le cher malade, c'est la fin en peu de temps. » Et comme on voulait le rassurer : « Oh ! non, non, répondit-il, je sais ce que j'ai et je suis moi-même le progrès du mal. » — « Le médecin va venir dans quelques instants. » — « Comme vous voudrez, mais le médecin n'y fera rien. Que Dieu ait pitié de moi et qu'Il me donne une place dans son paradis. » Il se laissait doucement soigner, mais son regard voyait toujours approcher la mort. On n'eut pas à lui proposer les derniers sacrements, lui-même les demanda avec instance : « Je suis prêt, disait-il, tout prêt ! J'ai fait ma retraite et l'ai faite de mon mieux. » — « Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? » — « Oui, beaucoup, mais j'offre, de tout mon cœur, mes

souffrances au Bon Dieu ! Que sa sainte volonté soit faite ! » Une plainte, une seule plainte : « J'aurais tant voulu être prêtre, et je ne le serai pas ! Fiat ! » C'est dans ces sentiments de résignation que, vers les 8 heures du matin, il perdit subitement connaissance, et, quelques instants après, il rendait son âme à Dieu.

Les desseins de Dieu sont insondables : ces deux Séminaristes semblaient appelés à être, ici-bas, deux saints prêtres et deux apôtres. Tous deux avaient les qualités et les vertus qui attirent et gagnent les âmes, et la mystérieuse Providence de notre Père du Ciel les arrête tous deux au seuil de leur sacerdoce. Tous deux se sont filialement soumis à la volonté divine, nous faisons comme eux. Mais nous voulons espérer que, là-haut, ils supplieront le Cœur Sacré de Jésus d'avoir pitié des âmes, et de susciter, au milieu de nous, de nouvelles et abondantes vocations sacerdotales. Il le faut, car la moisson est bien belle, et les ouvriers chargés de la cueillir se font de moins en moins nombreux.

Je recommande, d'une façon toute particulière, ces deux chers confrères à vos plus ferventes prières.

*
*
*

La mort a épargné, durant ces dernières semaines, nos confrères mobilisés. Deux d'entre eux, cependant, ont été blessés : MM. Y. Léon et Michel Derven ; un autre est tombé malade : M. J.-M. Férec.

« Je suis blessé à la poitrine, m'écrivait, le 7 Novembre, M. Y. Léon. Mon état est-il grave ? Je n'en sais rien, mais je m'abandonne entièrement à la sainte volonté de Dieu. » Le 18 Novembre, il ajoutait : « Mon état s'est beaucoup amélioré ; je respire presque normalement, et je ne crache plus le sang. Mes blessures aussi se cicatrisent. J'ai bien encore quelques éclats d'obus dans la poitrine, mais ils ne me gênent guère, et je ne sais pas si on les extraira. Dieu m'a préservé, une fois de plus. L'obus, éclatant à un mètre de moi, et à la hauteur de la tête, devait me tuer. Mais non ! mon casque a été traversé en trois endroits, sans rien de plus, et mes blessures au côté, au bras gauche et au dos sont, presque toutes, superficielles et insignifiantes. Aussi quel merci de cœur je redis à Dieu ! »

M. Yves Léon est soigné à Bergerac, Dordogne, hôpital complémentaire 47, salle 1.

« C'est d'une main encore fiévreuse que je vous trace ces quelques mots, m'écrivait, le 30 Octobre, M. Michel Derven. J'ai été blessé, le 21 Octobre, devant Vouziers, pendant que je faisais un pansement à un Boche prisonnier. Un éclat d'obus m'a traversé l'épaule gauche, me fracturant l'humérus, et j'ai reçu un autre éclat dans la cuisse, en venant au poste de secours ; il a broyé mon porte-monnaie, et a été arrêté par une médaille de saint François qui s'y trouvait... » Quelques jours après, M. Derven ajoutait :

« Cela va mieux, mes plaies s'améliorent... J'espère que je ne resterai pas infirme... »

M. Derven est soigné à Arcis-sur-Aube (Aube), H-C-A 64, salle XI.

M. Férec a été grippé ; une congestion pulmonaire grave a donné, pendant quatre jours, à son médecin, des inquiétudes sérieuses, mais tout danger a disparu, et M. Férec doit être déjà en convalescence.

* *

Et la guerre est finie ; les combats sont terminés. Vous n'aurez donc plus, je l'espère, à risquer votre vie sur les champs de bataille et vous n'y récolterez plus de ces flatteuses citations à l'ordre du jour, que j'ai été si heureux de collectionner pour le Livre d'Or de notre Séminaire. Mais vous serez restés vaillants jusqu'au dernier moment, et, cette fois encore, j'ai à vous communiquer des ordres du jour vraiment superbes.

ORDRE DE L'ARTILLERIE DE L'ARMÉE

Henri Guirriec, infirmier au 228^e R-A-C. : « Excellent soldat ; s'est imposé à l'estime et à l'admiration de tous, par son courage et son dévouement, dans la période du 28 Mai 1918, en assurant son service sous un fort bombardement. Dans les journées du 10 Juin et du 15 Juillet, s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de tous, par les soins constants donnés aux blessés sous les bombardements les plus violents. »

ORDRE DU JOUR DU 2^e CORPS D'ARMÉE

Marcel Kerbrat, lieutenant au 120^e d'Infanterie : « Officier d'un rare sang-froid et d'un courage allant jusqu'à la témérité. Chef de section hors de pair. Exemple vivant pour ses hommes, dont il obtient les plus magnifiques efforts. Le 1^{er} Octobre 1918, s'est porté au-devant d'une forte contre-attaque ennemie, qu'il a enrayée et repoussée. S'est maintenu sur la position conquise, malgré les feux violents de l'adversaire, pendant toute une journée, s'accrochant au terrain, brisant tous les efforts ennemis pour l'en déloger, et assurant par son énergie, la possession d'une crête importante. » — (4^e citation.)

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

François Queffélec (prêtre), infirmier au 248^e d'Infanterie : « Infirmier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Les 11 et 16 Août 1918, a suivi la progression de son bataillon, se prodiguant inlassablement pour porter secours aux blessés, et pour assurer leur évacuation rapide. S'était déjà fait remarquer par son attachement au devoir, pendant toutes les opérations auxquelles le régiment a pris part, notamment en Juillet 1916, à Thiaumont. » Signé : CUNY.

Le 2 Octobre 1916, le général Gouraud avait déjà remis à M. Queffélec la médaille de Saint-Georges, « pour belle conduite au feu au cours de la campagne, et services signalés à Verdun ».

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Jean-Marie Auffret, maréchal des logis au 104^{me} R. A. L. : « Chef de pièce d'un sang-froid et d'un courage remarquables. S'est distingué au cours des combats de..., et a, à maintes reprises, remplacé à leur poste, des servants indisponibles. »

Signé : RABOTEAU.

C'est bien sincèrement que je félicite ces chers confrères de ces belles distinctions dont ils ont été l'objet.

* *

M'ont écrit du front : MM. J. Laot, R. Thomas, Salaün, Amery, Bervas, Goualc'h, Brénéol, Guirriec, Chuto, A. Lespagnol, J.-F. Blons, Kerandel, Noury, Mazé, Morvan, H. Quillévère, Thomas, Creignou, Kerbrat, Cann, P. Batany, J^h Laot, Ropars, Queffélec, Briand, Auffret, Boucher, Sparfel, J.-M. Abgrall, Allain.

M'ont écrit de l'arrière : J.-M. Le Bot, Trégloze, Y. Cadion, G. Lespagnol, Pouchard, F. Guivarç'h, A. Grall, Bloas, F^{cs} Tonguy, Guermeur, P. Guillou, Léostic, Courtet, Bosson, Rondaut, J.-M. Le Pape, J. Guillou, Gourmelon, J^h Le Bant, Gourmelen, Péron.

Faut-il parler encore des dangers que vous avez courus, ces dernières semaines ? des cruelles fatigues que vous avez supportées ? Je n'en avais pas l'intention, car je croyais que tout cela n'était plus qu'un mauvais souvenir, que la joie du présent vous faisait rapidement oublier. Mais je reçois, à l'instant, cette lettre qui me montre que, pour certains d'entre vous, la vie est toujours bien rude. « Le 11 de ce mois, j'attaquais encore, à 4 heures du matin. Jusqu'à 11 heures, la lutte fut acharnée. A 11 heures, tout s'est tu, et les Boches nous ont tourné le dos... Maintenant, nous les poursuivons, mais nous ne les voyons plus. La nuit, nous logeons dans les cagnas boches, où la vermine la plus infecte ne nous laisse pas un moment de repos, et le lendemain, nous reprenons le sac... Je viens de lire avec stupéfaction, dans un journal, que nous étions fêtés partout, que nous sommes heureux ! Hélas ! je crois que, si cela continue, la misère aura raison de nous... Comme les journaux mentent ! C'est honteux, et, franchement, nous sommes aussi malheureux qu'autrefois dans les tranchées... » J'étais bien loin, certes, de soupçonner un tel état de choses, et je veux espérer encore que c'est là une situation toute particulière. Ce qui est certain, c'est que, depuis le 11 Novembre, toutes les autres lettres que j'ai reçues ne parlent que de joie, et chantent, avec une profonde reconnaissance à Dieu, l'espérance d'un prompt retour au Séminaire.

C'est, d'abord, le même mot de délivrance qui jaillit de toutes les lèvres : « Enfin » ! « Enfin, il nous est donc permis d'espérer notre retour à nos chères occupations d'avant la guerre... » — « Enfin ! ça y est cette fois. Lundi, les cloches ont carillonné à toutes volées la conclusion de l'armistice. L'Allemagne est vaincue, nos morts sont vengés, la France, notre chère Patrie, sort grandie d'une lutte sans précédent ! 11 Novembre 1918 ! oh ! la belle et inoubliable journée ! » — « Enfin ! c'est fait ! quel soulagement ! Je puis donc espérer que la vie du prêtre, rêve de toute ma vie, sera ma vie à moi ! Quel bonheur ! à quand la rentrée ? » — « Je vous écris au soir d'un beau jour ! Je vous écris pour vous dire mon bonheur. Tous sont à la joie, et il faut entendre les beaux carillons d'Alsace qui sonnent à toute volée depuis ce matin... Tout le monde exulte. » — « Nous sommes encore ici sous le coup de l'enthousiasme ! L'Allemagne est vaincue, et elle a avoué sa défaite au jour de la Saint-Martin, le Thaumaturge des Gaules, le patron de la France. La voix populaire appelle déjà cette paix, la paix de Saint-Martin... A quand, maintenant, le retour à notre vie d'étude et de piété dans le calme du Séminaire ? »

Après cette explosion de joie, tous les regards de ces chers Confrères se tournent vers Dieu, et c'est à Dieu qu'ils disent leur ardente et sincère reconnaissance. « Oui, merci à Dieu, et qui donc pouvait espérer pour nous un triomphe si rapide ? Vraiment, le doigt de Dieu est là ! » — « Oui, Monsieur le Supérieur, c'est Dieu qui nous a donné la victoire, et nous ne saurions L'en remercier assez ! » — « Quelles actions de grâce à rendre à Dieu, pour les nombreuses faveurs accordées durant ces quatre années ! C'est surtout, après la bataille, que le danger couru se mesure à ses justes proportions... Merci au Bon Dieu de m'avoir préservé, et de nous avoir donné la victoire ! » — « Depuis trois ans, j'ai journellement coudoyé la mort, et la mort m'a épargné. Comment saurai-je jamais assez en remercier Dieu ? »

Mais si Dieu les a épargnés, c'est qu'Il compte sur eux pour se dévouer, pour se consacrer désormais entièrement au triomphe de son règne ici-bas. « La guerre est finie ! Beaucoup de nos confrères, et c'étaient les meilleurs, sont tombés. Pourquoi avons-nous été épargnés, nous autres ? Il n'y a pas un de nous, Monsieur le Supérieur, à ne pas se poser cette question. Et tous, j'en suis sûr, nous répondons que Dieu nous a conservé la vie pour que nous la consacrons tout entière à son service. » — « C'est ce matin même, que j'ai appris la grande nouvelle, ce matin, au moment où je méditais ces paroles du grand S. Martin de Tours : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem*. Je me suis aussitôt appliqué ces paroles. Oui, chaque jour, comme S. Martin, j'étais en danger de mort ; chaque jour j'ai fait le sacrifice de ma vie, et Dieu pouvait me la reprendre à chaque instant !... Il a pris les meilleurs d'entre nous. Pour les autres, Il les a préservés, et c'est donc qu'Il veut compter sur eux ! C'est de tout mon cœur

que je lui ai dit : « *Non recuso laborem* ». — « Oh ! si nous savions, du moins, profiter des beaux exemples de ceux qui sont tombés, et, pour les remplacer, être les vrais prêtres dont Dieu a besoin pour rétablir le bon ordre dans tant d'âmes dévoyées par la guerre !... Je voudrais tant être ce prêtre que le Cœur de Jésus réclame avec tant d'instance, et dont tout l'idéal est l'amour du Maître... »

Je ne saurais assez vous dire, mes chers Amis, combien ces sentiments de vos âmes me rendent heureux ! C'est de tout mon cœur que je conjure Jésus et Marie de les conserver toujours profondément vivants en vous. « Pourvu, m'écrivait ces jours derniers un de vos maîtres, pourvu que la paix ne leur soit pas plus nuisible que la guerre ! Ils feront bien de se souvenir des « délices de Capoue » ! Et, corroborant cette crainte du Maître, un de vos confrères écrit : « Les leçons que donne le danger sont, hélas ! vite oubliées, et il suffit que le soldat s'en éloigne un tant soit peu, pour qu'aussitôt il se jette tête baissée dans les jouissances qui passent ! Prodigueuse inconscience des hommes ! » Vous ne serez pas de ces hommes, mes chers Amis ; et, dans la paix comme dans la guerre, vous saurez, avec la grâce de Dieu, rester fidèles à votre vocation, et vous conduire en vrais séminaristes.

* *

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Y. Léon, Michel Derven, Férec, Madéo, Le Quéau, J.-F. Le Goff.

M. Madéo va mieux, et il aura « bientôt retrouvé le complet usage de sa main droite ». Il peut marcher aussi, et marcher « sans canne dans les couloirs de l'hôpital ». Il devra, cependant, « attendre plusieurs semaines encore avant la guérison complète ». Heureusement que son hôpital est « un hôpital rêve, à tous les points de vue ». *Hôpital aux^{re} n° 8, salle D, Montauban (Tarn-et-Garonne)*.

Je venais de vous écrire que M. Quéau était beaucoup mieux, lorsque ce cher confrère est lui-même venu me voir. Il est guéri, et il jouit en ce moment d'une convalescence de 10 jours avant de retourner au front.

M. Le Goff « se remet d'une intervention chirurgicale, nécessitée par l'ouverture de sa blessure, déjà ancienne ». Il me promettait, le 13 Novembre, de nous arriver « dans quelques jours ».

* *

M'ont écrit de Salonique : MM. Croissant et Quinquis.

M. Quinquis a dû, dès en arrivant là-bas, payer son tribut au climat, et il a « souffert d'une fièvre assez forte ». Il en est à peu près guéri, mais il s'ennuie « d'une façon peu commune ! Je ne fais rien ! Il n'y a rien à faire ! Nous sommes ici près de deux cents officiers, nouvellement arrivés de France, et on ne sait que faire de nous ! »

M. Croissant est « en Serbie libérée, pour ramasser le butin abandonné par l'ennemi ». Mais, en fait de butin, ce que les vainqueurs ramassent, « ce sont surtout les choux, les tomates et les poireaux qui abondent dans les jardins boches ».

* *

M'ont écrit d'Allemagne : MM. *Le Burel, Cotten, F. Riou, Poupon, Larnicol, Derrien*. J'espère, qu'à l'heure actuelle, tous ces chers confrères sont déjà rentrés en France, et que nous ne tarderons pas à recevoir leur visite au Séminaire. Mieux que nos journaux, ils nous diront ce qui se passe en Allemagne !

M'a écrit de Suisse : M. *Raimou*. J'espère que lui aussi pourra nous revenir sans tarder. Mais sera-ce pour son bien ? L'autorité militaire se saisira encore peut-être de lui, et, en Suisse, il peut continuer son Séminaire.

* *

Nous avons eu le plaisir de recevoir au Séminaire, dans le courant de Novembre : MM. *E. Berthou, J.-L. Toulemont, Francis Tanguy, H. Gourmelon*, qui y ont fait leur retraite ; et *L. Toulemont, J. Moal, Pelléter et Trégloze*, qui nous ont consacré une partie de leur permission ; nous les en remercions sincèrement.

* *

Je n'ajoute qu'un dernier mot très court. Au Séminaire, tout va bien. Nos jeunes Séminaristes se sentent désormais chez eux, et la plus franche, la plus cordiale charité règne dans la maison.

Mais, hélas ! cette année encore, nous n'avons pu grouper autour de nous qu'une toute petite partie de nos enfants ; 28 exactement. Nous en avons 16 dans nos collèges, comme professeurs ou maîtres d'étude, et tous les autres, ils sont près de 250, sont encore mobilisés.

Nous aurons, je l'espère, une ordination à Noël prochain. M. *Adolphe Labbé* recevra le diaconat ; MM. *Jean-Baptiste Guivarc'h* et *Yves Blaize* recevront le sous-diaconat ; je recommande ces trois ordinands à vos ferventes prières.

Bien cordialement à vous.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

A la veille de cette année 1919, le vœu qui se présente naturellement à mon esprit, qui dépasse et résume en lui tous ceux que je pourrais formuler pour votre bonheur, ne peut être évidemment qu'un vœu de joie et de paix. Nous venons de chanter une fois de plus ce magnifique office de Noël, tout imprégné d'allégresse, tout enveloppé dans une atmosphère de joie, et où la douceur des mélodies grégoriennes ajoute encore au charme si reposant du texte liturgique : *Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra... Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam : habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis... Parvulus enim natus est nobis et vocabitur nomen ejus Pater futuri sæculi, Princeps pacis... Hodie de cælo pax vera descendit... In terrâ pax hominibus bonæ voluntatis...*

Comment, durant cet office, ma pensée, qui ne vous quitte guère, ne se serait-elle pas sans cesse élevée vers le Ciel pour lui demander que cette paix apportée à notre pauvre monde par l'Enfant Dieu devienne pour chacun d'entre vous une réalité vivante ? Les aspirations si pressantes des Prophètes vers le Messie à venir ; les plaintes amères du monde « gémissant à l'ombre de la mort » me paraissent l'écho renouvelé des prières et des supplications que vous n'avez cessé d'adresser au Seigneur pendant les longs jours de deuil que nous venons de traverser. Cette paix n'était-elle pas le plus ardent désir de votre cœur ? Et maintenant qu'elle apparaît à notre horizon, le besoin de calme et de recueillement qui vous a poursuivis depuis le premier moment de notre séparation, paraît se faire jour avec une acuité nouvelle. Il semble, à lire vos dernières lettres, que, comme le voyageur sent son cœur battre plus fort à mesure qu'il se rapproche de la maison familiale et hâte aussi le pas, ainsi vous éprouvez plus de difficulté à modérer l'ardeur de vos aspirations à mesure que se rapproche pour vous l'heure du retour : « Enfin, me dit l'un d'entre vous, nous voilà

libérés de cette maudite race d'Outre-Rhin ! Enfin, nous voilà sortis de cet horrible cauchemar dans lequel nous avons vécu depuis quatre ans ! Nous voilà libres de reprendre bientôt notre vie passée, de pouvoir continuer le chemin que nous avons dû quitter pour prendre celui de la frontière. Nous voici libres de penser librement à demain... ! »

A vrai dire, maintenant que le canon s'est tu, que les batailles sont arrêtées, que les lauriers de la victoire sont venus couronner vos efforts, et que vous avancez en triomphateurs dans nos provinces reconquises, je ne sais ce dont vous allez jouir le plus, ou du repos bien mérité que vous accorderez à vos membres fatigués, ou des heures de calme et de douce tranquillité où vous pourrez enfin posséder entièrement vos âmes. Mon regard vous suit pénétrant dans l'une des nombreuses églises que vous rencontrez sur votre chemin, et vous entretenant longuement avec l'Ami que vous n'avez, sans doute, jamais oublié, mais que la fièvre de la vie militaire de ces dernières années vous a empêchés d'aimer comme Il le méritait et comme vous le désiriez vous-mêmes.

Profitez donc de ces quelques mois qui vous séparent encore de la vie du Séminaire, pour vous rapprocher davantage de Jésus, et pour voir plus clair dans vos âmes. Car, cette paix de l'esprit et du cœur que je demande si instamment à Jésus pour vous au début de cette nouvelle année est, ne l'oubliez pas, fille de la vigilance et de la prière, de l'ordre et du recueillement. Il vous faudra prendre garde plus que jamais ; la vie de caserne et de désœuvrement qui attend un grand nombre d'entre vous, si elle vous donne des loisirs, nécessaires pour prendre soin de vos intérêts spirituels et accomplir paisiblement vos exercices de piété, peut être aussi un péril redoutable pour ceux qui négligeraient de se créer une occupation sérieuse en rapport avec ces loisirs. L'aiguillon du danger à courir ne sera plus là pour vous rappeler constamment au devoir, une certaine détente morale pourrait peut-être résulter de cette joie de vivre que vous éprouvez d'ailleurs très légitimement désormais. Prenez garde, et rappelez-vous que l'ennemi de vos âmes et de votre vocation, l'ennemi de toute paix et de toute vraie joie est toujours là : « *Circuit quærens quem devoret* ».

Soldats de France, et quels soldats ! vous n'avez pas encore déposé les armes ; car l'ennemi vaincu reste toujours un danger pour notre Patrie ; toujours soldats d'élite du Christ, il est aussi des armes dont vous ne pouvez songer, ni maintenant, ni plus tard, à vous démunir. En relisant, ces jours derniers, le chapitre v de la 1^{re} Epître aux Thessaloniens, je ne pouvais m'empêcher de penser à votre situation présente. Ne vous laissez pas endormir dans une sécurité trompeuse : « *Cum enim dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus.....* Oui vous êtes, continue l'Apôtre, enfants de lumière et enfants du jour : nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. Ne dor-

mons donc point comme le reste des hommes..... Pour nous, qui sommes du jour, soyons sobres, prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut. » N'est-ce pas là la paix armée, condition de toute vie chrétienne ici-bas !

* *

En cette fin d'année et de guerre, j'ai été heureux de constater la large part que vous faites dans votre reconnaissance à ceux de vos amis du Séminaire qui sont tombés sur le champ de bataille ou victimes de leur devoir. « Officiellement, tous sont morts pour la France, pour le triomphe d'une cause sacrée. Mais ne sont-ils point aussi — et en premier lieu — morts pour Dieu, acceptant le suprême sacrifice, pour qu'un peu de surnaturel revivifie la société qu'ils se donnaient pour mission d'évangéliser ? Modestement, nous essaierons de réaliser l'œuvre à laquelle ils rêvaient de se dévouer, car nous n'avons point le droit d'esquiver un si noble héritage. Dieu nous donnera peut-être de moissonner plus facilement dans le champ immense qu'ils ont fécondé de leur sang !

C'est juste et je ne doute pas que ces sentiments si noblement exprimés par l'un de vous ne soient à cette heure les vôtres à tous. Avec le devoir de continuer de prier pour le repos de leurs âmes, il vous reste celui d'imiter leur exemple d'abnégation surnaturelle, et de prolonger par vos actes la vertu de leur sacrifice.

Malheureusement, la liste de ces chers confrères, déjà si longue cependant, paraît encore devoir s'étendre. Nous continuons à être sans nouvelles de M. *Corentin Masson*, disparu lors de l'attaque de l'Aisne, au mois de Juillet dernier. On parle, il est vrai, de certains disparus, n'ayant jamais donné signe de vie et qui sont revenus brusquement depuis la signature de l'armistice. Mais ils ne peuvent être que bien peu nombreux. Le temps, d'ailleurs, s'écoule sans nouvelles, et je crains bien que désormais nous ne soyons obligés d'abandonner tout espoir de le voir nous revenir.

M. *Corbin*, qui avait été mobilisé puis réformé, est mort, le 15 Octobre dernier, dans un hôpital de Morlaix. Les souffrances ne lui ont pas manqué ; mais plein de résignation, il a vu la mort venir avec le calme d'une âme habituée à vivre dans l'intimité de N. S. Jésus-Christ. M. *Tanguy*, son protecteur, prévenu à temps, put assister à ses derniers moments, et c'est dans les bras de celui qui lui tenait lieu de père, que le cher enfant est décédé.

* *

Comme vous le supposez, la plupart de nos prisonniers ayant quitté les geôles allemandes ont déjà mis le pied sur la terre de France. Plusieurs sont arrivés dans leurs familles et nous avons eu le plaisir d'en revoir quelques-uns au Séminaire. Tous lais-

sent éclater leur joie de se retrouver enfin au pays, et ne cessent de remercier le bon Dieu de la grande grâce qu'il leur a faite. Les uns ont franchi les lignes en Belgique, d'autres sont venus par le Luxembourg ou la Lorraine. M. *Larnicol* a eu une odyssée plus mouvementée. « Voyant que les Boches ne se pressaient pas de nous rapatrier, et n'ayant aucune confiance en eux, nous avons pris le parti de nous rapatrier nous-mêmes. Nous sommes sortis du camp à huit ensemble, dimanche matin, 17 Novembre, avant le jour. Le camp se trouvait à la limite de l'Allemagne et de la Pologne ; et comme les Français sont fêtés en ce dernier pays, nous n'avions qu'un pas à faire pour être libres. Notre voyage a été bien long : Varsovie, Cracovie, Vienne, Udine, Trévis, Milan. Durant tout le parcours, nous avons été bien accueillis, même à Vienne. Nous sommes arrivés hier soir à Milan, et nous nous sommes mis, aussitôt, à la disposition de l'autorité militaire française, qui nous dirigera par le train de permissionnaires sur Chambéry ». Les chers enfants paraissent nous être arrivés en assez bonne santé ; ils ne s'étendent guère sur les souffrances et les privations qu'ils ont eu à endurer, se réservant de nous communiquer leurs impressions de vive voix. Ce sont peut-être ceux qui ont été faits prisonniers dans les derniers huit mois qui ont été le plus maltraités. Tel M. *Joséph Bothorel* : « Excusez-moi de vous écrire sur un papier de fortune, mais je suis dans le plus complet dénûment. Je rentre de captivité, c'est tout dire. Je n'ai jamais pu vous écrire, c'est à peine si j'ai pu donner des nouvelles chez moi, et je ne suis pas sûr que ma lettre soit arrivée à destination. Je suis toujours resté en France, travaillant derrière les lignes boches. » M. *Le Daré* écrit de même : « Depuis six mois que je suis prisonnier, je n'ai rien reçu du pays, ni lettre ni colis. Au point de vue religieux, j'étais aussi malheureux. A part les deux premiers mois de captivité, où je travaillais avec des prêtres infirmiers, je n'ai pu voir un prêtre qu'une seule fois !... »

Sont rapatriés d'Allemagne : MM. *Lavanant, Joseph Bothorel, Cor. Larnicol, Joseph Dénier, Paul Derrien*, qui, le 17 Octobre, au camp de Crossen-s/Oder, continuait à avoir de bonnes nouvelles de son oncle « Victor » et espérait être de retour bientôt à « Kerbeoc'h », *Jean Cloarec, Jean Le Daré, Jean Le Poupon, Louis Labbé, J.-P. Paugam*.

Je ne fais qu'un vœu à leur intention à tous, c'est qu'ils profitent le plus largement possible de la permission de 30 jours qui leur est octroyée, pour refaire complètement leur santé, qu'une dure captivité a nécessairement atteinte de quelque façon. Sans doute, penseront-ils aussi à leur santé spirituelle, et voudront-ils prendre part, au Séminaire, à la petite retraite qu'un grand nombre de leurs amis a déjà suivie.

M. *Rannou* nous est également arrivé de Suisse, dès le début du mois.

Pour la plupart d'entre vous, ces dernières semaines ont été remplies par la marche en avant vers le Rhin. D'une façon générale, l'impression est excellente : les fatigues des longues étapes ont été, le plus souvent, compensées par l'accueil enthousiaste des populations de Lorraine et d'Alsace, et la joie de se sentir enfin vainqueurs d'un ennemi puissant et acharné. « L'accueil qu'on nous a fait en Alsace et en Lorraine fut splendide. Les villages sont pavoisés, partout des arcs de triomphe avec la devise : « Soyez les bienvenus » ! Mais chacun en a fait la remarque, ceux qui nous attendaient, ceux qui nous accueillirent avec tant de joie étaient des catholiques. L'accueil des protestants fut plus froid, et même presque hostile. »

Beaucoup ont été heureusement surpris de la religion profonde de ces populations. « Ce qui me frappe le plus, chez ces bons Alsaciens, c'est de voir combien leur piété est vivante. Tous les matins, les enfants, avant d'aller à l'école, et les grandes personnes, avant de reprendre leurs occupations journalières, assistent à la sainte messe. A toutes les cérémonies, l'église est comble. Comme nous n'avons pas d'aumônier au 277^e, le Curé de la paroisse, qui sait un peu de français, nous fait des instructions très intéressantes. » — « Les habitants sont bien français de cœur, sinon de langue ; ils sont également bons catholiques, et la religion y est plus en honneur que dans notre Bretagne même. Presque tous les jeunes gens et les hommes assistent aux offices. » — « Sur toute notre route, nous avons reçu un accueil très cordial, mais plus particulièrement en Alsace. En Lorraine, les gens étaient plus réservés. Partout, les villages sont pavoisés et la France acclamée. Hier, nous sommes entrés à Reischoffen, sous des arcs de triomphe de verdure et de drapeaux. Nous avons fait la haie d'honneur au passage du maréchal Pétain. Dans l'après-midi, il y a eu un *Te Deum* solennel et une allocution en français du Curé de la paroisse. »

Et voici maintenant pour ce qui est de la Prusse Rhénane : « En Prusse, contrairement à toute attente, nous avons été assez bien accueillis ; nous avons même eu des lits, chose qui ne nous était jamais arrivée en France. Ce qui nous a fait le plus souffrir, c'est le manque de ravitaillement. Durant deux jours, nous avons été sans pain et sans vin. On touchait un simple morceau de viande et une pauvre soupe, ce qui ne nous exemptait pas de nos étapes de 30 à 35 kilomètres. Enfin, tout est fini, car désormais nous sommes bien ravitaillés et nous ferons de bon cœur les 100 derniers kilomètres qui nous restent à faire. »

M. *Perhirin* m'écrit de Monastir, à la date du 21 Novembre :

« L'une de vos dernières lettres, celle de Septembre, je crois, a dû s'égarer à ma recherche sur les pistes qui mènent à El-Bassan. Pendant des jours et des semaines, nous sommes restés sans correspondance, nous acharnant vainement à la poursuite de l'Autrichien, qui se dérobait vers le Nord, après la débâcle bulgare. Puis l'on nous a ramené au contact du monde civilisé ; il y avait huit mois très exactement que je n'avais point vu de véritable grande route avec voitures et automobiles. »

M. *Quinquis*, perdu au fond de la Serbie, se plaint également de ne pas recevoir de nouvelles. Le village qu'il habite, Bukovo, est si isolé, perché sur de si hautes montagnes, qu'il conçoit « que le facteur même le plus dévoué appréhende de monter jusqu'à lui ».

« Le paludisme, la grande attaque de Septembre, le manque de ravitaillement » ont tant fait, que M. *Le Nours*, d'abord hospitalisé à Sofia, a été évacué sur Constantinople, où le bateau hôpital l'a pris pour le débarquer en France. Actuellement, sa santé se remet, et il se chauffe à Hyères, « au doux soleil de Marius... » Voici son adresse : *Hôpital Bénévole n° 80 bis, Beauséjour, Hyères (Var)*.

*
**

Nos blessés continuent de voir leur état s'améliorer. M. *Madéo*, toujours à Montauban, me fait savoir que les blessures de l'avant-bras droit se sont cicatrisées, et n'ont plus besoin de pansement. La blessure du pied va beaucoup mieux et est presque guérie. L'articulation est devenue très libre, et il peut désormais sortir sans canne.

Les plaies de M. *Derven* sont aussi en bonne voie de guérison ; seule, la fracture de l'épaule ne fait que de lents progrès. L'essentiel, dit-il, est qu'il se retirera avec le complet usage du bras.

M. *Le Goff* a quitté « les cimes neigeuses de l'Ariège », et nous annonce sa visite dans quelques jours.

M. *Courtet* vient de passer, à Nantes, devant la dernière commission, qui a maintenu sa réforme. Heureux d'être enfin débarrassé de toute inquiétude de ce côté, il se trouve actuellement à la Faculté Catholique d'Angers.

*
**

M'ont écrit pendant ce mois de Décembre : MM. *Le Poupon*, *J.-P. Paugam*, *J. Bothorel*, *P. Derrien*, *J. Cloarec*, *E. Rannou*, *J. Le Daré*, *L. Lavanant*, *C. Larnicol*, *J.-L. Dénier*, *L. Le Bot*, *Y. Tanguy*, *J.-F. Le Goff*, *M. Derven*, *Madéo*, *C. Le Nours*, *F. Quinquis*, *J. Perhirin*, *F. Pouchart*, *J. Menguy*, *Kerivel*, *P. Sparfel*, *A. Kerandel*, *A. Lespagnol*, *J. Le Moal*, *Salaün*, *E. Berthou*,

J.-L. Calvez, *J. Bervas*, *H. Quillévére*, *Y. Jaïn*, *H. Guirriec*, *M. Kerbrat*, *J.-L. Noury*, *F. Tanguy*, *J. Rondaut*, *P. Graveran*, *J. Blons*, *Y. Favé*, *J.-L. Gourmelen*, *Y. Creignou*, *J.-M. Le Bot*, *J.-F. Blons*, *Gélébart*, *J. Nédellec*, *R. Abguillem*, *D. Le Goaziou*, *J. Brénéol*, *M. Jaffré*, *Le Duc*, *J.-M. Auffret*, *J.-L. Toulemont*, *H. Gourmelon*, *J. Croissant*, *J. Laot*, *J. Amery*.

*
**

Nous avons eu la joie de posséder quelques jours avec nous, pendant ce dernier mois : MM. *J. Montfort*, *Roudaut*, *L. Toulemont*, *Keromnès*, *F. Ropars*, *P. Guillou*, *P. Sparfel*, *Allain*, *Le Duc*, *J. Collin* et *Laot Joseph*, qui ont fait leur retraite au Séminaire. — MM. *Cloarec*, *J. Cam*, *Poupon*, *Le Daré*, *C. Larnicol*, *L. Labbé*, *Paugam*, revenant de captivité, nous ont fait une de leurs premières visites. — MM. *L. Thomas*, *Le Bihan*, *R. Abguillem*, *P. Batany* sont également venus nous voir pendant le cours de leur permission.

Le nombre des permissionnaires-retraitants s'accroît ainsi chaque mois. Plusieurs autres auraient désiré passer quelques jours au Séminaire, et en ont été empêchés par l'épidémie de grippe qui a consigné longtemps aux troupes certaines parties du département. Désormais, la longueur de vos permissions, étendues à 20 jours, vous donnera toute facilité pour accomplir ce devoir. « Je suis très content, me dit un correspondant, de la retraite que j'ai faite, le mois dernier. Le spectacle de la vie si paisible du Séminaire n'a fait qu'aviver le désir que j'ai de la partager au plus tôt. Ces quelques jours de calme surnaturel seront pour vous le meilleur prélude à votre prochaine rentrée.

Prochaine ? je ne sais, hélas ! combien de temps il vous faudra encore attendre ce bienheureux moment. « A quand la démobilisation ? Le général commandant le C. A. nous a passés, ces jours derniers, en revue. Il nous a dit nettement qu'il fallait encore prendre patience, car la paix ne serait vraisemblablement pas signée avant Août prochain. » Il exagère peut-être un peu ce général... — « Je compte, me dit un autre, sur Juin. C'est encore bien loin, sans doute. Mais la guerre nous avait si habitués à tout remettre aux calendes grecques ! » Impossible, pour le moment, d'avoir à ce sujet quelque précision, remettons-nous en donc à la Divine Providence, maîtresse souveraine de nos destinées. Patience et vigilance, seront les deux dernières choses que j'aurai donc à vous recommander.

*
**

Au Séminaire. — L'Ordination que vous annonçait ma dernière circulaire a eu lieu samedi 21 Décembre, à 8 heures, dans notre petite chapelle. Elle a été toute recueillie et toute pieuse, mais un peu voilée encore de tristesse, car vous n'étiez pas là, et nous ne pouvions pas ne pas penser à vous et ne pas regretter votre absence.

Vous savez tous déjà la nomination de notre économe, M. *Le Jollec*, au rectorat de Saint-Mathieu de Quimper. C'est le dimanche 22 qu'ont eu lieu les cérémonies religieuses de l'installation. A cette occasion, j'ai adressé quelques mots aux fidèles de Saint-Mathieu, et je leur ai dit : « Nous regrettons sincèrement et profondément le départ de M. *Le Jollec*. Personnellement, je perds en lui un collaborateur précieux et dévoué, et mes Séminaristes un maître qu'ils aimaient, qu'ils estimaient et un père qu'ils vénéraient. » Nous espérons que M. *Le Jollec* n'oubliera pas le Séminaire, et nous lui promettons aussi de conserver affectueusement son souvenir et de prier pour le succès de son nouveau ministère. Ce sont vos sentiments, à tous que j'ai voulu exprimer, et n'est-ce pas, que ce sont là les sentiments de votre cœur ?

Ce sera un nouvel économe, M. l'abbé *J.-R. Guéguen*, qui vous recevra à votre prochain retour. Nous sommes tous très, très heureux du choix fait par Monseigneur l'Evêque, et je suis bien persuadé que vous en serez enchantés vous-mêmes. Vous connaissez, en effet, M. *Guéguen*, et vous savez avec quelle affection il s'est donné à vous, dès son arrivée au Grand Séminaire ; dès le premier moment, il s'est donné à vous tout entier, et il continuera à faire, dans l'avenir, ce qu'il a fait dans le passé.

Je vous suis, mes chers Amis, bien cordialement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Aujourd'hui, ce sont vos confrères du Séminaire qui veulent s'entretenir plus directement avec vous, vous envoyer leur plus cordial souvenir et vous raconter leur vie. J'y consens très volontiers. Mais avant de leur céder la plume, je veux vous remercier, et vous remercier de tout cœur, des souhaits si affectueux que vous m'avez adressés, des bonnes et ferventes prières que vous faites pour moi. J'ai senti, une fois de plus, en vous lisant, que nous étions vraiment les membres d'une même famille, et que nous ne faisons tous qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Nous souffrons tous d'être si longtemps séparés les uns des autres, et notre ardent désir à tous est de nous retrouver réunis de nouveau aux pieds de Jésus. C'est à cette intention que tous nous prions, et je veux espérer que le Sauveur Béni ne laissera pas finir cette année sans nous avoir exaucés. Continuons à prier et ayons confiance.

BIEN CHERS AMIS,

Enfin, la Paix est venue. Elle a paru triomphante, ailée d'or, rayonnante, drapée dans les longs plis flottants des drapeaux aux couleurs alliées. Elle s'est montrée sur le parapet crénelé des tranchées, au bord des entonnoirs, profonds comme des gouffres, tout le long des lignes incertaines du front mouvant. Et, à son geste tout à la fois impérieux et serein, les armes meurtrières se sont abaissées ; et, à sa voix, d'une douceur indéfinissable, les canons se sont tus.

Mais aussi, comme nous l'avions implorée du Ciel pendant plus de quatre interminables années ! Que d'oraisons pressantes montées aux voûtes des églises avec la fumée des encensoirs, et nichant, à la façon des hirondelles, dans la dentelle gothique des arcades ogivales :

« Sous les voûtes, à tous les angles du granit,
Divins oiseaux de l'âme, elles ont fait leur nid. »

Et c'étaient des *Da Pacem* dont la ferveur reflétait parfois les nuances des communiqués officiels, s'inspirait des échos arrivant des lieux où l'on se bat. Il y en avait d'ardents, de désespérés, suppliants comme un *Parce Domine*, jetés vers le Ciel aux sombres heures de débâcle. Il y en avait

d'avenglement confiants, d'immensément joyeux, empruntant des allures de *Tè Deum*, dans les temps que le succès couronnait l'effort de nos armées. Il y en avait aussi de las, d'affaissés, exhalés d'âmes sans ressort, durant les longs jours où l'inaction apparente des troupes semblait cristalliser à tout jamais les lignes de combat.

Dieu nous a enfin écoutés. Quelques semaines avant la naissance de l'Enfant-Dieu, de cet Enfant que les voyants d'Israël avaient salué du nom de Prince de la Paix, l'armistice a arrêté — pour toujours, souhaitons-le, — la mort inexorable et les assauts sanglants. Après avoir remercié de l'intime du cœur la divine Providence de vous avoir préservés au milieu des périls innombrables que vous eûtes à traverser, votre première pensée, j'en suis sûr, a été pour le Séminaire, pour la vie que vous y meniez autrefois, vie que les événements ont si brutalement, si indéfiniment interrompus, qu'il vous tarde de reprendre et que vous reprendrez avec joie lorsque la démobilisation aura fait lever, pour chacun de vous, le grand soleil de la liberté. De savoir ce qui se fait au Séminaire, comment y vivent à cette heure les trente Abbés qui forment le « *pusillus grex* » de la dernière année terrible, cela vous intéressera, sans nul doute, tout en vous préparant doucement à cette existence claustrale, toute de calme labeur et de prière paisible, qui contraste si fort avec la vie tumultueuse des champs de bataille...

Le 21 Décembre dernier, Monseigneur a ordonné, dans notre petite chapelle du Séminaire, un Diacre et deux Sous-Diacres : fête bien intime et bien modeste, mais prémices évidemment des nombreuses et imposantes ordinations d'après-guerre, qui nous feront entrevoir, dans un prochain avenir, le chœur de notre Cathédrale tout fourmillant d'aubes blanches, tout scintillant de l'or des étoles et des manipules. Ces trois confrères s'étaient préparés à la réception des saints Ordres par une retraite privée de six jours : c'est le temps qu'exige désormais le Droit canonique.

Une retraite privée, cela peut paraître froid au premier abord. Ne pas entendre, pour exciter dans l'âme les pieux désirs, pour réveiller les sentiments généreux qui sommeillent au fond du cœur, la parole tour à tour vibrante et grave du prédicateur, cela peut sembler, à première vue, morne et désespérant. La retraite privée, cependant, n'est pas dépourvue de charmes : elle fait goûter surabondamment les joies spirituelles qui arrachaient au moine méditatif de soudaines exclamations : « *O solitudo ! O beata solitudo !* »

Cette solitude où retentit avec force la voix de Dieu, on la trouve réalisée entre les quatre murs blancs de l'étroite cellule du Séminariste. C'est l'après-midi. Ses voisins sont en classe. Le silence à peu près complet règne aux alentours. Quelques bruits pourtant, mais lointains, échos affaiblis des va-et-vient du dehors : le pas furtif d'une Sœur-infirmière à l'extrémité d'un corridor, la marche traînante d'un blessé dont la béquille résonne sur les dalles. Et, dans le rectangle éclairé de la fenêtre, on n'aperçoit là-haut, au-dessus de la cime dépouillée du Frugy, que des nuages grisâtres qui se pressent en foule, chassés par le vent. Une paix délicieuse s'établit subitement, qu'on tenterait en vain de chercher ailleurs.

L'âme s'abandonne aux douceurs de l'entretien avec le Divin Maître. Oui, le solitaire avait raison d'écrire : « *Claude super te ostium tuum, et voca ad te Jesum dilectum. Mane cum eo in cella, quia non invenies alibi tantam pacem* ». Insensiblement, la méditation se change en un cœur-à-cœur qui suggère les vigoureuses résolutions. Le Sous-Diacre consent l'immolation totale de son être : à Dieu son corps, à Dieu son âme et ses facultés, à Dieu son cœur, tout vibrant encore de l'amour et de l'enthousiasme des vingt ans. Le Diacre s'offre plus complètement au Seigneur, s'appête à revêtir, comme une cuirasse, l'Esprit de Force qui lui permettra de supporter sans faillir les assauts répétés de l'ennemi. Devant le regard de l'esprit surgissent des passages évangéliques, des fragments de lectures passées, dont le sens apparaît avec une étrange lucidité, dont la portée déborde les proportions étroites de la lettre. « *Ego elegi vos, ut qutis et fructum afferatis, et fructus vester maneat* ». C'est la vision de la carrière sacerdotale, déjà toute proche, qui se présente aux yeux : et les paroles créatrices tombant des lèvres du jeune Prêtre sur le calice d'or et l'hostie immaculée au jour de sa première messe, puis le geste du pardon divin tracé sur la tête du pécheur repentant, et le pain vivant de l'Evangile rompu aux foyers affamés, et l'eau sainte coulant sur le front de l'enfant qui entre dans la vie, et l'huile des infirmes oignant les membres raidis du vieillard. La mission se manifeste plus sublime que jamais, en ces temps où le Prêtre aura tant de ruines à relever, à verser le baume des consolations divines sur tant de plaies mal fermées ou encore béantes !...

C'est l'âme agitée de ces pensées que les Ordinandes se sont étendus sur les dalles du sanctuaire, pendant que le Pontife appelait sur eux la bénédiction et la consécration d'en haut : « *Ut hos electos benedicere et sanctificare et consecrare digneris — Te rogamus, audi nos !* » Après la cérémonie, l'Evêque nous a rappelé brièvement les devoirs du Séminariste, qu'il compare à Jean le Baptiste menant une vie austère dans la solitude du désert. Il n'est point le roseau léger que le souffle du caprice ou le vent des passions abaisse et relève tour à tour. Il n'est point l'homme voluptueux, mollement vêtu et amoureux de ses aises. Non, il est tout entier à son rôle de Prophète, de Précurseur du Messie. Redresser les sentiers tortueux de la volonté pervertie, combler les vallées de l'âme affamée de vérité, abaisser les collines qu'élèvent dans les cœurs les embarras du siècle : voilà à quoi s'exercera le Séminariste dans la retraite et le silence, s'il veut vraiment préparer les voies au Seigneur et faciliter au Christ l'accès de toutes les âmes...

Quelques jours plus tard, Noël, l'office de minuit, ont fait revivre, dans une fraîcheur et un charme qui, chaque année se renouvellent, les impressions que notre enfance ressentit devant le berceau de Jésus...

Le 26 Décembre, nous avons fêté la Saint-Etienne. Pensez donc ! depuis quatre ans, le Séminaire n'avait rien vu qui rappelât, même de loin, la fête des Diacres. Et puis, nous étions à sept du « Cours », à sept, tout comme les premiers Diacres de l'Eglise, Lan Calvez étant arrivé fort à propos pour nous donner ce trait de ressemblance avec le collège des temps apostoliques. Mais quels cachottiers ces Diacres ! On avait bien remarqué que, le soir, ils tenaient dans l'ombre de mystérieux concilia-

bules, que parfois ils affectaient l'air grave et recueilli de rabbins qui viennent de fixer un point du Talmud. L'ami Gochet lui-même avait cru devoir abdiquer son sourire quotidien, pour arborer un masque d'impassibilité peu fait à sa mesure. Bref, l'affaire fut arrêtée sans que le secret transpirât ; et la fête se déroula, conforme en tout point « *servatis servandis* », à la liturgie traditionnelle qui règle, jusqu'en leurs plus minutieux détails, les faits et gestes des héros de ce jour mémorable. Rien n'y manqua, pas même l'adresse aux jeunes Philosophes, que les victimes subirent avec la plus héroïque résignation, et qui établissait péremptoirement, à l'aide d'assertions irréfutables du prophète Habacuc, de Kant, et de Théodore de Mopsueste, la supériorité des Anciens sur les Modernes.

La messe du matin fut dite, par M. le Supérieur, à l'intention des Séminaristes morts au champ d'honneur. N'était-ce pas justice de songer à ces amis qui auraient dû être, en cette journée, agenouillés à nos côtés sur ces bancs ! Ils sont morts « puissamment » ; et leur sacrifice, offert à Dieu pour la France, nous vaut aujourd'hui la Victoire et la Paix. Au Memento des Défunts, un même souvenir enveloppe tous les morts : et ceux-là qui tombèrent au début de la guerre, dans une charge héroïque, en plein rêve de gloire, avec l'illusion de la Revanche toute proche ; ceux-là qui succombèrent un jour d'attaque sous l'artillerie ennemie, sous le barrage impitoyable, illuminant la nue et tonitruant sur la plaine ; et la foule de tous ceux qu'une balle stupide coucha au fond d'un ravin obscur, un soir de relève, au moment où le communiqué du secteur concluait, amèrement ironique : « Rien à signaler... »

Selon la coutume, le menu, ce jour-là, fut particulièrement soigné. Un papier grand format, couvert d'illustrations symboliques, l'annonça pompeusement. Un poète improvisé chanta en vers symbolistes, avec une verve toute épicurienne, le « défilé des plats ». Tout le monde s'accorda à reconnaître que l'art culinaire est une belle chose, et qu'en la circonstance les Sœurs-cuisinières s'étaient vraiment surpassées...

C'est à la salle des exercices que Yannik — deuxième du nom — prononça le panégyrique du saint Patron des Diacres. Il avait pris pour texte le passage des Actes : « *Stephanus obdormivit in Domino ; Saulus autem erat consentiens neci ejus* ». Et il sut trouver des paroles éloquentes, enflammées, pour prouver que, si le sang des martyrs fait germer de nouveaux chrétiens, le sang des ministres du Christ doit être la semence choisie d'où lèvera une moisson d'apôtres. N'est-ce pas le cas d'Etienne, dont le martyre ménagea à Paul son chemin de Damas ? L'offrande qu'ont généreusement faite de leur vie, les lévites morts en cette guerre procurera de même à leurs frères survivants un apostolat plus fécond. Que donc l'Eglise d'Armorique ne se montre plus inconsolable comme Rachel ! « Le blé lève déjà ! La victoire est venue, la paix va succéder, et les clercs seront bientôt de retour !... Formés à l'école de la souffrance, avec quel amour ne poursuivront-ils pas leur noble idéal : celui d'être d'autres « Christ », des sauveurs d'âmes infatigables ! »

Quelques minutes après, au Salut du Saint-Sacrement, Jean Guivarch chantait le cantique à saint Etienne, célébrait le triomphe du Lapidé

doux et fort qui meurt, souriant, sous les chocs brutaux qui meurtrissent sa chair :

« Sur le martyr silencieux
Les pierres tombent en rafales ;
Lui songe, le sourire aux yeux,
Il songe aux splendeurs triomphales
Que Dieu réserve dans les cieux
Aux persévérances finales. »

Voilà quelques impressions, un peu décousues peut-être. Puissent ces lignes resserrer les liens qui unissent le Séminaire de l'arrière à celui de l'avant ; puissent-elles vous montrer, Amis très chers, que notre pensée vous suit partout, jusqu'aux rives du Rhin ou dans le Luxembourg ! Soyez assurés que nous ne cesserons de prier pour votre retour.

Qu'il s'accomplisse au plus tôt : c'est ce que nous demandons au Sacré Cœur de Jésus, protecteur de la France, et à Marie immaculée, Reine des Clercs.

VOS FRÈRES DU SÉMINAIRE.

J'ai le plaisir de pouvoir vous communiquer, aujourd'hui encore, les citations à l'ordre du jour obtenues par cinq de nos confrères, et dont je viens de recevoir le texte ces dernières semaines.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

J.-M. Mazé, aspirant 72^e R. I., observateur en avion : « Sous-officier mitrailleur qui, par son moral élevé, son travail incessant, son infatigable entrain, est pour tous un modèle. Avec un enthousiasme magnifique a exécuté toutes les missions auxquelles a pris part son escadrille au cours des dernières batailles. Dans la nuit du 10 au 11 Octobre, et dans la journée du 6 Novembre 1918, a exécuté, en outre, deux missions volontaires qu'il a brillamment réussies. Le 1^{er} Novembre 1918, a attaqué un ballon ennemi qui a été ramené au sol. » — (2^e citation.)

Signé : le maréchal PÉTAIN.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION

Alain Tréguier, radio-télégraphiste : « D'un dévouement et d'un courage que rien ne peut abattre. A maintenu la liaison par T. S. F. dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses, au cours des combats du 20 au 26 Août 1918, assurant, au cours de la progression, malgré une extrême fatigue et la réduction du personnel, le transport du matériel, et installant son poste sous les bombardements les plus violents et les rafales des mitrailleuses. »

ORDRES DU JOUR DU RÉGIMENT

Jean-Marie Fêrec, sous-lieutenant au 265^e R. I. : « Officier très courageux, s'est particulièrement distingué en entraînant ses hom-

mes à l'assaut des positions ennemies, au cours des combats du 6 au 11 Octobre 1918 », — (3^e citation.)

Joseph Améry, du 328^e R. I. : « Agent de liaison de compagnie brave et courageux. A rempli les missions qui lui étaient confiées avec beaucoup de zèle, malgré les tirs continus de l'artillerie ennemie. »

Jean Croissant, du 2^e bis de Zouaves : « Chef de pièce. Bien que malade et très affaibli, a commandé sa pièce, faisant preuve d'une grande énergie dans les attaques des 19 et 20 Septembre 1918. »

* *

M'ont écrit des hôpitaux : MM. Derven, Y. Léon, Kéraudren, Madéo.

M. Derven est désormais à l'hôpital temporaire n° 12, chirurgie, Limoges (Haute-Vienne) ; ses trois plaies sont guéries, le bras va beaucoup mieux, la force y revient peu à peu et la mécanique arrivera à faire disparaître l'ankylose du coude.

M. Y. Léon espère être en convalescence dans quelques jours.

M. Kéraudren est entré à l'hôpital, dans les derniers jours de Décembre, pour « un furoncle au genou gauche ». Je veux espérer qu'il est déjà complètement rétabli.

M. Madéo m'écrit que ses blessures « sont bien ; celle du pied est guérie, mais peut-être faudra-t-il encore une intervention chirurgicale pour les doigts de la main » ; hôpital 52, salle 21, Toulouse (Haute-Garonne).

* *

Tous nos confrères prisonniers sont rentrés dans leur famille. MM. Le Burel, Derrien, Graveran, Le Moigne, Jézégabel, Jⁿ Guéguen, Cotten, nous ont fait, en rentrant, une affectueuse visite, dont nous leur sommes très reconnaissants ; MM. C. Le Guillou, F^s Riou et Ch. Le Corre n'ont pas encore pu venir jusqu'à nous, mais nous ont écrit leur bonheur de se retrouver au milieu des leurs. Tous ont souffert de la captivité, et quelques-uns ont été très malheureux. Mais Dieu les a protégés, et ces chers amis sont aussi bien que possible.

Beaucoup d'autres Séminaristes-soldats nous sont venus durant ces dernières semaines : MM. Croissant, J.-F. Le Goff, J.-F. Blons, J. Laot, F. Ropars, Y. Tanguy, J.-G. Kérivel, Jean Cam, Bervas, Suignard, Bosson, L^s Labbé, Kérandel, Bernard, Jⁿ Brénéol nous sont restés quelques jours, et ont fait leur retraite. MM. Guivarc'h, Goualc'h, Kerbrat, P. Batany, Salaün, Chuto, Cam ont pris sur leur permission le temps de nous redire leur constant et cordial souvenir. On sent chez tous un amour sincère pour

leur Séminaire, et le constater nous fait plaisir. Un Séminariste est certainement resté fidèle à sa vocation, qui continue à aimer son Séminaire.

* *

M'ont écrit depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. Brénéol, Tréguier, Thomas, Treussard, Bosson, Morvan, Loaec, Grall, Roudaut, Améry, Jⁿ Blons, Pouchart, Nédellec, Sétit, Le Daré, Le Bot J.-M., Tanguy, Abgrall, P. Graveran, Poupon, Guermeur, Jain, R. Thomas, Montfort J.-M., Auffret, Y. Cadiou, Le Quéau, Briand, A. Lespagnol, Bernard, Person, Gélébart, Noury, Suignard, L. Toulemont, Menguy, L. Le Bot, Kérandel, L. Bihan, Lérans, Galès, Rannou, Le Baut, Berthou, Bloas, P. Bihan, Boucher, Bervas, Creignou, Calvez, Marec, J. Cam, Le Goaziou, Cadiou, Bellec, Jaffré, Gourmelen, Kéromnès, Cueff, J. Guillou, J. Blons, J.-L. Toulemont, J.-L. Dénier, P. Guillou, J.-M. Pape, Férec, Le Burel, C. Le Guillou, Ch. Corre, Quillévéré, Soubigou, Gourmelon, F^s Riou, Le Moigne, Jézégabel, Abiven, Quinquis, Le Breton, P. Batany.

Je ne puis pas, aujourd'hui, vous redire les impressions de ces chers Amis, et vous me le pardonnerez. Tous aspirent à un prompt retour, et c'est de ce retour que je veux aussi vous dire un mot.

Il vous faudra, à votre rentrée au Séminaire, être munis de certaines pièces officielles, de certains certificats relatifs au temps que vous aurez passé sous les drapeaux. Occupez-vous donc de vous les procurer dès maintenant, sans aucun retard.

J'ai prié M. le chanoine Bars de vouloir bien me rédiger une note à ce sujet, et la voici :

Aux Séminaristes-soldats.

1^o Les Séminaristes-soldats doivent obtenir des *Lettres testimoniales* de l'Ordinaire de chacun des diocèses dans lesquels ils auront fait un séjour continu de trois mois au moins. Pour cela, qu'ils se hâtent d'écrire au Secrétariat de l'Evêché de ces diocèses, en indiquant l'époque de leur arrivée, les localités où ils auront séjourné, la durée de leur séjour et le nom des prêtres avec qui ils auront été en relation. Ces détails sont nécessaires pour que l'Ordinaire du diocèse puisse se procurer les renseignements qui lui permettront de délivrer ces *Lettres testimoniales*.

En outre, 2^o, tous demanderont à l'aumônier militaire de leur formation un certificat analogue à ces *Lettres testimoniales*. — S'ils ont été en relation avec des prêtres-infirmiers, des prêtres-brancardiers ou d'autres prêtres-soldats, plus qu'avec l'aumônier lui-même, ils lui indiqueront ces prêtres, pour qu'il puisse prendre auprès d'eux les renseignements dont il aura besoin. — S'ils ne peuvent obtenir de l'aumônier ce certificat, ils

devront à tout le moins en obtenir et présenter un délivré par le prêtre avec qui ils auront été en relation.

Il ne faut pas tarder à demander ces *Lettres testimoniales* et *certificats* pour la période de service militaire déjà écoulée. Les intéressés conserveront ces documents pour les remettre à Monsieur le Supérieur à leur retour au Séminaire ; s'ils le préfèrent, il peuvent aussi les lui transmettre immédiatement. Les Séminaristes-soldats qui ne doivent pas être prochainement rendus à la vie ecclésiastique pourront avoir à fournir, au moment opportun, des renseignements complémentaires pour le temps de service militaire qu'ils ont encore à accomplir ; mais du moins ils seront déjà munis des pièces relatives à la période déjà écoulée, et qu'il leur serait probablement bien difficile de se procurer après la démobilisation.

* *

Au moment de terminer cette lettre, je reçois ces quelques mots de M. le Recteur de Collorec :

« J'ai la douleur de vous annoncer la mort de l'abbé *Gorentin Masson*, clerc minore, de Collorec. On n'a, malheureusement, pas de renseignements sur ses derniers moments, mais je suis sûr que ce cher enfant est mort en bon chrétien, et que la Vierge de Lourdes, pour laquelle il avait un culte particulier, aura reçu l'âme de son bien aimé serviteur, pour l'offrir elle-même à son divin Fils Jésus. »

Nous nous attendions à cette pénible nouvelle. Il y avait assez longtemps, en effet, que ce cher confrère avait été porté comme « disparu », et les circonstances dans lesquelles il avait « disparu » ne nous laissaient guère espérer qu'il pût être encore vivant. Nous prions pour lui, n'est-ce pas ? mes chers Amis, de tout notre cœur.

Je vous suis bien cordialement dévoué.

P. MESSENGER,
Sup. Séminaire.

*Yours truly
J. Guiraud*

Mes chers Amis,

J'espérais fermement que la liste de nos morts de guerre était définitivement close, et qu'aucun nouveau deuil ne viendrait endolorir nos cœurs avant votre retour définitif au Séminaire. Je me suis, hélas ! trompé, et j'ai l'amère tristesse de vous annoncer que nous avons encore perdu un de nos Séminaristes-soldats, M. *Hervé Kéromnès*, clerc tonsuré, de l'Hôpital-Camfrout.

Entré au Séminaire en Octobre 1915, M. *Kéromnès* avait été mobilisé en Août 1916 et affecté, comme secrétaire, à un parc d'artillerie. La Providence l'avait gardé loin du danger pendant tout le cours des hostilités, et il ne cessait de L'en remercier. Quand survint l'armistice, le détachement dont il faisait partie fut appelé à l'avant, et à la fin de l'année 1918, notre cher confrère se trouvait sur la terre d'Allemagne, à quelques kilomètres de Mayence. C'est là que la grippe est venue le frapper. Envoyé à l'hôpital de *Kreusnach*, dans les premiers jours de Février 1919, il y est mort le 12 du même mois. Je n'ai aucun détail sur ses derniers moments, mais je le connaissais assez pour être certain que, sur son lit d'hôpital et en présence de la mort, ce cher ami a été ce qu'il n'a jamais cessé d'être durant toute sa vie, un modèle de piété et d'abandon à la sainte volonté de Dieu.

Ceux d'entre vous qui ont connu M. *Kéromnès* diront, avec moi, que nous perdons en lui un de nos meilleurs et de nos plus fervents Séminaristes. C'était vraiment l'homme du devoir dans toute la force du mot, c'était aussi un véritable apôtre.

Je le recommande très instamment à vos plus ferventes prières.

* *

Ce n'est, sans doute, plus une nouvelle que je vous apprends, en vous annonçant que nous aurons, cette année, nos vacances de Pâques beaucoup plus tôt que de coutume. Au lieu de partir, comme d'habitude, le lundi de Pâques, nos Séminaristes nous quitteront le lundi après le deuxième dimanche de Carême, le 17 Mars au lieu du 21 Avril. Ils passeront dans leur famille la plus grande partie du temps du Carême, et ils nous reviendront, le mardi 15 Avril, afin de pouvoir assister à la cathédrale aux offices solennels de la Semaine Sainte.

Et pourquoi donc ce changement dans nos usages ? Pour per-

mettre aux prêtres démobilisés de notre diocèse de faire au plus tôt la retraite qui leur est demandée par le Souverain Pontife. Nous n'avons à offrir à ces chers confrères, comme maison de retraite, que le Grand Séminaire, et nous ne pouvons les recevoir au Grand Séminaire qu'en l'absence de nos enfants, c'est pourquoi la décision de Monseigneur de les faire partir plus tôt en vacances.

Pendant ces vacances, nous aurons une première retraite sacerdotale du dimanche 23 Mars au samedi suivant 29, une seconde retraite du dimanche 30 Mars au samedi suivant 5 Avril.

Et si je vous donne tous ces détails, c'est pour vous faire comprendre qu'il nous sera, hélas ! impossible de vous recevoir pendant ces quinze jours. Vous savez bien que nous sommes toujours heureux de vous voir, quand nous avons une place à vous offrir à notre table et un modeste gîte à vous donner, et durant ces retraites la chose ne nous serait pas permise. Vous veillerez donc à nous venir soit avant le 23 Mars, soit après le 5 Avril, mais pas entre ces deux dates.

* *

Comme nous avons eu une Ordination toute intime à Noël dernier, nous aurons encore le bonheur d'avoir une autre Ordination semblable avant le départ de nos Séminaristes en vacances. M. Benjamin Courtet recevra le sous-diaconat ; MM. Yves Blaize, Alain Calvez et Jean-Baptiste Guivarc'h recevront le diaconat, dans notre petite chapelle, le samedi matin 15 Mars.

MM. Courtet et Calvez ne sont pas encore, il est vrai, complètement libérés du service militaire, mais la Sacrée Congrégation des Sacrements a bien voulu leur accorder, sur la demande de Monseigneur, toutes les dispenses nécessaires.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? de recommander ces chers ordinands à vos ferventes prières, et je suis assuré que tous vous conjurerez le Sauveur béni de verser sur eux ses grâces les plus abondantes, et de se préparer en eux de saints prêtres et de vrais apôtres.

* *

Et puisque je vous parle de nous, je veux vous annoncer encore, dès maintenant, que notre hôpital est fermé. Nous n'avons plus de blessés chez nous, depuis quelques semaines déjà, et aucun bruit étranger ne vient troubler désormais le silence de notre maison. Nous n'avons, sans doute, jamais eu beaucoup à nous plaindre du voisinage de cet hôpital, et presque tous les soldats qui y ont passé ont eu à notre endroit une conduite extérieure réservée et convenable. Nous avons toujours pu, malgré leur présence dans la maison, continuer nos exercices habituels. Mais nous n'étions plus seuls chez nous, nous le sentions, et il y avait en cela seul une souffrance que sa seule persistance faisait de plus en plus douloureuse. Cette souffrance a disparu, et nous sommes de nouveau bien en famille. Nous en remercions Dieu de tout notre cœur.

* *

C'est assez parler de nous, et vous attendez que je vous dise ce que deviennent vos confrères mobilisés. Je crois que plusieurs de ces confrères sont, depuis ces dernières semaines, plus occupés que jamais. Vous remarquerez, en effet, que le nombre de mes correspondants a sensiblement diminué, et comme il m'est impossible d'accuser aucun de vous de paresse, d'indifférence, de refroidissement à notre égard, je conclus que le travail de plusieurs a considérablement augmenté. Je veux espérer qu'il n'y a là qu'une crise tout à fait passagère, et que tous ces chers Amis trouveront, dans leur affection pour nous, le moyen de venir, sans tarder, nous rassurer sur leur compte. La guerre est, sans doute, terminée, et nous n'avons plus beaucoup à craindre pour leur vie, mais nous nous faisons quand même toujours le besoin de savoir ce qu'ils deviennent et ce qu'ils font, et quand ils tardent à nous le dire, nous en éprouvons une certaine tristesse et une sorte de vague inquiétude.

* *

Je suis heureux de vous annoncer que nous avons un nouveau « médaillé militaire » parmi nos Séminaristes-soldats, Pierre Le Quéau, de Guengat. Il y a déjà quelques mois que M. Quéau porte sa décoration, mais je n'en savais rien. J'irai moi-même communiquer à M. le Supérieur ma citation à l'Ordre du Jour, s'était dit ce cher ami, et donc inutile de la lui annoncer par lettre. Il nous est, en effet, venu ces jours derniers, et j'ai voulu avoir de lui le récit un peu détaillé de l'expédition qui lui a valu cette brillante distinction ; je n'ai eu que des monosyllabes, M. Quéau se refusant à raconter ce qui est à son honneur. Peut-être trouve-t-il tout naturel qu'il ait, lui aussi, la médaille militaire, puisque deux de ses frères l'ont déjà. Voici le texte de sa citation :

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

La médaille militaire a été conférée au sergent de réserve *Le Quéau Pierre-René-Marie*, de la 24^e C^e du 358^e R. I. : « Sous-officier d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels. A contribué dans la plus large mesure à la réussite d'une reconnaissance hardie effectuée par sa demi-section, opération qui a permis de ramener dans nos lignes plusieurs mitrailleuses et 13 prisonniers, dont un officier. A été blessé, le lendemain, en exécutant de nouveau une patrouille audacieuse. (3^e citation.) »

» La présente nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

» Signé : PÉTAINE ».

J'ai le plaisir de pouvoir ajouter à cet Ordre du Jour le texte de cette autre citation obtenue par M. François Rospars. Elle est très courte, mais elle dit beaucoup de choses en peu de mots :

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Rospart François, sous-lieutenant du 120^e R. I., 5^e C^{ie} : « Jeune officier d'un moral très élevé. Très brave. S'est toujours admirablement comporté. Au front depuis Août 1914. »

Et puisque je vous parle encore d'Ordres du Jour, je vous demande une dernière fois, et très instamment, de vouloir bien me communiquer le texte de toutes les citations que vous avez obtenues. Je tiens à honneur de relever toutes ces citations, de les conserver comme un trésor de famille, de les livrer en bloc à la publicité, à l'occasion. Et il n'est pas question pour nous de chercher là je ne sais quelle mesquine et sottise gloriole ; il s'agit de pouvoir démontrer à tous que les Prêtres et Séminaristes ont été au danger comme les autres durant cette guerre, et qu'ils ont fait leur devoir, comme les autres, plus que leur devoir souvent.

* *

Nous n'avons plus, à ma connaissance, dans les hôpitaux, que deux de nos Séminaristes : M. *Derven*, qui doit être à peu près remis, et M. *Madéo*, qui m'écrivait ces quelques lignes, le 14 courant :

« Il y a deux semaines, hier, que j'ai été opéré. L'on m'a fait la suture du nerf cubital droit, avec greffe de 4 cent. On m'a enlevé les fils, il y a 8 jours, et maintenant je ne souffre presque plus ; mais je ne puis pas encore prévoir les résultats de l'opération, qui a duré 1 h. 30. On m'a fait, à l'avant-bras, une entaille de 20 cent. environ. Je compte partir en convalescence vers la fin du mois, et j'espère que je serai réformé ou tout au moins versé dans le service auxiliaire. A la sainte volonté de Dieu toujours ! »

* *

M'ont écrit depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. *Jaffré*, *Menguy*, *Morvan*, *Kerbrat*, *Le Moal*, *Le Daré*, *Bothorel*, *J.-M. Auffret*, *Abguillerin*, *Le Nours*, *Joseph Cam*, *Sparfel*, *Roudaut*, *Améry*, *Jean Laot*, *J.-F. Le Goff*, *Bervas*, *Le Burel*, *Mazé*, *J^e Colin*, *Guermeur*, *Creignou*, *F. Tanguy*, *Pouchard*, *Noury*, *Salaün*, *J. Guillou*, *F. Rospars*, *Quinquis*, *Le Bot*, *J.-M. Pape*, *Bosson*, *Nédellec*, *J.-L. Toulemon*, *A. Grall*, *Gourmelon*.

J'ai, d'abord, constaté avec plaisir, en lisant ces lettres, que vous travaillez à vous procurer, dès maintenant, les pièces officielles qui vous seront nécessaires à votre retour au Séminaire. Ces pièces officielles sont, et je le répète, encore une fois :

1^o Des lettres testimoniales de tous les Ordinaires dans les diocèses desquels vous aurez fait un séjour continu d'au moins trois mois ;

2^o Des certificats de vos aumôniers militaires, ou, dans l'im-

possibilité de recourir à l'aumônier, des certificats d'un prêtre avec lequel vous aurez été en relation.

Certains d'entre vous semblent penser que ces certificats militaires peuvent assez facilement suffire, et que les lettres testimoniales des Ordinaires ne sont pas indispensables. Elles le sont, et c'est le *droit commun* qui les exige, pour que l'Evêque puisse vous ordonner. Le décret de la consistoriale sur les clercs libérés du service militaire n'a pas supprimé, à mon avis, cette exigence du *droit commun*, et donc elle demeure.

Jusqu'à nouvel avis, il vous faut donc vous efforcer de vous procurer et ces lettres testimoniales des Ordinaires, et ces certificats militaires.

— Mais nous avons été prisonniers en Allemagne, et nous ne pouvons pas écrire pour avoir ces pièces !

Rép. — Attendez, et nous verrons, plus tard, ce qu'il sera possible de faire.

— Mais, pendant que nous étions dans tel ou tel diocèse, nous n'avons eu aucune relation avec les prêtres du pays !

Rép. — Demandez quand même, à l'Ordinaire, les testimoniales dont il s'agit, en joignant, autant que possible, à votre demande, le certificat de votre aumônier militaire ou du prêtre que vous aurez le plus fréquenté.

— Mais nous avons voyagé comme le juif errant, pendant toute la guerre, ne séjournant jamais plus de 30 jours dans un même lieu !

Rép. — Les testimoniales des Ordinaires ne sont requises qu'à la condition d'avoir fait dans leur diocèse un séjour continu de trois mois ; quand cette condition n'est pas réalisée, il suffira au Séminariste de se procurer des certificats militaires.

S'il y avait des modifications à faire à cette ligne de conduite que je vous trace, ma prochaine circulaire vous en avisera.

* *

Vous serez encore tous mobilisés, mes chers Amis, quand cette prochaine circulaire paraîtra, mais ce sera aussi, je l'espère, la dernière circulaire pour quelques-uns d'entre vous. Nous avons, en effet, un Séminariste de la classe 1903, M. *F^{ois} Riou*, de Saint-Marc ; 3 Séminaristes au moins qui seront libérables avec la classe 1904, versés qu'ils ont été dans le service auxiliaire pour blessures de guerre : MM. *Creignou*, *Augustin Grall* et *F^{ois} Floc'h*. Ces chers Amis sortiront de la caserne, du 11 au 19 Mars prochain, et nous aurons le bonheur de les recevoir au Séminaire, pour le dernier trimestre. Ils y pensent dès aujourd'hui déjà, et M. *Creignou* me dit : « J'aurai largement le temps de faire mes préparatifs de rentrée, et quelle joie ce sera pour moi de dire adieu à cette vie des camps, pour me donner de nouveau sans réserve à la préparation des saints Ordres ! »

Nos autres confrères ne seront démobilisés que plus tard, mais je veux espérer que cette démobilisation ne se fera plus longtemps attendre et que tous nos Séminaristes d'avant-guerre nous seront rendus dans quelques mois. C'est là aussi l'espérance de ces chers Amis :

« Comme il nous tarde à tous de reprendre notre place au Séminaire ! Je soupire après cet heureux jour où il me sera donné de quitter la vie militaire... »

« Je compte que ma classe sera libérée en Juin ou en Juillet, que je serai des vôtres pour la rentrée d'Octobre ! Quelle joie pour nous de nous retrouver à nouveau réunis au Séminaire, après une si longue et si douloureuse séparation !... »

« J'ai un très vif désir de voir se lever sans retard le soleil du jour du retour au Séminaire ! Mais quand viendra la démobilisation de la classe 1913 ? Je saurai être patient, et avec la grâce de Dieu, le secours des bonnes prières que vous faites pour nous, j'espère demeurer fidèle à ma vocation... »

« La démobilisation marche bien, et vraiment, il en est grand temps. Plus je vais, plus je me déplaie dans ce milieu, surtout depuis la fin des hostilités ! Mon rêve est encore et toujours d'être à Dieu, de consacrer tous les instants de ma vie à procurer sa gloire et à sauver des âmes... »

Vous dire combien je suis heureux de ces sentiments de vos âmes est bien inutile, n'est-ce pas ? Et vous le savez assez. Et ce qui me rend plus heureux encore, c'est de constater que votre conduite répond à ces sentiments, et que vous continuez, aussi généreusement que possible, votre vie de Séminaristes. Pas un de vous qui ne s'efforce d'être fidèle à ses exercices de piété, pas un qui ne fasse tout ce qui dépend de lui pour communier tous les jours. Et lorsque ce bonheur lui est refusé, c'est une souffrance profonde, souffrance qui est une véritable preuve de son amour pour Jésus. Encore quelques efforts, mes chers Amis, et l'épreuve sera terminée ! Vous aurez vaincu, vous serez restés fidèles à Dieu dans la tribulation, vous aurez vraiment confessé son nom au milieu du monde, et ce Dieu ne l'oubliera pas, et ce Dieu vous en récompensera magnifiquement.

Dois-je, maintenant, vous dire les impressions de ceux de nos Séminaristes qui marchent avec nos troupes d'occupation ? Mes dernières circulaires vous en faisaient part, et ces impressions sont toujours à peu près les mêmes.

« Je viens de passer une quinzaine de jours à Friesenheim, sur les bords du Rhin ! Voilà qui est bien boche en tout ! style des habitations, physique des indigènes, leurs mœurs et surtout leur platitude. A part cela, une population très calme et excessivement correcte... A Friesenheim, je m'étais mis en relations avec le clergé

catholique de la paroisse... Une chose surtout m'a frappé, son activité, sa combativité même... »

« La population ici (dans le Palatinat) est agréable, très hospitalière, mais exclusivement protestante. Il me faut aller à 3 kilomètres pour entendre la messe. M. le Curé me reçoit toujours très bien. Ce curé parle assez bien le français, et le jour de l'An, après ses souhaits aux paroissiens, il a eu la délicatesse de s'adresser directement aux soldats français, qui en ont été surpris et ravis... »

« Nous continuons à trouver, dans les familles alsaciennes, une large hospitalité, surtout chez les catholiques. Les protestants sont plus froids, mais comme nous sommes les plus forts, ils jouent à l'aimable... »

« Depuis notre arrivée dans la tête de pont de Mayence, nous nous bornons à faire la police... Le curé catholique du village que nous occupons est un homme assez jeune, causant suffisamment le français. Il se montre charmant à notre égard, et il nous a même priés dernièrement de chanter une grand-messe comme on la chante chez nous. Car ici, les chants, pendant la messe et aux vêpres, se font en allemand et pas en latin... »

Une note triste pour terminer : « Depuis que nous sommes en Allemagne, nos soldats n'ont pas entendu un seul mot de religion... aucun prêtre français ! aucun aumônier, aucun prêtre-soldat ! C'est immensément triste de constater cette négligence des autorités, en fait de religion et de morale... »

Nous avons eu le plaisir de recevoir au Séminaire, durant ces dernières semaines : MM. J.-M. Auffret, de Plouvorn, Lérans, Y. Léon, Loaec, Le Moigne, Pelléter, Le Quéau, qui ont fait leur retraite ; MM. Séité, Aug. Lespagnol, Queffelec, F. Riou, P. Derrien, J. Guéguen, D. Le Goaziou, J. Pape, A. Burel, Guirriec, Keraudren, Galès, qui nous ont fait une affectueuse visite.

Plusieurs de nos prisonniers ont déjà terminé leur permission et sont rentrés à la caserne. MM. Cloarec, Cotten, Larnicol, Paugam, Poupon, sont au 118^e depuis quelques semaines déjà, et peuvent nous venir presque tous les soirs.

MM. Jézégabel et C. Le Guillou sont venus les rejoindre au régiment, ces jours derniers.

M. Raphaël Guillermin est à la caserne de l'ancien Grand Séminaire. A son arrivée à Quimper, il m'a aimablement reproché d'avoir oublié dans ma lettre de Janvier, qu'il avait passé deux jours avec nous et fait sa retraite. J'ai reconnu ma faute et promis d'en faire une réparation publique. C'est fait.

MM. Bothorel, Le Daré et J. Colin sont à la compagnie de réentraînement, à Châteaulin, et se demandent s'ils ne vont pas, sans tarder, être dirigés vers... l'inconnu.

M. Joseph Cam et L. Lavanant sont à Morlaix.

M. P. Derrien est renvoyé au 6^e Génie, à Angers.

Tous ces chers Amis ne veulent plus conserver qu'un vague souvenir des souffrances et leur captivité, et il ne déplairait pas à plusieurs de retourner en territoire allemand avec nos troupes victorieuses.

Que Dieu vous garde, mes chers Amis, et que la Vierge Marie vous protège. Je le Leur demande de tout cœur.

Votre affectueux salut,

P. MESSENGER.

Sup. Séminaire.

N^o 44.

Quimper, le 28 Mars 1919.

Mes chers Amis,

Nous sommes toujours en retraite, et mon temps ne m'appartient guère. Mais je suis déjà bien en retard avec vous, et je veux vous consacrer tous les moments de liberté que me laisseront les confrères démobilisés qui ont pris votre place dans notre maison. Ils m'édifient profondément, ces chers confrères, et de toutes les retraites ecclésiastiques que j'ai suivies, je n'en ai pas vu de plus silencieuses ni de plus recueillies. Nos retraits se sont jetés tout entiers, et dès le premier jour, sur le Cœur du Jésus qui les appelait à venir reprendre près de Lui l'élan et la ferveur que de longs et douloureux mois de vie militaire avaient un peu comprimés et refroidis. Et en les voyant passer ainsi sous mes yeux, enveloppés de surnaturel, je pense à vous plus fortement que jamais, et j'appelle de tous mes vœux le jour béni où il vous sera donné, à vous aussi, de plonger votre âme dans le même bain salutaire. Nous espérons tous que ce bonheur vous sera donné sans tarder, et nous prions, tous aussi, n'est-ce pas ? le Cœur sacré de Jésus d'écarter tous les événements malheureux qui pourraient venir mettre de nouveaux obstacles à votre retour parmi nous.

En attendant, vous êtes encore dans l'épreuve, et c'est pourquoi je demande sans cesse à Dieu de veiller amoureux sur vous, de vous garder, de vous protéger, de vous aider à rester vaillants dans le chemin du devoir et de la vertu. Laissez-moi vous le redire encore, mes chers Amis, car il est bon que vous ne l'oubliez jamais : Dieu compte sur vous, compte beaucoup sur vous pour procurer sa gloire dans le monde ! Les âmes comptent sur vous pour les arracher aux dangers si nombreux qu'en ces jours surtout l'enfer sème sous leurs pas ! La France compte sur vous pour la garder, malgré les efforts inouïs de l'impiété, fidèle à sa mission ! Il n'est pas possible que vous hésitiez à répondre à tous ces appels, et vous continuerez donc à préparer en vous les soldats et les apôtres dont Dieu et les âmes auront besoin demain.

Pour cela, restez passionnément fidèles à la grande recommandation du Sauveur : veillez et priez ! Oui, veillez, veillez sur vous, veillez autour de vous, veillez plus que jamais. Je suis vaincu, en effet, que vous rencontrez aujourd'hui beaucoup plus d'occasions dangereuses que vous n'en trouviez dans la boue de vos tranchées et au milieu des dures batailles que vous avez eu à livrer, et en pensant à vous, je me rappelle sans cesse ces vaillants d'Israël dont il a été dit : « *Fortes in bello in otio perierunt* ». Il ne faut pas qu'on le dise d'un seul d'entre vous, et c'est pourquoi je vous répète : Veillez !

Priez aussi, priez beaucoup, et restez, aujourd'hui surtout, fidèles à tous vos exercices de piété. C'est dans la mesure où vous les garderez qu'ils vous garderont vous-mêmes. Beaucoup de vous se plaignent de n'avoir plus les mêmes secours spirituels que par le passé. La démobilisation a fait rentrer les prêtres comme les autres, et ces chers Amis souffrent de ne plus pouvoir entendre la messe et communier aussi régulièrement. Je comprends leur souffrance, qui sera de plus en plus la souffrance de vous tous. Raison de plus de se réfugier davantage encore dans une prière ardente et constante.....

Et je me laisse encore aller à vous faire un sermon ! Mais c'est mon cœur qui me le dicte, mes chers Amis, mon cœur beaucoup plus que ma tête, et c'est pourquoi je suis sûr aussi que c'est avec votre cœur que vous le lirez, et que votre cœur voudra en profiter.

*
**

Ma dernière lettre vous demandait de vouloir bien me communiquer les citations dont vous auriez été l'objet et que vous ne m'auriez pas encore transmises ; mon appel a été entendu, et je suis heureux d'avoir à ajouter à notre Livre d'Or les Ordres du Jour suivants.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

La médaille militaire a été conférée au militaire dont le nom suit : *Creignou François*, sergent à la 19^e C^e du 248^e R. I. : « Sous-officier d'un courage remarquable. A toujours donné à ses hommes le plus bel exemple de dévouement et d'entrain. Le 25 Septembre 1915, à la tête de sa section, a successivement enlevé deux lignes de tranchées. Entouré par les Allemands, a fait retirer ses hommes, en restant le dernier. Mutilé. »

Signé : JOFFRE.

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Thomas Louis : « Excellent caporal, brave et courageux. A conduit sa demi-section d'une façon brillante. A été blessé, le 27 Septembre, à la contre-attaque, au moment où il groupait ses hommes pour les reporter en avant. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Hervé Madéo : « Agent de liaison courageux et dévoué. S'est particulièrement distingué à l'attaque du 1^{er} Août 1918, en arrivant l'un des premiers à l'objectif à atteindre. »

ORDRE DU JOUR DE LA BRIGADE

Hervé Madéo : « Caporal coureur. A assuré son service d'une façon parfaite, avec un profond mépris du danger, au cours des combats du 26, 27, 28 Septembre 1918, malgré les barrages ennemis. A été blessé au cours de l'action. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Blons Jean, caporal radio : « Au cours d'une relève, dans la nuit du 15 au 16 Octobre 1918, sous un violent bombardement, s'est porté volontairement au secours d'un soldat grièvement blessé appartenant à un autre régiment, et l'a transporté au poste de secours. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Person François, caporal radio : « Très bon chef d'équipe. A toujours tranquillement et courageusement fait son devoir. Blessé à son poste, le 17 Juin 1918, en réparant son antenne sous un violent bombardement. »

ORDRE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA 10^e ARMÉE

Jean Allain : « Gradé ayant montré beaucoup d'abnégation et de savoir-faire dans les soins prodigués aux grands blessés. Attitude courageuse en maintes circonstances périlleuses. »

*
**

Je n'ai, cette fois, aucune vraie mauvaise nouvelle à vous annoncer. Seul, un de vos confrères, *M. Poupon*, a dû entrer à l'hôpital 33, Vannes, un peu souffrant de la poitrine. Rien de grave dans son état. Mais, malgré cela, les médecins ont pensé que la réforme était possible, et ce cher Ami espère pouvoir nous revenir libéré, dans quelques semaines. L'air natal et un peu de repos lui auront vite rendu les forces que les fatigues de la guerre et les rigueurs de la captivité lui ont enlevées !

M. Madéo est « à peu près guéri ». Il ne sait, cependant, pas encore quand il pourra partir en convalescence.

M. Derven voit « son séjour à l'hôpital se prolonger au delà de toutes les prévisions ». Son bras est, cependant, « complètement rétabli, l'ankylose a disparu et la force y revient peu à peu ».

*
**

Nos démobilisés commencent à nous arriver. Nous avons déjà vu au Séminaire MM. *Riou François* et *Creignou François*. M. *Yves Tanguy* m'écrit, de Plouvorn, qu'il a « de nouveau le bonheur de porter la soutane et qu'il espère bien que je l'inviterai à rentrer au Séminaire le 15 Avril prochain avec les camarades ».

M. *Jean-Marie Auffret*, de Lampaul, « se trouve actuellement en congé illimité jusqu'à sa réforme », et sa réforme doit être prononcée un de ces jours.

M. *Aug. Grall* et M. *Floc'h François* ne m'ont pas encore appris leur libération, mais ce doit être chose faite déjà, et ce sera certainement chose faite dans quelques jours.

M. *Jean Cam* doit être démobilisé du 1^{er} au 3 Avril; M. *Le Breton*, dans le courant d'Avril. Ce cher confrère n'est, il est vrai, que de la classe 1910, mais il a eu le malheur de perdre deux frères à la guerre.

D'autres encore me parlent de leur prochaine arrivée, et je veux espérer que leur espoir ne sera pas déçu.

M'ont écrit depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. *Jⁿ Guéguen*, *L^s Labbé*, *L^s Bihan*, *J. Guillou*, *L^s Thomas*, *Person*, *A. Lespagnol*, *A. Grall*, *Y. Tanguy*, *J.-F. Blons*, *E. Berthou*, *Montfort*, *Morvan*, *P. Guillou*, *Abiven*, *Le Moal*, *J.-M. Le Bot*, *J.-M. Auffret*, *Kérivel*, *Kéraudren*, *Trégloze*, *Briand*, *P. Derrien*, *J.-M. Auffret*, *L. Toulemont*, *Le Breton*, *J.-M. Abgrall*, *P. Batany*, *Le Barel*, *J. Cam*, *Le Poupon*, *Madéo*, *Croissant*, *Kérandel*, *J. Léon*, *Creignou*, *Jⁿ Cam*, *Jⁿ Blons*, *Quinquis*, *Abguillerm*, *Férec*, *Derven*, *Bernard*, *Y. Salaün*, *L^s Boucher*, *Améry*, *Jaffré*, *Roudaut*, *Allain*, *Y. Tanguy*, *F^s Riou*, *J.-L. Calvez*, *Gourmelon*, *J.-L. Toulemont*, *Gélébart*, *F. Tanguy*, *Jⁿ Laot*, *J.-F. Le Goff*, *Loaëc*, *Sparfel*, *Brénéol*, *Bosson*, *Jⁿ Guéguen*, *Kerbrat*, *Quillévére*, *Cloarec*, *Léran*.

Il est, peut-être, parmi tous ces noms, un nom qui vous a frappés, celui de *Jean Trégloze*. Ce cher Ami n'est plus réellement des nôtres, la cruelle blessure qu'il a reçue ne lui permettant plus de continuer son Séminaire; mais il veut nous rester uni de cœur, et il tient à recevoir de vos nouvelles comme il veut nous tenir au courant de ce qu'il devient. Il suit, depuis quelques semaines, un cours de perception, à Paris, et il a bon espoir de retourner, plus tard, dans le Finistère. « Ce n'est pas, me dit-il, parce que je serai dans l'Administration que je ne pourrai pas faire du bien. » Son adresse : en convalescence, 29, faubourg St-Honoré, Paris (VIII^e).

De mes autres correspondants, ceux de l'avant continuent à me donner leurs impressions sur les pays qu'ils occupent et sur les populations au milieu desquelles ils vivent.

« Depuis que je parcours l'Alsace, j'ai constaté avec plaisir

que les sentiments religieux sont les mêmes dans toute cette province. Dimanche, dans une église d'importance moyenne, j'ai vu distribuer la Sainte Communion pendant trois quarts d'heure, et les femmes n'étaient pas seules à s'approcher de la Sainte Table. Néanmoins, tous les Alsaciens ne sont pas catholiques, et jusque dans les plus petits villages le temple protestant se dresse à côté de l'église catholique. Parfois même, un seul édifice voit célébrer successivement les deux cultes..... »

« Les prêtres catholiques de l'Alsace ont l'estime générale, et il est certain qu'ils ont fait beaucoup pour lui conserver l'amour de la France, tout le monde le reconnaît. Tous ces prêtres parlent le français, quelques-uns très bien. Les tentatives sinon de supprimer du moins de diminuer les heures consacrées au cours de religion dans les écoles, la nomination de *Debierre*, d'autres mesures vexatoires pour les catholiques les ont profondément peines. Ils redoutent l'avenir, mais sont décidés à défendre leurs droits jusqu'au bout... »

« Toujours dans ce charmant pays d'Alsace. Je suis logé chez les plus braves gens du monde. J'ai ma place près du poêle, ce qui, ces jours passés, était vraiment appréciable. Je suis dans un pays profondément religieux..... »

« Depuis tantôt un mois, je suis sur les bords du Rhin, à Mayence... Français et Mayençais vivent en bons termes. Tandis que, les premiers jours de l'occupation, on ne pouvait pas sortir à moins d'être quatre ensemble, on peut aujourd'hui se promener seul.

» Mayence est une ville foncièrement catholique, et on est édifié de voir tant d'hommes assister aux offices du dimanche. Mais ils comprennent la liturgie à leur façon. Il y a bénédiction du Saint-Sacrement à peu près tous les jours, et avant et après la messe. On n'entend jamais de chants latins, et même le dimanche, pendant la grand'messe, c'est en allemand que l'on chante... Je fais, cependant, une exception pour la cathédrale, où les rubriques sont mieux respectées... »

« Nous sommes au repos, en Alsace. Les troupes sont occupées à combler les tranchées, moi je suis chargé de faire quelques conférences aux sous-officiers et aux caporaux. Mais ces vieux-là s'y intéressent fort peu. Ils ne vivent plus de la vie militaire, et leur unique pensée est pour la démobilisation... »

« J'ai monté en grade, et me voici professeur de français... pour les Allemands. Je m'occupe aussi d'un hall de propagande, où les Allemands viennent constater les horreurs qu'eux ou leurs frères ont commises en France... »

« Je ne vous parle pas des Boches ! Ils n'en valent guère la peine, allez... Ils sont bien calmes et se conforment bien scrupuleusement aux différents arrêtés ; ils ne comprennent pas, d'ail-

leurs, que l'on puisse faire autrement. Des Français, dans les mêmes conditions, n'auraient pas eu la même docilité aveugle... »

« Je suis à *Couvin*, en Belgique. Nous sommes venus ici pour garder du matériel laissé par les Boches, canons, obus, munitions, automobiles et épaves de toutes sortes... Les Belges, qui, pendant l'occupation allemande, ne se gênaient pas pour voler les Boches et leur soustraire tout ce qu'ils pouvaient, ont, paraît-il, conservé encore cette fâcheuse habitude, et c'est pourquoi il faut tout faire garder par des soldats... »

« Me voici en Meurthe-et-Moselle, quel contraste entre la vie très calme d'aujourd'hui et la vie tourmentée d'hier !... Nos hommes travaillent dans les champs. Ils labourent les vastes étendues de terrains demeurées incultes. Ces travaux leur plaisent, et pour un peu ils se croiraient déjà chez eux... Le bruit de notre retour en Bretagne circule parmi nous et paraît très sérieux. Nous arriverions au pays vers le début d'Avril... Pourvu qu'un contre-ordre ne vienne pas renverser nos châteaux... en Bretagne... »

« Le petit village où je suis, à peine une dizaine de maisons, n'a pas trop souffert de la guerre. Mon billet de logement m'a conduit dans une maison bien catholique, où, à mes heures d'ennui, je donne des leçons... d'harmonium à un de mes enfants ; je devrais plutôt dire que j'y reçois des leçons d'harmonium. Mes heures de loisir ! elles sont de vingt-quatre heures par jour. Vous pensez que j'en profite. Je revêts ma logique, ma métaphysique. J'ai eu, en effet, la bonne idée d'emporter avec moi mes bouquins et mes cahiers de philosophie. Comme je suis seul dans ma chambre bien chauffée, je peux philosopher à mon aise. Il est tout de même plus agréable, vous savez, d'avoir un petit galon... »

Vous le voyez, ces chers confrères de l'avant ne sont plus trop malheureux désormais ; les confrères de l'intérieur ne se plaignent pas non plus des rigueurs de leur sort.

M. *Abquillerm* regrette cependant « le doux climat de l'Italie », et ne se fait que « peu à peu au pâle soleil du camp de Mailly ».

M. *Quinquis*, au contraire, a grande hâte de quitter le climat insalubre de Salonique pour retrouver le bon air de son pays de France.

M. *Bosson* m'annonce que « son rond de cuir s'est déplacé. Il a quitté Tours pour Dinan où, très probablement, il terminera la guerre ».

Les autres confrères aussi, plusieurs d'entre eux, tout au moins, ont dû, et à diverses reprises, changer de résidence, et j'ai parfois peine à les suivre dans tous leurs déplacements. Il paraît que le bien général le veut ainsi, et comme le militaire ne discute jamais, ces confrères s'inclinent, marchent et se taisent. Où qu'ils aillent, du reste, à l'intérieur, ils trouvent beaucoup plus de secours spirituels que leurs confrères de l'avant, et je constate avec grand plaisir qu'ils savent en profiter.

« Je continue à faire mon possible pour ne pas être trop mal avec le Bon Dieu... J'ai le grand bonheur d'avoir la messe et la sainte communion, tous les matins, ce qui me permet de combattre un peu mes misères humaines... »

« Me voilà fonctionnaire sergent-major. Le poste a, sans doute, ses inconvénients, et quelle est, dans le métier militaire, la situation qui n'en a pas ? Mais je puis facilement assister, tous les matins, à la messe et communier, et c'est ce que j'apprécie le plus dans mon métier de bureaucrate... »

« Je viens d'arriver à Bergerac... A défaut de Séminaire, nous avons à notre disposition un cercle d'études militaire, qu'un bon prêtre a établi, depuis bien des années, dans sa maison même. Rien ne lui manque... que des soldats. On y trouve des livres en quantité, on y tient des réunions, les membres y font de petites conférences... Ce n'est pas, sans doute, le Séminaire avec ses études suivies et ses exercices de piété bien réglés, mais cela vous aide à vous préparer à l'apostolat... »

« Au point de vue religieux, maintenant que le régiment est stationnaire, nous pouvons nous organiser. Le dimanche, en plus des offices de la paroisse, nous avons notre messe militaire chantée. Puis, sur la semaine, trois Saluts précédés du chant des *Complies*. Ce dernier exercice surtout attire les Séminaristes et les quelques étudiants de collèges libres qui se trouvent ici. Chanté à 8 heures du soir, dans la pénombre de l'église, cet exercice a tout l'attrait poétique et pieux d'un exercice monacal, et de la plus authentique prière liturgique. Puissions-nous y puiser davantage encore l'amour de nos saintes cérémonies. »

* *

Au Séminaire. — Ma dernière circulaire vous annonçait notre départ en vacances pour le 17 Mars. Mais l'homme propose... et je comptais sans cette vilaine maladie qui rôde depuis des mois dans l'univers entier, la grippe. Elle a fondu sur nous, comme la misère sur le pauvre monde, et pour lui échapper, nous avons dû vider la maison au plus vite. Nous avons donc fait rentrer chez eux, huit jours avant la date fixée, tous ceux de nos Séminaristes qui n'avaient pas encore été atteints, et nous n'avons gardé que les malheureux enfants dont la maladie s'était déjà saisie. Ils étaient neuf, mais aucun n'était gravement pris, et comme aucune complication n'est survenue, ils se sont tous rapidement guéris, et pour le 17 Mars, tous étaient rentrés dans leur famille. J'espère que tous pourront nous revenir pour le Mardi Saint, et nous avons fait brûler tant de litres de formol dans la maison, que la grippe en est, nous voulons le croire, à jamais bannie.

Comme je vous l'annonçais, nous avons eu une Ordination tout intime, dans notre chapelle, le samedi avant le 2^e dimanche

du Carême, M. Courtès y a reçu le sous-diaconat ; MM. Calvez et Guivarc'h le diaconat, M. Blaize n'a pas pu être ordonné, il était grippé. Mais Monseigneur l'a consolé en lui promettant qu'il l'ordonnerait au plus tôt, et ce sera un des premiers dimanches après la rentrée.

Nous avons eu la joie de recevoir chez nous, durant ces dernières semaines, MM. Nourry, Jain, Quillévéré, J.-M. Le Pape, J. Guillou, J.-L. Gourmelen, Bloas, Abiven, Favé, qui ont fait leur retraite ; MM. Gourmelon, Le Baut, Guivarc'h, P. Bihan, J.-L. Déniel, J.-M. Abgrall, L^s Labbé, Améry, Creignou, Le Moal, Le Moign, qui ont voulu passer quelques heures avec nous. Tous ces chers Amis nous ont fait plaisir, et je les remercie bien sincèrement de la marque d'affection qu'ils nous ont donnée.

* *

Au moment de remettre ma circulaire aux mains de l'imprimeur, je reçois une lettre de M. J. Léon, qui me dit : « Je suis heureux de pouvoir vous annoncer mon classement dans le service auxiliaire. Mon bonheur est grand de voir ma libération toute proche. Dans quelques jours, j'aurai repris ma soutane et je pourrai librement poursuivre ma vocation. La guerre, en différant la joie de mon sacerdoce, n'aura fait qu'aviver le désir que j'ai d'être à Dieu... »

Notre prochaine rentrée sera donc embellie par le retour de quelques-uns d'entre vous. Encore quelques semaines, quelques mois au plus, et nous nous retrouverons tous ! Quel chaud *Tè Deum* nous chanterons, ce jour-là ! Courage donc et confiance, l'épreuve va finir, et comme vous serez heureux d'en avoir triomphé, heureux de redire à Dieu avec une nouvelle ferveur : « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi* » !

Je vous suis, mes chers Amis, bien cordialement dévoué.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Je viens de relire, encore une fois, toutes les bonnes et affectueuses lettres que vous m'avez écrites. Plus que jamais, j'ai senti, en les parcourant, que vous étiez toujours de cœur avec nous, que vous êtes de cœur avec nous à ce moment surtout. Presque tous, vous pensez à notre rentrée, aux heureux confrères qui ont pu nous revenir après leur démobilisation. Que deviennent ces chers confrères ? Que disent-ils ? Que pensent-ils de leur nouveau genre de vie ? Quelles sont leurs impressions ? Ce sont ces confrères qui vont vous le dire, eux-mêmes, et comme je suis certain que les entendre vous sera une grande joie à tous, je leur cède la parole, dès aussitôt.

NOS CHERS AMIS,

L'heure de votre libération reste encore indéterminée. Cette incertitude est pour chacun de vous une nouvelle souffrance dont votre entourage ne soupçonne guère la profondeur. Mais vos confrères récemment démobilisés la devinent et ils ne sauraient demeurer indifférents à cette prolongation de votre épreuve. Aussi se hâtent-ils, en leur nom et au nom de la communauté du G. S., de vous écrire un mot d'affectueux encouragement en même temps qu'un souhait de prompt délivrance.

Dieu seul entendra les plaintifs gémissements que vos âmes exhaleront encore « *super flumina Babylonis* ». Il y verra une marque touchante de votre filial attachement, et Il saura bien proportionner sa grâce à votre croix et rendre, un jour peut-être prochain, votre joie d'autant plus grande que votre tristesse aura été plus profonde. Vous redirez alors après nous ce même cri d'allégresse qui avait déjà jailli du cœur de nos premiers confrères démobilisés : « *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium, Laqueus contritus est et nos liberati sumus.* » Confiance et courage jusqu'au bout : « *Adjutorium nostrum in nomine Domini* ».

Faut-il vous décrire en détail nos impressions de retour au milieu de nos maîtres et de nos confrères aimés ? Hélas ! la tâche semble au-dessus de nos forces : Nous sommes encore sous le coup et sous le charme de tant de sensations et d'émotions ! Notre arrivée au Séminaire après un voyage assez long, la rencontre de nombreux confrères qu'on n'avait pas

revus depuis plusieurs années, la contemplation des divers lieux de notre Maison bénie si chargés de souvenirs, les préparatifs de notre réinstallation dans notre cellule, les louables efforts déployés pour reprendre connaissance avec les exigences du règlement quelque peu oublié, la réponse aux interminables questions posées par les amis durant les récréations, et tout cela, pendant la Semaine Sainte dont nous avons suivi tous les offices à la cathédrale, enfin, les exultations du grand dimanche de Pâques : ce serait une entreprise trop hardie que de vouloir traduire le flot des sentiments qui ont remué nos âmes pendant ces huit premiers jours,

Cependant, nous ne pouvons vous cacher la joie immense que nous avons ressentie, dès que nous avons franchi la porte d'entrée du Séminaire. Cette joie est devenue plus vive et plus précise à chaque lieu de la maison que nous avons revu et contemplé : la chapelle, la salle des exercices, les salles d'étude, notre cellule, les jardins et allées des récréations, le réfectoire. Mille objets nous rappellent votre souvenir et la mémoire de nos frères aînés qui ont sacrifié leur vie pour Dieu et pour la France. Nulle part mieux qu'au Séminaire on n'entretient le culte du souvenir et de la reconnaissance. Et comment en serait-il autrement, dans une atmosphère si pénétrée de surnaturel, dans une solitude si propice au recueillement et à la prière, dans ce « paradis terrestre » où, sous les yeux du divin Maître, l'on s'exerce, avec une sainte émulation, à la connaissance et à la pratique des vertus évangéliques ? Non, en vérité, aux armées, il nous était impossible de penser à vous avec tant de tendrement, aussi constamment. S'il vous était donné de percevoir les ardentes supplications qui s'échappent du cœur de chacun de nous, lorsqu'à la messe matinale, Jésus a daigné y descendre par la sainte communion ! C'est à elles, sans doute, que vous devez en partie cette protection palpable qui s'étend sur chacune de vos journées. Et le soir, réunis au pied du tabernacle avant d'aller prendre leur repos, est-ce que maîtres et élèves ne mettent pas toute leur âme dans ce *Pater* et *Ave* pour les prêtres et séminaristes-soldats ? Encore une fois, ne cherchez pas ailleurs le secret du réconfort que vous recevez du Ciel, à votre insu parfois, en quelque poste où vous retiennez votre devoir.

« Mais, dites-vous, quels sont les heureux libérés qui nous écrivent ? » Les voici dans l'ordre hiérarchique : Y. Tanguy, Jean Cam, Jean Messager, diacres ; Y. Léon, Y. Creignou, sous-diacres ; Michel Suignard, tonsuré ; François Frabolot, François Guivarc'h et François Riou, philosophes.

Ce nombre de récupérés, ajouté à celui du groupe des confrères antérieurement rentrés, porte le chiffre des démobilisés au total de 19.

Or, nous sommes en tout 37 Séminaristes. Vous voyez donc que la proportion des anciens soldats est respectable. Donc, quand vous nous ferez le plaisir d'une visite, vous ne serez pas seulement salués par le sourire bienveillant des maîtres, et accueillis par la physionomie sympathique et respectueuse de nos jeunes ; vous verrez aussi surgir devant vos yeux étonnés la figure désormais sans barbe de nombreux frères d'armes,

d'anciens « poilus », presque tous décorés, et dont 5 portent l'insigne de la médaille militaire. Nous en avons déjà fait l'expérience : plus cordiale sera votre poignée de main, plus fraternelle votre accolade, et le cœur parlera d'abondance. S'il vous est possible, venez jusqu'à nous refaire une provision de bon moral pour le reste de votre captivité.

Par ailleurs, *quid novi* ? Vous le constaterez de visu, lors de votre passage. Si vous êtes surpris d'apprendre que la grande salle des exercices garde un digne silence, sachez qu'elle attend précisément votre retour. Pour le moment, elle laisse à la petite salle d'étude, le soin de pourvoir aux réunions spirituelles du « *pusillus grex* ».

La petite chapelle ignore, depuis plusieurs années, la splendeur des grand-messes et vêpres solennelles d'antan. C'est à la cathédrale que la communauté entière assiste aux offices des dimanches et fêtes. On dit que l'exécution des cérémonies donne moins de prise qu'autrefois aux critiques des cérémoniaires : ce beau résultat est dû à la fréquence avec laquelle on est appelé à remplir les fonctions liturgiques. Ne craignez donc pas de manquer de moniteurs, quand votre tour sera venu de les remplir.

Quant aux jardins, jamais nous ne les avons vus si bien entretenus et si richement ornés. Demandez aux Bréviaristes pourquoi on les retrouve, le matin, pour la récitation des petites heures, dans telle ou telle allée : c'est qu'ils cèdent à l'attrait irrésistible d'un cadre fleuri et parfumé où l'âme, se dégageant plus aisément des objets terrestres, s'élance avec plus de légèreté et plus d'amour vers le Créateur. Le spectacle du renouvellement de vie apporté par le printemps constitue aussi un des agréments de nos récréations. Il y a plaisir à suivre les progrès de la végétation ; mais, comme autrefois, c'est le carré des asperges qui a la priorité : il est en plein rapport. On dirait cependant que nos « Philosophes » affectent d'y être insensibles encore plus qu'aux discussions métaphysiques : ils semblent, en effet, accorder leur préférence aux jeux de quilles, de boules ou de toupies. Ils sont pratiques avant tout, et peut-être n'ont-ils pas tort.

Nous sera-t-il permis de faire une allusion discrète et sans malice à vos luxueuses popotes de sous-officiers ou même d'officiers ? Vous les regretterez peut-être, mais ce regret finira par s'évanouir devant les surprises agréables et fréquentes que nous ménage le zèle intelligent et ingénieux de nos Sœurs cuisinières. Interrogez Y. Tanguy, notre grand infirmier, toujours aussi pratique et aussi flegmatique : il vous dira que c'est la faillite de la pharmacie ; on ne fréquente plus le chemin de l'Infirmerie.

Depuis le mardi de Pâques, nous avons repris le cours normal du règlement. Nous voulons dire surtout que les classes se sont rouvertes : déjà, nous avons fait connaissance avec le nouveau Code et avec la Somme de saint Thomas. Un avis : d'ores et déjà, réservez, sur votre pécule (qui s'annonce colossal), une somme de trente francs pour l'acquisition d'une Somme complète en six tomes et d'un Codex magnifiquement imprimé : deux trésors d'un prix inestimable, nous répètent les connaisseurs.

Et les promenades ? La traditionnelle, celle de Kergadou, comportera, pendant ce trimestre, un charme tout particulier. Nous avons pu l'entre-

voir, le Jeudi-Saint, au cours d'une véritable excursion par monts et par vaux, une randonnée de seize kilomètres qui a révélé la mesure de la force physique et de l'énergie des jeunes plus encore que des anciens. Au départ plusieurs sentaient le poids du « casque » ou les tiraillements de la « tenaille ». Toutes ces misères ont disparu comme par enchantement au feu de la marche, et le lendemain, après un bon sommeil réparateur, on se trouvait tout renouvelé.

Nous avons omis bien d'autres détails plus dignes d'intérêt, mais excusez notre défaut de mémoire ou plutôt notre insuffisance.

Laissez-nous seulement terminer par une pieuse et fraternelle proposition. Faisons un contrat : de votre côté, consentez à offrir une partie de vos souffrances actuelles pour la sanctification de vos confrères privilégiés qui vous écrivent ; en retour, leurs prières devenant plus ferventes et plus méritoires, ils sauront faire violence au Ciel et obtenir que vos cœurs demeurent quand même et toujours forts et joyeux, inondés qu'ils seront de cette « paix » que Jésus donne à ses Apôtres fidèles. « *Pax vobis.* »

Que la Sainte Vierge, Reine du Clergé, que nous allons honorer et invoquer mieux que jamais, durant le mois de Mai, mette le comble à cette « paix » en vous envoyant du ciel le présent d'une définitive libération suivie d'une joyeuse rentrée au Séminaire, où, tous à l'unisson, nous goûterons la suavité de l'« *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* » !

* *

Vous le voyez, mes chers Amis, c'est vraiment la joie et le bonheur qui règnent dans l'âme de nos confrères démobilisés, et c'est aussi de la joie qu'ils répandent autour d'eux. Ce qu'ils ne vous disent pas, en effet, c'est notre édification profonde en face de leur conduite. Ce règlement qu'ils disent « quelque peu oublié », ils l'observent avec une simplicité et une docilité d'enfants ; et il n'est pas une seule de ses recommandations qu'ils ne suivent de tout leur cœur. Certains disaient : « Au retour de nos « poilus », il faudra fermer les yeux sur plusieurs points de la règle, ils ne seront pas observés ». Nous disons, nous, après expérience faite : que nos poilus reviennent vite ; ils montreront aux jeunes comment il faut se soumettre et obéir.

* *

M'ont écrit depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. J.-L. Garmelen, Chuto, Stéphane, E. Berthon, Keraudren, Suignard, J. Cam, Quinquès, Le Burel, Kérivel, Noury, Morvan, Jⁿ Bothorel, Bervas, Queffelec, Pouchart, Gélébart, Loaec, Le Corre, Le Quéau, Kérandel, F^{ois} Tanguy, Abgrall, Croissant, Boucher, Auffret, Kerbrat, Le Cann, Guivarc'h, Favé, J. Blons, Y. Bellec, L. Labbé, Le Moigne, C. Le Guillou, Y. Léon, Derven, L. Le Bot, R. Thomas,

Galès, Gourmelon, Sparfel, P. Guillou, Bloas, Le Pape, Guirriec, A. Lespagnol, Menguy, Mazé.

Trois de ces chers Amis m'ont encore adressé les ordres du jour dont ils ont été l'objet : MM. Y. Léon, Kérivel et un troisième qui n'a pas signé sa lettre, et qui ne me donne aucune indication suffisante pour suppléer à sa distraction. J'espère, qu'au reçu de cette circulaire, il se rendra compte de son oubli, et qu'il me donnera son nom. Il me sera nécessaire pour le Livre d'Or du diocèse que l'on prépare actuellement.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Yves Léon, sergent de la 2^e C^{ie} du 4^e R. I. : « Le 30 Septembre 1918, s'est battu avec acharnement au cours d'une contre-attaque ennemie et a maintenu intégralement ses positions malgré la violence du feu.

» Les 2 et 3 Octobre 1918, a conduit avec maîtrise les patrouilles d'avant-garde, talonnant audacieusement l'ennemi ; s'est exposé à découvert avec un absolu mépris du danger, pour obliger l'adversaire à découvrir ses positions et ses mitrailleuses. »

M. Y. Léon a encore été l'objet d'une nouvelle citation, le 9 Décembre 1918, mais il n'a pas encore reçu le texte de cet ordre du jour.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

J.-G. Kérivel, maréchal-des-logis de la 10^e C^{ie} du 87^e R. A. L. : « Chef de pièce énergique et consciencieux, a su, en toutes circonstances, donner une vigoureuse impulsion à son personnel, arrivant ainsi à obtenir le meilleur rendement du matériel ; a été blessé deux fois dans l'Infanterie. »

Signé : Lieutenant-colonel DOUCET.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

X. (?) : « Bon grenadier, courageux et énergique, volontaire pour les missions périlleuses, a été deux fois blessé. »

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

X. (?) : « Gradé courageux et énergique. Au cours des opérations du 28 Août au 11 Septembre 1918, a été un exemple d'endurance et de courage pour ses hommes. »

A ces citations, j'ai le plaisir d'ajouter celle-ci, que M. François Guillermin m'a remise :

ORDRE DE L'INFANTERIE DIVISIONNAIRE 131

Aspirant François Guillermin, 2^e C^{ie} M^{ses}, 41^e R. I. : « Modèle de

sang-froid et de bravoure. S'est particulièrement distingué pendant la période de combats du 14 au 28 Avril 1918. S'est bien acquitté, le 24 Avril 1918, d'une mission délicate à la tête de son peloton de mitrailleuses. » — (2^e citation.)

Mes plus sincères félicitations à tous ces chers Amis. Ils ont hésité à m'adresser leurs citations et ils ont eu grand tort. Encore une fois, il s'agit plus ici de notre Séminaire en son entier que de chacun en particulier. Chacun a le devoir de se faire humble pour lui-même, c'est entendu ! Mais chacun a le devoir aussi de vouloir la gloire et l'honneur de son Séminaire dans la mesure de son possible, et c'est lui faire gloire et honneur que de prouver à tous le courage héroïque de ses enfants, et leur vaillante fidélité à tous leurs devoirs.

* *

Que nous disent, maintenant, nos chers correspondants ? Une chose surtout : leur désir de plus en plus ardent de reprendre leur place au Séminaire.

« Ah ! Monsieur le Supérieur, il est temps que nous soyons rendus à notre cher Séminaire. Depuis que la vie des tranchées et les combats ont cessé, cette vie militaire me pèse plus que jamais, et bien plus qu'autrefois, j'aspire à être libéré. Et vous avez bien raison de dire que les occasions dangereuses sont actuellement plus fréquentes pour nous. On ne voit, on ne trouve, de tous les côtés, qu'une licence effrénée, une recherche honteuse de tous les plaisirs immoraux. »

« Comme j'ai hâte de savoir que la paix est enfin signée, et de pouvoir rentrer au Séminaire !... Ce sera peut-être un peu dur dans les débuts ; mais nos âmes ont tant besoin de cette vie de recueillement, que nous nous y mettrons tous de tout notre cœur. Cette solitude nous fera tant de bien ! J'ai pu l'apprécier pendant la retraite que j'ai faite chez vous, en Mars dernier. »

« Oh ! comme c'est long ! long ! Si vous saviez comme tous ont hâte de reprendre leur chère soutane et la vie tranquille et bien régulière du Séminaire ! Heureusement que le Bon Dieu voit notre situation et qu'Il veille sur nous. »

A ces sentiments se joint une ardente résolution de mieux travailler encore à devenir de saints prêtres pour pouvoir sauver des âmes : « Il me semble, en effet, que j'ai plus conscience aujourd'hui de la sublimité du sacerdoce, de la beauté de notre idéal : Jésus et les âmes. Avant d'avoir passé par la caserne, je ne me rendais pas autant compte de la malice du monde, de son ignorance religieuse. Aujourd'hui, je sais. Et c'est à ce monde que

Jésus nous enverra, ce monde qu'il faudra travailler à convertir... Avec quelle ardeur nous nous appliquerons à être ce que Jésus veut que nous soyons... »

Et ce sont là les sentiments de tous... de tous les anciens. Ce que les plus jeunes voient surtout, c'est que leur temps d'épreuve pourrait durer encore.

« Nos confrères plus âgés auront bientôt la joie de retrouver leur Séminaire, mais nous, les jeunes, nous aurons, sans doute, encore de longs mois à attendre. Il est vrai que nous n'avons pas le droit de murmurer ; nos anciens ont souffert plus que nous, et notre sort n'est pas à comparer au leur. »

« Dans votre dernière lettre vous nous dites de patienter encore un peu, que la libération est proche ! Hélas ! c'est vrai pour plusieurs, mais ce n'est sans doute pas vrai pour moi, et je devrais encore passer de longs mois sous les drapeaux, surtout s'il faut assurer l'occupation des pays conquis. Mais je reste uni avec vous de cœur, je vous suis par la pensée, et Dieu est si bon qu'Il me gardera, je l'espère. »

* *

Tous ces chers Amis me redisent encore leur vie. Elle est bien monotone pour le plus grand nombre, pénible pour ceux-là qui n'ont avec eux aucun confrère séminariste, et qui ne trouvent près d'eux aucun prêtre sur lequel s'appuyer. C'est le cas surtout de ceux qui sont en terre allemande, et il en est, parmi eux, qui doivent se confesser en latin, ou préparer leur accusation à coups de dictionnaire !

En dehors de là, rien de bien particulier dans leurs lettres. M. Le Cann me raconte seulement le « pèlerinage » qu'il a voulu faire à Kreusnach sur la tombe de M. Keromnès. « Le hasard m'a ensuite conduit précisément dans l'église où il venait lui-même assister aux offices. Il y était très avantageusement connu du Curé de l'endroit, qui ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Il m'a été doux de recueillir de la bouche d'un étranger, d'un Allemand, un si vif éloge de nos Séminaristes, et je me suis fait un devoir de vous le signaler. Ceci prouve que vos enfants ont su édifier partout où ils se sont montrés, aussi bien à l'étranger qu'en France. »

* *

Au Séminaire. — Je vous ai dit, le mois dernier, l'invasion de la « grippe » dans notre Maison, et notre fuite précipitée... en vacances. Toutes nos inquiétudes sont dissipées, tous nos malades

sont guéris, et tous nos Séminaristes nous sont revenus pleins de santé. *Deo gratias.*

Un de ces chers « grippés », M. *Blaize*, n'avait pas pu se présenter avec ses confrères, à l'Ordination du 15 Mars. Sa Grandeur Mgr l'Evêque vient de lui conférer le diaconat, dans notre petite chapelle, dimanche dernier 27 Avril, et à la joie de tous, Monseigneur a bien voulu ordonner en même temps M. l'abbé Courtet, étudiant à la Faculté Catholique d'Angers. Nous lui en sommes tous très reconnaissants.

*
*
*

Quand vous recevrez cette lettre, le Mois de Marie sera déjà commencé, et j'ai la ferme espérance que, cette année encore, vous vous unirez à nous pour le faire de tout votre cœur. Tous ensemble, nous remercierons la sainte Mère de Jésus de vous avoir arrachés aux dangers si nombreux et si terribles que vous avez courus. Car c'est elle, mes chers Amis, qui vous a protégés, c'est sa main maternelle qui a toujours écarté de vous la mort qui vous a si souvent menacés, et c'est encore sa main maternelle qui vous a toujours soutenus au milieu des mille périls que votre âme a rencontrés. C'est à sa tendresse de mère que vous devez d'être encore de ce monde, à sa tendresse que vous devez d'avoir conservé le trésor de votre belle vocation. Vous ne l'oublierez pas, et vous voudrez profiter du « Mois de Marie » pour lui redire et lui prouver votre sincère, votre profonde, votre filiale reconnaissance.

Et tous ensemble encore, nous la supplierons de vous continuer jusqu'au bout sa toute puissante protection. Vous n'avez plus beaucoup à craindre pour votre vie, mais vous avez toujours à craindre pour votre vocation. Oh ! confiez-la donc, mes chers Amis, confiez-la à la Très Sainte Vierge Marie, et conjurez-la de vous conserver votre trésor. Vous voulez être de bons et de saints prêtres, vous voulez être des apôtres de Jésus et des sauveurs d'âmes ! allez à Marie, et la Vierge toute aimante et toute puissante vous obtiendra de son divin Fils toutes les grâces dont vous pouvez avoir besoin.

Avec Elle on a tout, tout nous manque sans Elle.

Votre tout cordialement dévoué,

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Quimper, impr. de Kerangal.

Quimper, le 2 Juin 1919.

Mes chers Amis,

Je sais que vous avez tous lu avec plaisir, dans ma dernière circulaire, la lettre que vous écrivaient vos confrères démobilisés. Ce sont encore ces bons confrères qui vont d'abord vous parler aujourd'hui. Ils vous ont dit, d'une façon générale, leurs impressions sur la vie de recueillement et de travail qui est redevenue la leur ; ils veulent vous parler, aujourd'hui, de leurs études en particulier. Ces études, dit-on, vous font un peu peur, et il en est, parmi vous, qui se demandent avec une certaine terreur s'il leur sera possible, après ces longues années de guerre, d'y comprendre encore quelque chose. Et puis, il y a saint Thomas, il y a saint Thomas surtout, qui semble avoir profité de votre absence pour s'installer dans la chaire de théologie dogmatique. C'est le pur enseignement de saint Thomas que vous allez recevoir à votre retour, et vous sera-t-il donc possible de le suivre ? Ce sont vos anciens compagnons d'armes qui vont vous répondre eux-mêmes. Ecoutez-les et jugez.

BIEN CHERS AMIS,

On vous a déjà conduit à travers toute la Maison : chapelle, salle des exercices, cellule, réfectoire et jardins, tout y a passé. Il semble pourtant qu'on ait négligé de vous entretenir d'une question qui a son intérêt : les classes. Voulez-vous que nous les passions en revue l'une après l'autre ?

Si nous commençons par la classe de Droit canonique ! M. *Bars* est le doyen de la Maison : à lui l'honneur. Vous pouvez être sûrs, d'ailleurs, que plusieurs minutes avant l'heure, il est dans sa chaire, debout, les bras croisés : le Code est ouvert à la page et les documents disposés en ordre.

Avons-nous le sourire en entrant ? D'un geste, l'index sur la bouche, M. Bars nous rappelle à l'ordre. Signe de croix impeccable, *Veni Sancte*, et nous entamons les empêchements de mariage. « Nous étions arrivés, je crois, au canon 1074. » Eh bien ! ce fameux canon, bien inoffensif malgré son calibre, nous dit en quoi consiste l'empêchement de rapt et les conditions requises pour l'encourir : c'est clair, précis, complet. Mais M. Bars a sous la main des documents, recueils des jugements du tribunal de la Rote, qu'il tient à porter à notre connaissance. En voici un : la scène se passe en Chine. Marie Yank-tse-Kang, 18 ans, et son cousin Kao conjuguèrent ensemble le verbe aimer, selon une expression chère à M. Bars. Cela ne faisait point l'affaire de François Kiou-Fank qui de Marie voulait faire sa femme. Aussi, un beau soir, son frère aîné, qu'accompagnaient des valets et des voisins armés de gourdins et de manches à balais, s'en vint enlever la pauvre créature et la garda prisonnière jusqu'au mariage. A l'église, Marie donna son consentement, elle cohabita un mois, puis « laissa tomber » François et s'en fut rejoindre le cousin Kao. *Quæritur utrum constet de nullitate matrimonii annon ? — Constat de nullitate matrimonii in casu*, a répondu la Congrégation romaine.

A chaque empêchement qui défile, nous sommes assurés d'avoir des cas de ce genre, du moins quand le temps n'urge pas trop. C'est vous dire comme c'est intéressant et comme nous en voulons parfois à notre réglementaire trop exact à sonner sa cloche. — D'ailleurs, maintenant, nous sommes plus en famille : nous avons quitté le voisinage de l'autorité pour élire domicile dans la classe de Philosophie. Nous n'avons plus à craindre que les rires qui nous échappent parfois, toujours très discrets, d'ailleurs, parviennent aux oreilles de notre Supérieur : la chose n'est jamais à souhaiter, vous le savez bien.

En Morale, nous revoyons le traité de la justice : les anciens le connaissent déjà. Nous y retrouvons les vieux axiomes qui nous furent autrefois familiers : « en fait de meubles, possession vaut titre — *melior est conditio possidentis — partus sequitur ventrem* ». Axiomes arides au premier abord, mais qu'on illustre d'exemples frappants ; depuis le coq du village jusqu'au vieux cheval qui a perdu sa queue à la bataille, tout y passe : et si l'expression perd quelque peu au point de vue esthétique, la compréhension gagne en clarté et en pittoresque. Les nuances sont vite saisies. L'autre jour, M. Léon proposait à M. Balbous de passer avec lui le contrat suivant : il lui offrait la possession de la lune pour dix mille francs. Mais l'ex-sergent de zouaves fit remarquer que cette lune n'étant pas dans le commerce ne pouvait être matière à contrat. Assez souvent, nous nous trouvons en face de difficultés bien épineuses dont la solution demande beaucoup de tact et de doigté. Mais même alors, ces questions sont controversées et si nous avons contre nous l'autorité de saint Alphonse ou de Noldin, il nous reste la ressource de consulter Gousset ou Genicot, et il est à parier que l'un ou l'autre nous tire d'embarras et nous tende la planche de salut.

Dans l'enseignement de la Théologie dogmatique, vous savez tous qu'une révolution s'est accomplie : au pouvoir, un nouveau maître, M. Le

Grand ; sur la chaire professorale, la Somme théologique. Comme toute révolution, elle n'a pas manqué de produire de l'émoi, surtout dans une famille essentiellement traditionaliste comme l'est le Séminaire. N'est-ce pas chez nous, en effet, que la fête de l'Ascension n'a pas vu son grand congé rétabli, pas plus à Brest qu'à la rue Verdelet, à cause du pardon de Penbars ? Le fait est qu'un pareil événement a réussi à nous « chiffonner » tous un tant soit peu et à nous causer pas mal d'appréhensions. La Somme théologique, nous ne la connaissions que par les cinq ou six gros volumes tout poussiéreux relégués au plus haut d'une bibliothèque, ou par les extraits plus ou moins bien assortis que nous trouvions dans nos manuels. Nous, les premiers rentrés, nous avons pris contact avec le nouveau régime. A défaut d'enthousiasme, nous y avons mis notre bonne volonté, et après quelques semaines de probation, nous venons « bonnement et simplement » vous communiquer nos premières impressions.

Eh bien ! rassurez-vous. Pour aborder la Somme théologique point n'est besoin d'être un as. Evidemment, quand saint Thomas s'embarque dans les profondeurs de la scolastique, nous laissons aux jeunes frais éclos de la Philosophie le soin de l'y suivre : nous, les aînés, nous restons sur la berge, impassibles, maintenant nos positions, sans nous en faire le moindrement. Mais cela est tout à fait exceptionnel : l'étude de la Somme théologique ne demande pas d'efforts excessifs. La méthode de saint Thomas est, d'ailleurs, bien uniforme dans tous les articles : il propose d'abord les objections, expose la thèse, puis répond aux objections. Aussi s'y familiarise-t-on très vite. Nous le suivons article par article, on l'explique, on le commente, on le complète au besoin. Il est donc pour le Dogme ce que la Bible est pour l'Ecriture Sainte et le Code pour le Droit canon, c'est-à-dire la base de l'enseignement. A y bien réfléchir, nous nous rendons bien compte que saint Thomas a autant et plus de droits à la première place que les auteurs semi officiels que nous avions autrefois entre les mains et où nos professeurs, à chaque instant, nous faisaient toucher du doigt les insanités, les contradictions, voire même des hérésies inconscientes dans la « parodie du Dogme » qu'ils nous présentaient. En suivant saint Thomas, nous sommes assurés de répondre aux vœux de l'Eglise et de ses pontifes : devant de pareilles autorités, nous nous inclinons.

N'allez pas croire, d'ailleurs, que nous faisons seulement de nécessité vertu : l'étude de saint Thomas n'est pas aussi aride qu'on le pense parfois. Nous avons entamé, ce trimestre, le traité de *Novissimis*, auquel la Somme consacre près de trois cents pages. Traité vraiment et surtout curieux ! Tout n'y est, sans doute, pas d'un égal intérêt et quand saint Thomas se demande *utrum limbus inferni sit idem quod sinus Abrahæ*, on ne peut s'empêcher de sourire et de penser que quoi qu'il en soit la question ne tire pas à conséquence. Aussi ne s'y attarde-t-on pas. Mais, en revanche, d'autres articles sont vraiment intéressants, soit en eux-mêmes soit dans les questions annexes dont ils nous donnent la solution. L'autre jour, par exemple, nous nous demandions si les amis dont nous pleurons la disparition avaient connaissance du souvenir que nous leur conservions ? En nous basant sur le mode de connaissance que saint Tho-

mas attribuée aux âmes séparées, nous avons conclu à l'affirmative évidente.

Avec saint Thomas aussi, le latin a fait son entrée. Est-ce un grand avantage ? Sans doute oui, puisqu'on nous l'a imposé. En tous cas, de l'aveu de tous, là n'est pas la difficulté : quelques jours d'entraînement et on est assez familiarisé pour répondre honorablement aux interrogations et suivre couramment les explications : vous connaissez, d'ailleurs, assez le latin de la scolastique pour savoir qu'il n'a rien de cicéronien. Pour dire vrai, nous serions bien ennuyés si on revenait au français ; il est bien plus facile de se tirer d'affaire quand il faut répondre en latin, le professeur supposant charitablement que les hésitations proviennent uniquement de difficultés d'expression. Croyez-nous, même avec saint Thomas et son latin, le « secteur est tenable ». *Experto crede Roberto*.

Reste l'Écriture Sainte. Le Psautier figure au programme de cette année. A chaque psaume, on nous remet une traduction du texte massorétique, répartie en strophes, antistrophes et strophes intermédiaires. En 1914, déjà, on nous avait initié à la strophique hébraïque quand nous passions en revue les prophètes de l'Ancien Testament. Pour nous, bréviairistes, cette étude a un intérêt immédiat : jusqu'ici, la plupart des psaumes étaient pour nous une énigme ; nous ne doutions pas qu'ils ne fussent en eux-mêmes une très belle prière, puisque l'Église nous faisait une obligation de les réciter ; désormais, chaque verset a pour nous un sens bien précis et sans difficultés, nous nous unissons aux sentiments du psalmiste : c'est un aliment précieux pour notre piété.

Nous sommes heureux de penser que bientôt, la paix signée, vous pourrez nous rejoindre. Vous ne sauriez croire avec quelle facilité on reprend ses habitudes de piété et de régularité. Quelle satisfaction, surtout, n'éprouve-t-on pas à refaire connaissance avec ses livres ! On se croyait absolument rouillé : il semble, au contraire, que l'intelligence ait profité de ce repos forcé pour y puiser une nouvelle vigueur. Tout naturellement, sans effort, on s'attache à la besogne avec une volonté qu'on ne connaissait pas : on tient à ne pas perdre une minute du temps dont on dispose pour ses études. Aussi, le soir, après une journée bien remplie, quand on se retrouve aux pieds de Jésus Hostie, il semble qu'on prie avec plus de confiance et d'amour : travail et piété vraie vont de pair. Vous rappelez-vous ces paroles que M. Guéguen nous redisait autrefois bien souvent : « Aimez le travail et l'Eucharistie, et je réponds de vous et de votre ministère » ?

*
* *

La, voilà qui est fait ! et je suis sûr qu'après avoir entendu vos confrères du Séminaire vous allez renoncer pour jamais à toutes vos appréhensions mensongères. Vous les avez même déjà chassées de votre esprit, et l'un de vos confrères m'écrivait, au reçu de ma dernière circulaire : « De revivre la vie du Séminaire jusque dans ses moindres détails, m'a fait le plus grand plaisir.

Savoir surtout que les démobilisés, les anciens poilus, ont pu se remettre si vite à leur vie de piété, d'étude, d'exactitude, de discipline ; savoir qu'ils y ont trouvé la vraie joie du cœur, me donne du bonheur et me reconforte. Je n'envisageais, en effet, qu'avec une certaine inquiétude la remise au travail intellectuel, à la discipline librement consentie, à certaines petites privations. Mais puisque d'autres, qui ont été soldats comme moi, s'y sont remis, et y ont puisé force et bonheur, ne puis-je pas l'espérer à mon tour ?

Mais si, évidemment, mais si, et vous aussi vous pourrez constater, quelques semaines après votre rentrée, que non seulement votre intelligence n'est pas « absolument rouillée », mais qu'elle « a, au contraire, profité de ce repos forcé, pour y puiser une nouvelle vigueur ». Courage donc, courage et confiance !

*
* *

M'ont écrit, depuis l'envoi de ma dernière circulaire : MM. Seznec, Guermeur, Abiven, J.-F. Blons, J.-M. Auffret, Montfort, Derrien, Jacques Blons, Quinquis, J.-L. Calvez, Jaffré, Joseph Laot, Stéphane, Joseph Cam, Le Baut, Joseph Laot, Rannou, Bosson, Le Moigne, Roudaut, Cloarec, Croissant, Menguy, A. Lespagnol, Gélébart, Abguillerm, Keraudren, J.-L. Toulemont, Pouchard, Noury, Lavanant, H. Gourmelon, Le Duc, Allain, Trégloze, Madéo, Joseph Colin, Kérandel, F. Tanguy, Moal, Gourmelen, Mazé, Le Nours.

Les deux MM. Laot, Joseph Laot, du Bourg-Blanc, et Joseph Laot, de Plouider, m'ont transmis les textes des Ordres du Jour dont ils ont été l'objet, et M. Yves Léon a pu, enfin, obtenir copie de la citation qui lui a valu la médaille militaire.

ORDRE DU JOUR DU CORPS D'ARMÉE

Yves Léon, du 4^e R. I. : « Le 4 Novembre 1918, au cours d'un bombardement d'une violence exceptionnelle, a, par son attitude, donné à tous le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid. A été blessé grièvement au moment où il se portait au secours d'un de ses hommes blessé. A, jusqu'à la dernière minute, maintenu le calme dans sa section. Une blessure, quatre citations antérieures. Médaille militaire. »

Signé : PELLÉ.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Joseph Laot (Bourg-Blanc), caporal téléphoniste au 48^e R. I.: « Très bon gradé, d'un zèle et d'un dévouement de tous les instants. Au cours des opérations d'Août et de Septembre 1918, a fait preuve d'une activité remarquable dans l'établissement et l'entretien des lignes téléphoniques sur un terrain soumis à de violents bombardements et à des tirs de mitrailleuses. »

Signé : MARCHAND.

ORDRE DU JOUR DU RÉGIMENT

Joseph Laot (Plouider) : « Très bon soldat, s'est fait remarquer par son courage et son dévouement. »

En vous transmettant ces nouvelles citations, je suis heureux de pouvoir vous annoncer aussi que notre cher « aspirant » *Raphaël Guillermin* vient de recevoir ses galons de sous-lieutenant. Mes sincères et cordiales félicitations à ces chers amis.

* *

Vous m'excuserez de ne vous donner aujourd'hui que de brèves nouvelles de vos confrères mobilisés, vos confrères du Séminaire vous ayant déjà longuement parlé.

M. Madéo, hôpital 60, Toulouse, passe d'un hôpital à l'autre et attend avec impatience d'être enfin présenté à la commission de réforme. Il ne « ressent encore aucune amélioration à la main ».

M. Seznec sent de plus en plus douloureusement la longueur de son exil, et il appelle de tous ses vœux « la relève » et le retour au pays.

M. Guermeur est hospitalisé à Brest « pour courbature fébrile », mais « la fièvre est tombée » et il va mieux.

M. J.-F. Blons est parti pour l'Algérie. Il a été affecté au 2^{me} tirailleurs et ne se « fait que difficilement à sa nouvelle vie de caserne. »

M. J.-M. Auffret est passé dans un régiment du Midi et menace de terminer sa campagne ... à Toulouse. Il préférerait une ville de Bretagne.

M. Montfort me parle de la « déception des Lorrains ! Ils s'at-

tendaient à voir une France convertie par la guerre et ... ils constatent qu'il n'en est rien. »

M. Jacques Blons « exerce actuellement les fonctions d'infirmier-major à Spire ». Les prêtres du pays « sont extrêmement polis, mais raides et toujours tirés à quatre épingles. On voudrait trouver en eux un peu plus de cordialité pour des confrères. »

M. J.-M. Abiven, retour d'Orient, a été affecté au 1^{er} Régiment d'Artillerie coloniale, à Lorient.

M. Quinquis est toujours à Sofia. Il paraît qu'on en veut beaucoup, là-bas, au président Wilson, et on croit savoir aussi que Clémenceau en est très mécontent. « On raconte que le « Tigre » aurait dit : « On avait déjà bien du mal à observer les dix commandements de Dieu ! S'il faut maintenant observer encore les » quatorze de Wilson, nous n'en sortirons jamais. »

M. P. Derrien a obtenu « une convalescence de 45 jours sans avoir été malade du tout ». Il le doit à l'influence de son confrère *M. Bloas* qui est « tout puissant auprès du médecin-chef ».

M. A. Lespagnol m'annonce que « son colonel vient de le proposer une troisième fois pour la Légion d'honneur ». Nous serions tous heureux et fiers que cette démarche aboutisse.

M. Abguillermin remplit « en ce moment les fonctions de sergent-major un peu malgré lui : mais les ordres sont les ordres » !

M. Le Moigne, retour d'Allemagne, a été envoyé « dans les environs de Maubeuge et chargé de la garde de prisonniers allemands ».

M. Le Poupon a été envoyé, il y a quelques jours, à l'hôpital de Huelgoat. « On y trouve tout ce qu'il faut pour guérir : le bon air et une bonne nourriture. Je tâcherai d'en profiter le mieux possible, m'en remettant entièrement pour ce qui est du résultat entre les mains de Dieu. »

M. Le Nours a quitté l'hôpital et jouit d'une longue permission.

Aucun changement dans la situation des autres confrères.

* *

J'espère que vous vous préoccupez toujours de vos lettres testimoniales et des certificats que nous serons obligés de vous demander à votre retour. Vous avez, sans doute, plus de facilités aujourd'hui pour recueillir ces divers témoignages que vous n'en

aurez après votre démobilisation, et il ne faut pas que vous ayez à regretter de n'en avoir pas profité.

Je me fais un plaisir de vous annoncer que Monseigneur l'Evêque confèrera le diaconat à M. Yves Léon, le 24 Juin prochain. M. Yves Léon a déjà accompli son temps normal de Séminaire et Sa Grandeur veut qu'il reçoive le sacerdoce en Juillet. Je recommande ce cher confrère à vos bonnes prières et vous renouvelle l'assurance de tout mon dévouement.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

Mes chers Amis,

Ils ont signé ! et c'est donc la paix, la paix véritable, à brève échéance. La démobilisation ne saurait désormais tarder pour le grand nombre d'entre vous, et je me fais un vrai bonheur de penser que vous serez, dans quelques semaines, définitivement revenus au milieu de nous. Je sais avec quelle ardeur vous désirez ce retour, et j'ose dire, cependant, que je le désire tout aussi ardemment que vous, parce que je vous aime, sans doute, et parce que, surtout, j'ai un immense besoin de vous savoir délivrés de tous les dangers qui sont les vôtres. L'épreuve à laquelle vous avez été soumis m'a toujours effrayé, effrayé pour votre âme, pour votre vocation, et elle m'effraie plus encore aujourd'hui que par le passé. C'est donc de tout mon cœur que je remercie le Sauveur Jésus d'y mettre un terme et de vous permettre de revenir à nous.

Lorsque le grand nombre d'entre vous aura été démobilisé, cette circulaire, née de la guerre, n'aura plus sa raison d'être, et je ne la continuerai pas. Elle avait son utilité pendant les années d'angoisse que nous avons vécues, et en vous portant, chaque mois, l'assurance des constantes prières que l'on faisait pour vous, au Grand Séminaire, elle vous tenait encore au courant de tout ce qui arrivait d'heureux ou de malheureux aux membres dispersés de notre chère famille. Ces années d'angoisse ne sont plus, vous êtes désormais sans grande inquiétude sur le sort les uns des autres, et il n'y a plus guère, dans la vie d'aucun de vous, d'incidents à mériter d'être signalés. C'est un peu la vie ordinaire de la caserne qui va recommencer pour tous, qui a déjà commencé

pour beaucoup, et nous reviendrons donc aussi à la manière de faire d'avant-guerre.

Avant la guerre, tout Séminariste appelé sous les drapeaux devait écrire à son directeur, une fois le mois, au moins ; c'était la règle, que les anciens connaissent bien, et tous les Séminaristes-soldats y étaient scrupuleusement fidèles. La guerre n'a pas supprimé cette règle, mais la guerre en a souvent rendu l'observation difficile, impossible même quelquefois. Nous nous en rendions compte, et tout en vous demandant de rester aussi fidèles que possible à ce devoir, nous n'en avons pas imposé le rigoureux accomplissement. Nous l'imposons dès aujourd'hui. Tous les professeurs du Grand Séminaire sont, en effet, revenus à leur poste, tous les professeurs d'avant-guerre de nos collèges libres sont démobilisés, et recourir à eux devient, par conséquent, chose facile. Tous les Séminaristes-soldats devront donc, dès ce moment, correspondre régulièrement avec celui d'entre eux qu'il a choisi pour lui confier son âme.

Les Séminaristes d'avant-guerre qui n'ont plus leurs directeurs au Grand Séminaire ont déjà, pour la plupart, profité d'une de leurs visites chez nous pour se choisir un autre guide, et s'il en était quelques-uns à ne l'avoir pas encore fait, je leur demande de profiter de la première occasion pour le faire.

Les Séminaristes qui n'ont pas eu encore le bonheur de nous venir n'ont pas non plus leur directeur chez nous, mais ils ont leur directeur de collège, et je suis assuré que le bonheur de ce directeur sera de les suivre encore à la caserne, et de les aider de ses paternels et affectueux conseils. Ces Séminaristes ne l'oublieront pas, et eux aussi correspondront bien régulièrement avec lui ; c'est leur devoir.

Je vous ai dit la règle, mes chers Amis, et vous comprenez tous combien elle est sage, combien il vous importe à tous de la suivre scrupuleusement. Notre âme a toujours besoin d'un guide sur le chemin de la vie, elle a toujours besoin d'un soutien, et dans les conditions qui sont les vôtres ce besoin devient une véritable et urgente nécessité pour chacun de vous.

Dois-je ajouter que, moi aussi, je serai toujours très heureux de recevoir de vos nouvelles, très heureux que vous m'écriviez directement ? Vous n'en doutez pas. Il n'y a, sans doute, pour les Séminaristes-soldats, aucune obligation vraie de correspondre avec

leur supérieur, mais je veux espérer que vous continuerez tous, cependant, à me faire ce plaisir, et ma joie sera de vous répondre personnellement, aussi souvent que possible.

*
*
*

En vous écrivant, au début du mois de Juin, je vous demandais des prières pour M. Yves Léon qui se préparait à recevoir le diaconat. L'Ordination, fixée d'abord au 29 Juin, s'est faite le 24, jour de la Saint-Jean-Baptiste. Elle a été très touchante quoique très simple, et nous en avons joui, comme l'on jouit dans une famille d'une fête toute intime.

Encore quelques semaines, et ce sera l'Ordination de fin d'année. J'invite tous ceux d'entre vous qui seront démobilisés à y assister. Je les invite même à suivre la retraite qui sera prêchée à nos chers ordinands. Le R. P. de Tonquédec ne sera nullement gêné par votre présence, j'en suis bien convaincu, et je suis sûr aussi que vous auriez tous à profiter de ses instructions. Mais la date de l'Ordination ? Monseigneur désire que ce soit le mardi 22 Juillet, et il a demandé à Rome les autorisations nécessaires. Nous espérons les recevoir en temps utile. Si elles tardaient, cependant, à nous arriver, Monseigneur fera l'Ordination deux jours plus tôt, le dimanche 20 Juillet, et par là même la retraite prêchée, qui est toujours de quatre jours pleins, serait aussi avancée de deux jours.

Onze Séminaristes seront ordonnés prêtres : MM. Yves Léon, Benjamin Courtet, Alain Calvez, Yves Balbous, Yves Blaize, Pierre Brénéol, Jean Cam, François Goachet, Jean-Baptiste Guivarc'h, Adolphe Labbé, Jean Messager.

Deux Séminaristes recevront le diaconat : MM. François Creignou et Guillaume Kérébel.

Un Séminariste recevra le sous-diaconat : M. Jean Laot.

Un autre Séminariste recevra les ordres mineurs : M. Jean Prémel-Cabic.

Quatre autres Séminaristes seront tonsurés : MM. Jean Dorval, François Falc'hun, Pierre Le Roy et Yves Salain.

Quelques-uns de ces futurs ordinands ont cependant besoin d'une dispense de Rome pour recevoir les Ordres, car ils ne sont pas encore libérés de toute obligation militaire ; nous avons de-

mandé cette dispense et nous avons bon espoir que Rome nous l'accordera.

Il est inutile, n'est-ce pas ? que je recommande ces chers confrères à vos affectueuses et ferventes prières. Je suis certain que tous vous penserez à eux aux pieds de Jésus, et que vous demanderez au Sauveur béni de verser sur eux ses grâces les plus abondantes.

*
* *

C'est un de mes Séminaristes démobilisés, *M. François Riou*, qui me remet cet Ordre du Jour, dont il a été l'objet, voici un an passé.

François Riou, sergent de la 2^e C^{ie} du 33^e R. I. :

« Sous-officier d'un moral élevé, d'un sang-froid et d'un courage remarquables ; au cours des combats du 31 Mai au 2 Juin 1918 s'est dépensé sans compter au cours de plusieurs missions dangereuses. »

*
* *

M'ont écrit, ces dernières semaines : MM. *Léran, Stéphan, Quinquis, Rannou, Quilléveré, F^s Guillermin, Cloarec, Jⁿ Cam, Menguy, Mazé, F^{ois} Tanguy, Noury, L^s Le Bot, Chuto, Abguillermin, L^s Thomas, Pelléter, Améry, Le Goaziou, Le Moigne, Seznec, Le Burel, L^s Boucher, Jⁿ Laot, Bosson, Morvan, Treussard, Kerbrat, Derrien, Bothorel, J.-L. Toulemont, Loacé, Le Quéau, Sparfel, Allain, Gélébart, J. Guillou, P. Batány, Le Daré, Jaffré, P. Graveran, J. Montfort, J.-L. Calvez, F^s Guillermin, R. Thomas, Abiven, Gourmelon, Jⁿ, Colin, Kérandel.*

Tous ces chers confrères se portent bien, tous parlent de la démobilisation et de leur ardent désir de retrouver au plus vite leur cher Séminaire. Les uns sont convaincus que l'heure du retour ne saurait plus tarder, d'autres, plus sceptiques, craignent encore une prolongation de leur exil, et ont peine, parfois, à se défendre d'une certaine tristesse, surtout à la pensée qu'ils pourraient bien ne pas encore être des nôtres à la prochaine rentrée d'Octobre. Espérons que ce sont ces derniers qui se trompent, et que tous nos Séminaristes d'avant-guerre seront libérés au cours de cet été.

Rien de saillant dans les lettres de mes chers correspondants,

et vous le constaterez vous-mêmes à la lecture des quelques extraits que je veux vous donner comme d'habitude.

M. Seznec m'écrit, du Tonkin, qu'il espère être rentré en France « entre le 15 Août et le 10 Septembre ». Ce qui l'inquiète, et ce qui pourrait retarder son retour, c'est « le très grand nombre de fonctionnaires, absolument indispensables pendant la guerre, qui réclament maintenant leur rapatriement à grands cris. Prolonger leur séjour là-bas, c'est compromettre désormais et très gravement !!! leur santé ou celle de Madame. Il y a deux mois, le gouverneur général avait déjà reçu environ 2.000 demandes de ce genre ! »

M. Quinquis est toujours à Sofia, et « soupire de plus en plus après l'heure bienheureuse de la libération ». On l'a mis dans un bureau, on l'a improvisé officier d'état-major..... ; toute son activité doit se borner, désormais, à rédiger des paperasses trop souvent inutiles » ; cela le « dégoûte de plus en plus du métier des armes : ah ! vite la classe, que je quitte la livrée militaire et ce triste bureau » !

M. Noury raconte son voyage à Cologne, et la visite qu'il a voulu faire « au paysan chez lequel il a travaillé pendant un mois comme prisonnier..... Comme bien vous pensez, me dit-il, j'ai été très bien reçu, et j'ai même eu le plaisir de dîner avec mon ancien patron. Des pommes de terre, toujours, et, naturellement, pas de boisson. Je suis reparti, le même jour, emportant, pour le retour, une tartine au beurre de pain K. K. Inutile d'ajouter que je me suis bien gardé d'y toucher, cette fois. »

M. Allain me décrit la procession du Saint-Sacrement à Mayence, le jour de la Fête-Dieu. « Tout le monde chômait, ce jour-là, et la procession s'est déroulée à travers la ville par un temps splendide. Il y avait quatre reposoirs. Devant le premier, avant que fut donnée la bénédiction, un diacre a chanté le commencement de l'Evangile selon S. Mathieu ; le commencement de l'Evangile selon S. Marc fut chanté devant le second reposoir, et ainsi de suite devant les deux autres. Les maisons n'étaient pas tendues de blanc, comme dans notre chère Bretagne, mais aux fenêtres flottaient le pavillon pontifical et le pavillon Hessois, les seuls autorisés par le général Mangin... »

M. Treussard passe son temps à « boucher des tranchées et à ramasser des engins sur les anciennes lignes, quand du moins les

troupes ne sont pas alertées pour ces fameuses grèves qui éclatent un peu partout. Le soldat est convaincu que ces grévistes sont payés par l'Allemagne, que ce sont les Allemands, par conséquent, qui retardent la démobilisation. Aussi le Boche n'a-t-il pas autre chose à faire que signer, car avec l'esprit actuel du soldat ce serait la guerre sans merci. »

M. *Louis Boucher* est quelque part en France. Je ne dirai pas le lieu de sa résidence. Mais, « j'ai hâte, me dit-il, de quitter ce pays très inhospitalier pour le soldat. Les gens ne manquent pas une occasion de nous faire sentir que nous sommes des indésirables, comme si nous étions cause que quelques poules aient disparu de leurs poulaillers, l'année dernière, lors de l'avance des Allemands. Les prêtres, que les nécessités de mon ministère m'ont obligé à fréquenter, sont loin d'être hospitaliers... »

M. *Menguy* est garçon de ferme en Alsace ! Il passe une semaine dans chaque ferme, travaille la terre, soigne les chevaux, fait tout le labour d'un domestique, en un mot. « Ce travail, me dit-il, n'a rien d'intéressant, et ce qui en fait la principale souffrance, c'est le milieu dans lequel je me trouve. Si encore je pouvais espérer que ce métier de bohémien va finir sans tarder, mais tout me porte à croire que je ne changerai pas d'ici longtemps. »

M. *Mazé*, notre sous-lieutenant aviateur, est en Allemagne, et il s'y trouve aussi bien que possible. « Je suis installé chez un médecin, dont la famille est très bonne. Ce docteur a été très complaisant pour les prisonniers français du camp, et j'en ai trouvé les preuves chez lui. C'est vous dire que je suis gâté. Je prépare un petit examen depuis les premiers jours de Mai, et ça marche à merveille... »

C'est de Metz que m'écrit *Jean Montfort*. « La procession de la Fête-Dieu a donné lieu à une imposante manifestation. Il n'y en avait pas eu depuis 1870, mais, cette année, elle a été de toute beauté. Toutes les paroisses de la ville, toutes les écoles y assistaient, et nous étions 300 militaires groupés derrière le dais... »

Je vous ai dit la vie de vos confrères de l'avant ; quelques mots aussi de la vie des confrères de l'intérieur.

M. *Abguillerm* me confesse avoir reçu depuis quelque temps les galons de sergent-major, et je l'en félicite. Ce n'est du reste pas le seul honneur qui lui soit échu ces temps derniers ! Il a pu saluer le cardinal de Reims, en compagnie de deux autres Sémina-

ristes ! Il a participé, avec tous les officiers de son régiment, à une très belle fête célébrée, à Epernay, en l'honneur de Jeanne d'Arc, et le curé d'Epernay a été si enchanté de la tenue de ces Messieurs, qu'il les a tous invités à trinquer avec lui au vrai champagne ! « comme quoi, a remarqué un de mes collègues, comme quoi il est vrai que la piété est utile à tout ! ! »

M. *Bosson*, tout en déclarant avoir à fournir un surcroît de travail, avoue qu'il peut, cependant, grâce à sa bicyclette, « rayonner dans la campagne dinannaise », qu'il trouve « de plus en plus étonnante de beauté et de pittoresque ».

M. *Batany* est cantonné, avec son régiment, « dans la région de Paris, en vue d'une recrudescence possible des grèves. On parle même, me dit-il, de nous garder ici jusqu'au 14 Juillet, et nous participerions alors, comme « héros » de la grande guerre, au défilé glorieux sous l'Arc de triomphe.... Actuellement la discipline s'assouplit, et les poilus auront, je l'espère, toutes facilités d'assister à la messe... »

M. *Rannou* est aussi monté en grade depuis son retour de captivité, et le voilà sergent-major au dépôt des prisonniers de guerre, à Belle-Isle-en-Mer. Lui encore a bien hâte de voir sonner l'heure de la libération, mais il est « résigné et pas trop malheureux ».

M. *Kérandel* est à Royan depuis le 11 Juin. Il y suit « un stage d'éducation physique. La méthode employée est toute nouvelle et deviendra sous peu obligatoire dans toutes les écoles ». Ce bon M. *Kérandel* attend la démobilisation avec « patience, car, me dit-il, mon principal souci est de faire la volonté de Dieu et de l'accepter avec amour telle qu'elle se présente... »

M. *Gourmelon* m'écrit de Saint-Pierre-Quilbignon, qu'il n'aura pas, cette fois, « le courage de faire le voyage de Quimper ». Je lui pardonne ce manque de courage, car il a été un de nos fidèles pendant la guerre. M. *Gourmelon* espère, du reste, « pouvoir très prochainement quitter son bleu horizon, toucher l'indemnité représentant le costume marron, et reprendre sa soutane qu'il a quittée depuis sept ans. »

M. *René Thomas* me parle d'une circulaire nouvellement parue, disant de renvoyer les étudiants dans les garnisons où ils faisaient leurs études, « pour qu'ils puissent suivre les cours », et il se demande si « les Séminaristes rentreront dans la catégorie des étudiants ». Je ne le pense pas, et je ne crois même pas que la circulaire leur soit applicable.

M. François Guillermin a dû quitter Quimper contre toutes ses prévisions, et il m'écrit, d'Estissac (Aube), qu'il se sent « exilé depuis son départ, fatigué de sa vie dans un milieu qui n'est pas le sien..., qu'il a hâte de se replonger dans l'atmosphère de piété du Séminaire... » Je veux espérer que ses désirs, qui sont les désirs de tous nos chers mobilisés, ne tarderont pas à être réalisés.

*
**

Plusieurs de ces chers Amis se sont encore rappelé qu'on fête, ces jours derniers, la Saint-Prosper, au Grand-Séminaire, et en m'offrant leurs souhaits ils m'ont assuré du secours de leurs plus ferventes prières ; je les en remercie bien sincèrement et très cordialement. J'ai voulu, moi aussi, ce jour-là, penser à eux, penser à vous tous d'une façon toute particulière, et en demandant à Dieu de bénir tous mes enfants, je Lui ai surtout demandé de bénir, de garder et de protéger mes Séminaristes-soldats. Continuons, mes chers Amis, à prier les uns pour les autres, et demandons tous, avec instance, au Cœur Sacré de Jésus, qu'il Lui plaise de nous réunir tous ensemble à ses pieds, en Octobre prochain, dans la petite chapelle de notre cher Séminaire.

P. MESSENGER,

Sup. Séminaire.

LISTE DES SÉMINARISTES DU DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON qui ont été mobilisés.

Classe 1903.

MM.

Riou François, Saint-Marc.

Classe 1907.

MM.

Salaün Yves, Plogonnec.

Classe 1908.

MM.

Bihan Louis, Saint-Frégant ;
Fily François-Marie, Lannilis (réformé après quelques semaines de service) ;
Harnay Yves, Plouvorn (resté sur le champ de bataille de Messin, 22 Août 1914) ;
Sparfel Pierre, Plounévez-Lochrist (blessé le 26 Août 1914 ; retourné au feu). son. liant. en 1915

Classe 1909.

MM.

Allain Jean-Yves, Plouvorn ;
Auffret Jean-Marie, Plouvorn ;
Cam Joseph, Plougastel-Daoulas ;
+ Creignou François, Roscoff (blessé au début de Septembre 1914 ; retourné au feu ; blessé de nouveau le 24 Septembre 1915) ;
Courtet Benjamin, Arzano ;
+ Floc'h François-Marie, Guipavas (gravement blessé le 6 Octobre 1914 ; retourné à son dépôt) ;
Kérivel Jean-Guillaume (blessé en Octobre 1914 ; retourné à son dépôt) ;
+ Lespagnol Auguste, Lanvéoc (blessé le 7 Septembre 1914 ; retourné au feu) ;
Le Burel Alain, Landudec (fait prisonnier le 8 Janvier 1915) ;
Le Pape Jean-Marie, Guimiliau ;
Riou Jean-Claude, Trézévidé ;
Tanguy Yves, Plouvorn. réformé n° 1

Classe 1910.

MM.

- Caroff François, Saint-Marc (rastié sur le champ de bataille de Vervins, 9 Août 1914) ; *sergent*
- +++ Kérandel Alain, Plouguerneau ;
- + Le Breton Emmanuel, Saint-Mathieu-Morlaix ; *Adolphe*
- + L'Haridon Jean-Louis, Plonévez-du-Faou (tué le 25 Septembre 1915, en Champagne) ; *sergent*
- + Le Quéau Pierre, Guengat ;
- Messenger Jean-François, Henvic (gravement blessé et prisonnier, 5 Octobre 1914) ;
- Nourry Jean-Louis, Argol (prisonnier, 8 Septembre 1914) ; *sergent*
- Pelléter Yves, Elliant ;
- Pennarguér Henri, Trégarantec (disparu, 21 Août 1914) ;
- + Perhérian Joseph, Tréboul ;
- Riou Alain, Landudal (blessé, Juillet 1915) ; *sergent*
- Ropars François, Plougastel-Daoulas ;
- Soubigou Louis, Ploudiry.

Classe 1911.

MM.

- Abiven Jean-Marie, Plounéour-Trez ; *Adolphe*
- Calvez Paul, Saint-Louis (blessé le 19 Mars 1915 ; retourné au feu),
- o + Castric Sébastien (mutilé du bras gauche) ; *sergent ref. n°1*
- Dénier Jean-Louis, Le Relecq ;
- Droumagnet Edouard, Confort-Berhet ;
- Gentric Noël, Saint-Mathieu-Quimper (disparu depuis le 21 Août 1914) ;
- Goarnisson Pierre-Marie, La Martyre ;
- Gourmelon Hervé, Saint-Pierre-Quilbignon ;
- Grall Albert, Plouguin (réformé après quelque temps de service) ;
- Grall Augustin, Landivisiau (blessé le 25 Septembre 1915) ;
- Heurté Yves, Primelin (blessé le 12 Février 1915 à Souain ; retourné au feu) ; *sergent ref. n°1*
- Kermarrec Jean-Marie, Ploudaniel ;
- Le Baut Joseph, Pleyben ;
- Le Bras Alain, Bodilis (disparu depuis le 21 Août 1914) ;
- Le Guellec Alfred, Pouldavid ;
- Le Guillou Christophe, Saint-Goazec ; *prisonnier*
- o + Lunven Michel, Guissény (mutilé d'une jambe) ; *ref. n°1*
- Néa Jean-Marie, Plouénan ; *sergent 155^e*
- Porsmoguer Jean-François, Ile-de-Sein (tué à Lennharé, 8 Septembre 1914) ;
- Rannou Etienne, Elliant (blessé gravement et prisonnier, 22 Août 1914) ;
- Scour Albert, Landerneau (disparu depuis le début, Septembre 1914) ;
- Treussier Joseph, Saint-Corentin (tué le 10 Septembre 1914, à Somesous).

Classe 1912.

MM.

- Abaléa Charles, Kerlouan (réformé après quelques semaines de service) ;
- o + Balbous Yves, Saint-Corentin (mutilé du bras droit) ; *sergent ref. n°1*
- Bernard Pierre, Kerfeunteun ; *sergent*
- Bloas François-Marie, Guilers ; *sergent Adolphe*
- Blons Félix, Ploudaniel ;
- Calvez Alain, Plounéour-Trez ;
- Cloatre Pierre, Plouarzel (réformé après un an de service) ;
- Floc'h Clet, Clédén-Cap-Sizun ;
- + Goualc'h Jean Marie, Saint-Pol ; *adjudant*
- Gourvez Jean-Louis, Dirinon (blessé le 10 Septembre à la Marne ; retourné au feu) ; *sergent*
- Kerinec Jules, Crozon (disparu depuis le 21 Août 1914) ;
- Kerlidou Jean-Louis, Ploudaniel ;
- o + Labbé Adolphe, Clohars-Carnoët (mutilé du bras gauche ; réformé n° 1) ; *caporal*
- Labbé Louis, Le Relecq-Kerhuon (blessé et fait prisonnier, Octobre 1914) ;
- Léon Yves-Marie, Tréflévenez ;
- + Le Bot Louis, Plougastel-Daoulas ; *sergent*
- Le Meur Maurice, Concarneau ; *sergent*
- Le Mogn Jean-François, Plonévez-du-Faou (prisonnier le 22 Août, à Fosses, Belgique) ;
- Loussouarn Charles, Penmarc'h (blessé deux fois ; retourné au feu) ; *caporal*
- Moenner Nicolas, Elliant ;
- Moenner Yves, Elliant (tué devant Sedan, 26 Août 1914) ;
- Tanguy Jean-François, Plouvorn (blessé le 25 Septembre 1915) ;
- Thomas Louis, Plougastel-Daoulas.

Classe 1913.

MM.

- Abguillerm René, Plouguerneau ;
- Bosson Emile, Carhaix (réformé temporaire) ; *sergent*
- Gorjeu Joseph, Douarnenez ; *sergent*
- Jézégabel Alphonse, Ile-Tudy ; *sergent sans traitement. Classe juin 1915*
- Kerjean Jean-Emile, Saint-Marc ;
- + Le Duc Jean-François, Henvic ;
- + Le Goff Jean-François, Plouider ;
- Le Goff Yves, Plouguerneau ; *sergent*
- + Paugam Jean-Paul, Lothey ; *sergent prisonnier*
- Poupon Jean, Plogonnec ; *prisonnier*
- Sévère René, Plougoulm ;
- Seznec Jean-Louis, Kerfeunteun ; *caporal*
- Talabardon Jean-René, Saint-Thégonnec (tué près d'Ypres, Décembre 1914) ;
- Thépaut René, Saint-Méen (tué dans l'Argonne, 10 Septembre 1915).

Classe 1914.

MM.

Bervas Jean-Marie, Saint-Michel, Brest ;
 Bescond Jean, Saint-Louis ; *sans lien. d'antenne*
 Cloarec Jean-Marie, Saint-Sauveur (blessé le 25 Septembre 1915, en Champagne) ;
 Cloastre Auguste, Saint-Pierre-Quilbignon (blessé le 25 Septembre 1915, en Champagne) ; *sans lien. d'antenne*
 Colin Jean, Le Folgoët ; *sans lien. d'antenne*
 Cotten Jean-François, Elliant ; *sans lien. d'antenne*
 Cozic Jean, Saint-Goazec (tué, Juin 1915 ; blessé le 17, mort le 20) ;
 Croissant Jean, Landudal ;
 Derrien Paul, Plouescat ;
 Galès François, Douarnenez ;
 + Guéguen Joseph, Moëlan ;
 Guillermin Raphaël, Saint-Méen ;
 + Kerbrat Marcel, Landerneau ; *sans lien. d'antenne*
 Le Roux Pierre, Plouescat ;
 Le Ru Ambroise, Plouarzel (gravement blessé dans l'Argonne, le 23 Février 1915) ;
 Madéo Hervé, Crozon ;
 + Marec Eugène, Lannilis ; *flairé devant Verdun mars 1916.*
 Patinec François, Plouider ; *tué 4 sept 1916*
 + Péron Laurent, Pont-l'Abbé (blessé le 25 Septembre 1915, en Champagne) ;
 Postec Joseph, Saint-Michel ; *tué*
 Pouchard François, Saint-Pol ;
 Treussard Pierre, Coray ;
 Tromeur Gustave, Pilier-Rouge (tué le 28 Décembre 1914, près d'Ypres).

Classe 1915.

MM.

Balcon Yves, Plouzévédé ;
 Blons Joseph, Saint-Marc ;
 Breton Laurent, Plouguerneau ;
 Chuto René, Penhars ;
 Colin Joseph, Clohars-Carnoët ;
 + Georgelin Auguste, Lannilis (tué le 25 Septembre 1915) ; *devant Cahure*
 Guivarc'h Jean-François, Plougar ;
 Laot Joseph, Bourg-Blanc ;
 Lavanant Louis, Le Drennec ;
 Lavanant Yves, Gouézec ;
 Le Ber Thivisiau, Landivisiau ;
 Le Bihan François-Louis, Pont-Croix ;
 + Le Gall Jules, Douarnenez (blessé le 24 Octobre 1915, mort le 25) ; *engageé vol.*
 Le Roy Jean-Marie, Langolen ; *tué devant Verdun, mars 1916*
 Marchand Germain, Clédén-Cap-Sizun ;

MM.

Migadel Jean, Pilier-Rouge ;
 Moulléc Jean-Marie, Carmes ; *sans lien. d'antenne*
 Pennec Yves, Plogonnec ;
 Person François, Plouider ;
 Prémel-Cabic Jean, Kerlouan ; *refusé n° 2*
 Rannou Félix, Saint-Louis ;
 Seité Auguste, Plouescat ;
 Toulemont Jean-Louis, Locudy ;
 Trégloze Jean, Plougasnou ;
 Troadec Jean-Marie, Gouesnou (blessé le 6 Mai, mort le 28 Juin 1915) ;
 Vasselet Yves, Lothey. *(victime gelée, hiver 1915)* *tué*

Classe 1916.

MM.

Autret Joseph, Saint-Pol ;
 Blons Jean-François, Ploudaniel ;
 Derven Michel, Elliant ;
 D'Hervais Jean-François, Lennon ;
 Dorval Marc, Kerfeunteun (mort, 5 Août 1915, blessé la veille) ; *engageé vol.*
 Eliès François-Marie, Landivisiau ;
 Falc'hun François, Bourg-Blanc ;
 Favé Yves, Trémaouézan ;
 Floc'h Jean-Louis, Taulé ;
 Georgelin Joseph, Lannilis (mort, 24 Février 1915, blessé la veille) ; *engageé vol.*
 Hello Joseph, Guillegomarch ; *aspirant*
 Lapous François-Marie, Saint-Thégonnec ;
 Larnicol Corentin, Plonéour-Lanvern ;
 Le Borgne Yves, Plouguerneau ;
 Le Clerch Yves-Marie, Landeleau ;
 Le Gall Jean, Plozévet ;
 Le Gall René, Kerfeunteun ; *sans lien. d'antenne*
 Le Guen Jean, Guipavas ; *aspirant*
 Le Merdi Louis, Douarnenez ; *engageé vol.*
 Le Niger François, Beuzec-Conq ;
 Loménech Jean, Mellac ;
 Miliner Félix, Ile-de-Sein ; *tué*
 Pellicant Yves, Plabennec ;
 Roudaut Joseph, Plouguerneau ;
 Salaün Yves, Douarnenez ; *sans lien. d'antenne*
 Tanguy François, Saint-Melaine ;
 Thomas Jean, Scaër. *tué*

Classe 1917.

MM.

Blons Joseph, Saint-Marc ;
 Briand François, Gouézec ;
 Cadiou Yves, Saint-Louis, Brest ;
 Dorval Jean, Quéménéven ;

MM.

Garrec Jean-Marie, Lanriec ;
Gélébart Georges, Landerneau ;
Guilloux François, Pont-Croix ;
Guivarch François, Santec ;
Hervé Pierre, Saint-Goazec ;
Jaffrès François-Marie, Lampaul-Guimiliau ;
Kerboul Pierre, Plouzané ;
Le Bars Jean-François-Marie, Landivisiau ;
Le Bot Jean-Marie, Dirinon ;
Le Corre Charles, Saint-Louis, Brest ;
Le Dréau Jean, Le Cloître-Pleyben ;
Le Mao René, Douarnenez ;
Léran Henri, Dinéault ;
Quéinnec Joseph, Douarnenez ;
Tréguier Alain, Rosnoën.